

Bulletin de la Société de l'histoire du costume

Société de l'histoire du costume (France). Auteur du texte.
Bulletin de la Société de l'histoire du costume. 1907.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

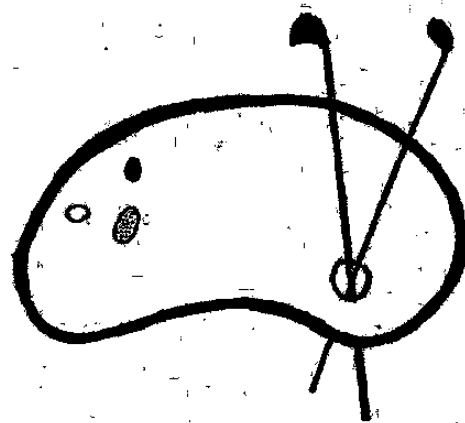
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

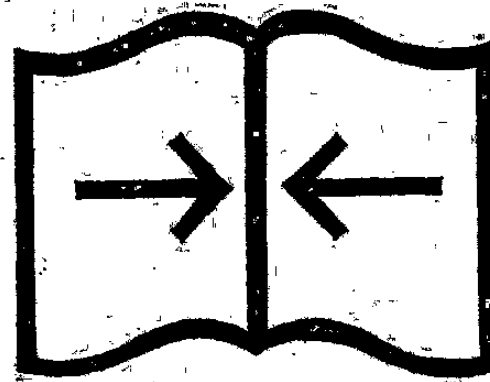
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

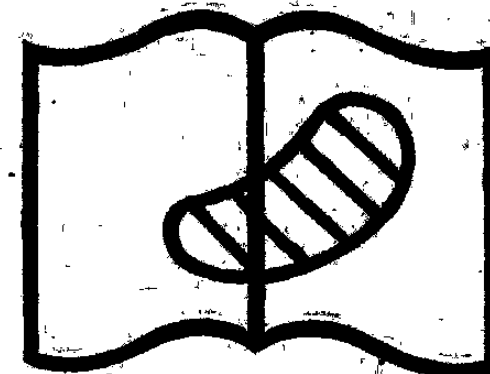
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



TOUTES LES COUVERTURES
SONT EN COULEUR
RECTO ET VERSO



RELURE SERRÉE
ABSENCE DE MARGES INTÉRIEURES



Illisibilité partielle

VALABLE POUR TOUT OU PARTIE DU
DOCUMENT REPRODUIT



**CE DOCUMENT A ÉTÉ MICROFILMÉ
TEL QU'IL A ÉTÉ RELIÉ**

5858

B-N

DEPOT LÉGAL
Seine
1910

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
COSTUME

5088

SOMMAIRE

N° 1. — JUIN 1907

Origine de la Société de l'Histoire du Costume.
Compte-rendu de l'Assemblée générale (6 Mai 1907).
Composition du Conseil d'Administration et liste des Membres
Fondateurs.
Conférence de M. Maurice MAINDRON (28 Mai 1907).
Coup d'œil général sur l'Histoire du Costume.
But et programme de la Société.
Vingt Illustrations.
Informations. — Revue des revues, M. M.

PLANCHES HORS-TEXTE.

Une robe Louis XV (en couleurs), Collection J. Doucet.
Habits et Gilets Louis XVI, collection J.-J. Olivier.
Selles et petit modèle de Vinaigrette, Collection M. Leloir.

3532

J. LEROY
EDITEUR

55 Rue du Faub⁹ Poissonnière
PARIS

SOCIÉTÉ DE *L'Histoire du Costume*

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de l'Histoire du Costume a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la carrosserie ;

2° La propagation du goût, en matière de costumes, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux ;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un annuaire ;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume ;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires ;

6° L'organisation de Cours et Conférences ;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de mandats-cartes envoyés par lui aux sociétaires.

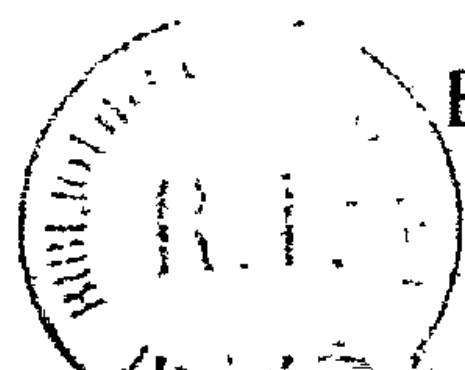
INFORMATIONS

Bulletin. — Le bulletin ne paraîtra régulièrement qu'à partir de l'automne prochain. Il contiendra les comptes rendus de conférences, cours, expositions de la Société, des études, recherches, extraits d'œuvres anciennes et comportera une moyenne d'illustrations telle qu'en présente le premier numéro.

Il sera adressé gratuitement à tous les membres de la Société. Il ne sera pas vendu.

Il en sera tiré cinquante exemplaires numérotés, sur papier de luxe, qui seront adressés aux sociétaires qui en feront la demande, moyennant un supplément de *Deux francs par Numéro* en sus de la cotisation.

Les sociétaires professant une industrie ou un commerce en rapport avec le but de la Société, toutes industries de la couture, du vêtement, lingerie, chaussures, coiffure et parure, sellerie et carrosserie, objets d'art et de curiosité, sont prévenus qu'un certain nombre de pages du bulletin, à côté du bulletin proprement dit, et sur papier spécial, seront réservées à la publicité.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
COSTUME

4° 6

12.1

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
COSTUME

TOME PREMIER

1907-1909

LEROY, ÉDITEUR

55, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 55

PARIS

SOCIÉTÉ
DE
L'Histoire du Costume

Après plusieurs réunions entre MM. Edouard Detaille, François Carnot, Maurice Maindron et Maurice Leloir, il fut décidé de fonder une *Société de l'Histoire du Costume*, seul moyen de grouper les efforts nécessaires à la création d'un *Musée du Costume* dont le projet remonte à plusieurs années.

En décembre 1906 une réunion plus nombreuse eut lieu, où furent ébauchés les statuts de la Société.

Ceux-ci prirent une forme définitive à l'Assemblée générale du 10 janvier 1907, d'où date la fondation réelle de la Société.

En Février l'Association fut déclarée et les statuts déposés à la Préfecture de Police, puis cette déclaration publiée au journal officiel le 2 mars.

Le Conseil d'administration s'étant, par la suite, aperçu que certaines modifications étaient nécessaires aux statuts primitifs, une Assemblée générale extraordinaire fut convoquée à l'effet de les remanier.

Elle eut lieu le 6 mai à la mairie du VIII^e arrondissement et c'est le procès-verbal abrégé de cette séance que nous publions ci-après.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 6 MAI 1907

Présidence de M. MAURICE LELOIR

Approbation du procès-verbal de l'Assemblée générale du 10 janvier

Proposition de modifications aux Statuts :

TITRE PREMIER

ARTICLE 2. — Les membres de l'Association porteront les titres suivants :

Fondateurs, ceux qui ont coopéré à la fondation de la Société quel que soit leur versement.

Titulaires, ceux qui versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Titulaires perpétuels, ceux qui rachèteront leur cotisation par un versement une fois pour toutes de la somme de cinq cents francs. Ils peuvent transmettre, leurs titres et leurs droits à un héritier agréé par le conseil.

Titulaires à vie, ceux qui rachèteront leur cotisation par un versement de deux cent cinquante francs.

Honoraires, ceux qui sont nommés par l'Assemblée générale sur la proposition du Conseil d'administration.

Les membres titulaires sont nommés par le Conseil sur demande adressée par eux au président.

Tous les membres ont droit à l'entrée gratuite aux musées, bibliothèque, cours, conférences, etc., ainsi qu'à la réception gratuite du bulletin et de l'annuaire.

Le présent article modifié n'a pas d'effet rétroactif.

ARTICLE 3. — La qualité de sociétaire se perd :

1^o par démission ; 2^o par non paiement des cotisations ; 3^o par radiation pour motifs graves.

TITRE II

ARTICLE 4. — Administration : l'Association est administrée par un Conseil composé de vingt membres élus par l'Assemblée générale.

Dix de ces membres sont nommés pour trente ans, dix pour cinq ans.

Le Conseil choisit parmi ses membres un bureau composé de : un président, deux vice-présidents, un secrétaire général, deux secrétaires adjoints, un trésorier. Le bureau est élu pour quatre ans.

ARTICLE 5. — Le Conseil se réunit au moins une fois par trimestre. La présence de huit membres au moins est nécessaire pour que les délibérations soient valables. En cas de partage la voix du président est prépondérante.

Les membres du Conseil qui n'auront, pendant un an, assisté à aucune séance, seront regardés comme démissionnaires et remplacés.

ARTICLE 7. — Les censeurs prennent le titre de commissaire des comptes et commissaire des comptes adjoint. Ils sont pris en dehors du Conseil et nommés annuellement par l'Assemblée générale.

ARTICLE 8. — Énumération des dépenses ordinaires et extraordinaires de la Société.

ARTICLE 12. — La Commission des finances est de six membres nommés par le Conseil.

A côté de la Commission d'organisation permanente il pourra être créé des sous-commissions dans un but spécial et pour un temps déterminé.

Il sera dressé un inventaire et un catalogue, mis à jour annuellement, de tous les objets appartenant au musée et à la bibliothèque ainsi que des objets prêtés.

Ces diverses modifications sont adoptées à l'unanimité.

* * *

Le Conseil est ensuite complété par la nomination de cinq membres.

L'Assemblée décide d'organiser une exposition du costume comprenant des objets appartenant à la Société ainsi que des objets prêtés, et prie le Conseil de la préparer pour 1908.

Le Président,
MAURICE LELOIR

Le Secrétaire,
G. MANCEAUX-DUCHEMIN

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM.

<i>Président</i>	MAURICE LELOIR, peintre.
<i>Vices-Présidents</i> . .	MAURICE MAINDRON, homme de lettres.
—	ÉDOUARD DETAILLE, peintre, membre de l'Institut.
<i>Secrétaire général</i> .	G. MANCEAUX-DUCHEMIN, carrossier, collectionneur.
<i>Secrétaires adjoints</i> .	RENÉ BINET, architecte.
—	LOUIS VALLÉT, peintre illustrateur.
<i>Trésorier</i>	JACQUES DOUCET, couturier, collectionneur.

MM.

FRANÇOIS CARNOT, député. — Comte MAURICE DE COSSÉ BRISSAC, collectionneur. — FRANÇOIS COURBOIN, conservateur adjoint au cabinet des Estampes. — HENRY D'ALLEMAGNE, collectionneur, bibliothécaire à l'Arsenal. — MAXIME FAIVRE, peintre. — FRANÇOIS GORQUET, peintre. — HENRI LAVEDAN, homme de lettres, de l'Académie française. — LUC OLIVIER MERSON, peintre, membre de l'Institut. — ALFRED DE RICHEMONT, peintre. — TONY ROBERT-FLEURY, peintre. — JULES ROUFFET, peintre. — HENRY TENRE, peintre. — LÉON TUAL, commissaire-priseur honoraire.

LISTE DES MEMBRES FONDATEURS DE LA SOCIÉTÉ

MM.

BADIN, couturier. — J. O. DE BRÉVILLE, peintre.
R. CARÈME, éditeur. — FRANÇOIS CARNOT, député. — CHAUVEL-BIZE, maître des requêtes au Conseil d'État. — Comte MAURICE DE COSSÉ-BRISSAC, collectionneur. — FRANÇOIS COURBOIN, conservateur adjoint au Cabinet des Estampes. — DE CUVILLON, peintre.
HENRY D'ALLEMAGNE, bibliothécaire à l'Arsenal. — DAWANT, peintre. — DEPERDUSSIN, industriel. — EDOUARD DETAILLE, peintre, de l'Institut. — JACQUES DOUCET, couturier.
MAXIME FAIVRE, peintre. — M^{me} HUGO FINALY, collectionneur. — FRANÇOIS FLAMENG, peintre, de l'Institut. — FRANÇOIS FROMENT-MEURICE, conseiller municipal.
GORQUET, peintre. — JULES GUIFFREY, administrateur des Gobelins.
MAURICE LÉLOIR, peintre. — LIEZ, industriel.
MAURICE MAINDRON, homme de lettres. — MANCEAUX DUCHEMIN, industriel. — LOUIS OMER MARTEL, collectionneur. — CHARLES MEISSONNIER, peintre. — ANTONIN MERCIÉ, statuaire, de l'Institut.
QUENTIN-BAUCHART, conseiller municipal.
MAURICE RAY, peintre. — RÉVIL, collectionneur. — DE RICHEMONT, peintre. — ROBERT FLEURY (TONY), peintre.
SAMBON, collectionneur. — GEORGES SCOTT, peintre.
TENRE, peintre. — GEORGES TOUDOUZE, homme de lettres. — TUAL, commissaire-priseur honoraire.
LOUIS VALLET, peintre.
WEIL, éditeur. — WORMS, peintre.



UNE ROBE LOUIS XV
(Collection de M. J. DOUCET)



CONFÉRENCE du 28 Mai 1907

PAR

M. Maurice MAINDRON

MESDAMES, MESSIEURS,

EN faisant l'honneur à son Vice-Président de le déléguer pour vous exposer son programme, la Société de l'Histoire du Costume engage ma responsabilité. Vous ne serez donc pas surpris — je parle pour qui me connaît — de m'entendre produire ici des affirmations moins catégoriques que celles énoncées dans mes travaux.

Appelé à parler au nom de tous, je garderai une réserve d'utilité générale et ce sera moins sur mon autorité personnelle que sur celle de mes commettants que s'appuiera cette déclaration de principes.

Elle ne saurait être même un exposé succinct de l'Histoire du Costume. Une vue synoptique d'un pareil sujet, traité dans l'espace et le temps, s'étendrait hors du cadre étroit de cette causerie, car ce serait un tableau, tracé à larges traits, des civilisations qui se sont succédé dans l'Europe occidentale et moyenne. Je me verrais condamné à parler sans arrêt durant des mois sans espoir de fixer votre attention, ni de la retenir au-delà de la première heure. L'histoire du vêtement, de la parure et de l'armement, aurait droit, en effet, à des développe-

COMPOSITION DE L'EN-TÊTE: Modes de Coiffures féminines du XIV^e siècle à 1830

ments qu'aucun savant n'a encore eu le courage de nous fournir dans un traité raisonné.

Mais, ce que je dois vous faire connaître, c'est le but que vise notre Société, ce que nous sommes, ce que nous voulons et ce que nous pouvons. Ici les noms parlent : Notre Président élu est M. Maurice Leloir, et j'ai été trop honoré de partager la vice-présidence avec M. Édouard Detaille pour que je ne remercie pas encore les artistes et les érudits qui m'ont élevé aussi haut, dans une pareille compagnie.

Notre but : créer un enseignement pratique, une série de leçons de choses, comme on dit, et appuyer cet enseignement sur les objets. C'est pourquoi nous nous occupons de fonder un Musée du Costume, qui renfermera des pièces authentiques ou reconstituées, des patrons, des modèles sur quoi s'étayeront nos démonstrations. Laissant à l'Université, qui saura, par la suite, assimiler nos travaux, le titre de professeur, nous prendrons celui plus modeste de démonstrateur, comme ces naturalistes du Jardin du Roy dont la charge était d'expliquer au public ce qu'étaient les bêtes, les plantes et les pierres conservées dans l'établissement.

Il n'existe pas en France de Musée du Costume. Des objets dispersés se voient en divers musées. Celui de l'Artillerie expose une suite de mannequins armés en guerre par le colonel Leclère. Cet effort vaut, à lui seul, plus que tous les remaniements et les nouveaux catalogues de ce conservatoire chaotique qui manque à la fois de direction et d'argent. Il y a beaucoup à louer dans le Musée de l'Armée, un peu au Musée du Trocadéro où des costumes provinciaux ont été réunis et montés avec goût. On pourra seulement s'étonner que les hommes éminents qui dirigent ces dépôts n'aient jamais rien publié sur le costume ou les armes. Aussi, si j'avais à proposer un musée comme exemple, j'irais le chercher dans cette splendide Armeria de Madrid où le Comte de Valencia, dont l'archéologie pleure la perte, a exécuté ces montages qui nous doivent être un sujet et d'admiration et d'envie.

A l'Armeria de Madrid, le vrai — c'est-à-dire les armes — se rehausse par le faux du vêtement, avec un art sans égal. Tous les vêtements des images de Charles-Quint et de Philippe II ont été dessinés, coupés, assemblés, d'après les documents originaux, par le comte de Valencia ou sous son immédiate surveillance. Quant au catalogue, il y consacra plus de dix années de sa vie. Nous avons été à son école ; nous tâcherons de l'imiter. Habitué à travailler de nos mains, nous

n'emprunterons des ouvriers que la besogne matérielle, et nous comptons la réduire au plus strict minimum, pour la plupart des objets.

Nos patrons seront conservés avec ceux pris sur les rares vêtements des époques anciennes que nous pourrons nous procurer. Ainsi notre musée possèdera bientôt, je le souhaite, une collection du caractère le plus pratique, ouverte à tous nos adhérents. Ce sera, si vous voulez bien me passer une innocente plaisanterie, un Journal de Modes en nature, où, à côté d'un personnage habillé, on verra les patrons de son costume, depuis les dessous jusqu'à la carcasse de la coiffure et à la façon des escarpins.

De la sincérité de nos restitutions les preuves se produiront dans notre bibliothèque. Les textes et les images des livres, les gravures, les peintures, les reproductions directes des monuments figurés, donneront à qui saura les consulter, la clef de notre méthode. Je dis notre méthode, c'est une façon de parler : cette méthode, à notre avis la seule qui ait une valeur, a été créée par Visconti qui recommandait de critiquer les objets par les textes et les textes par les objets.

Enfin le bulletin de notre société, paraissant périodiquement, tiendra nos membres au courant de tout ce qui se passera, se fera, se publiera d'intéressant sur le costume, et contiendra des mémoires originaux et des figures.



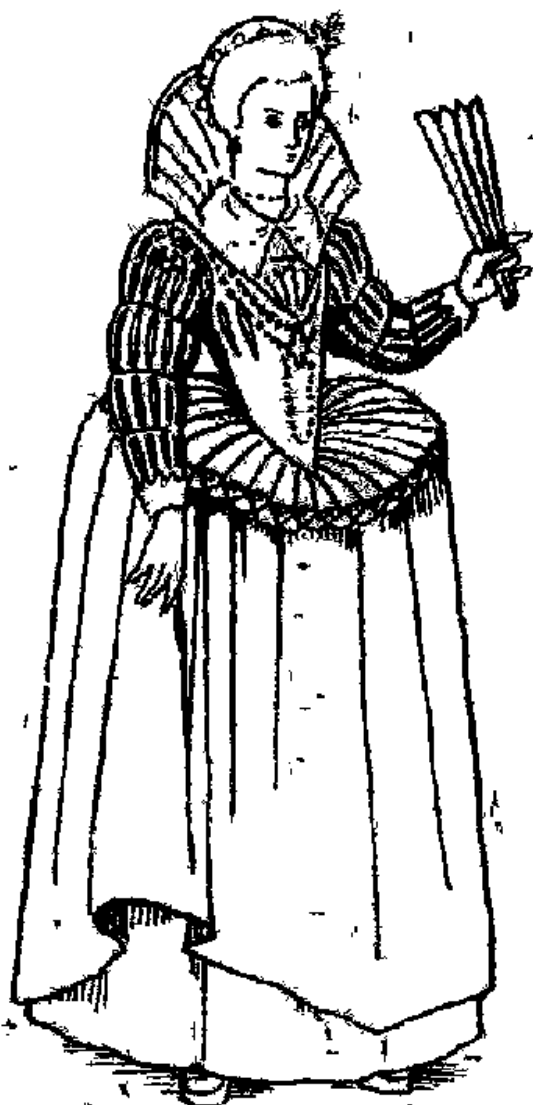
LES PANIERS EN DEUX PARTIES
(Estampe satirique du XVIII^e siècle).

* * *

Mais quels seront, on me le demande, les objets exposés dans notre musée?

Je répondrai simplement : tout ce qui se rapporte au vêtement, à la chaussure, à la coiffure, à la parure, à la toilette de l'homme, de la femme, de l'enfant, du civil, du laïc, du prêtre, du soldat, du magistrat, du plus humble paysan comme du plus puissant seigneur, de l'évêque et de l'enfant de chœur, de la chambrière et de la princesse, de la grisette à la chanoinesse, du fou de cour au valet de chiens, du postillon au garde du corps, que sais-je encore?... Et si cette brève énumération des personnes vous satisfait, nous pouvons

passer aux choses. Les pourpoints et les redingotes, les brayes et les pantalons à pieds, les spencers et les balandrans, les boléros et les cotardies, les cannes, les manchons, les marteaux d'armes, les gants, les bas drapés, les mitaines et les fichus, les cotoires, les bourses, les ombrelles, les fouets de chasse, les ceintures d'épée et les bretelles, les barbutes et les bonnets de nuit, les page-agrafs, les crinolines, les gants de fauconnier, tout ce que porte l'homme, tout ce qui habille la femme, le chapeau cabriolet, la mitre de l'abbé, le gibus, la casaque du mousquetaire, le dolman du stradiot et celui du chasseur, la sortie de bal, le tablier du sapeur, tout cela nous intéresse en nature, et à défaut de mieux en reproduction.



DAME DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE
AVEC SON VERTUGADIN.

Je pressens une objection : les costumes militaires de ce nouveau musée feront double emploi avec ceux des collections précitées. Non point. Il les compléteront. Nous choisissons nos types de manière à présenter du nouveau. Et d'ailleurs, puisque l'occasion s'en présente, ne serait-il pas temps de fixer la valeur de l'expression « costume militaire ». Si la signification en est nette à partir de Louis XIV, alors que l'uniforme devient absolument régulier et que le service se coule dans le moule administratif, cette signification est singulièrement vague pour les époques antérieures, où le port des armes était de tous les jours, sinon de toutes les heures, où petits et grands se garantissaient contre les coups avec des défenses de corps apparentes ou secrètes, ne sortaient guère sans l'épée et la dague, le poignard ou le coutelas, époques où la guerre, par son caractère général, ne permettait à personne de se désintéresser des combats. N'oublions pas, d'ailleurs, cette vérité fondamentale, que les armes ont été la première préoccupation de l'homme, car il a dû songer à tuer pour vivre avant que de se fabriquer un vêtement. Nous voyons, même en France, le port de l'épée et du sabre se prolonger pendant la Révolution. Aujourd'hui encore nombre de fonctionnaires portent l'épée, les Académiciens en ont gardé le privilège. Et je ne parle pas des armes cachées, parmi lesquelles le revolver, trop répandu parmi la canaille de nos grandes villes et pas assez chez les honnêtes gens, est d'un débit actuellement

plus considérable que celui des dagues pendant nos guerres de Religion, où l'assassinat ne compta point parmi les raretés.

L'histoire du costume, répétons le, éclaire, illustre, en quelque sorte, celle de la civilisation. En bonne règle, cette histoire ne peut se séparer de celle du mobilier. L'architecture, la décoration en sont les mêmes dans le principe. On en suit toutes les modifications dans les tissus historiés, figurés, brodés dont on fabrique non seulement les habits, mais aussi tous les ustensiles portatifs. De même pour les cuirs dorés, estampés, gaufrés, les métaux précieux ou vulgaires, les textiles, la corne, l'ivoire et le bois. Ainsi l'étude du costume intéresse de nombreuses branches de l'industrie, depuis la lingerie jusqu'à l'orfèvrerie, la maroquinerie, l'éperonnerie. Et des éperons nous arrivons au cheval, cet antique compagnon de l'homme, associé dès les vieux temps aux travaux de la chasse et de la guerre, et aux arts de la paix. Ne connut-on pas, en effet, durant des siècles, d'autre moyen pratique de voyager que le transport à dos de bête ? Les attelages succédèrent tardivement à la litière. Au seizième siècle, les



PRINCE ALLEMAND DANS SA LITIÈRE.

carrosses n'étaient point encore d'un usage courant, par contre les archaïques brancards à deux chevaux ou à deux mulets en longueur demeurèrent d'emploi dans nos provinces pendant le règne du Grand Roy.

Cette adjonction de ce qu'on pourrait appeler « les Arts du Cheval » à notre entreprise ne fut pas décidée à la légère. Frappés par l'insuffisance véritable des documents propres à nous éclairer sur la carrosserie, le harnachement des bêtes, voire sur les livrées des

postillons, des courriers et autres gens de suite, nous sûmes nous adjoindre des artistes et des fabricants merveilleusement avertis. Et l'on verra bientôt, si Dieu nous prête vie, des restitutions de véhicules et d'attelages de tous les temps, exécutés par les maîtres de cette science, en attendant que nos moyens nous permettent d'exposer des voitures authentiques ou qu'il plaise aux puissants du jour de nous

confier les merveilles conservées à Trianon.

La manière de monter à cheval n'a pas moins varié à travers le temps que celle des selles et de garnir la bête. Ce sera encore un de nos soins de composer des figures équestres, voire réduites, qui renseigneront sur la tenue de la monture et du cavalier, sur la façon dont les dames se plaçaient avant l'invention de la selle à cornes, et quelles modifications dans leur vêtement ont amenées ces divers changements jusqu'à nos jours.



FEMME A CHEVAL. — LA SELLE A PLANCHETTE (XVI^e SIÈCLE)

Car, et aussi bien aurais-je dû l'exposer tout d'abord, le programme de notre association est de faciliter l'étude du costume depuis les débuts du Moyen âge jusqu'à l'époque actuelle.

Accumulant des matériaux pour le présent et surtout pour l'avenir, nous faisons appel à toutes les bonnes volontés. Nous n'avons pas constitué une Société fermée d'où seraient exclus comme profanes les amateurs et les gens de métiers. Nous fondons une union de membres décidés à instruire et à s'instruire, à travailler pour le bien commun. Et, puisque le mot socialisme est à la mode et que, par son inconsistance même, il prête à toutes les interprétations, nous créons une association générale de travailleurs, annonçant dès aujourd'hui son

ferme propos d'augmenter le patrimoine de la science et de l'industrie françaises.

Je m'arrêterai donc sur cet exposé de notre programme en invitant tous ceux, toutes celles que peut intéresser cette manifestation de l'activité scientifique et artistique, à se joindre à nous et à s'inscrire parmi les membres de notre association.

*
*
*

Connaissant notre but, vous serez peut-être curieux de savoir d'après quelle méthode nous entreprendrons notre œuvre, sur quelles



ANAZONE. — Selle à corne (d'après Morcan le jeune).

données nous nous appuyerons pour la mener à bien. « Quels seront vos auteurs ? » me demanderez-vous tout d'abord.

A cette question de bonne foi je répondrai avec une pareille franchise : Les contemporains. Mais entendons-nous sur la valeur du terme. Par contemporains, j'entends les auteurs et les artistes qui vécurent à l'époque que nous nous proposerons d'étudier.

Rompant avec les errements du passé, passé qui date seulement

d'hier, nous n'irons point chercher nos renseignements dans Quicherat non plus que dans Viollet-Le-Duc. Avec Gay commence la nomenclature d'autorité. Et pour attaquée qu'elle soit par une école dont l'ignorance en matière d'objets dépasse encore l'incapacité en fait de monuments figurés et de textes, nous énonçons aujourd'hui de sang-froid notre tenace intention de continuer le travail de Gay. Nous essayerons d'établir la valeur des mots et de fabriquer notre glossaire. L'entreprise est lourde et ma vie déjà avancée, mais je distingue dès à présent des jeunes gens qui continueront ma tâche quand les forces me feront défaut.

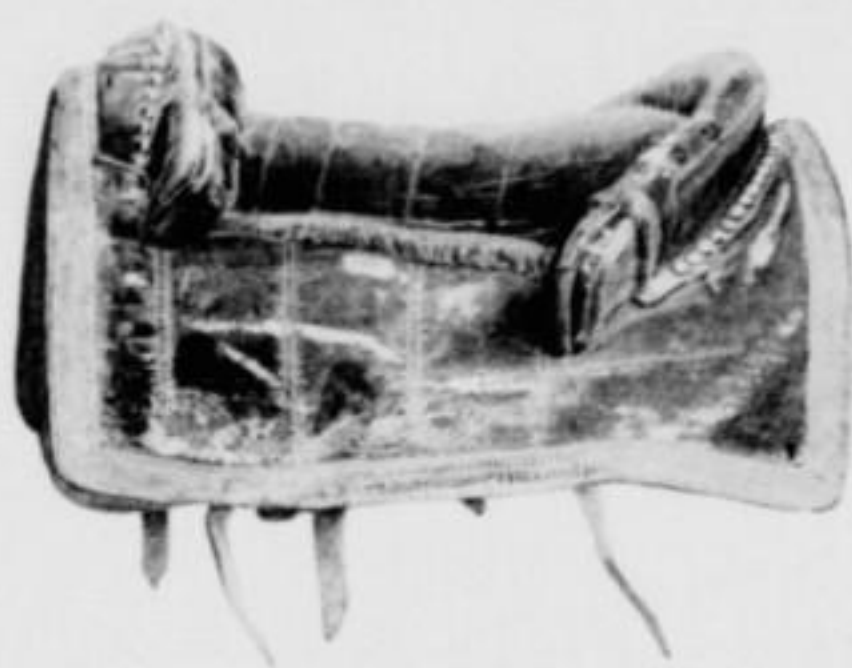
Si, en règle, nous rompons avec le passé et sa tradition infirme, nous ne faisons que rentrer dans la voie critique où s'acheminent tant de savants qui détruisent — au prix de quel travail, on le sait — les attributions fantaisistes des anciens écrivains d'art qui sont la honte des catalogues de certains musées.

La manière dont furent composés les divers ouvrages sur le costume depuis l'époque romane s'est toujours ressentie de ce fâcheux synchronisme. L'influence néfaste de Michelet s'est étendue sur cette partie de l'archéologie. Le parti pris a son utilité dans l'art, il n'est que nuisible dans le domaine de la science. Je dis science, car l'archéologie, ne l'oublions pas, est une science qui s'occupe de classer les monuments et les objets d'art, en accordant à chacun ce que lui doit la justice. Or les écrivains d'art, ballottés sans cesse entre l'enthousiasme et la haine, n'ont même pas eu cette équité que leur commandait l'ignorance complète des choses dont ils parlaient. Incapables de faire un départ raisonné entre des objets — pour eux sans intérêt dans l'espèce — ils obéirent à la seule préoccupation de nous prendre pour confidents de leurs sensations. Et ceux qui établirent des lois, semblent s'être tracé la règle de ne les fonder que sur des exceptions.

Tels d'entre eux qui écrivirent sur les statues équestres en étaient à apprendre tout de la manière de se tenir à cheval suivant les temps. Des armes, ils ne connaissaient ni la nomenclature, ni le maniement, ni l'époque. Et ainsi du reste. Ces hommes de cabinet, qui méprisaient les gens de guerre, étaient, si l'on peut dire, des « démocrates de droit divin ». Aussi poursuivaient-ils d'une colère généreuse et égale le luxe des personnes et la splendeur des choses. Ils abominaient la guerre, la noblesse, la religion, la gloire, les grands de ce monde, tout ce qui brillait ou dépassait le niveau moyen. Leurs livres, qui devraient offrir



SELLE DE FEMME A PLANCHETTE
XVIII^e SIÈCLE



SELLE A LA ROYALE
LOUIS XV



MODÈLE DE VINAIGRETTE
LOUIS XV
Reconstituée d'après l'ouvrage de ROUBO.

(COLLECTION DE M. LELOIR)

au frontispice le « Costume de l'homme libre », si l'auteur était logique, sont, pour aller au vrai, des diatribes, des pamphlets, ou bien, simplement, des albums de reproductions expurgées, avec un texte toujours étranger aux figures.

Et cependant Quicherat, dont la haine de la guerre n'est pas niable, dont le mépris pour la magnificence du vêtement s'affiche à chaque page, Quicherat ne s'occupe que peu du costume des classes moyennes, et pour ainsi dire pas de celui des pauvres gens, ou des gens du peuple, ce qui n'est pas la même chose, à tout prendre. Il s'en tire en assurant que de ceux-là le costume a toujours été le même, puisqu'ils n'avaient rien à se mettre sur le dos. L'artifice désarme par son ingénuité. En fait, ignorant tout de son sujet, excepté ce qu'il en pouvait récolter dans les chroniqueurs sèchement édités par Buchon et ses émules, le « Père du Costume Français » — ne lui en marchandons pas le titre — ne se donna point la peine de consulter ces modestes et vénérables recueils, tels que le *Calendrier des Bergers*, où il aurait appris comment s'habillaient les gens de petit état, depuis les souliers jusqu'au bonnet.

Il n'a pas compris que le costume des classes moyennes est celui-là seul qui dure et dont les variations sont si insensibles et si lentes qu'on en peut encore, au bout de deux siècles, retrouver la forme originelle dans les modèles courants. Et pour en avoir un exemple, reportons-nous — quoique le Théâtre soit un terrain ingrat et stérile pour la science du costume — aux pièces de Molière. On y voit les bourgeois portant, en plein règne de Louis XIV, le pourpoint droit et le haut de chausses ample datant de Henri IV ; et cela, non pas tant pour indiquer qu'ils sont des personnages arriérés, mais bien parcequ'ils ont l'habit en usage parmi les gens de leur condition, et surtout de leur âge, puisqu'au temps de Molière, on était un vieillard à quarante ans. Cette seule conception suffit pour discréditer l'ancien régime, sans qu'il soit besoin de s'appuyer sur Michelet ou sur Quicherat.

Il a fait plus. Son traité du costume est obligatoire et laïc. Rien



COSTUME DE CITOYEN FRANÇAIS
EN FONCTIONS (1792).

sur le vêtement ecclésiastique, rien sur celui des magistrats, sur celui des officiers de justice, rien sur les livrées corporatives, sur les costumes traditionnels portés dans les cérémonies, sur les dalmatiques des hérauts, la tenue des rois d'armes, les.... Mais il faut se borner. Quant à l'armement, les textes semblent lui avoir suffi, comme pour le reste. Jamais, je m'en porte garant, il n'a tenu un objet entre ses mains, soupesé une chemise de mailles, une cuirasse, manié une épée, une dague. Il a vécu sur cette idée qu'une tenue uniforme et nationale fut la règle en tous temps parmi les gens de guerre.

Il a fait plus encore. Omettant complètement le costume provincial dans son recueil, il s'est trouvé tracer le tableau d'une société française idéale qui n'est située dans aucune région. S'agit-il du costume de cour ? Ou bien de celui de la ville ? Par la ville entend-il Paris ? En quelle partie de la France vivait la société abstraite dont il tâche de crayonner le portrait ? Autant de questions, de problèmes que je n'essayerai pas de résoudre.

Il a fait plus, enfin. En dépeignant mollement le costume de cour — car à chaque époque il parle toujours, et sans amitié, des souverains français, — il l'a pris pour type du costume national. Je vous dirai bientôt combien fut lourde son erreur. Et de même, il ébauche le costume des gens de guerre, ou plutôt leur armement, ce qui est en tout différent, sans comprendre les rapports avec les formes usuelles du vêtement des deux sexes. Nulle part, un renseignement précis. Jamais un détail de coupe, un patron, un aunage, une indication de provenance.

Ainsi Quicherat a traité son sujet d'une façon absolument extérieure. Cherchant le « genre agréable », il présente des vues d'ensemble, compile dans les mémoires des récits de fêtes, et ne s'abaisse jamais à étudier un objet. L'histoire du costume de Quicherat rentre dans le genre noble, il n'y est traité que des idées.

Ce n'est donc pas un savant descripteur. Encore moins un anatomiste, encore moins un physiologiste. Car il ne dit rien, et pour cause, des matières constitutives, de leur mise en œuvre, de leur assemblage, des doublures, des dessous, non plus que des artifices de fabrication. Ses figures, enfin, exécutées par un artiste épris des simplifications, n'ont ni vérité, ni exactitude, ni caractère. Le dessinateur a corrigé, de son cru, ses modèles, croyant, dans son assurance ingénue, rectifier des exagérations de forme, alors que ce sont ces exagérations elles-

mêmes qui donnent le caractère. Figurez-vous un copiste qui remettrait au point les hommes d'armes d'Albert Dürer, les Rois Mages des primitifs italiens, les dames d'Abraham Bosse, les Anglais en diligence de Carle Vernet, les gravures de modes de la Restauration ou celles du second Empire ! A qui n'a jamais vu les objets ou n'en a point l'intelligence, leur figuration exacte semble une caricature, tant influe sur notre jugement la mode en cours pour nous imposer une opinion sur ce qui constitue la beauté.

Ce sera l'éternel honneur de Viollet-Le-Duc d'avoir réagi contre ce système. Mais son essai de réaction fut timide. Il essaya de donner des figures, de détail, d'établir des patrons, de s'arrêter aux pratiques de fabrication. Et, grâce à la magistrale habileté de son crayon, son œuvre gardera une valeur indéniable. Elle est malheureusement diminuée par l'arbitraire du choix et par l'éternelle préoccupation d'un type moyen national qui classe la partie du costume et des armes, dans le Dictionnaire de l'Ameublement, parmi les œuvres abstraites. Hypnotisé par la vision d'un « Costume français », le grand architecte a négligé de départir les types des diverses provinces, provinces dont la majorité étaient françaises de fait et de langue avant leur annexion officielle.

La forme de Dictionnaire ne fut pas, à notre sens, mal choisie. Mais le vocabulaire de l'auteur est d'une pauvreté telle qu'on s'aperçoit trop vite du manque de conscience et de la médiocrité du travail, et aussi des préoccupations commerciales. Si l'on ajoute que la bibliographie — déjà extraordinairement considérable — n'est qu'à peine effleurée, on comprendra pourquoi nous ne tablons pas sur le Dictionnaire de Viollet-Le-Duc. Quant à ses conceptions historiques et stratégiques, je préfère n'en point parler.



MODES D'ITALIE (XVI^e SIÈCLE)
(D'après une miniature).

Convient-il encore de ne pas le condamner sans circonstances atténuantes. Viollet-Le-Duc, ainsi que beaucoup d'hommes en place, attachait une grande importance au jugement de ses contemporains. Il attaqua, avec les précautions dictées par la prudence humaine, un sujet précédemment gâté par ses devanciers populaires. Le roman et le théâtre avaient mal préparé les voies à l'archéologie rationnelle et indé-



COSTUME TIRÉ DU TRIOMPHE
DE MAXIMILIEN.

pendante. De Victor Hugo, d'Alexandre Dumas et de Scribe l'influence obscurcissait, comme elle l'obscurcit encore, le jugement du public et de ses informateurs. Comment faire accepter, en effet, que la *Notre-Dame de Paris*, tout autant que *La Tour de Nesles*, que *La Dame de Monsoreau* sont des amas de grossières erreurs accumulées avec cette audace que peut seul faire excuser le génie ? Alexandre Dumas est encore aujourd'hui un de ces arbres sacrés dont le frémissement agite les futaies de la littérature dramatique. La cognée de la critique impie ne l'atteindra pas. Car les bûcherons de la science se soucient peu de ce vénérable tronc vermoulu et qui fait surtout figure pour ceux qui vivent à l'ombre de son feuillage éclairci.

Ce serait folie de compter sur le théâtre pour nous donner une reproduction fidèle de la vie passée. L'autorité du grand Sarcy qui se moqua « du jupon de Don Carlos », et celle de ses continuateurs, issus de la même école, défendent la tradition. Cette tradition est qu'on doit présenter sur la scène des personnages tels que le public les voit, les comprend, les aime, tels qu'il se les figure, avec leur mentalité et leur vêtement, sans souci de la vérité. Ce n'est donc pas à nous de faire l'instruction du public, mais au public à nous dicter ses lois.

Et d'ailleurs — je parle toujours avec ces critiques d'autorité — qu'importe l'erreur pourvu que l'on ne s'en aperçoive pas ? C'est une vérité révélée que « le côté bibelot nuit au grand art. » Mais, par exemple, quand il s'agit de choses à lui connues, le public — par ses porte-voix — n'entend plus qu'on lui en donne à garder. Libre à vous de lui présenter un leude mérovingien sous le fer blanc d'un « chevalier du Moyen âge » ou une Anne d'Autriche régente galamment décolletée. Le public de cela n'a cure. Mais n'ayez garde de lui exhiber un

« jeune premier » habillé autrement qu'à la dernière mode, ou une « coquette » drapée ailleurs que chez Redfern ou chez Paquin.

Ainsi va le monde. Cependant cette soif d'exactitude actuelle ne pourrait-elle s'étancher, pour une part, aux sources du passé? A cette question je vous laisse le soin de formuler une réponse. Mais, sans remettre sur le tapis « la querelle des Anciens et des Modernes », je vous avoue préférer le théâtre ancien, avec ses Achilles en tonnelet et ses Médées en paniers. A tout prendre le partie de la fantaisie ordonnée, du ballet continu, valait mieux que des restitutions anachroniques dirigées, dans la pratique, par des interprètes sensibles, avant toutes choses, aux déguisements qui leur font la jambe fine, la taille belle, et la tournure à l'avenant.

Et si j'osais formuler une loi pour le monde des planches, je dirais : tout costume est ridicule qui va contre les idées reçues. — J'entends l'objection : « Reçues par qui? » — Par qui? Oh mon Dieu, vous m'obligeriez en me l'apprenant, car je n'en sais absolument rien!

* * *

Après cette incursion dans la critique, rentrons chez nous, s'il vous plaît. J'ai seulement cherché à prouver que jusqu'ici, dans l'étude du costume, une méthode scientifique n'a pas été adoptée. Essayons d'en établir une, d'en formuler les lois, et sans prétendre les imposer, tentons de vous convaincre.

Une vérité première, ou établie, et qui, partout ailleurs que dans les sciences d'observation, aurait force d'axiome, est qu'il n'y a pas de génération spontanée. Tout être vivant dérive d'un autre, tout objet a une origine. L'objet va se transformant avec l'usage, se modifie, disparaît, au moins suivant les apparences, pour revenir sous une autre forme au premier appel d'un besoin. La nécessité de la fonction crée plutôt l'organe que celui-ci ne crée la fonction. Et de même que chez les animaux où les organes inutiles s'atrophient, se réduisent à des vestiges, dans le costume, des pièces diminuent de dimensions, faute d'usage,



TRAGÉDIEN COSTUMÉ À L'ANTIQUE
(XVII^e SIÈCLE.)

mais demeurent à l'état d'accessoires pour finir généralement en constituant des ornements.

Vous en trouvez des exemples dans les aiguilletes, les fourragères, les nœuds de rubans, les ferrets, les faux parements, les faux gilets, les revers à demeure, les mancherons, que sais-je encore ? Le hausse-col du siècle dernier demeura la dernière preuve théorique du corps d'armure, porté en service par les officiers de gens de pied. L'épée, à elle seule, suffirait à prouver le bien fondé de la théorie. Prenez une épée de ceinture du quinzième siècle et suivez les intermédiaires jusqu'à l'épée de cour que nos pères ont portée, et vous verrez ce qu'est une arme quand elle cesse de répondre à un besoin. Le costume des ecclésiastiques, celui des universitaires et des magistrats nous fournit encore une série de preuves sur lesquelles il est inutile d'insister.

Tout vêtement, ai-je dit, a une origine. Son histoire s'étend dans l'espace et le temps. De son apparition à son apogée ou à son déclin, on observe tous les passages. Et, allant plus loin, j'ajouterai :

Rien n'apparaît de complètement nouveau, quoique tout tende vers la nouveauté. C'est en voulant exécuter une restitution exacte qu'on crée une forme nouvelle, car on ne peut ressusciter une chose disparue pour l'imposer à l'usage. L'archéologue le plus sûr de lui-même ne saurait réussir dans une telle entreprise. Il peut seulement fournir des renseignements, recommander des formes pour leur utilité ou leur élégance, renseigner sur la fabrication, la nature des substances et des assemblages, sur le port d'un vêtement, sur les nécessités ou les modes qui en assurèrent le succès, sur les inconvénients qui en déterminèrent l'abandon.

La méthode que je vous expose est celle des sciences naturelles, qui se recommande plus par son exactitude que par sa nouveauté. Procédant du simple au composé, elle nous fait étudier d'abord la matière animale, les éléments constitutifs des tissus et ces tissus eux-mêmes, avant que de nous permettre de décrire un être.

Et de même, si nous nous arrêtons aux substances dont se sert l'homme pour se vêtir, se parer et s'armer, nous voyons que cet animal supérieur, qui apparaît nu sur la terre, emprunte aux trois règnes de la nature et aux éléments chimiques qui l'entourent, de quoi répondre à ses besoins, à se procurer le nécessaire, à y ajouter le superflu.

Aux animaux il prit leurs os pour en façonner des aiguilles, leur peau pour s'y tailler un vêtement, leurs plumes pour orner sa tête, la

nacre de leurs coquilles pour façonner des bijoux. Il est allé jusqu'à fabriquer de fausses perles avec les écailles des poissons, jusqu'à exprimer le jus des cochenilles pour teindre les fils du ver à soie. Et telle est cette exploitation de la matière vivante que, si tous les vêtements qui vous couvrent rendaient leurs éléments à leur première forme, vous verriez courir, ramper, s'agiter, voler à travers cette salle une population aussi riche que celle incluse dans l'arche par ce vénérable Noé, patron indéniable de tous les établissements zoologiques.

Si je passe au règne végétal, je vois qu'aux civilisations les plus anciennes, à l'âge de la pierre, de grossiers tissus industriellement tissés habillaient nos ancêtres. Aujourd'hui, que ferions nous sans les textiles, sans les teintures, sans les fleurs auxquelles nous empruntons leurs parfums ? Et, quand aux minéraux, comprend-on une couturière sans son dé de fer doublé en plomb et son aiguille d'acier, sans les agrafes, les boutons de cuivre étamé ? Voyez vous un joaillier sans or, sans argent, sans gemmes ? L'énumération poussée plus loin serait sans intérêt.

De ces principes élémentaires applicables à la notion de temps, passons à une première application dans l'espace. Recherchons dans quelles régions l'homme a trouvé avec le plus de facilité les matières premières de son vêtement. Nous remarquons que l'origine des textiles, pour ne prendre que le chanvre, le coton et la soie, est asiatique. C'est bien, en effet, dans une région de l'Asie centrale, que l'opinion commune place le berceau des premières civilisations industrielles. Le chanvre fut acclimaté de bonne heure en Occident, tandis que le cotonnier n'est introduit dans le midi de l'Espagne, par les Arabes, qu'après que les moines contemporains de Justinien eurent rapporté à Byzance des œufs de ver à soie et des graines de mûrier dans des cannes de bambou. Ce sont là des notions vulgaires.

Mais, de tous temps, aux époques même antérieures aux civilisations classiques, un courant commercial continu reliait les empires d'Asie Mineure et d'Égypte aux bouches de l'Indus, premier point d'arrivée pour les produits de l'Asie centrale. Comme je l'ai dit ailleurs, l'histoire du mobilier et du costume en Occident implique la connaissance du monde civilisé dès le cinquième siècle avant J.-C., et de ce commerce extraordinairement étendu que menaient les Phéniciens dans l'ancien monde et peut-être même dans ce que nous appelons le nouveau. En réservant, comme d'usage, la part prépondérante de

l'Égypte dans la civilisation circaméditerranéenne, il ne faut pas oublier que les Phéniciens furent non seulement des producteurs d'objets ouvrés, mais aussi les commis-voyageurs, les voituriers, pour mieux dire, de tous les produits manufacturés qui venaient de l'embouchure de l'Indus en Arabie ou en Perse et qu'ils transportaient aux limites connues de la terre. Si la recherche de l'ambre les amenait jusque dans la Baltique, celle de l'étain les conduisait aux Cassitérides, qui sont des îles anglaises. Ainsi s'expliquent les rapports qui existent entre les bijoux de la région de l'Indus et ceux des premiers âges du fer en Scandinavie. Et on se trouve en droit d'affirmer que les centres de création étaient situés dans la région Indo-Perse et qu'un grand courant industriel issu de là n'a cessé d'alimenter, jusqu'à la Renaissance, l'Europe orientale par Venise et l'extrême Occident ibérique par les Maures. Il faut encore tenir compte des influences sarrasines en Sicile où viennent s'ajouter les apports occidentaux d'où sortit l'art séculonormand.

Je ne puis aujourd'hui vous exposer, même sommairement, les fluctuations par lesquelles passa ce commerce asiatique, fluctuations commandées par les guerres que se livrèrent les monarchies d'Asie-Mineure et de Perse et celles de l'Égypte autour du Canal de Suez, sans cesse ouvert ou comblé. Vous remarquerez cependant que si des archéologues notoires ont établi le tracé des « Chemins de l'Étain », aucun ne semble avoir défini les « Chemins de la Soie ». Et pourtant la précieuse substance ne fit jamais défaut aux élégants des deux sexes, en Grèce et à Rome, non plus qu'en Gaule. La soie du pays des Sères fut donc une marchandise courante, qu'on la vendit brute ou ouvrée, en vêtements simples ou brodés. Les motifs décoratifs devaient être, à l'origine, peu variés, et l'on trouve les rapports les plus étroits entre les broderies exhumées d'Antinoë par M. Gayet et celles fabriquées encore aujourd'hui dans le Sind, le Mékran, le Guzerat et dans le Rann de Catch.

Tout courant est ordinairement accompagné d'un contre-courant. Le fret de l'aller se remplace par celui du retour. Mais longtemps l'Europe ne fut capable que de fournir son ambre, son étain et ses esclaves. L'acier lui-même venait d'Asie. Et même l'on ne voit pas de contre-courant commercial s'organiser avant les grands voyages des Portugais qui trouvèrent la route de l'Inde. Le trafic de Venise en pensa périr. Il continua de mener son existence précaire sous la dépen-

dance des rapports politiques avec le Ture et les Mamelucks de l'Égypte.

Les produits d'Orient affluèrent donc en Europe pendant le Moyen âge, encore plus qu'aux époques antérieures. L'influence byzantine, de plus en plus asiatique, se répandit aussi par les alliances des princesses de Constantinople avec les empereurs allemands, par les émigrations d'ouvriers, par la résidence des fonctionnaires impériaux dans les régions occidentales, et enfin par l'exode des Grecs latins échappés au cimeterre des Turcs après la ruine de la Rome d'Orient. Le mouvement des croisades avait accéléré, plus de trois siècles auparavant ces échanges continuels entre l'Asie et l'Europe. La route des marchandises traversait les Allemagnes pour aboutir à ces foires dont les plus fameuses furent celles de Cologne et de Champagne, et celle du Landit, aux portes de Paris, foires dont la tradition attribuait l'établissement à Saint Éloi. On y voyait des produits et des marchands de tous pays, des Arméniens, même, qui apportaient des chats d'Angora. L'influence de ces foires sur les arts industriels ne fut pas moindre que celles qu'elles ont exercé sur la littérature traditionnelle de notre pays.

Jusqu'à la découverte de la route des Indes, c'est-à-dire à la fin du quinzième siècle, et même longtemps après, il y eut un chemin de la soie. Byzance en avait été une des grandes places, par son industrie même, mais Venise pour le transit en fut la principale. Ce seul produit, sur lequel vous me pardonnerez d'avoir retenu votre attention, a mis, pendant plus de deux mille ans, en mouvement des flottes et des caravanes plus nombreuses que les escadres et les armées des civilisations contemporaines. L'indigo, la garance suivirent la fortune de la soie. Ces teintures admirables n'ont disparu, en tout ou partie, que récemment, comme celle cochenille ou kermès de la région méditerranéenne, dont on tirait dès l'antiquité cette teinture écarlate célèbre qui eut à subir la concurrence de la cochenille du nopal, acclimatée par les Espagnols et les Portugais, avec sa plante nourricière, dans toutes les régions chaudes de l'ancien monde. Elles ont cédé la place à des produits chimiques en tout inférieurs qui présentent le seul avantage du bon marché.

Les influences orientales dont témoigne le costume de l'Europe occidentale, si l'on s'en tient aux objets de luxe, jusqu'aux croisades, agirent d'une manière encore plus profonde dans les pays qui tombèrent sous la domination sarasine. Encore aujourd'hui dans le midi

de la France, dans cette région de la Savoie qui a même gardé le nom de Maurienne, maints objets, demeurés d'usage, prouvent par leur forme, leur caractère, l'origine musulmane. Et l'Espagne méridionale en a reçu une empreinte qu'elle ne perdra peut-être jamais.

Je vous parlais de l'influence des reines étrangères, de ces princesses byzantines qui, mariées à des empereurs d'Occident, arrivèrent avec une longue suite d'ouvriers et d'artistes. Ceux-ci vulgarisèrent dans leur nouvelle patrie les arts de Constantinople. Quelles que soient



HENRI III
(Musée du Louvre).

les origines des princesses, une influence pareille se produit à toutes les époques. Lorsque Catherine de Médicis occupa le trône de France comme reine puis en régente quasi perpétuelle des Petits-Valois, ses fils, on voit les modes italiennes prévaloir sur toutes les autres. Et cette tradition étrangère reprend de la force avec Marie de Médicis et ses modes de Florence. Puis ce sera Anne d'Autriche et ses habits espagnols, et Marie Thérèse d'Autriche avec qui l'influence extérieure va s'affaiblissant sous la volonté arrêtée chez Louis XIV de protéger à tout prix nos industries nationales. Rappelerez-vous qu'Henri III avait rapporté de Pologne les pourpoints et les chausses à la polonoise, les corselets iraniens de trois pièces, à boutons, et aussi quelques souvenirs de son passage par Venise ? Il n'est pas jusqu'aux

sinistres chevauchées des reîtres pour doter la France d'une forme de manteau. Et la Guerre de Trente ans nous laissa ces casques orientaux, ces capelines que les cavaliers cuirassés de Louis XIV continuèrent longtemps de porter.

Personne n'ignore que les Français du temps de Louis XVI s'éprirent d'un amour subit pour les habits et les chapeaux du politique Franklin dont la simplicité piétiste donnait des leçons aux tyrans. Cela contrebalança la manie du faux antique éveillée par les fouilles d'Herculanum et de Pompéi. Puis on s'éprit du costume anglais et de sa correction confortable. Plus tard on se passionna pour les châles d'Orient et les turbans qui rappelaient Tippou-Sahib et l'expédition d'Égypte. Parlerai-je enfin, pour notre honte, des couleurs « Caca Dauphin, Bismarck, Magenta et Solférino ! »

Ainsi va la mode. S'affirmant plus despotique et plus passagère à mesure qu'on avance dans les temps modernes et que les communications entre les peuples se font plus fréquentes et faciles, elle commande en souveraine, s'étendant en surface sur les diverses couches de la nation qui, par haine des distinctions sociales extérieures, affirme ses aspirations vers une tenue uniformément médiocre qui déguise toutes les positions.

Mais c'est là un des côtés seulement de la question, une vue abstraite sur la distribution géographique, en quelque sorte du costume. Passons rapidement, sans aborder même cette autre question si importante de nos pays s'affranchissant, par le développement de leur industrie, des importations du dehors. Intéressons-nous aux objets.



LE TURBAN.

* * *

Plus on remonte dans l'antiquité, et plus ils sont rares. Ce que nous en savons se résume, dans la pratique, dans des citations d'auteurs et dans les indications fournies par les monuments figurés. Quelques armes subsistent, sous leur oxyde protecteur. La nature même des pièces du costume les condamne à disparaître rapidement. Et cependant, on peut avancer, en toute assurance, qu'il n'est pas une époque dont nous ne possédions quelques reliques. On a trouvé à Robenhausen des débris de tissus grossiers datant de l'âge de la pierre, et aussi des molettes de tisserand. Nous possédons tous les vêtements d'un chef jutlandais, qui vivait à l'âge du bronze : son épais bonnet de laine, son sayon, son manteau, ses jambières pareillement de laine tissée, des couvertures de pareil travail garnies de longues franges. Les sépultures de l'antique Egypte nous ont fourni cent échantillons de leurs tissus, les fouilles récentes d'Antinoë sont connues du monde entier. Les reliques du Moyen âge chrétien conservées dans les trésors des églises constituent une série qui nous mène pour ainsi dire des origines de l'ère chrétienne jusqu'aux temps modernes. A partir du seizième siècle la richesse des matériaux se fait plus grande, ceux du dix-septième en comptent plus parmi les grandes raretés. Le costume du dix-huitième

siècle n'a guère de pièces qui nous soient inconnues en nature, celui du dix-neuvième n'a que le tort d'avoir été négligé.

Que demain l'attention se porte sur les habits, les ustensiles de nos pères, sans rechercher même ceux de nos grand'pères, et des collections extraordinairement complètes se produiront au jour, qui dorment inconnues chez tant de particuliers.

Ce que le Musée de l'Armée réalise lentement, avec une louable patience, notre Musée du Costume le réalisera pour le costume civil. Les dons nous arrivent déjà de toutes parts. Et nous n'avons plus à redouter le vandalisme inconscient des vieux temps, puis celui très raisonné des dix-septième et dix-huitième siècles qui exerça son orgueil sauvage contre tous les monuments dits « gothiques » et les mit bas pour les reconstruire au goût du jour. La haine du passé, partie constituante d'un certain programme politique, ne sévit plus heureusement que dans le domaine de l'écriture. Rassurons-nous donc. Ces farouches publicistes de gouvernement, qui souhaiteraient rayer d'un trait de plume toute notre histoire nationale, antérieure à la Révolution et à la Déclaration des Droits de l'Homme, savent trop bien le prix des « antiquités » pour désirer les anéantir. Ils préfèrent les collectionner. La valeur de la matière première constituante, qui condamnait autrefois les objets à une destruction certaine, qu'elle les envoyât à la forge, au creuset, qu'elle les livrât à la couturière, au tailleur, au fripier, est aujourd'hui le plus sûr garant de leur salut. On ne s'amusera plus à parfiler les vieilles broderies, à fondre les vieux galons, à débiter les antiques brocards, quand on saura qu'à leur valeur intrinsèque s'ajoute celle de la curiosité pour ne pas dire de la science.

* *

Ainsi donc, si nous pouvons réunir aisément des costumes modernes, c'est-à-dire qui datent du dix-septième siècle jusqu'à nos jours, nous devons, pour les époques antérieures, tabler principalement sur des reconstitutions.

La méthode de celles-ci reposera sur le choix judicieux des documents. Pour les seizième et dix-septième siècles, ils ne nous feront point défaut. Parmi les livres de tailleurs, les recueils de patrons, de poncifs pour la broderie, il n'y a que l'embarras du choix, comme entre ces recueils satiriques illustrés, précieux entre tous, car l'image

nous y renseigne sur les détails les plus secrets de la toilette et les artifices des dessous.

Pour le Moyen âge, la pauvreté des renseignements apparaît plus grande. Je n'insisterai pas sur l'insuffisance des manuscrits à miniatures, des portraits, des statues. Si bonnes que soient les œuvres, elles ne sauraient rien nous apprendre sur la matière, la fabrication, les dessous. Et d'ailleurs, plus les œuvres relèvent du grand art, plus elles manquent de cette exactitude naïve qui les rendrait précieuses à nos yeux. Ainsi nous appuyerons-nous, de préférence, sur les monnaies, les sceaux, les jetons, les méreaux, les pierres tombales, les tapisseries et les broderies. Je ne vous rap-



L'ESSAI DU VERTUGADIN ET DU MASQUE.
(Estampe satirique. Fin du XVII^e siècle.)

pelleraï pas la broderie de Bayeux, celle du trésor de Bamberg, leurs noms sont en ce moment sur vos lèvres.

Pour les textes, ce seront les inventaires, les lettres de rémission, les comptes, les livres de raison, les pamphlets satiriques et ces recueils de statuts, parmi lesquels l'édition de « la Règle du Temple », donnée par M. de Curzon, doit être citée, en première ligne comme modèle.

Enfin, les costumes provinciaux, soigneusement recueillis en tout ou parties, nous seront une mine de matériaux de premier ordre. Comme types de comparaison, ils offrent un intérêt inépuisable, car chacun d'eux établit exactement l'époque où la province atteignit à l'apogée de sa prospérité. Si le caractère dominant des vêtements bretons est encore aujourd'hui celui des formes en honneur sous Anne de Bretagne, c'est que ce temps, où leur duchesse monta sur le trône de France, fut le meilleur entre ceux que connurent les Armoricains. Cet exemple, pris pour tous, nous prouve l'importance du costume provincial quand on en compare les pièces aux tapisseries et

autres monuments figurés. Et ces formes locales jettent la plus vive lumière sur des coins de l'archéologie ou de l'histoire que le défaut de méthode semblait condamner à une perpétuelle obscurité.

* * *

Et maintenant, nous demanderont certains esprits attachés principalement au solide, de quelle utilité nous seront ces études sur le costume ? — Sans embarras, nous répondrons qu'il est peu de sciences, même parmi les plus abstraites, qui ne concourent au progrès.

La science du costume est, si j'ose employer une métaphore aussi ambitieuse, une des colonnes qui soutiennent le temple de l'histoire. Elle nous renseigne sur la valeur des objets, des matières, sur le mécanisme de la vie économique, et, par la connaissance des dépenses, des salaires, elle nous apprend beaucoup sur la condition des personnes et sur le pouvoir de l'argent, à travers le temps. Et, puisque notre siècle semble fixer son attention sur les classes d'ouvriers manuels, et tenir le travail du corps à plus haut prix que les travaux de l'esprit, il comprendra, je pense, que c'est une glorification des ouvriers et ouvrières des ciseaux et de l'aiguille, sans préjudice des autres corps de métiers, que notre société prépare.

Du moment que l'on attache à la vie des humbles une aussi grande importance, on la doit suivre dans toutes ses manifestations, à toutes les époques. Celle-ci se caractérisera par sa tenace obstination à tout faire reposer sur le bien-être. Jetons un coup d'œil en arrière, comparons. Je doute fort que la prospérité de nos paysans normands revienne jamais à ce qu'elle fut vers le premier tiers de la Guerre de Cent ans. La lecture des inventaires réserve, à qui les veut consulter, plus d'une surprise. A certaines périodes du Moyen âge, le luxe des petits dépassa tout ce qu'on peut se figurer. Les lois somptuaires, qui furent un moyen de fiscalité, prouvent surabondamment le bien fondé de cette affirmation, encore mieux que les sermonnaires des quatorzième et quinzième siècles, toujours armés en guerre contre les excès de la parure et des ajustements.

Enfin, la connaissance de telle partie du costume permet de comprendre certains faits d'histoire, et de s'en faire une idée aussi exacte que si l'on avait été témoin de l'événement. Si le défaut d'armes causa la mort de Julien l'Apostat, encore plus que sa courageuse imprudence, Gustave-Adolphe tomba à Lützen sous les coups de pistolet pour avoir

pareillement négligé d'endosser sa cuirasse. Si Jean Chandos périt obscurément au pont de Lussac par le fer d'un écuyer breton, c'est que le fameux sénéchal de Poitou se prit dans la longue robe déchiquetée en barbes d'écrevisse qu'il portait par dessus son harnois. Jean Chandos se perdit ainsi pour avoir mis pied à terre avec un vêtement à chevaucher et chargé les Bretons à visage découvert. Jeanne d'Arc se



COSTUMES CIVILS ET MILITAIRES XIII^e ET XIV^e SIÈCLE.

fait prendre à Compiègne par une imprudence aussi misérable. Vêtue, au mépris des ordonnances, d'une huque en soie par dessus ses armes, elle est happée, au passage, par ce vêtement qui donne prise à la main, et mise à bas de son cheval. Vous parlerai-je aussi de M. de Fontaines qui se fit tuer mal à propos, durant les guerres de la Ligue en Bretagne, parce qu'il ne voulut sortir de son appartement avant que son valet de chambre n'eût noué la dernière aiguillette de son pourpoint. Scarron demeura à tout jamais perclus d'un bain forcé que lui valut un déguisement ridicule. Pour s'être embarrassé dans ses éperons, Charles XII tomba aux mains des Turcs. Enfin, de nos jours, si tant de jeunes et charmantes femmes périrent dans les flammes au Bazar de la Charité, c'est que les agréments en celluloïd de leurs chapeaux prirent feu à la première étincelle.

Ainsi, dans les menus faits et dans les grands, le costume a sa place. Aussi bien est-il partout. Jadis il criait la condition de l'homme,

aujourd'hui, comme avant, il est le premier passeport pour qui veut pénétrer dans les milieux de tenue. Si laid, pauvre et médiocre que se présente notre habit masculin, il obéit à des règles précises d'élégance, dont l'omission se remarque au premier coup d'œil. L'homme de bonne compagnie, pour simple qu'il demeure, est obligé souvent de changer trois fois de toilette dans une même journée. Quant à la femme du monde, je me demande par quels artifices elle réussit à trouver en un seul jour les heures nécessaires à ses différentes transformations.

*
*
*

Et, pour conclure, c'est tout cela que vous racontera notre Musée. Car, ainsi que l'écrivit un excellent critique : en art, les plus belles phrases ne valent pas la simple vue des choses. A ceux que la vue seule ne saurait satisfaire, un catalogue, des livres, des cours, des leçons pratiques apporteront le supplément d'informations qu'ils désirent.

Quand nos galeries seront installées et que vous prendrez la peine d'y consacrer une visite, vous y pourrez passer en revue toutes les formes du vêtement depuis nos origines gauloises et franques jusqu'à nos jours. Une première notion se fixera alors dans votre esprit, celle d'une lutte éternelle entre deux principes qui se combattent avec des alternatives de défaites et de succès : Le respect de la forme humaine et son anéantissement sous la draperie raide ou souple. C'est la lutte entre le paganisme et l'Eglise, entre l'antiquité et le modernisme, quoique celui-ci ne cesse pas de puiser dans celle-là pour se rajeunir et se transformer.

Quand vous verrez ces longues figures du treizième siècle avec leurs robes talaires, leurs bliants, leurs broignes descendant jusqu'aux pieds chaussés large et court, et ces hommes du quatorzième siècle en vêtements courts et collants, en armures ajustées au point de les étouffer, chaussés de long à la poulaine, vous comprendrez les deux tendances.

Vous apprendrez encore que sur la personne du souverain se modèlent les diverses pièces du costume. Elles exagèrent ses avantages physiques, dissimulent invariablement ses infirmités. Charles VIII avec ses pieds monstrueux imposa à la France ses chaussures à bourrelet, épatées en pied d'ours. La mâchoire saillante de Charles-Quint influença les batteurs d'armures qui forgèrent ces mentonnières protubérantes donnant tant de caractère à certains armets. Et ce n'est

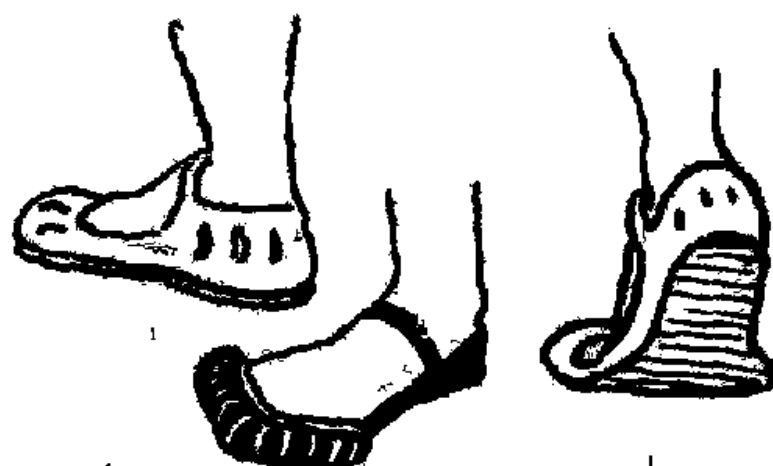


HABITS ET GILETS LOUIS XVI

(COLLECTION J. J. OLIVIER)

pas calomnier Louis XIV que de dire combien sa petite taille se corrigea par les hauts talons et les monumentales perruques que chérissent ses courtisans et une partie de son peuple. Sans remonter dans la nuit des temps, l'exemple des cinquante dernières années nous instruit pareillement. Quel homme de notre âge ne garde le souvenir de cette France où chaque mâle se faisait la tête de Napoléon III, chaque femme celle de l'Impératrice Eugénie ?

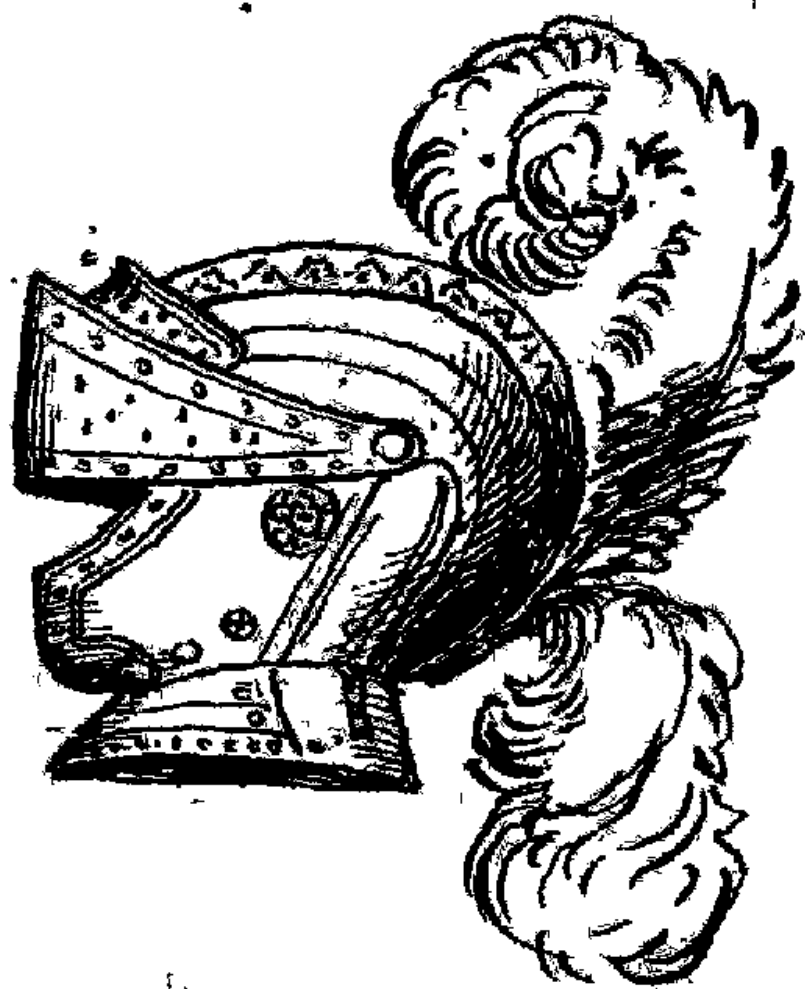
Ou bien ce sont les modes des régions limitrophes qui s'influencent. Notre seizième siècle nous fournit le



CHAUSSURES DU TEMPS DE CHARLES VIII.

tableau d'une époque où les chausses justes des Italiens et des Espagnols se partagent la faveur avec les haut-de-chausses amples, gonflés, énormes des Allemands et des Suisses qui prévalurent jusqu'au milieu du règne de Louis XIII. Sous celui-ci c'est le vêtement national, celui

du peuple des campagnes, qui reprend ses droits, avec l'éternel pantalon ample, fils des braies gauloises, frère des chausses à la marinière, dont la longueur varie suivant le goût du moment.



CASQUE DE PHILIPPE II
(Armeria de Madrid).

Après des tâtonnements sans nombre, le costume, sous Louis XIV, se réduit, pour l'homme, aux trois pièces essentielles des temps modernes : la culotte, la veste ou le gilet, et l'habit. Les femmes commencent d'abandonner les architectures lourdes ; succombant sous le poids des robes et des armatures, elles essayent

de tissus plus légers. Les velours, les soies, les brocards vont en perdant de leur corps. Sous Louis XV, on adopte ces tissus légers, ces « voiles » que la Compagnie des Indes importe. C'est alors que le tailleur disparaît pour faire place à la couturière, et celle-ci se met à chiffonner. Mais la solidité des dessous rigides laisse à ces improvisations sans consistance une certaine grandeur de formes.

La renaissance pseudo classique due, je vous l'ai dit, à l'engouement

pour Herculanium et Pompéi, sévit alors et se continue à travers la Révolution pour aboutir au luxe lourd de l'Empire, comme si les parvenus du régime voulaient épuiser rapidement toutes les jouissances de la sécurité rétablie par le Corse qui avait ramené l'usage de payer la rente.



LOUIS XIV (d'après Bonnat).

Mais pour lourd et médiocre que soit ce luxe, il a quelque chose de solide à côté de celui du Directoire qui lui avait cédé la place en s'effondrant. C'est qu'avec ses réactions efféminées dans le vêtement masculin, lubriques et impudentes dans celui de la femme, la période du Directoire affirme la ruée vers le plaisir d'une société échappée autant au « costume de l'homme libre » qu'au couteau de Sanson. Son costume militaire laissait déjà présager le développement extraordinaire auquel il devait atteindre sous l'Empire. Il nous reporte au seizième siècle pour l'éclat des couleurs, la somptuosité des armes, le fourni et la hauteur des plumets. Mais ce fut une amplification de

théâtre. L'effet s'obtient, non par l'architecture et la sagesse du décor, mais par des exagérations. Jamais l'ourson allemand, porté par les canonnières des guerres turques, ne connut les dimensions réglementaires qu'on donna à ceux de la Garde Impériale, à ceux de la Gendarmerie d'élite. Bernadotte et Murat éclipsèrent, avec leurs pelisses de velours et leurs panaches, jusqu'au souvenir des hommes d'armes qui entrèrent dans Bologne et dans Anvers, à la suite de Charles-Quint.

Et ainsi du reste. Les mêmes causes produisent les mêmes effets. La guerre est le plus puissant excitant de l'activité et du luxe, pour s'en tenir à notre sujet.

De la Restauration et des époques qui suivent, notre Musée vous



OURSON DE GENDARME D'ÉLITE
(1^{re} EMPIRE).

BONNET D'OURSON
(XVI^e SIÈCLE).

offrira maints objets. Le quadrille de Marie Stuart vous intéressera comme une des premières manifestations du Romantisme dans le domaine du costume. Je n'ai pas à vous apprendre vers quels coupables excès cette tendance achemina les costumiers et les couturiers par la suite. Le genre troubadour sévit durant trente années, sinon plus. A l'Opéra il règne aujourd'hui sans conteste et aussi sur d'autres scènes. Le maillot pour les hommes, le décolleté à la rotonde en auréole pour les femmes nous en apparaissent comme les principaux caractères.

La période des soixante dernières années est trop connue pour que j'aie à vous en tracer même un simple croquis. Elle est celle de nous tous; à vous, à nous d'en recueillir les reliques au cours des mutations, des successions, des déménagements. Tout cela, plus tard, aura sa valeur archéologique, et les artistes vous seront reconnaissants d'avoir sauvé ces matériaux de la destruction.

Si, pour terminer, nous affirmons que la France a exercé en Europe

l'influence la plus grande sur le costume féminin, on ne saura nous taxer de partialité. J'ajouterai que l'art français du dix-septième siècle sauva également l'ameublement des exagérations décadentes qui sévirent en Italie et en Espagne. Dans le meuble aussi bien que dans le vêtement les modes de la cour de France prévalurent dans toute l'Europe jusqu'à la Révolution. L'anarchie qui succéda n'arracha pas cependant à notre pays le droit de dicter les lois de l'élégance féminine au reste du monde. Les couturières, les marchandes de nouveautés parisiennes ne cessèrent de s'établir en Angleterre et sur le continent. N'est-ce pas, si ma mémoire me sert, une modiste française, installée à Moscou, qui guida, en 1812, nos premières colonnes dans la ville sainte



LE ROMANTISME AU THÉÂTRE
Portraits d'acteurs (1825).

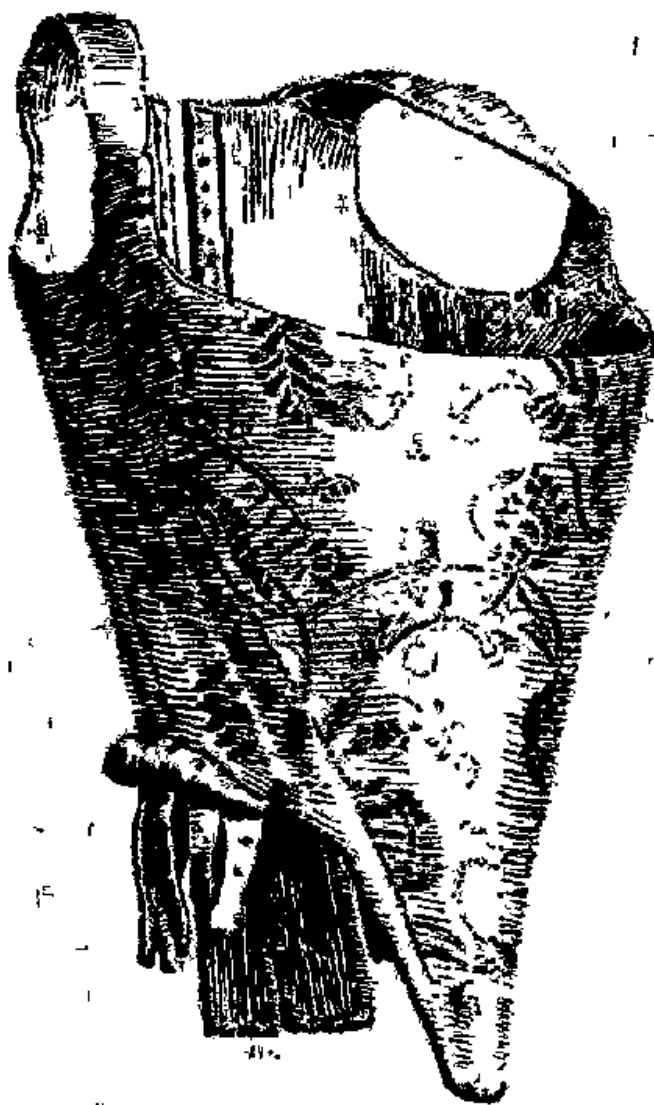
de la Russie? Qu'elles résident à l'étranger ou à Paris, nos couturières et nos modistes sont des oracles du bon goût. Puissent-elles laisser tomber sur notre entreprise un regard favorable et reprendre un peu de cet amour du passé qui me paraît indispensable à tout artiste qui veut créer de la nouveauté.

* * *

Ainsi peut se résumer, avec une rapidité qui, cependant, a dû paraître longue à votre bienveillante patience, le programme de notre association. Aux érudits qui m'ont honoré de leur présence cette conférence n'apporta rien de nouveau. Et ils pourront me reprocher d'avoir manqué à cette première règle de la critique scientifique qui est de citer les textes. Ils me pardonneront en voulant bien se rappeler qu'il s'agit là de la plus simple et de la moins prétentieuses des vulgarisations. Que si les femmes du monde, qui m'ont fait le plaisir de m'écouter avec une pareille bonne grâce, m'accusent d'avoir versé dans l'ornière de la spécialité, je leur répondrai que je tente aujourd'hui un effort pour leur être agréable et que tout essai n'implique pas nécessairement le succès.

Ces raisons m'apparaissent suffisantes pour mériter l'indulgence générale. Cette conférence est en quelque sorte un discours préliminaire, la leçon d'ouverture du cours que je compte faire à la rentrée prochaine sur notre costume en me confinant dans une période déterminée que nos programmes fixeront ultérieurement. Aujourd'hui, il me reste à vous remercier et de votre précieux concours et de votre favorable attention.

MAURICE MAINDRON.



CORPS A BALEINE (XVIII^e SIÈCLE).

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

Le Conseil d'Administration rappelle à tous les membres de la Société de l'Histoire du Costume que l'Assemblée Générale du 6 mai dernier a émis le vœu qu'une **Exposition de l'Histoire du Costume** fût organisée par la Société.

Il est indispensable, pour étudier ce projet et se rendre compte de l'importance qu'aura cette Exposition, de savoir, aussitôt que possible, quels sont les collectionneurs qui voudront bien y prendre part et dans quelle mesure.

Nous prions donc MM. les sociétaires qui ont l'intention de prêter des objets, de vouloir bien en avvertir le Président du Conseil d'Administration, M. Maurice Leloir, 21, avenue Gourgaud, et aussi de les lui désigner sommairement.

Comme il n'est pas nécessaire, pour exposer, d'être membre de la Société, nous prions les sociétaires qui connaîtraient des collectionneurs étrangers à la Société, possesseurs d'objets intéressants, de leur demander s'ils consentiraient à participer à notre Exposition, qui en tout cas sera de courte durée, en sorte que les personnes prêtant des objets (sous la responsabilité de la Société) n'en seraient pas privées plus de quinze à vingt jours.

Il est bon de rappeler que le succès d'une telle Exposition peut être très grand, avoir une influence considérable sur l'avenir de la

Société, sa prospérité, l'accroissement du nombre de ses membres, et aider à la réalisation du projet de Musée de l'Histoire du Costume.

Les sociétaires sont prévenus que le recouvrement des cotisations pour 1908 sera effectué, par les soins de M. Richet, notre agent comptable, dans la première quinzaine de février.

BULLETIN

La pièce rare reproduite en fac-simile dans ce numéro : *l'Apologie ou la Défense des Paniers*, fait partie de la collection de M. A. Vollon, membre de la Société, qui a eu l'obligeance de la communiquer.

Nous remercions également M. Godet, qui a bien voulu nous permettre de reproduire quelques-uns de ses modèles de tournures de 1873 à 1887.

Nous rappelons que le Bulletin de la Société est ouvert à tout membre qui désire y publier des études sur le Costume, ou faire reproduire des documents anciens, à condition qu'études et documents soient inédits, conformes au but historique de la Société, et soumis en temps utile au Comité.



LE GOUT A LA MODE
par Boilard. — Londres, 1845



LE MARCHÉ AUX PANIERS
Fragment d'une estampe satirique de 1719

Paniers et Crinolines

DEPUIS cent ans les vertugadins n'étaient plus à la mode. Ces énormes bourrelets inventés pour faire paraître plus fine la taille avaient vécu dans le costume de la haute société de Henri II à Louis XIII. Mais hors de la cour, dans le peuple, ils n'avaient pas cessé d'exister. En certaines provinces, ils existent encore. Au dix-huitième siècle les duègnes ridicules en étaient souvent affublées sur la scène, et la Colombine de la Comédie Italienne portait le vertugadin à tuyaux extérieurs ainsi qu'en témoigne la figure ci-contre extraite d'une tapisserie.

Tout d'un coup, en 1718, après avoir paru en Angleterre, le « Hoop petticoat », le jupon à cerceaux de baleine fit son entrée à Paris. L'engouement des dames de qualité pour cette mode étrange s'expliquerait certes par ce fait seul qu'elle venait



COLOMBINE
D'après une tapisserie du com-
mencement du XVIII^e siècle

d'Angleterre; mais les costumes sages, élégants qui avaient habillé les



FIGURES MONTRANT LA JUPE RELEVÉE
Tirées de l'ouvrage de Bernard Picart

étaient devenus, à mesure que vieillissait Louis XIV, d'apparence austère, raide et guindée. La mort du roi, la retraite de la vieille marquise, firent pousser à toute la cour un soupir de soulagement. Toute contrainte disparut; les robes à grands plis, enveloppant les femmes de draperies soyeuses, nécessitèrent des étoffes plus légères. On respirait. Cet épanouissement devint du dévergondage; le linge, les habits d'hommes, le mobilier, l'architecture, tout entra en danse. Mais les femmes ne peuvent demeurer longtemps privées de modes gênant les mouvements et déformant le corps; aussi accueillirent-elles avec empressement ces sortes de cages à poulets d'abord modestes, sous le nom de criardes, qui laissaient encore à la seconde jupe relevée en manteau l'aspect du grand siècle. Puis le panier à coupole vint comme progrès. Dans la gravure satirique « La Fortune en actions », Bernard Picart a donné à la Fortune, comme cocher, la Folie « assez reconnaissable par son ample jupe de baleine qui est aussi une folie du temps » (1721). Or, la Folie s'étant assise sans avoir relevé son jupon « à guéridon », le fait, faute de précaution, ballonner devant elle, découvrant ses jambes et sa chemise.

En 1724, ces jupons se perfectionnèrent. Il s'en fit pour toutes les

femmes depuis Louis XIII étaient devenus, à mesure que vieillissait Louis XIV, d'apparence austère, raide et guindée. La mort du roi, la retraite de la vieille marquise, firent pousser à toute la cour un soupir de soulagement. Toute contrainte disparut; les robes à grands plis, enveloppant les femmes de draperies soyeuses, nécessitèrent des étoffes plus légères. On respirait. Cet épanouissement devint du



LA FOLIE CONDUISANT LE CHAR
DE LA FORTUNE

Tirée de : *La Fortune en actions*,
Estampe de Bernard Picart, 1721

bourses : en cerceaux de baleine, de jonc, de bois souple, reliés soit par des rubans de fil, soit par du filet, soit par une toile à même laquelle ils étaient cousus. C'est sous cette forme qu'ils purent servir de modèle, cent ans après, à ceux que les gens de mon âge ont vu porter sous le nom de crinolines. La femme, les épaules et la gorge émergeant du corps à baleine qui tendait fortement en arrière les omoplates, se fit alors une tête grosse comme une pomme, aux cheveux coupés et frisés de près sous le bout de dentelle de la coiffure. Elle semblait avec son fard et sa poudre un fin cornet de dragées piqué sur un ballon.

Le nom de panier fut donné à ce jupon à cause de sa ressemblance avec les cloches d'osier, paniers sur lesquels on faisait sécher le linge, et dont parle *Mme de Genlis*. Le mot fut employé au singulier jusqu'au moment où le panier divisé en deux fut disposé comme les *cacolets*. En 1748, Voltaire s'adressant à *Mme Denis*, écrivait :

... Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
Eplt. 13a.

L'Almanach de 1736, où sous un dais formé d'une jupe à baleines trône la Mode avec une auréole de papillons, est décoré de cartouches contenant des maximes telles que celles-ci : « Les fols donnent cours aux modes, les sages n'affectent pas de s'en éloigner. » — « Les plus belles choses cessent de l'être dès qu'elles ne sont plus à la mode. » — « La mode dégénère dès que le peuple a le moyen de la suivre. » Parmi la foule des spectateurs, une servante dit : « Pour avoir un panier, je fais danser l'anse ». En bas on lit : « Suivant la délibération faite au magasin de l'Opéra, il a été arrêté que les paniers n'excéderont point la largeur d'un carrosse à cause des embarras qui en pourraient résulter. »

En France, où, dit-on, le ridicule tue tout, la mode, plus forte que



LE TRÔNE DE LA MODE
Almanach de 1736

lui, tue le ridicule. Les Parisiennes, il est vrai, savent rendre jolies les choses les plus extravagantes. Il leur suffit de savoir les porter, d'avoir du chic. Le perpétuel besoin de changement leur fait adopter



Figures tirées du *Jeu du Roy*,
dans la grande Galerie de Versailles, 1745, d'après Cochin

avec le même enthousiasme des vêtements qui tantôt épousent le corps aussi indiscrètement que possible, tantôt en changeant la forme en la masquant sous des accoutrements exagérés. Le gonflement des jupes

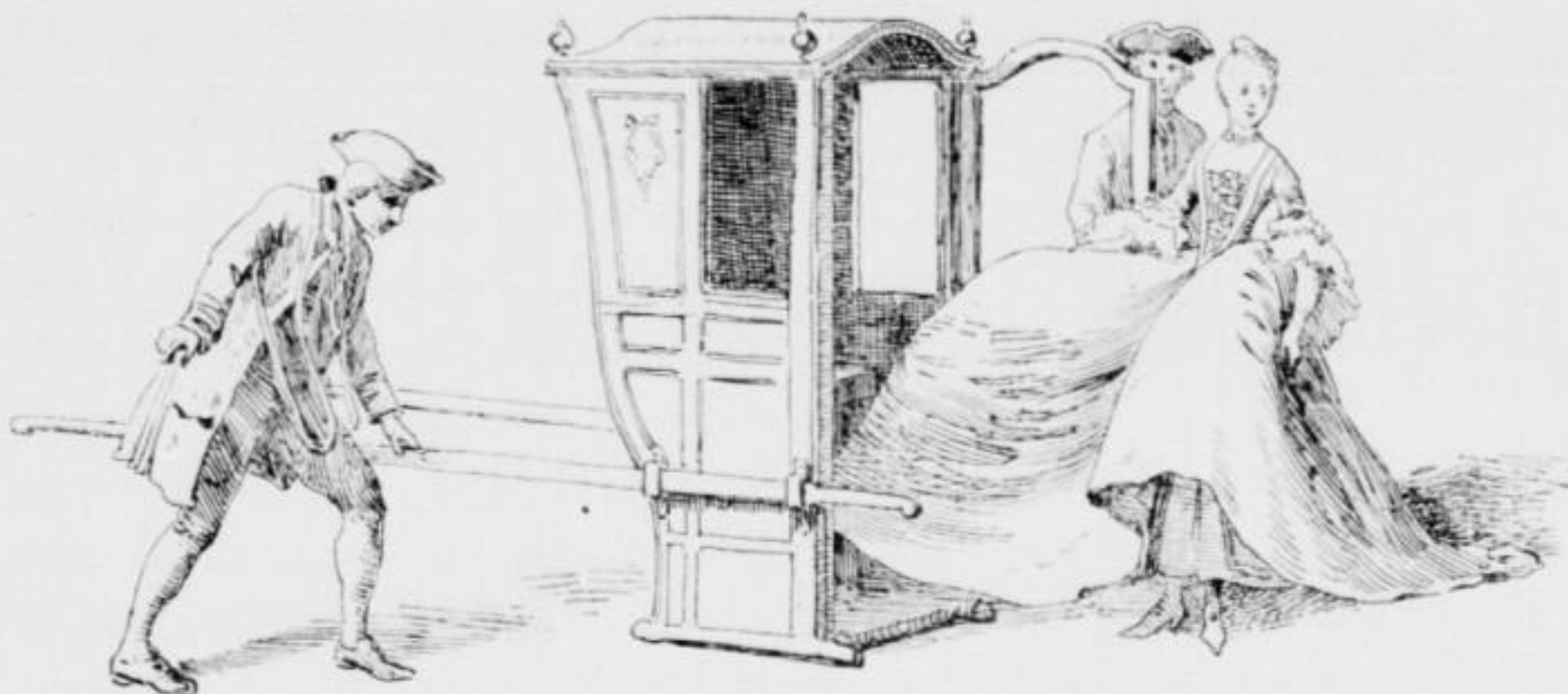


LA DANSE
par Isaïe Nilson, d'Augshourg

revient à peu près périodiquement comme une épidémie; néanmoins sa durée tend à diminuer. Tout vit et meurt plus vite.

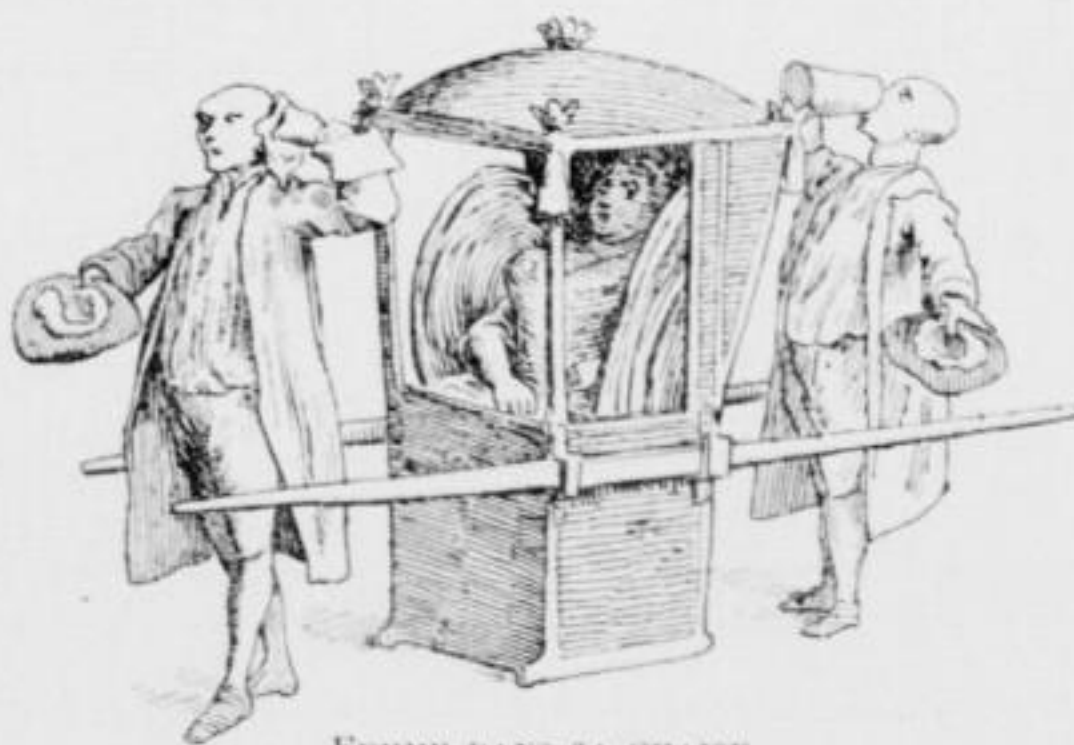
Le dix-huitième siècle, en avançant, voyait les paniers enfler tou-

jours. On se rend compte de ce qu'était alors une réunion mondaine en regardant les gravures des fêtes de la cour. Les dames, en grands paniers, sont assises de biais sur des tabourets, car les bras des fauteuils, les dossiers, eussent rendu la chose impossible. Un menuet se dansait les bras tendus. Mais quoiqu'à la ville les paniers n'eussent pas l'ampleur de ceux qui étaient obligatoires à la cour, quand nous voyons ces charmantes petites chaises à porteurs larges de 70 centimètres à peine, nous nous demandons par quel artifice on arrivait à s'y tasser.



FEMME MONTANT DANS SA CHAISE
D'après une estampe d'Ozanne

Une gravure d'Ozanne nous montre une dame, ramassant son panier en tournant, pour s'introduire dans la boîte minuscule. Une autre plus brutale, estampe satirique de Hogarth, « La rue des buveurs de bière », fait voir une dame dans sa chaise, la tête entre deux disques formés par son panier relevé, attendant que ses porteurs aient vidé leurs pots d'ale. Une caricature anglaise signée Boitard, en 1745, ridiculise l'enflure énorme des jupes. Une femme, appuyant une main sur son panier, le fait hausser jusqu'au menton d'un passant (1).



FEMME DANS SA CHAISE
Figure tirée de *Beer Street*. Estampe de Hogarth

A partir de 1750, le panier tendit à quitter sa forme de cloche baleinée pour se séparer en deux et se fit par paires, en toile armée de

(1) Gravure page 34.

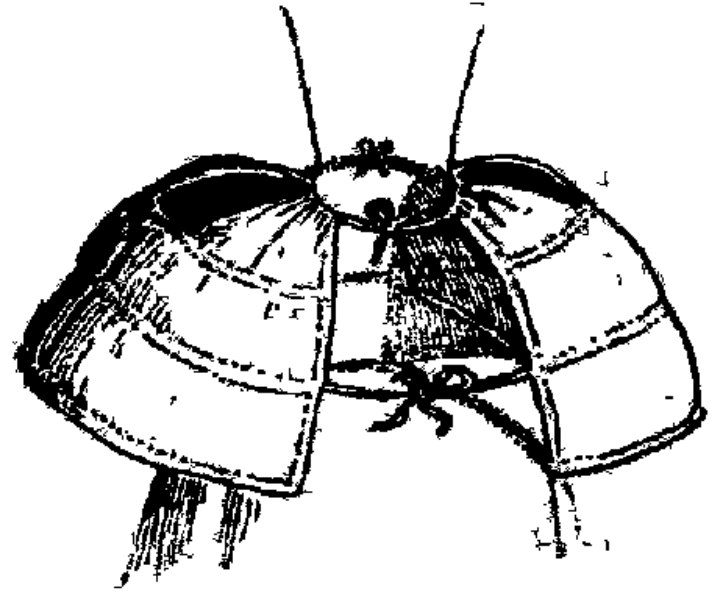
jone ou de baleine, conservant comme le précédent, une ouverture sur les hanches pour permettre à la main, en passant par la fente de la



PANIER A CINQ RANGS
MONTRANT
LA FENTE LATÉRALE

Figure tirée des Comédiens dans
une grange, de Hogarth

robe et de la jupe, de plonger dans la poche pendue à la taille par dessus le jupon de dessous. Ces paniers donnaient assez l'aspect de petits casiers à homards ; ils se liaient autour des hanches sur les bourrelets



PANIER DOUBLE

du corps à baleine, bourrelets cousus des deux côtés et dont le rôle était de soutenir les liens des jupons, jupes et paniers. Ceux-ci étaient joints ensemble devant et derrière par des rubans de toile, de crainte de déplacement fâcheux. En sorte que les paniers, prenant un rôle plus moral en laissant la partie antérieure du corps à l'état de nature, ne pouvaient plus garder les antiques sobriquets de garde-infant ou cache-bâtard dont, comme leurs ancêtres les vertugadins, ils avaient été gratifiés. Ils s'appelèrent des « jansénistes », et les tout petits qu'on portait le matin en déshabillé galant, des « considérations ». Ils se vengèrent de leur diminution antérieure et postérieure en s'étalant démesurément sur les côtés, si bien qu'on put reposer ses bras dessus. Ce furent les paniers à coudes, dont il existe encore des spécimens. Pour les grands paniers de cour, l'ancienne jupe à cerceaux persista, mais elle n'était plus qu'à trois ou quatre rangs, et les baleines étaient rejointes sur les côtés, d'avant en arrière, par une toile tendue ou des liens qui maintenaient la forme elliptique. Dans la Galerie des Modes, Leclerc a représenté les dames de la cour en grand habit. Le portrait que nous reproduisons ici peut s'inscrire dans un carré, en prenant du sommet de la tête aux talons, la coiffure non comprise.



OUVRIÈRE ALLANT LIVRER UN PANIER
A TROIS RANGS
par Leclerc
Galerie des Modes

Modes, Leclerc a représenté les dames de la cour en grand habit. Le portrait que nous reproduisons ici peut s'inscrire dans un carré, en prenant du sommet de la tête aux talons, la coiffure non comprise.

A ce propos ne convient-il pas de remarquer combien la convention qui consiste à trouver invariablement « charmantes » les modes du dix-huitième siècle est aussi exagérée que celle qui, dédaigneuse du passé, n'admet que la mode actuelle et veut ignorer jusqu'à celle de la dernière saison. On voit les dames des temps anciens à travers les artifices des artistes, comme on voit celles de notre temps à travers les trucs des photographes qui prétendent rendre la nature même. Je défie tout couturier, tout directeur de journal de mode, montrant les toilettes nouvelles portées par des mannequins vivants, de me contredire. On trouve « ravissants » les Moreau le jeune! Qu'on habille donc avec des paniers de 1 mètre 50,



DAME EN GRAND PANIER DE COUR
par Leclerc
Galerie des Modes

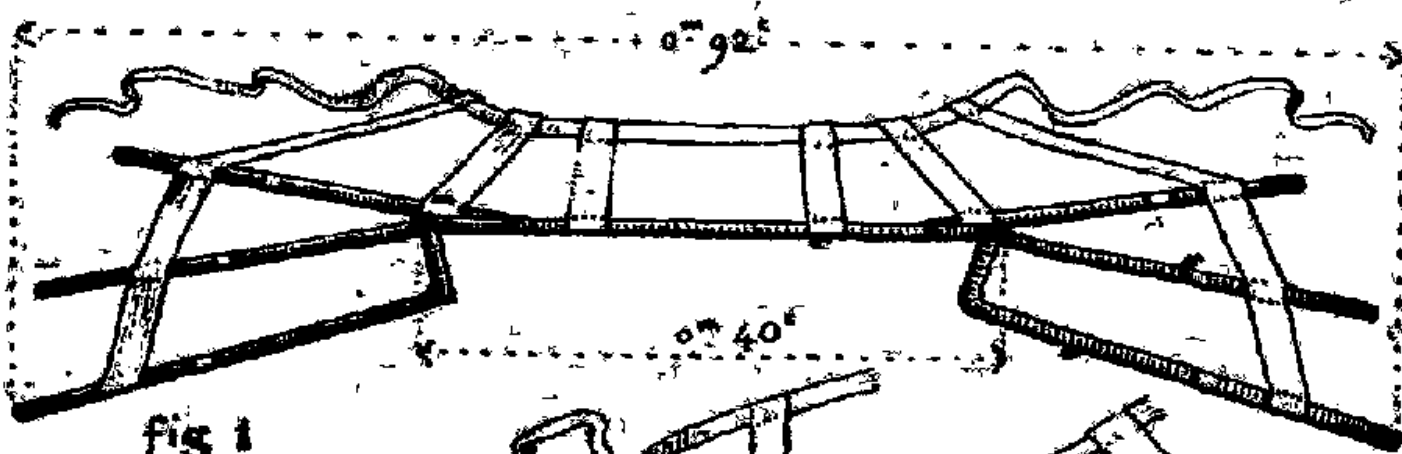


fig 1

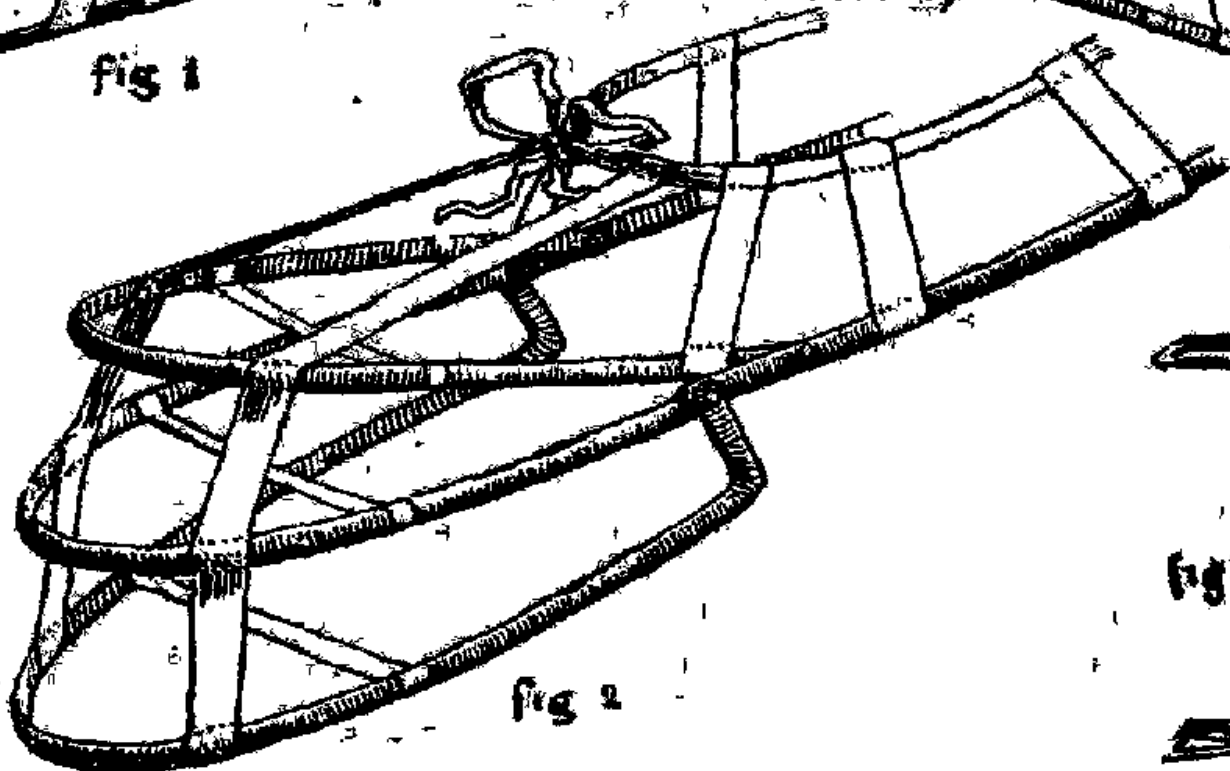


fig 2



fig 4

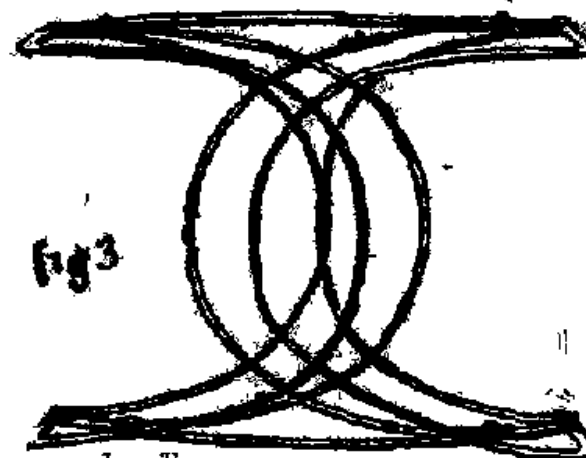


fig 3

PANIER D'ACIER ARTICULÉ (Musée de Cluny)

1. Profil. — 2. Perspective. — 3. Plan de l'armature repliée. — 4. Paniers relevés sous les bras.

une coiffure de 60 centimètres, une femme de taille moyenne, élégante et bien proportionnée, et l'on verra la réalité.

Sous le règne de Marie-Antoinette, furent inventés les paniers d'acier à charnières. C'était fort ingénieux et aussi confortable que



PANIER À COUDRES

D'après Moreau le Jeune : *Les Adieux*

possible. Passait-on par une porte étroite, s'asseyait-on dans un fauteuil, dans une voiture ou une chaise, on repliait sous ses bras ses paniers, les tenant comme un avocat sa serviette. Mais dès qu'on les laissait retomber, avec une petite tape sur la jupe, l'envergure atteignait près d'un mètre. Nous donnons (p. 41) la figure, le plan et les proportions des spécimens de ce genre qui sont conservés au musée de Cluny.

L'article de l'Encyclopédie, écrit en 1779, où

l'auteur prétend que la mode passe, qu'on n'en porte plus au théâtre, est démenti par toutes les gravures du temps. Moreau le jeune à lui seul, dans « les Adieux », et « La sortie d'opéra » suffirait pour prouver que ce philosophe ne fréquentait pas le théâtre et prenait ses désirs pour des réalités. Enfin les hanches, à leur tour, s'aplatirent et tout se reporta en arrière. Le « c. pos-tiche » fit fureur jusqu'à ce que les femmes de la Révolution, sous prétexte de revenir à la sévérité de l'antique, inventassent les fourreaux, cherchant en somme à se montrer aussi nues que possible. Il y avait trop de femmes dont l'intérêt commandait plus de dissimulation, pour ne pas faire revenir jupes et corsages à plus d'ampleur et moins de simplicité. Le retour des émigrés relégua l'antique aux antiquailles et tout doucement on se rejuponna de



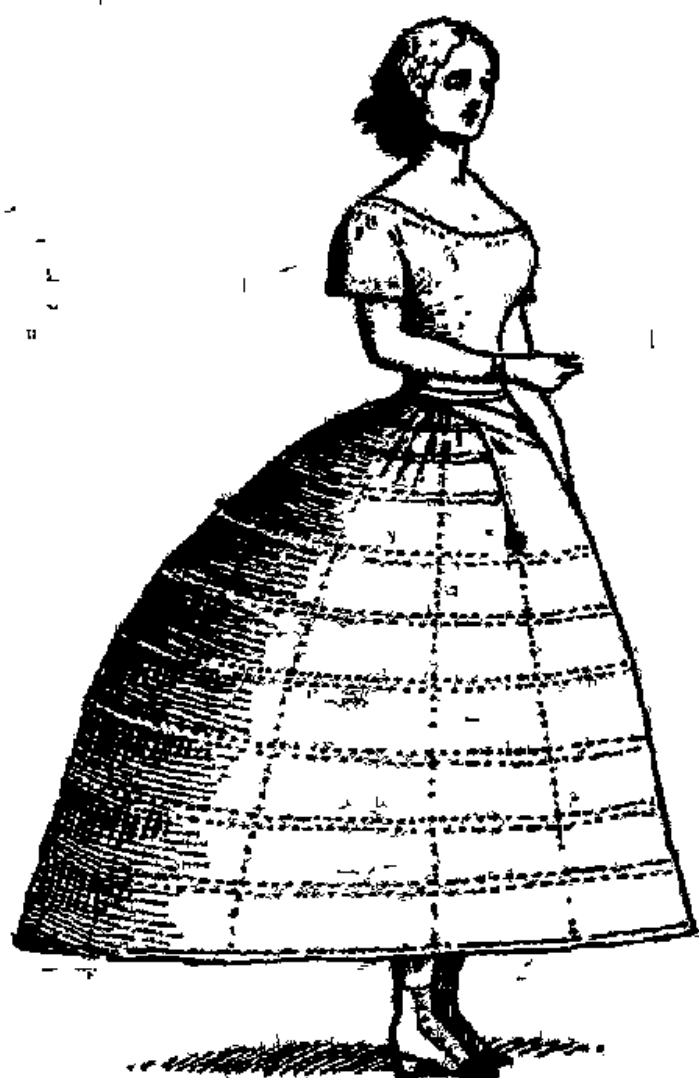
FEMME

VÊTUE D'UN JUSTE À LA FIGARO

D'après Watteau fils
Galerie des Modes

plus en plus jusqu'à ce que, après avoir baleiné légèrement le bas des jupons, sous Louis-Philippe, on pensât revenir au siècle fétard de

Louis le Bien-Aimé en créant le « jupon Louis XV ». C'était à la veille de l'Empire, en 1850, que naissait la crinoline, où les cerceaux d'acier remplaçaient la baleine. Le « sous-jupe d'acier », d'une architecture savante avec ses dix rangs de cercles métalliques, s'installa majestueusement pour près de vingt ans. Comme l'autre, il fallut une révolution pour le détrôner.



SOUS-JUPE D'ACIER TAVERNIER
CRINOLINE DE 1857

La crinoline s'attachait par un lien de toile à l'agrafe renversée du corset. Les trois premiers cerceaux s'arrêtaient aux hanches, la partie de devant, libre, s'abattait ainsi que la partie antérieure d'un pantalon à grand pont. C'est par ce vasistas que la femme s'introduisait dans sa cage. Une toile tendue comme la corde d'un arc postérieurement entre les cerceaux, tenait la crinoline plus

aplatie par devant et plus gonflée par derrière. On dut inventer des caleçons bouffants dans le genre de ceux des Vénitiennes du seizième

siècle, vêtement de toute nécessité, car qui ne se souvient des indiscretions des crinolines lorsqu'une élégante se prosternait à l'église ou simplement s'installait en omnibus.



TOILETTE DE BAL ET TOILETTE DE VILLE DE 1864
D'après H. Leloir (Mode Illustrée)

Quant aux tournures qui ont régné, d'abord timides, de 1870 à 1875, demi-crinolines ainsi que le montre la figure ci-après, puis audacieuses de 1883 à

1888, semblables à de gigantesques queues de crustacés, il en existe certainement encore. Pourtant, plus nous nous rapprochons

de ce temps-ci, moins nous trouvons d'objets, de pièces de vêtements conservés. Ils ne sont pas anciens, dit-on, ils ne sont que démodés.



PREMIÈRES TOURNURES
HAUTÉES EN CERCLE
DANS LE BAS
1872

Les anciens pourtant que l'on recherche, que l'on collectionne, n'ont-ils pas commencé par n'être que démodés ? Ils existent pourtant. Pourquoi peut-on plus aisément trouver des paniers du dix-huitième siècle qu'une crinoline du dix-neuvième ? Depuis longtemps l'amour du bibelot fait mépriser et rejeter tout ce qui est moderne et réputé sans valeur marchande. Le temps suit sa course cependant et, pour nos petits-fils, ce moderne vieillot deviendra bibelot ancien. Je supplie donc nos sociétaires, les dames surtout, de ne pas se défaire de tous leurs vêtements démodés. Il me souvient d'avoir, dans mon enfance, gâché et gaspillé nombre de chapeaux anciens conservés par ma grand'mère. Pour se déguiser, jouer des charades, on abîmait, détériorait, des pièces qui feraient bonne figure dans les vitrines de notre futur musée. Actuellement encore, que fait-on des robes de nos aïeules ? des coussins et des

dessus de piano. Cela seul ferait prendre en horreur cet instrument qui, formant un meuble d'une nudité austère, a besoin d'être habillé ; soit, mais ne peut-on l'habiller avec autre chose ? Il est certes impossible de tout conserver ; on manque de place, on a ses pauvres auxquels nous n'oserions disputer leur part, ne serait-ce que par prudence.

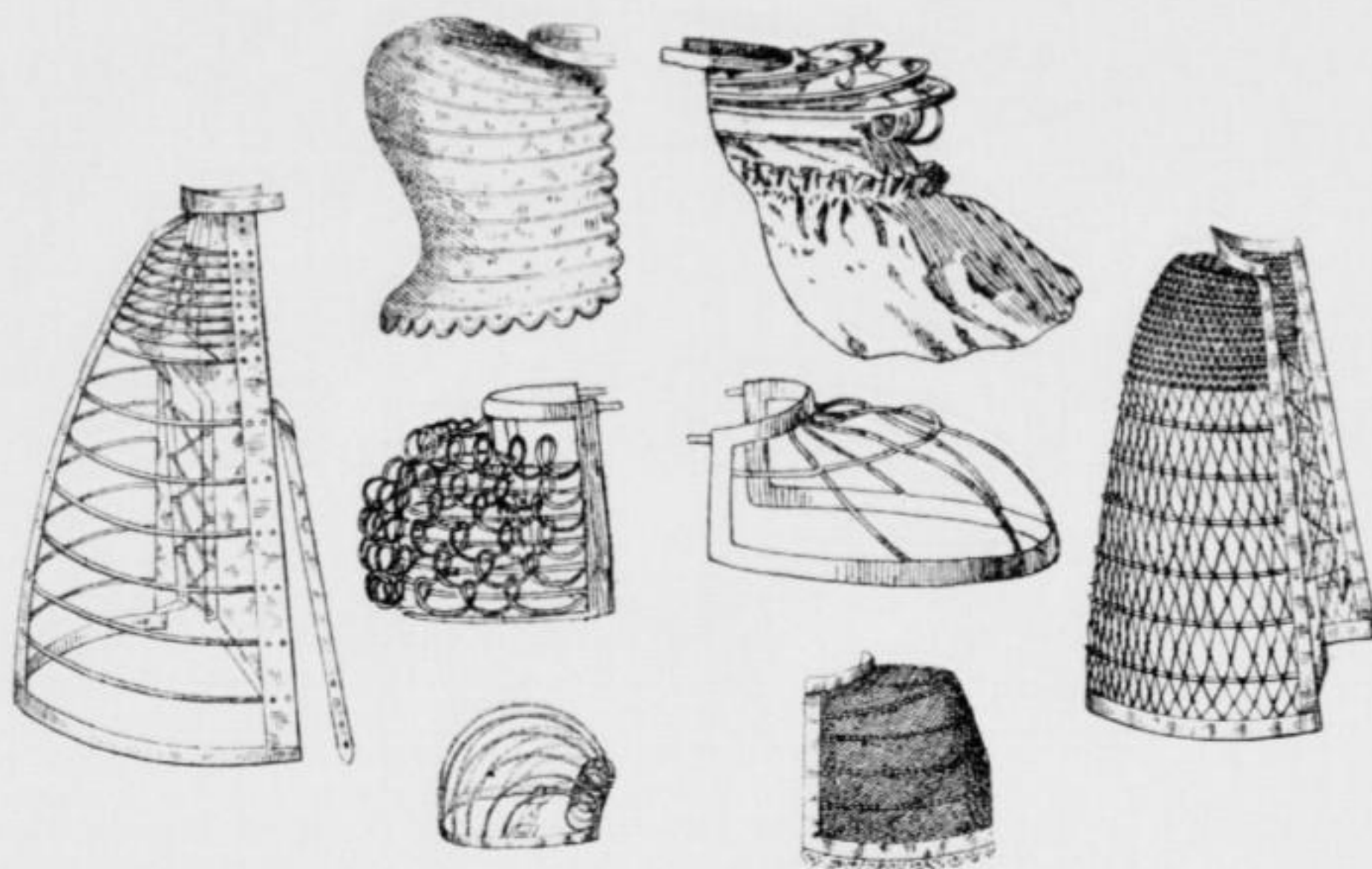
Néanmoins je suis convaincu que nous verrons bientôt sortir de partout, de la province surtout, où les demeures sont plus vastes, des objets de date relativement récente que nous serons heureux de recueillir et d'ajouter à ceux que possède déjà la Société. S'ils ne sont pas encore d'une époque « à la mode », cela viendra peut-être un jour.

Sous Louis XV, les objets du seizième siècle étaient « d'un gothique à faire peur ». En 1830, on s'emmoynagea jusqu'aux yeux, mais le Louis XV était le « rococo méprisable » : aujourd'hui c'est du



DAME EN TOILETTE DE VILLE
D'après Jules David
1872

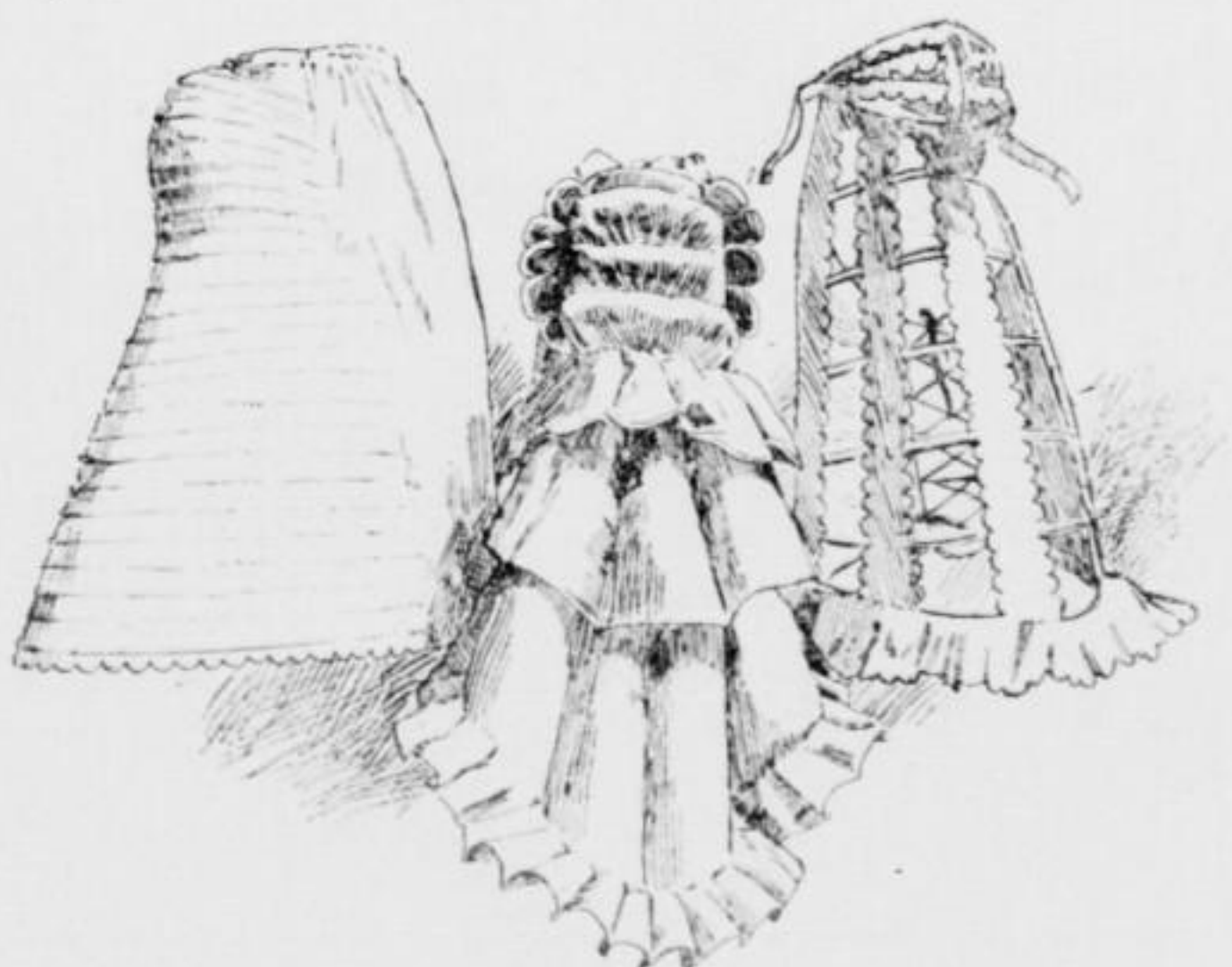
délire. Il y a vingt ans, les meubles Empire étaient relégués au grenier : ils sont devenus la beauté même.



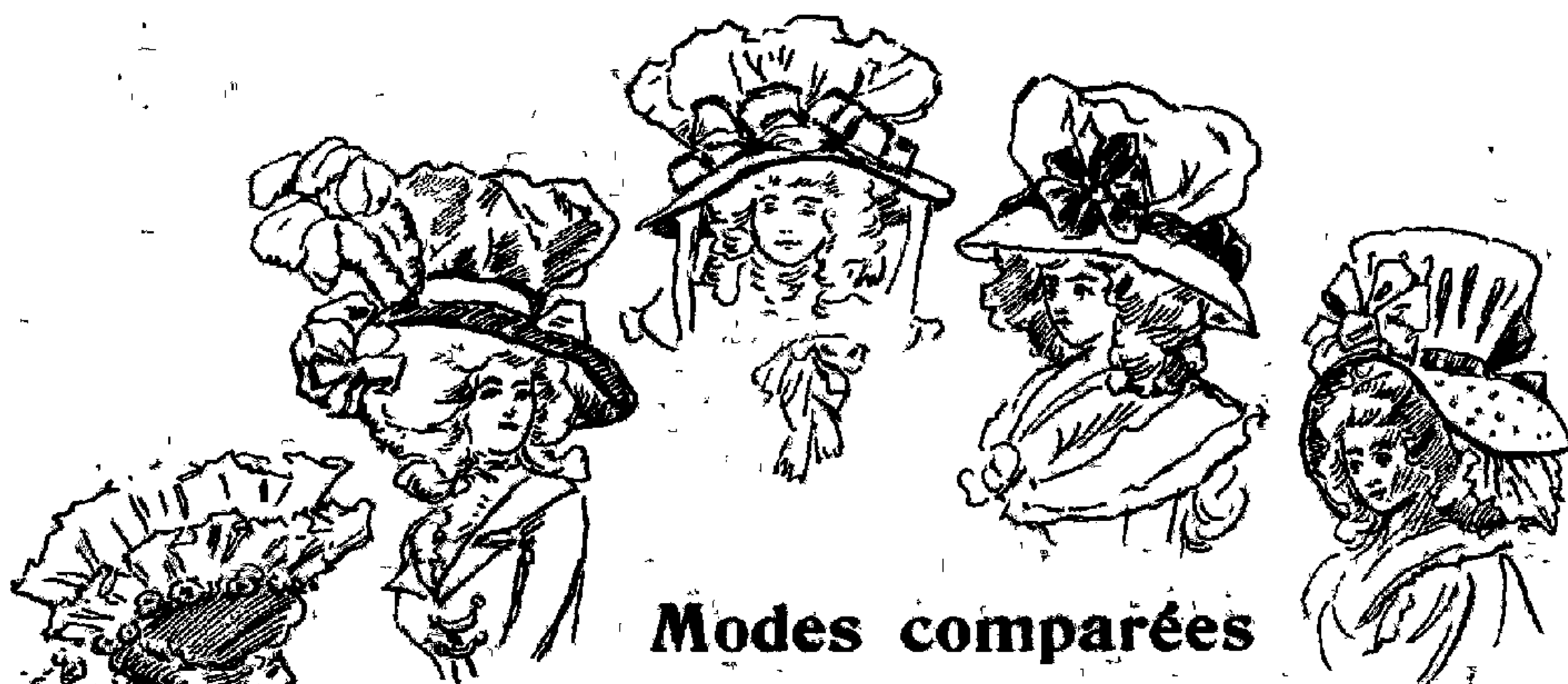
TOURNURES DE 1873-1874

Qui sait? conserver ses vieilles nippes, est peut-être un meilleur placement qu'acheter de la peinture impressionniste.

MAURICE LELOIR.



TOURNURES DE 1886



Modes comparées

1786

Les modes nouvelles sont toujours une imitation et une déformation de modes anciennes. Les inventeurs des modes, couturiers, couturières, modistes, fabricants de chapeaux, bref tous les créateurs de ce qui se porte et se portera sont des visiteurs assidus des bibliothèques et du cabinet des estampes. Souvent ils sont des collectionneurs émérites et fort érudits. C'est dans les œuvres des artistes anciens, dans les recueils de gravures de modes, d'estampes, dans les tableaux des musées, les portraits que sont choisies les parties de costume dont on prend la forme pour la transformer, la moderniser. Il en résulte que des manches d'une époque se greffent sur un vêtement d'une autre, que les chapeaux, les vêtements de dessus, copiés sur ceux de telle année, en perdent le caractère, parce qu'ils jurent avec la jupe, le corsage qui en rappellent une autre.



1798

Nous n'avons pas à critiquer ce qui se fait, mais il serait intéressant de rechercher en une étude sérieuse comment procédaient les anciens créateurs

de modes, sur quoi ils s'appuyaient et à quel degré ils étaient des imitateurs par rapport à l'époque actuelle.



1907

Pour les hommes, depuis un siècle, on a cherché surtout le pratique et le confortable. Pourtant qui ne reconnaîtra que les faux-cols exagérés, les chapeaux hauts de forme, les chaussures à bouts effilés, n'ont pour excuses ni la commodité, ni la recherche de l'esthétique.

Quant au costume féminin, de tout temps le côté pratique a été absorbé par la coquetterie. Et certes, les hommes sont incapables, au moins depuis les Valois, de supporter les supplices que les femmes se sont infligés à elles-mêmes. Seules les Anglaises ont osé adopter, à plusieurs époques des modes simples et faciles à porter. Mais leur imitation en France n'a jamais été de longue durée.

Les dessins ci-joints montrent les rapports des costumes de la fin du dix-huitième siècle avec les nôtres et indiquent clairement où vont puiser les créateurs des modes nouvelles.

H. T.



1907



Notes explicatives des planches hors texte

Gants de peau des XVI^e et XVII^e siècles (Collection FRANÇOIS FLAMENG)

1. — Gants du Roi Jacques I^{er} (Angleterre).
2. — Gants du Roi Charles I^{er} (Angleterre).
3. — Crispins de gants, première partie du XVII^e siècle (France).
4. — Gants de la deuxième partie du XVI^e siècle (Angleterre).
5. — Gants de la deuxième partie du XVII^e siècle.
6. — Gants de femme, fin du XVI^e siècle (Angleterre).
7. — Gants du Roi Jacques I^{er} (Angleterre).
8. — Gant du Roi Charles I^{er} (Angleterre).
9. — Gants de la deuxième partie du XVII^e siècle.
10. — Gants de femme du XVII^e siècle (Hollande).
11. — Gant de la première partie du XVII^e siècle (Louis XIII).
12. — Gants de la fin du XVI^e siècle (Henri IV).

Nous donnons ci-dessous le fac simile d'une des pièces, authentifiant les gants de Jacques I^{er} Roi d'Angleterre (n° 7 de la planche).

Extrait d'une lettre d'Horace Walpole, datée de mai 1769 (traduction)

*The Gloves worn
by James Ist
King of England
Originally from
the Museum of
Ralph Thoresby Esq^r
As the authenticity
is unquestionable
they present an
interesting relic of
Ancient Costume
(16th days Sale, June 18, 1769)
Purchased from
the Sale at
Strawberry Hill*

... Strawberry vient de briller d'un éclat particulier, j'y ai donné un festin qui va presque l'hypothéquer.

Mardi dernier toute la France y dînait. Monsieur et Madame du Châtelet, le duc de Liancourt, trois autres dames françaises dont vous trouverez les noms dans les papiers ci-joints. Huit autres Français, les ministres d'Espagne et de Portugal, les Holderneses, Fitzroys, en un mot, nous étions vingt-quatre.

Ils arrivèrent à deux heures à la porte du château. Je les reçus habillé avec la cravate de dentelle à la Gibbons et une paire de gants brodés jusqu'aux coudes, ayant appartenu à Jac-

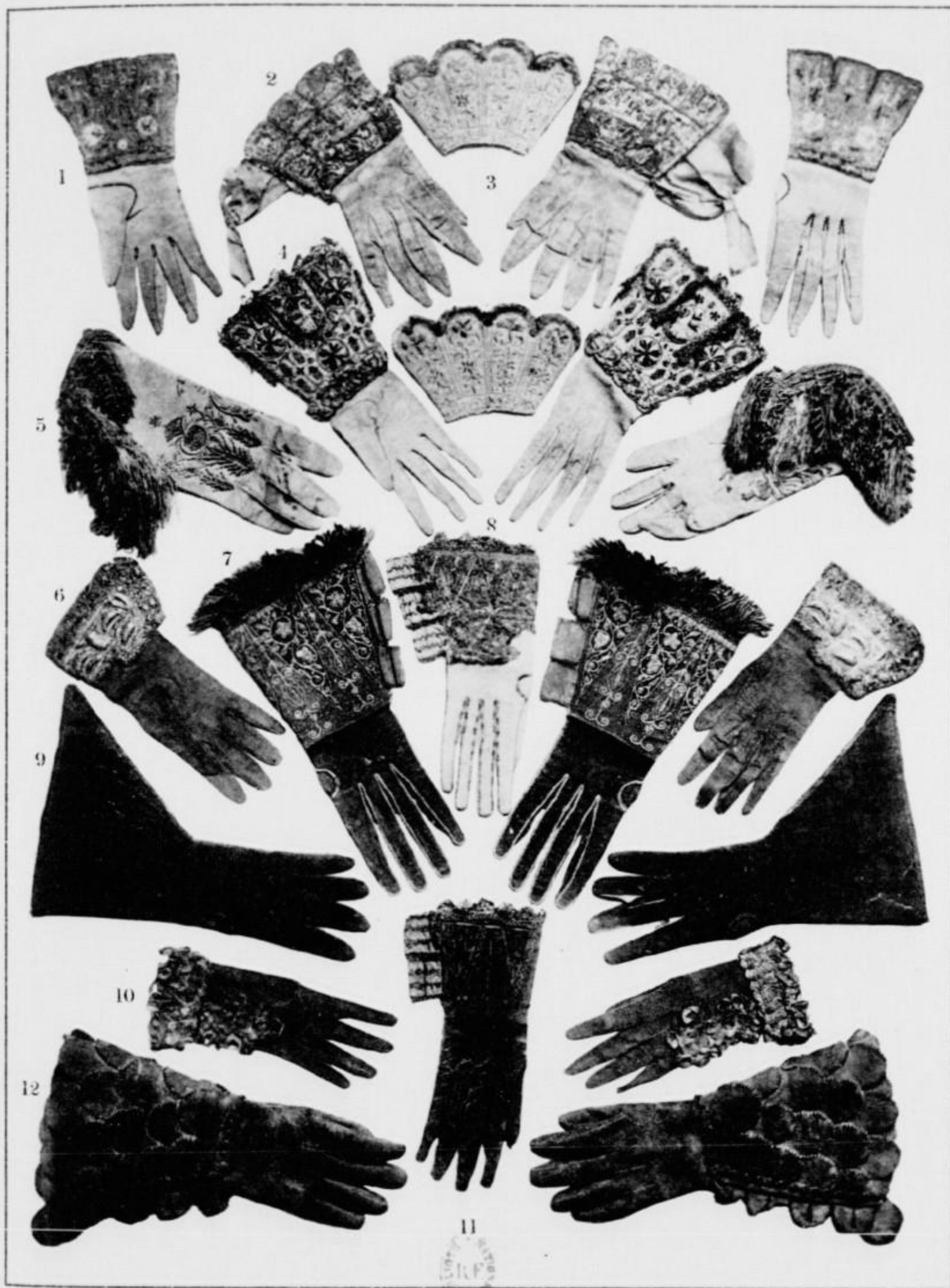
ques I^{er}. Les serviteurs français ouvraient de grands yeux et crurent finalement que tel était le costume d'un gentilhomme anglais de province.

*From one of Horace, Walpole's letters
dated Strawberry Hill, May 1769.
Strawberry has been a great glory.
I have given a festivity that will
almost mortgage it. Last Tuesday
our French dinner, Monsieur
and Madame du Châtelet, the Duke
de Liancourt, three more French ladies
whose names you will find in the
enclosed papers, eight other Frenchmen,
the Spanish and Portuguese Ministers,
the Holderneses, Fitzroys, in short we
were four-and-twenty, they arrived
at two, at the Gate of the Castle. I
received them dressed in the costume of
James's evening, and a pair of gloves
embroidered up to the elbows, which
were belonging to James Ist. The French
servants stared, and finally believed
that was the costume of English country gentry
— as at Strawberry Hill.*

Corps à Baleines du XVIII^e siècle

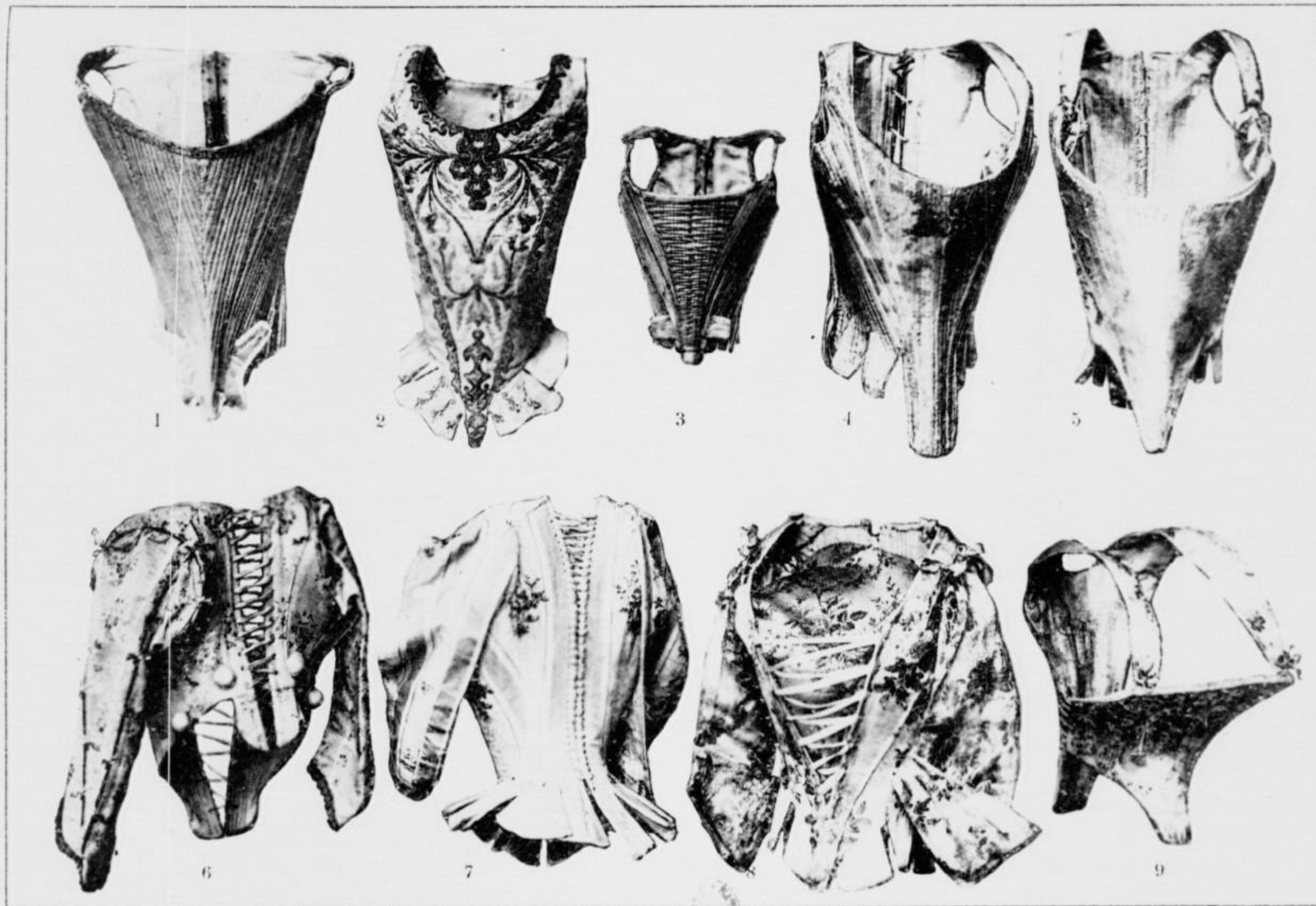
(Collections MATHIEU LELLOIR et Société de l'Histoire du Costume)

1. — Corps à baleine, de cour, à épaulettes horizontales en soie rouge, environ 1750. (Appartenant à la Société de l'Histoire du Costume).
2. — Corset de soie bleu brodée or et soie, appliqué sur un corps à baleine, commencement du XVIII^e siècle.
3. — Corps de petite-fille de trois ou quatre ans; toile grise garnie de blen.
4. — Corps à baleine, damas de soie; environ 1720.
5. — Corps à baleine, en brocart rose et argent. 1730.
6. — Corps ouvert à manches mobiles, soie bleue brochée. 1760 (Italie).
7. — Corps ouvert à manches mobiles, soie blanche et rose brochée. 1780.
8. — Corps ouvert à manches mobiles, à parements, soie brochée multicolore. 1750.
9. — Corps en satin bleu broché (Italie, campagne de Naples).



GANTS DE PEAU DES XVI^e et XVII^e SIÈCLES

(COLLECTION FRANÇOIS FLAMENG)



CORPS A BALEINES DU XVIII^e SIÈCLE

(COLLECTION MAURICE FÉLOIR ET SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU COSTUME)

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

Assemblée générale annuelle de la Société de l'Histoire du Costume

TENUE A LA MAIRIE DU VIII^e ARRONDISSEMENT, 11, RUE D'ANJOU

LE JEUDI 26 MARS

La séance est ouverte à quatre heures cinquante. Membres présents ou représentés : 68.

— M. le Président donne lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale extraordinaire du 6 mai 1907. Le procès-verbal est adopté à l'unanimité.

Lecture est donnée ensuite du rapport du trésorier sur l'exercice 1907. Ce rapport sera publié in-extenso. Nous donnons seulement ici les chiffres totaux :

Recettes Fr. 2.763,90

Dépenses 2.727,90

(en dehors des sommes versées pour rachat de cotisations).

— La parole est donnée à M. G. Risler, commissaire des comptes, qui lit son rapport. Il constate la parfaite tenue de la comptabilité et l'exactitude de tous les chiffres.

Le Bilan au 31 décembre se présente comme suit :

ACTIF

Portefeuille Fr. 4.842,40

Caisse et Banque 196,60

Total Fr. 5.039 »

PASSIF

Réserve statutaire Fr. 5.003 »

Profits et Pertes de l'exercice 1907 36 »

Total Fr. 5.039 »

— Le Président rend compte, en ces termes, des travaux du Conseil d'administration :

MESSIEURS,

Un certain nombre de membres de la Société se demandent comment il se fait qu'elle n'ait pas encore manifesté son existence par la réalisation d'une partie plus importante de son programme. Nous comprenons d'autant mieux cette impatience, que nous sommes les premiers à regretter de ne pouvoir aller plus vite. Nous avons tout juste un an d'existence, et ce n'est guère à l'âge d'un an qu'on peut accomplir de grandes choses.

Qu'on veuille bien examiner quels ont été les débuts d'autres Sociétés aujourd'hui prospères. Celle des Arts décoratifs a-t-elle ouvert un Musée au bout d'un an? Qui ne se rappelle la loterie laborieuse qui après un certain nombre d'années lui a permis d'organiser son très intéressant Musée au Palais de l'Industrie, ses années d'éclipse, et enfin l'ouverture de l'admirable Musée actuel au Pavillon de Marsan. Tout cela ne s'est pas fait en un jour. Et la Société de la *Sabretache*, dont la persévérance, grâce à son président Édouard Detaille, a créé le Musée de l'Armée. N'a-t-elle pas commencé comme nous? Il faut donc nous faire crédit, et surtout il faut que chacun, dans sa sphère, fasse des efforts pour nous aider à réaliser notre programme.

Vous avez vu, par le rapport de notre trésorier, combien modiques sont nos ressources, provenant uniquement des cotisations annuelles. Ce fut certes une erreur que d'établir dans nos statuts, dès la première année, la faculté de racheter sa cotisation par un versement unique. Trente-deux membres ont racheté ainsi leurs cotisations, et la somme ainsi versée par eux, nous rapporte annuellement un revenu de 153 francs au lieu de 640. Cette modicité de notre budget oblige votre Comité à une prudence excessive pour équilibrer nos dépenses avec nos recettes. Si même notre trésorier, M. Doucet, n'avait pas eu, l'an dernier, l'amabilité d'avancer à la Société la somme nécessaire à l'achat de certains costumes qu'il eût été regrettable de voir nous échapper, nous eussions été fort embarrassés. Nous avons tenu à continuer la publication du Bulletin illustré. Pour arriver à ce résultat, nous avons conclu avec M. Leroy, qui se charge de l'impression, de la gravure et de l'expédition, un traité avantageux pour la Société, en ce sens que chaque numéro revient à un prix aussi modeste que possible, 430 francs. Il peut nous arriver de dépasser, par le nombre et l'importance des figures ce prix minimum, sans aller au-delà de 500 francs. En publiant jusqu'à nouvel ordre ce Bulletin trimestriellement, nous ne dépensons pas plus de 2.000 francs par an. Il est tiré à 500 exemplaires, quoique nous ne soyons encore qu'à peine 200 sociétaires, afin de pouvoir donner aux membres à venir la série complète.

Il nous faut réserver une petite somme pour les menus frais et enfin nous devons indemniser notre agent comptable, M. Richet, qui remplit ses fonctions avec le plus grand zèle et a eu l'amabilité de se contenter d'une indemnité annuelle de 600 francs. Nous sommes un peu confus de ne pouvoir mieux faire et le remercions ici au nom de la société.

Voilà nos trois mille francs de recettes absorbés.

Aux sociétaires qui m'ont écrit leur étonnement de voir le Bulletin ne paraître qu'à de longs intervalles, j'ai dû envoyer des explications. Je tiens à dissiper une fois pour toutes un malentendu. Nous sommes une Société qui s'est constituée dans le but de fonder un musée. Nous ne sommes pas un bureau de revue illustrée. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur nos statuts pour voir à quoi s'engagent les membres de notre société en demandant à en faire partie : joindre nos efforts pour créer ce musée, et non pas prendre un abonnement à un journal. Nous avons voulu éditer ce Bulletin qui fait partie de notre programme pour que chacun y puisse publier ses études sur l'histoire du costume et pour créer un lien, un intérêt entre les sociétaires.

Toutes nos ressources sont donc appliquées, outre nos frais de bureaux, à cette publication, et c'est avec regret que je me vois à chaque instant obligé d'éconduire des personnes qui viennent me proposer pour le futur musée l'achat de pièces souvent du plus haut intérêt. Nous avons un certain nombre de dons, il nous en arrive de temps à autre et dernièrement M^{me} Rogers Doucet, M. d'Osnobichine et M. Loviot nous ont envoyé des pièces de vêtements fort intéressantes. Cela viendra, me direz-vous, quand nous aurons publiquement manifesté notre existence. Il faut donc agir sans retard.

A la réunion de mai dernier, vous avez donné à votre conseil d'administration la mission de demander au gouvernement l'autorisation d'émettre une loterie. Les membres de votre bureau ont donc demandé une audience à M. le président du conseil qui les a reçus fort aimablement, s'est vivement intéressé à nos projets, nous a accordé la promesse d'une autorisation de loterie de 4 millions, mais en nous faisant prendre l'engagement de ne nous lancer dans cette opération que lorsque les circonstances y seront favorables, cela du reste dans notre propre intérêt. Il nous a ensuite promis de nous faciliter le prêt lorsque les locaux seront libres, des bâtiments occupés actuellement par le musée du Luxembourg. M. le Président du Sénat nous a promis aussi son bienveillant appui pour la cession de ces bâtiments afin d'y installer le musée du costume. M. le ministre de l'instruction publique ainsi que le sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts nous ont fait les mêmes promesses.

Vous ne serez néanmoins pas étonnés si je vous dis que les lenteurs administratives ne nous ont pas encore permis de donner une forme définitive à ces projets.

Du reste, si les tableaux et statues du Luxembourg étaient transportés demain dans les bâtiments de l'ancien séminaire, nous serions peut-être, malgré le nombre respectable d'objets que nous possédons déjà, les premiers embarrassés pour garnir les salles.

Ce à quoi il faut nous attacher pour l'instant, c'est à organiser des expositions annuelles. Cela seul donnera un avant-goût de notre musée, intéressera les collectionneurs et, en nous faisant connaître du public, nous attirera dons et adhésions, ces adhésions si précieuses et que votre trésorier désire tant voir arriver en foule.

La question ne peut se résoudre à la légère. Une exposition faite même dans une salle offerte gracieusement coûte beaucoup de travail et d'argent : transport aller et retour des objets, assurances, location de vitrines, fabrication de mannequins, installation, publicité, etc... Et pour les mannequins il ne faut songer ni à ceux que l'on fait pour les magasins d'habillements, raides

comme des piquets, ni à ceux des peintres dont les têtes et les mains sont ridicules. M. Labaune, un de nos sociétaires, est en train d'essayer la résolution du problème et j'ai tout lieu de croire qu'il va arriver à un résultat pratique, même au point de vue du prix.

Nous avons plusieurs propositions de salles pour notre prochaine exposition qui, je me hâte de vous le dire, ne pouvant avoir lieu avant juin est donc remise à l'hiver prochain, après janvier. M. Manzi nous offre son charmant Salon des Modes, rue de la Ville-l'Evêque. Le musée des Arts décoratifs ne demande pas mieux que de nous donner l'hospitalité, M. Georges Petit nous recevrait volontiers. D'autres combinaisons sont à l'étude. Peut-être y aurait-il lieu d'intéresser à notre exposition une société de bienfaisance, car l'important pour nous serait non de réaliser des bénéfices (au moins pour la première fois), mais de couvrir nos frais. Les deux, certes, ne nuiraient pas, mais il ne faut pas encore nous montrer trop gourmands. D'ici peu, nous espérons trouver une solution et pouvoir, par une circulaire, vous avertir du lieu, de la date de l'exposition et de tous les détails du projet.

En attendant, que chacun y pense, voie dans quelle mesure il pourra contribuer au succès et sur quelles collaborations il pourra compter. C'est l'œuvre commune qu'il faut commencer à mettre à exécution. Nous avons tous ici le même but désintéressé, la fondation de notre musée. Il est bon de répéter ce que vous disait notre éminent vice-président et ami Maurice Maindron, dans la belle conférence à laquelle vous avez assisté au mois de mai dernier :

« Nous avons fondé une association de membres décidés à s'instruire et
« instruire pour le bien commun... une association générale de travailleurs
« annonçant son ferme propos d'augmenter le patrimoine de la science et de
« l'industrie française. »

Je ne veux ajouter à cela qu'un mot : Prenez, je vous en prie, ces paroles à la lettre et que chacun de son côté, sans compter sur autrui, travaille pour la Société et apporte sa pierre à l'édifice.

— L'ordre du jour appelle la nomination de dix membres du conseil pour trente ans. Le président rappelle que cette décision a été prise afin que dans le conseil il reste au moins une moitié des premiers membres de la Société qui l'empêchent, quoi qu'il arrive, de pouvoir être détournée de son but.

Sont nommés à l'unanimité pour trente ans : MM. Maurice Leloir, Maurice Maindron, Édouard Detaille, Gaston Manceaux-Duchemin, Jacques Doucet, François Carnot, C^{te} Maurice de Cossé-Brissac, Louis Vallet, Jules Rouffet, Henri d'Allemagne.

Sont nommés pour cinq ans : MM. François Courboin, Maxime Faivre, René Binet, Robert Fleury, Alfred de Richemont, François Gorguet, Henri Lavedan, Luc Olivier Merson, Henry Tenré, Léon Tual.

— Il est ensuite procédé au tirage au sort parmi les dix membres

nommés pour cinq ans du cinquième sortant. Les deux noms qui sortent sont ceux de MM. François Courboin et Maxime Faivre. Comme ils sont rééligibles, l'assemblée les nomme à nouveau à l'unanimité pour cinq ans.

— L'article 5 des statuts contient l'alinéa suivant :

« Les membres du conseil qui pendant l'année n'ont assisté à aucune séance sans excuses valables sont considérés comme démissionnaires et remplacés. »

Il est de tout intérêt pour la Société que tout son conseil d'administration prenne part aux délibérations autant que faire se peut. L'assemblée est donc consultée pour savoir si M. Robert Fleury, qui n'a pu s'intéresser effectivement aux travaux du conseil, doit être regardé comme démissionnaire.

Sur réponse affirmative, il est procédé au vote pour la nomination d'un membre nouveau appelé à le remplacer.

M. Marcel Le Roy-Dupré, banquier, qui a déjà à maintes reprises prouvé l'intérêt qu'il porte à la Société et y a amené un grand nombre d'adhésions, est proposé et nommé à l'unanimité. Il déclare accepter ces fonctions et est en conséquence inscrit comme membre du conseil d'administration pour cinq ans.

— On procède à la nomination des commissaires des comptes pour l'année 1908.

MM. Georges Risler, commissaire des comptes, et René Carème, commissaire des comptes adjoint, sont réélus à l'unanimité.

— Il est ensuite proposé, afin de créer un lien de plus entre les sociétaires, de les réunir en un banquet annuel où l'on arriverait à se connaître mieux que dans les assemblées officielles. Le comité est chargé d'organiser le premier banquet au mois de mai prochain.

Une circulaire sera envoyée aux sociétaires pour les avertir de la date et demander leur adhésion.

— Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à six heures et demie.

CAPITAINE MAURICE BOTTET

Gendarme d'élite et Chasseur à cheval de la Garde Impériale

1^{er} Empire

Tous ceux qui ont approché Robert Gignoux se rappellent de quel amour il choyait les légendaires uniformes, compagnons familiers de son consciencieux labeur. L'âme de l'artiste qui mania et l'ébauchait et la brosse, était certainement en intime communion avec les vieux soldats qui s'en étaient revêtus et tout particulièrement avec Merme, l'ex-chasseur de la Garde. Son tempérament s'en était fortifié et Gignoux occupait, de par ses belles et documentaires toiles : le *Courrier de Wagram*, la *Veillée d'Austerlitz*, l'*Arrestation d'un Espion*, une place plus qu'honorable parmi nos peintres militaires quand la mort l'a surpris, en pleine jeunesse et en plein talent.

Au moins, au Musée du Costume, restera-t-il de lui un souvenir : le *Chasseur* et le *Gendarme* que pieusement son père a offerts en sa mémoire.

Le costume du premier a une anecdotique histoire; le chasseur Merme qui l'avait porté tout l'empire et qui mourut très vieux dans un coin de la Haute-Savoie, eût souhaité d'être enterré avec ses armes et son uniforme, sans doute pour pouvoir se présenter là-haut plus convenablement à son Empereur, mais il avait compté sans ses héritiers qui préférèrent battre monnaie de la défroque du vieux, qui, par un juste retour des choses, passera peut-être plus sûrement à la postérité de cette façon que par ses mémoires, très curieux, paraît-il, mais introuvables aujourd'hui.

La tenue de chasseur à cheval de la Garde est trop connue dans l'ensemble pour que je la décrive minutieusement : pelisse et gilet écarlate; dolman vert impérial, à col de même et parements écarlates, aux agréments aurore de cette aimable couleur qui tient le milieu entre la rosé et la capucine et aux boutons jaunes et unis à la hussarde; la ceinture verte et écarlate, la culotte de daim jaune, les bottes à la hussarde bordées d'aurore avec gland de même et garnies de petits éperons rivés en fer.



UNIFORMES DE GENDARME D'ÉLITE
ET DE CHASSEUR DE LA GARDE (1^{er} EMPIRE)

(DON DE M. GIGNOUX A LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU COSTUME)

Pour coiffure le kolback à flamme écarlate avec cordon, glands et raquette aurore et à gauche, surmontant la cocarde de chenille tricolore, le plumet vert, rouge en tête.

De tous les uniformes de l'Empire, c'est peut-être celui que les peintres nous ont rendu le plus familier, mais quand il s'agit des détails de l'équipement, les plus érudits des collectionneurs ne laissent cependant point que d'être parfois embarrassés.

Encore pour les grenadiers et les chasseurs à cheval, un contemporain, officier de Chasseurs, a-t-il pris soin de laisser de l'uniforme et des accessoires, une description et des croquis qui ont pris place à la Bibliothèque nationale parmi les Estampes. C'est un précieux document où par exemple nous voyons les chasseurs user d'une dragonne ronde en fil blanc tressé.

De l'équipement de Merme, la buffleterie a malheureusement disparu, mais il reste le sabre du modèle réglementaire de cavalerie légère de la Garde et la sabretache brodée timbrée d'une aigle métallique.

Combien ces aigles ne diffèrent-ils point sur les sabretaches de nos collections? La raison en est bien simple... Quand en 1814 les chasseurs de l'ex-Garde devinrent chasseurs royaux de France, l'aigle dut tout naturellement disparaître, cependant que la forme de la couronne ne paraissait point d'allure suspecte et que de chaque côté du manteau les guidons aux trois couleurs paraissaient tout simplement rappeler ceux de Dragons colonel-général. En 1815 les aigles réparurent, mais de fortune.

En somme, de tout l'uniforme de chasseur à cheval il n'est qu'un tout petit point litigieux, l'attribut de giberne, une aigle suivant la plupart des auteurs. Mais je croirai assez volontiers qu'à la fin de l'Empire ce fut un cor de chasse surmonté d'une petite couronne et renfermant une aigle; j'ai rencontré, sur une giberne, pareil attribut dans l'intérieur duquel une fleur de lis soudée à l'étain avait remplacé l'aigle et je n'ai point hésité à reconnaître une transformation particulière aux corps des chasseurs royaux.

L'aigle seule à une époque antérieure est parfaitement admissible, d'ailleurs, car si les uniformes de la Garde n'ont pas varié de tout l'Empire, on ne saurait en dire autant de leurs accessoires, et pour bien fixer les idées il conviendrait de prendre des époques fermes, l'an XII par exemple, ou 1809.

L'uniforme du gendarme d'élite est la combinaison de celui de la Gendarmerie et de celui des grenadiers de la Garde. L'habit est bleu impérial avec col du fond, revers et parements écarlates, aux pattes du fond, liseré de la couleur tranchante ainsi que les poches en travers, les retroussis écarlates. Les agréments, trèfle, aiguillette, grenades, des retroussis sont blancs, blancs aussi les boutons à l'aigle.

Aux camps de Boulogne, les gendarmes d'élite chargés de la surveillance du quartier général, portaient un chapeau que les embruns eurent bien vite fait de détremper, ainsi que leurs bottes à l'écuyère, aux manchettes blanches. Leur capitaine, Dautancourt, de célèbre mémoire, s'en plaignait.

Aussi daterai-je du commencement de l'Empire le bonnet en poil d'ourson à visière vernie et *cul de singe* écarlate timbré d'une grenade de fil blanc, portant jugulaire d'écailles de fer blanc et plumet rouge ou blanc, suivant Hoffmann.

La buffleterie du gendarme d'élite, ceinturon, banderoles de mousqueton ou de giberne est celle de tradition dans la gendarmerie, jaune au liseré blanc et rationnellement bretelle de mousqueton, dragonne, gants devaient être passés à l'ocre.

Mais de quels attributs s'ornaient la giberne et la plaque de ceinturon ? Tout d'abord ceux-ci étaient de cuivre : je ne connais pas, et il en est ainsi encore de nos jours, d'attributs faits d'autre métal, quelle que soit ou quelle qu'ait été la couleur du bouton. La plaque de ceinturon du gendarme d'élite paraît toujours avoir été timbrée d'une grenade ; l'ornement de giberne, une grenade sous le Consulat, se transforma en aigle sous l'Empire.

L'armement, et par ce mot il faut entendre seulement l'arme à feu, fut, pour toute la cavalerie de la Garde, le mousqueton modèle an IX, à tringle, bretelle et longue baïonnette, arme qu'en l'an XII et en 1812 Napoléon voulut pour toute la cavalerie. La buffleterie s'en compliqua d'un porte-baïonnette et d'un fourreau en vache non noirei avec tirant de buffle.

Dans cette courte notice, je me trouve peut-être en contradiction avec plusieurs auteurs ; j'ai été aux sources les plus dignes de foi : Delaunay, l'historien en 1821 de l'ex-garde, Martinet et Hoffmann, sous la conduite de mon collègue du Musée de l'Armée et de la Sabretache, le guide le plus sûr que je connaisse : Gabriel Cottreau.

Notice sur les Cuirassines, les Brigandines et les Corsets à armer

Les formes du costume de ville ont toujours influencé celles des défenses de corps, et les armes (1) répètent presque fidèlement, à toute époque, les dispositions essentielles du vêtement. Avant toutes autres indications, la physionomie d'un harnois permet d'en situer, dans le temps et dans l'espace, la date à quelque dix années près.

Si la cuirasse est, en effet, battue exactement sur le modèle du pourpoint, les cuissots et les tassettes sont façonnés à l'imitation du haut de chausses et se règlent sur son ampleur. Parfois même les brassards ou les moignons suivent la mode des manches, ainsi qu'on le peut observer dans beaucoup d'objets allemands, du quinzième siècle au dix-septième, et ainsi du reste.

Mais c'est le plastron de la cuirasse qui doit toujours être invoqué comme témoin, et il suffit, à vrai dire, puisque l'on se trouve souvent en présence d'un simple corps d'armure. Le profil de l'arête, la longueur ou la brièveté de la taille, la saillie du rebras et ses courbes, l'échanerure plus ou moins vaste, plus ou moins rectangulaire de la partie supérieure, bien d'autres signes encore ne permettent point de se tromper sur l'époque où fut battue la pièce, sur l'époque également où elle fut remise au goût du jour.

Entre tous ces plastrons, ceux de l'époque de Henri III se font

(1) J'emploie ce mot *armes* dans son sens propre qui, dès la fin du quinzième siècle jusqu'au milieu du dix-septième siècle, sinon plus loin, est celui d'*armure* en général, mais celui de *cuirasses* en particulier. *Armes* ne se dit qu'au pluriel, comme on devrait dire *cuirasses* également au pluriel, puisqu'une cuirasse est de deux pièces, c'est-à-dire qu'elle se compose de son plastron et de sa dossière. Aussi écrivait-on couramment : « une paire d'armes » pour désigner une cuirasse complète. *Armé de toutes pièces* se disait pour un homme de guerre portant le harnois complet, tel un homme d'armes ou gendarme. Et, encore, appelait-on souvent ce dernier un « armé ». Dans le sens d'armé défensive, « armes » ne s'emploie jamais au singulier. Quant à l'expression *armes offensives*, on la trouve sous la plume de plusieurs écrivains, dès le seizième siècle, mais rarement. C'était alors, et plus anciennement encore, le véritable sens du mot *baston*.

remarquer par le parti de leur profil. La forme dite par Meyrick « en cosse de pois » (*fig. 1*) et en honneur sous les petits Valois précédents, se modifie alors en « bosse de Polichinelle. » (*fig. 2*) Le plastron, forgé en bréchet d'oiseau, comme avant, s'ouvre cependant en talus moins déclives, puis recourbe brusquement l'extrémité inférieure de son arête pour y fournir une saillie obtuse qui peut même dépasser le rebras. (*fig. 3*) Sous cette saillie se loge et s'arrête naturellement la courroie de ceinture.

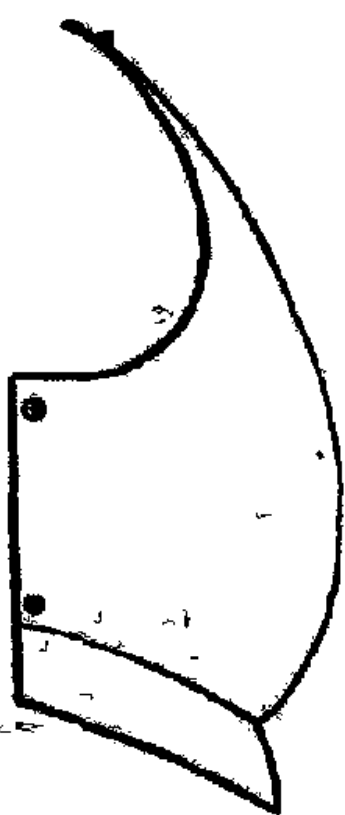


Fig. 1

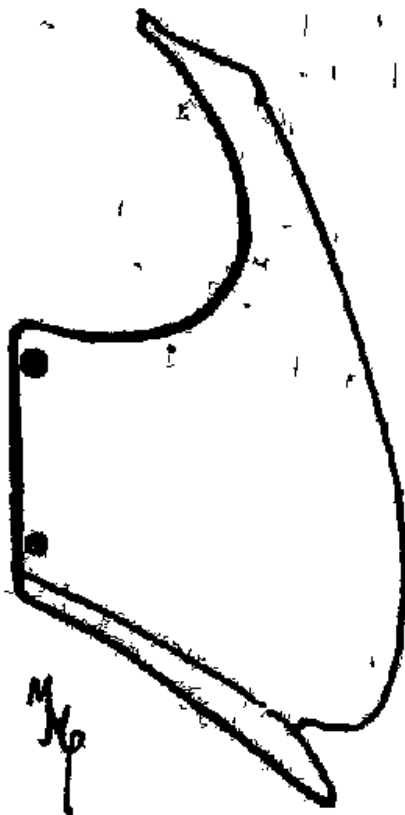


Fig. 2

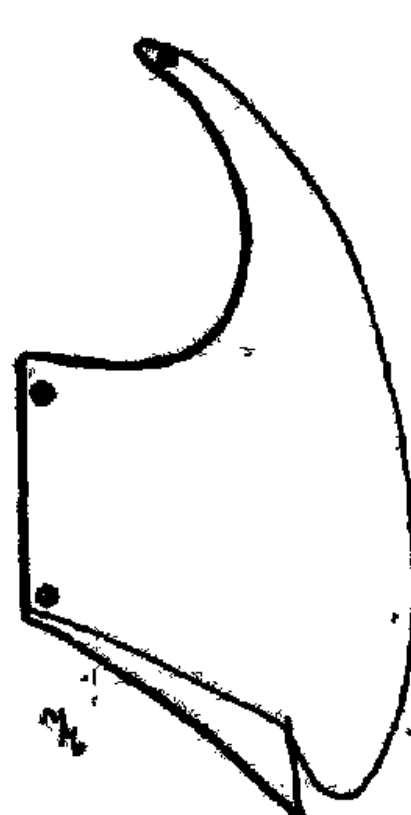


Fig. 3

Cette disposition en panse, ventre ou bosse de Polichinelle, fut copiée sur celle des pourpoints dits à la poulaine ou à la polonaise, et ainsi nommés par ce que ce fut Henri III qui les rapporta de Pologne, quand il vint occuper le trône de France après la mort de son frère Charles IX. Lorsqu'en 1580, Blaise de Vigenère veut donner idée du costume des courtisans, il nous montre ceux-ci avec : « un pourpoint fort juste et comme collé sur le corps, court de buste et étroit de manches, avec un panseron à la poulaine, garny, cotonné, callefentré, embouty, rebondy, estoffé comme un bast de mullet à cofres, à l'épreuve presque des mousqueteries, et allant de bien près reconnoistre le bord des genouils ». Au rembourrage dont la mode avait déjà sévi au quatorzième siècle (2) et au quinzième (3) on substitua souvent alors une forme rigide, un *busc*, comme on disait, car

(2) Voir les figures de Viollet Le Duc. *Dict. du Mob.* VI, p. 137 au mot HOQUERON; et Gay, *Gloss. archéol.* à l'article GIRON.

(3) *Id. ibid.*, p. 169, au mot LANC.

dans le texte de Blaise de Vigenère (4) il convient de donner au mot *buste* le sens de *busc*. A. d'Aubigné, d'ailleurs, dans *Les Tragiques*, n'emploie pas ce mot *busc* dans une autre acception : « Ce prince avec un *busc*, un corps de satin noir... »

Les citations ne manqueraient point pour établir la valeur du vocable dans le costume des deux sexes, et seulement pour la seule époque de Henri III et de Henri IV (5). La forme rigide sur laquelle se tendait le devant du pourpoint ne dut pas différer à l'origine de celles en carton dont s'aidaient les femmes dès le règne de Henri II, sinon avant, pour soutenir leur corsage (6). Cette forme, sur laquelle nous manquons de renseignements précis, rappelait sans doute les objets de même matière et de même fabrique dont on se servait dans les salles d'armes pour éviter les contusions, car les épées d'exercice avaient simplement leur pointe rabattue en bouton, et sa garniture de cuir ou esteuf ne devint d'un usage général que vers la fin du seizième siècle (7). L'excellence d'ailleurs du papier épais ou de la carte employés par doubles collés ou simplement pressés, et aussi du fort carton de pâte, n'était plus à découvrir pour leur résistance aux coups d'estoc et de taille. Il y avait beau temps qu'à l'imitation des Indiens, on fabriquait des boucliers et des bardes de chevaux en carton (8).

(4) *Notes sur Tacite*, p. 40. Cité par Belleval. *Les fils de Henri II*, 1898, p. 200. — On peut prendre pour exemple remarquable de ces panserons descendant à mi-cuisses, le beau Porte-enseigne de Goltzius (1587), beaucoup plus typique ou tout au moins plus extraordinaire que les spécimens fournis par les divers portraits de Henri III ou par les danseurs des Noces de Joyeuse. C'est le Porte-enseigne de Goltzius qui aide le mieux à comprendre la filiation du costume de Polichinelle tel qu'on le construit encore aujourd'hui.

(5) 1580. — « Quand nostre peuple portoit le *busc* de son pourpoint entre les mamelles, il maintenoit par de vives raisons qu'il estoit en son vrai lieu. Quelques années après, le voilà avalé jusque sur les cuisses; il se moque de son autre usage, le trouve inepte et insupportable... » Montaigne. *Essais*, p. 162.

1598. — « Après nous avoir fouillés... sans rien trouver qu'une vieille croûte de pain, et seiche, qu'avoit Roger dans le *busque* de son pourpoint... » *Satyre Ménippée*, édit. Buchon, p. 520, col. 1.

(6) 1549. — « 20 s. pour fustaine à faire sacs pour mettre les cartes de buste. — 30 s. pour un tiers taffetas rouge en 8 filz pour couvrir une carte de bust. » *Compte de Marguerite de Navarre*, f° 54 v° apud Gay. *Gloss. arch. (ad vocem Buse)*.

(7) 1600. — « On appelle fleuret, ou brette, une épée rabattue et sans pointe. Le bouton c'est le bout de l'épée rabattu et ramassé en bouton. Le bout du fleuret, c'est l'esteuf, en cuir rembourré, qu'on met au bout afin qu'en donnant on ne meurtrisse... » R. Francoys Binet. *Essay des Merveilles de Nature*, édit. 1657, XVIII, p. 152.

(8) 1500. — « Plusieurs bardes de chevaux, de cuys et de cartes ou cartons... » *Invent. de François I de Luxembourg*, p. 6, apud Gay. *Gloss. archéol. (ad vocem Barde)*.

1551. — « Les hommes d'armes montés sur gros roussins... avec les bardes peintes des couleurs des sayes que portoient les capitaines. » Fr. de Rabutin. *Comment. Guer. Gaul. Belg.* édit. Buchon, p. 542, col. 1.

longtemps aussi que les cavaliers de l'Europe orientale garnissaient leur coiffure de plusieurs épaisseurs de gros papier qui défiaient le tranchant des coutelas et des cimeterres (9). Travaillé avec intelligence, le papier pouvait remplacer toutes les jaques, les cottes, tous les gambisons dont la solidité s'obtenait au prix de matelassages en coton, en étoupe, en bourre de soie, piqués entre des doubles de toile, de cuir de cerf, ou de quelque autre peau souple et épaisse. Il aurait pu surtout se substituer avantageusement aux collets de buffle, d'élan, de mouflon de Sardaigne (10) qui étaient bien juste à l'épreuve de l'épée, mais qui laissaient l'homme à la merci du pistolet, tout comme ces gilets d'œillet (11) dont deux exemples du dix-septième siècle nous sont fournis par le Musée d'Artillerie de Paris et le Musée de la Porte de Hal, à Bruxelles.

Il ne semble pas que des essais aient été sérieusement tentés dans cette voie. On songea à les reprendre au dix-neuvième siècle, pendant la dernière guerre franco-allemande, sans que des expériences probantes aient confirmé la valeur de ces défenses en papier, ou même en d'autres matières, dont les commissions militaires se préoccupent encore aujourd'hui (12).

Quoi qu'il en soit, les gens de guerre qui, suivant la mode, avaient adopté les panserons à la polonaise, rembourrés, continuèrent de les porter sans en changer beaucoup la forme jusqu'au jour où les cuirassines ou cuirasses secrètes vinrent se loger sous le pourpoint. Certains d'entre eux adoptèrent alors ces pourpoints armés qui garantissaient seulement la poitrine, dans le cas le plus général. Ainsi ces formes, ces cuirassines, qu'elles fussent de fer, de carton ou de cuir embouti, suivant une coutume déjà ancienne, répétaient la structure des plastrons à courroies (13) de la même époque. On comprend combien facilement de pareils plastrons pouvaient se dissimuler sous les vêtements,

(9) 1508. — « Ils (les Croates) avoient estrange habillement de teste, car il estoit comme ung chapperon de damoysele; et où ilz mettoient la teste, cela estoit garny de cinq ou six gros papiers cōlez ensemble, de façon que une espée n'y faisoit nem plus de mal que sur une secrète. » *Histoire de Bayart par le Loyal Serviteur*, édit. Roman, p. 210.

(10) 1628. — « Il y a force bestial en Sardaigne, et entre autres animaux, elle a les Muscrions qui ne se trouvent en nul autre lieu de l'Europe, et ressemblent fort aux cerfs. Leurs peaux servent au lieu d'armes... » Davity, *Les Estats, Empires et Princip. du Monde*, édit. 1628, p. 200.

(11) Musée d'Artillerie. n. 210. — Mus. de Bruxelles, I, série 1, n° 77.

(12) Voir le remarquable travail de Ch. Buttin : *Notes sur les armures à l'épreuve*. Annecy, 1901. (Extrait de *La Revue Savoisiennne*, 1901, §§ 2 et 3).

(13) 1593. — « Trois Minimes ayants sur leurs habits chacun un plastron à corroyes et le derrière découvert. » (*Satyre Ménippée*, édit. Buchon, p. 431, col. 1.)

et l'on sait que les gens ne se firent jamais faute de s'armer ainsi (14) même à des époques assez récentes. Toutefois le poids d'un plastron de guerre à l'épreuve devait être considérable. On prit donc un parti moyen. Le postiche de carton ou de cuir était déjà, tout en gardant son utilité mondaine, une défense de corps. Battu en acier léger ou en bon fer écaillé, il continua de corriger, comme précédemment (15), les défauts de la taille, mais protégea bien plus efficacement la poitrine contre les coups d'épée et de dague que chacun redoutait, dans la vie courante, à toute heure du jour et de la nuit (16).

Sans m'arrêter sur cette question, si intéressante et négligée malheureusement par les archéologues, des corps en fer ajouré portés alors par les dames et dont le port en certains pays se prolongea jusqu'à la fin du dix-septième siècle, je chercherai d'arrêter ce que l'on sait sur ces cuirassines, ces cuirasses secrètes, ou, pour mieux dire, ces plastrons secrets dont on garnit la panse du pourpoint sous le règne de Henri III. Brantôme en parle dans son Discours sur les Duels, et ailleurs. La précaution que l'on observait de visiter les combattants indique bien que les fraudes étaient fréquentes dans les combats réguliers. Quant aux rencontres fortuites, l'avantage y était pour celui qui se trouvait le mieux armé.

Il n'entre pas dans mon plan de parler des manches non plus que des chemises de mailles dont l'usage dans les duels était général et qu'on porta à la guerre jusque sous Louis XIII (17). Le but du présent

(14) 1582. — « Era stabilito che la sera prima del giorno fissato al tentativo, il vivalda con 29 compagni, fior di soldati et quasi tutti di chiaro sangue, travestiti in varie guise, ma con corsaletti a tutta botta sotto le vesti, entrerebbero in Ginevra per la porte di Riva. » (Ercole Ricotti : *Storia del Monarchia piemontese*, III, p. 12, apud Buttin. *Armures à l'épreuve*, op. cit., p. 90, note 1.)

1589. — « Henri de Navarre... accompagné de huit de ses affidés serviteurs, armés sous le pourpoint. » (A. d'Aubigné. *Mémoires*, édit. Buchon, p. 501, col. 2.)

(15) 1589. — « On lui apporta un pourpoint dans lequel il y avoit comme une forme de cuirassine, pour rendre les espaulles égales, car il y en avoit une plus haute que l'autre. » (*L'Isle des Hermaphrodites*, p. 14.)

(16) « Quelques gentilshommes mettaient de légères cuirasses, ainsi façonnées, sous leurs pourpoints, pour donner encore une plus belle prestance à leurs panserons, tout en étant mieux garantis contre la pointe de l'épée... » (Bellevall. *Les fils de Henri II*, 1898, p. 202.)

« Ces pourpoints recouvrant des secrètes, comme on les appelaient, ne servaient que quand on voulait circuler à travers Paris, de jour comme de nuit, car dans l'un et l'autre cas, il y avait souvent force horions à donner et à recevoir. » (*Id. ibid.*, p. 348.)

(17) 1575. — « Nous portons dagues, jaques de mailles et bien souvent la cuirassine soubz la cape. » (Henri IV. *Correspond.* I, p. 81, apud Gay. *Gloss. archéol.*, p. 519, col. 2.)

Vers 1610. — « Pour éviter la mort précipitée de tant de noblesse, soient changées les armes des combattants... à pied, avec jaques... » (Tavannes. *Mémoires*, édit. Buchon, p. 159, col. 2.)

essai est d'attirer l'attention sur les défenses de corps secrètes, faites de plates, c'est-à-dire de pièces de fer ou d'acier battues au marteau, soit en lamelles destinées à s'imbriquer comme dans les brigandines et les gazingans, et aussi dans les corsets à armer, soit en lames articulées, comme dans les halecrets et les animes, soit d'une seule portée, comme le plastron d'une cuirasse, objets bien différents mais unis, dans cette étude, par ce caractère commun de se dissimuler sous un revêtement de tissu.

Je terminerai ce préambule en insistant sur la vanité des termes : costume civil et militaire. La vie troublée de nos pères, quel que fût leur état, ne connut guère, avant la période administrative qui suivit la Fronde, de pareilles distinctions. Comme il s'agissait, la plupart du temps, de défendre par soi-même et ses jours et ses biens, on était souvent obligé de porter les armes et de mettre l'épée à la main, soit isolément, soit en troupes. L'extraordinaire multiplication des édits défendant le port des armes, dans les villes, nous prouve à quel point la sûreté individuelle était précaire. Quand les gouvernements légifèrent ainsi contre les citoyens paisibles, c'est que les malfaiteurs se rendent de plus en plus redoutables par leur nombre et leur armement. En aucun temps l'administration n'a toléré que les particuliers se substituent à elle pour rétablir l'ordre qu'elle ne savait plus défendre. Le seul droit du particulier étant de contribuer de ses deniers aux dépenses administratives, il n'a pas à se préoccuper de la manière dont la police est exercée, et ce qui eut force de vérité hier ne l'a pas moins aujourd'hui.

I

C'est en regardant attentivement, avec M. Maurice Leloir, certaines figures flamandes gravées par Joost de Bosscher (18), dans un recueil obligeamment prêté par notre confrère M. A. Leroy, que je fus frappé

(18) Cette suite de gravures assez grossièrement enluminées et accompagnées de petites légendes en latin, en flamand et en français, se rapporte au rare recueil : *Habitus omnium pene gentium Europæ, Asiæ, et Americæ... etc.*, publiée à Anvers par Abraham de Bruyn en 1581, in-folio, et qui est une contrefaçon du recueil publié sous le même titre à Cologne, en 1577. Ces deux compilations n'ont d'intérêt que pour leur pays d'origine. Ainsi, dans l'édition d'Anvers, les costumes flamands sont les seuls à présenter un caractère manifestement original; les autres sont copiés dans divers recueils antérieurs comme le prouvent notamment les costumes français qui datent tous des règnes de Henri II et Charles IX, tandis que les miliciens d'Anvers sont de 1580. On se reportera utilement au *Recueil de la diversité des habits...*, etc., Paris, 1562, petit in-8°, et à la contrefaçon d'Amsterdam : *Omnium fere gentium...* etc., publiée en 1572 par Jean Sluper.

par les singuliers pourpoints que divers miliciens d'Anvers portaient en sautoir. A y regarder de plus près, nous comprîmes que ces Flamands portaient ainsi des plastrons de cuirasse cachés sous du velours brodé, qu'à ces plastrons tenaient un dos, une encolure à col



Fig. 4

rabattu et des manches pareillement en velours, que le tout enfin composait un pourpoint à panseron qui, mis en place, se rattachait sous les aisselles et au droit des flanes au moyen d'aiguillettes, et à la taille par la ceinture de l'épée.

Ainsi par ces figures, que je reproduis ici, je pus contrôler la description, donnée par le regretté marquis de Belleval, d'un plastron de cuirasse faisant partie de sa collection, plastron que je ne connais malheureusement

pas en nature et dont j'ignore entièrement ce qu'il a pu devenir après la mort de son savant propriétaire : « La cuirasse secrète est fort rare ;
« nous n'en connaissons qu'un seul exemple, celle qui existe sous le
« numéro 18 dans notre collection. Ce plastron très pesant, est de la
« plus belle forme du règne de Henri III ; il a dû appartenir à un homme
« élégant, qui se conformait à la mode la plus nouvelle. Il monte très
« haut, jusqu'à la naissance du cou, entoure complètement les bras,
« et s'ouvre en deux pièces qui tournent sur des charnières placées
« sous les aisselles et se ferment par devant au moyen de deux crochets.
« Une ligne de petits trous qui parcourt le plastron du haut en bas,
« indique les endroits sur lesquels était cousue l'étoffe du pourpoint
« qui recouvrait entièrement cette cuirasse si curieuse... » (19)

(19) Comte de Belleval. *La Panoplie du quinzième au dix-huitième siècle*. Paris ; 1872 ; in-4°, p. 12. Cette étude qui, d'après l'auteur, n'était « que le résumé d'un grand travail destiné à être plus tard livré à la publicité, » et qui n'a pas été suivi du travail promis, ne contient à vrai dire rien de particulièrement remarquable. Il faut y voir seulement une notice précédant le catalogue de la collection que l'auteur céda en 1869 à l'empereur Napoléon III, collection qui du château de Pierrefonds passa après la guerre au Musée d'Artillerie. Cette notice est un des guides les plus dangereux à suivre, surtout au point de

Si vague et diffuse que soit cette description, surtout pour le mode de clôture aux entournares, car la phrase « Il... entoure complètement les bras... » ne veut rien dire, on pourrait croire qu'il s'agit là d'un plastron en tout pareil à ceux que portent les « Bourgeois d'Anvers » dont je reproduis ici les figures d'après Joost de Bosscher (*fig. 4, 5, 6*). Il n'en est rien malheureusement, et le catalogue de la collection



Fig. 5



Fig. 6

Belleval prend soin d'ailleurs de nous le prouver : « Numéro 18. Cuirasse, dite armure de ville, en fer poli, de l'époque de Henri III. — Le plastron, descendant sur le bas-ventre en pointe exagérée, conformément aux modes du costume civil, fixé par des charnières à la dossière, s'ouvre en deux parties et se ferme par devant au moyen

vue de la nomenclature. Tous, à nos débuts, en avons été victimes, et la plupart des erreurs que j'ai commises dans mon Manuel de vulgarisation : *Les Armes* (1899) ont été amenées par la trop grande confiance que j'ai eue dans *La Panoplie*, et ouvrages similaires. Ce Manuel, que des intérêts de librairie m'ont empêché de remettre au courant, en même temps qu'un traité, trop hâtivement consenti, me défendait d'en publier par la suite un semblable, pourra donc dès maintenant m'exposer à être jugé défavorablement. La critique de détail aura là toujours raison, et c'est un de mes moindres soucis. Je ne cesserai de corriger mes erreurs tant que je vivrai, c'est-à-dire tant que j'apprendrai.

Renan, pour qui l'opinion du monde était d'un grand poids, a dit que ces corrections de soi-même ne sont plus dans nos mœurs : « Cette critique de soi-même, qui avec un peu de sincérité, porterait tant de fruits et pour l'auteur et pour le public, serait regardée de nos jours comme un raffinement de vanité, et l'écrivain qui se la permettrait expierait indubitablement sa candeur par le tort qu'il ferait à sa propre autorité. » On me pardonnera de ne pas sacrifier à des préoccupations semblables : d'où que vienne l'erreur, c'est affaire de probité de la corriger.

de deux crochets... Cette cuirasse était faite pour être portée sous le pourpoint qui était attaché, cousu à cette cuirasse... » (20)

Sans nous occuper présentement de l'objet lui-même, et nous le retrouverons bientôt, d'ailleurs, nous reconnaissons dans la description du catalogue, non pas un plastron, mais un *corcelet* complet du type le plus ordinaire, avec sa dossière. Or ce qui caractérise à première vue le pourpoint armé de ces Bourgeois d'Anvers, c'est que cette défense de corps n'a pas de dossière rigide.

Si le dos était en effet garni de sa cuirasse, comme la poitrine, jamais l'homme ne pourrait le porter ainsi en écharpe. Dans la pratique, il s'agit d'une sorte de pourpoint dont la coupe présente les caractères originels d'une dalmatique. De cette dalmatique, la pièce de devant est marouflée sur un plastron de cuirasse. J'en donnerai d'ailleurs plus loin l'architecture détaillée. Cette cuirasse secrète sert à deux fins, comme défense et comme busc. Elle protège le corps et accentue le galbe du pourpoint.

Ainsi se trouve expliquée cette rigidité et cette netteté d'arête qui donne tant de caractère aux portraits flamands de la fin du seizième siècle et du commencement du dix-septième. La boutade de l'*Isle des Hermaphrodites*, citée plus haut (note 15) n'est donc pas une fantaisie d'homme de lettres, l'usage était courant de garnir le devant du pourpoint d'une carcasse rigide. Un porte-drapeau de Goltzius, différant en tout de celui que j'ai déjà cité, semble bien porter un pourpoint ainsi soutenu, la bosse et le rebras sont très exactement figurés. Et de même, dans le classique capitaine de gens de pied, exécuté par Goltzius en 1587, le court pourpoint ou collet de maroquin paraît dissimuler un corcelet à boutonnure du type iranien.

Voici donc un usage courant en Flandre, qui ne paraît pas avoir été de mode dans les autres pays, quoique la supercherie des cuirasses secrètes dans les duels ne semble point compter, en France, parmi les raretés. Brantôme, dans son *Discours sur les Duels*, en fait mention fréquemment.

(A suivre.)

(20) *La Panoplie*, p. 136. — Cfr. Ch. Buttin, *Armures à l'épreuve*, p. 89.

Accessoires de Toilette du dix-huitième siècle

1. — Boîte à fard rectangulaire d'époque Louis XV à charnière; poudre d'écaille rouge, monture en or ajourée sur les faces du couvercle; dessus émail ovale: « La mère vigilante »; intérieur écaille et miroir. La boîte est montée à cages.
2. — Boîte à épingles en vermeil époque Louis XVI, losanges émaillés et fleurs blanches en relief. Sur le couvercle, grisaille: amours et bouc de Degault.
3. — Boîte à mouches d'époque Louis XVI à canaux en ors de couleurs, à charnières dessus et dessous; dans les centres, attributs de l'amour et du jardinage encadrés de guirlandes de feuillages maintenues par des nœuds de rubans. Au pourtour, guirlandes de fleurs et de feuillages. A l'intérieur, les couvercles des deux petits compartiments en or ciselé de couleur; motif: attributs de l'amour avec feuillage, petit pinceau en écaille blonde et anneaux en or.
4. — Boîte à cure-dents époque Louis XVI en ivoire; le couvercle s'ouvrant à charnière est sculpté d'un autel trépiéd enflammé. A l'intérieur, mû par un ressort, un carquois se soulève muni de cure-dents, passe-lacets en argent formant flèches.
5. — Petit nécessaire d'époque Louis XV s'ouvrant à charnière en or repoussé et ciselé. Dans les parties supérieures, amours et fleurs encadrés par des motifs rocailles; dans la partie centrale, personnages mythologiques; dans les encadrements, rocailles; sur les côtés, coquilles et gerbes de fleurs; à l'intérieur, ustensiles en or.
6. — Boîte ronde à bonbons en écaille brune, époque Louis XVI. Dessus, miniature, portrait d'une mère et de ses deux enfants par Dumont. Cadre en or.
7. — Lorgnon d'époque Louis XVI en or émaillé en plein de Coteau, plumes de paon.
8. — Petit flacon à odeurs d'époque Louis XVI forme rectangulaire à huit pans, en émail de Coteau fond bleu; les pans sont décorés de fleurettes émaillées bleu et or ainsi que les filets qui entourent le flacon. Sujet: berger et bergère sur fond or opalin. Le bouchon en or émaillé de forme très aplatie.
9. — Petit flacon à odeurs d'époque Louis XV forme vase, en agate mamelonnée, monture à cages en or repoussé et ciselé, dessin à rocailles; bouchon: colombe en émail de Botersea.
10. — Mignon carnet de bal d'époque Louis XV s'ouvrant en forme d'album en ors de couleurs ciselés, avec plaques d'émail de Saxe; l'entourage de ces plaques est émaillé doré fond vannerie avec jetées de fleurs, canards volant et bouquets de roses; au dos de l'album, fleurs émaillées en plein; crayon or.
11. — Étui d'époque Louis XVI en or émaillé en plein à fond bleu d'empois, représentant des sujets en grisaille d'après Huet.
12. — Montre en or à sonnerie de Berthoud, Paris, époque Louis XVI. Ornaments or ciselé, allégorie sur fond émaillé bleu: hommage à la fidélité. Entourage, aiguilles et poussoir en roses.
13. — Étui s'ouvrant à charnière, d'époque Louis XV, en or, de forme contournée, avec des émaux en relief de Goyet de différentes nuances représentant des sujets tirés des fables de La Fontaine dans des encadrements rocaille en or ciselé; poussoir en rose.
14. — Petit nécessaire d'époque Louis XV cylindrique ovale à cages or, entièrement émaillé de bouquets de fleurs sur fond or et applications de rocailles en or; à l'intérieur deux flacons, bouchons petits coqs, poussoir en rose.



BERLINE D'ENFANT (XVIII^e siècle)

LOUIS VALLET

LA VOITURE

NOTES ET CROQUIS

Ce n'est guère que vers les quatorzième et quinzième siècles que l'usage des voitures attelées de chevaux et employées pour le transport des personnes, pour « faire de la route », suivant l'expression moderne, se généralisa. Jusque-là les chars et les charrettes avaient été surtout employés soit à la guerre (époque romaine et égyptienne), soit au transport des marchandises ; en un mot, toute la carrosserie avant le moyen âge, se résume en voitures de guerre ou voitures de travail.

La première date bien certaine dans l'histoire de la voiture est celle de l'Édit de 1792, dans lequel Philippe le Bel défend à « nulle bourgeoise d'avoir char ».

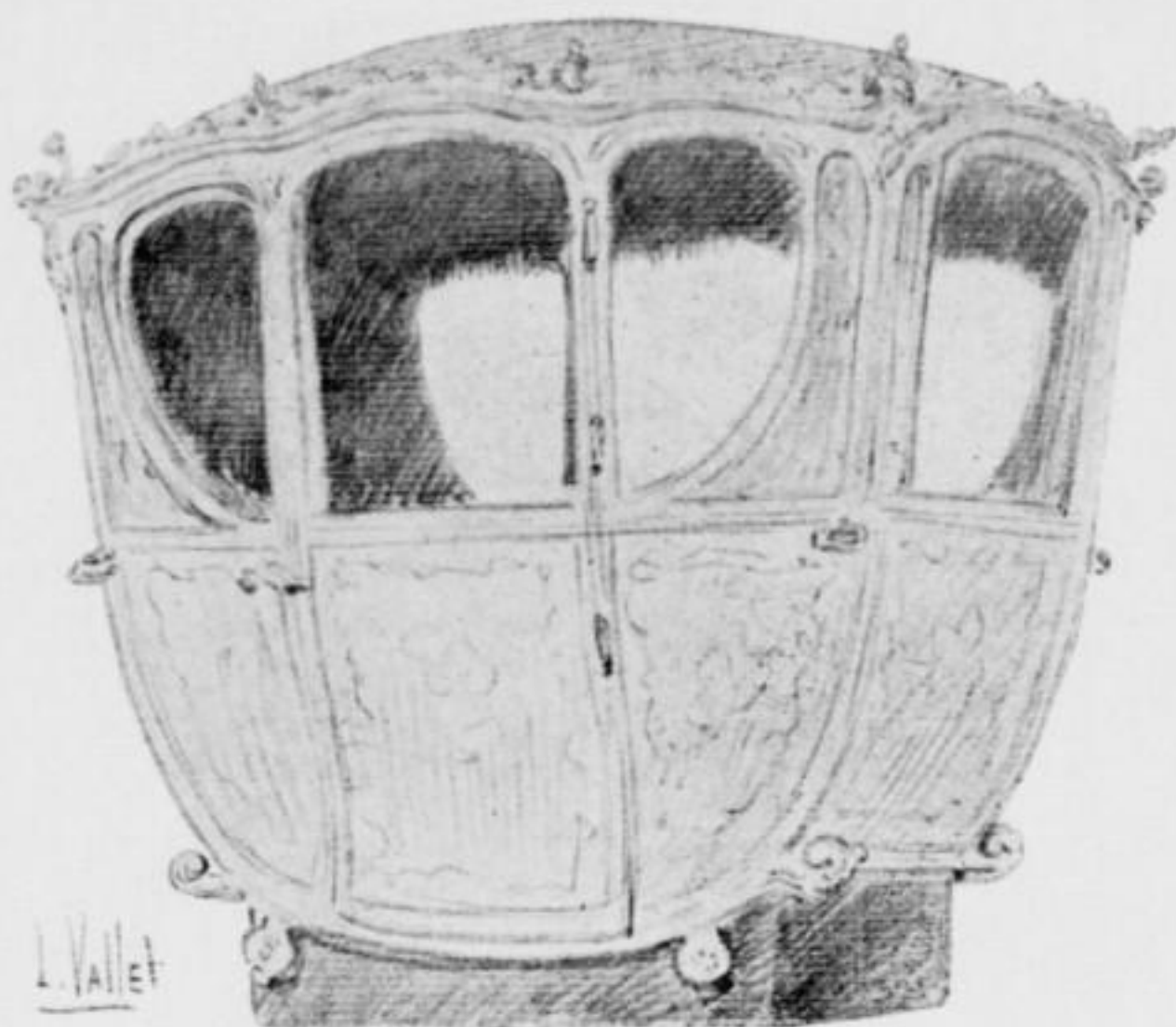
Malgré cette ordonnance, l'usage de chars (*Curres*) se généralise rapidement et le *Mirouer du Mariage* nous apprend qu'au quatorzième siècle « femmes d'avocas et de pources bourgeois de villaige » ont une « Curre dedenz et dehors painturée ». La structure de ces chariots est, du reste, des plus simples et, jusque vers le quatorzième siècle, ce ne sont, à proprement parler, que des sortes de charrettes très richement et très artistiquement ornées.

Au seizième siècle, la voiture de luxe prend le nom de Karrasche

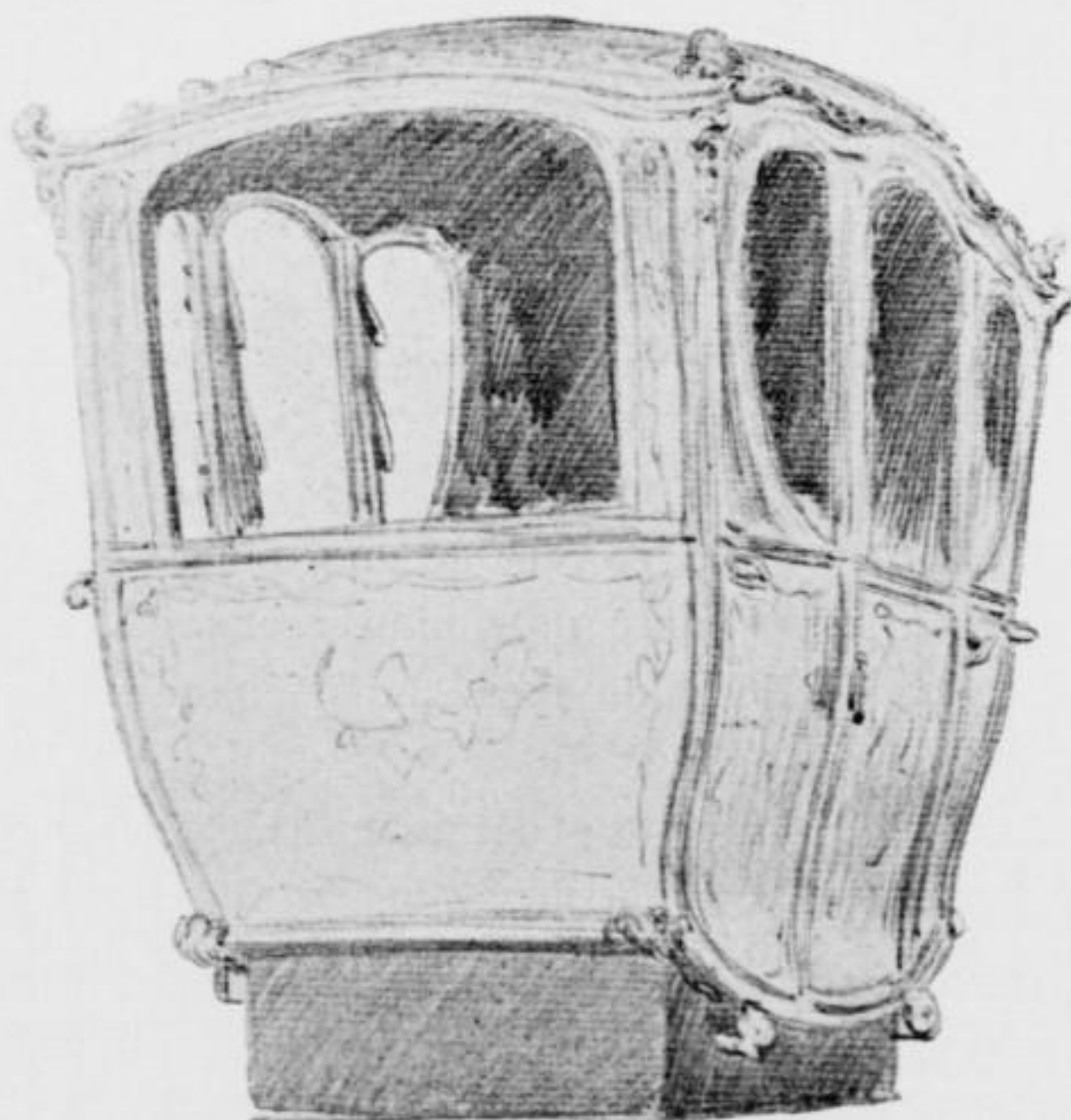
(carrosse). A cette époque on commence déjà à suspendre les voitures, mais si rudimentairement que le type de la voiture de cette époque est encore la voiture non suspendue. Cependant la disposition des cerceaux destinés à soutenir la bâche d'abri, la portière entre les roues, le mode d'attelage et de conduite, permettant des allures un peu plus vives, montrent déjà de sensibles progrès.

Avec le dix-septième

siècle nous arrivons enfin au carrosse; le modèle de suspension est définitivement trouvé, la caisse se sépare du train, le cocher a un siège, les roues différent de diamètre et si le tout est encore bien lourd, l'art et le goût inimitables du siècle suivant vont bientôt faire des voitures, d'admirables objets d'art. Voici, à titre de curiosité, les mesures usitées pour un carrosse de l'époque Louis XIII : elles ont six pieds dix pouces de long, trois pieds neuf pouces de large pris à l'endroit de la ceinture ou traverse d'accotoir; cinq pieds quatre pouces de hauteur, du dessus de la voiture au dessous de l'impériale; deux pieds deux pouces de hauteur d'accotoir; deux pieds trois pouces



[CAISSE DE DILIGENCE (LOUIS XV)]



CAISSE DE DILIGENCE (LOUIS XV)



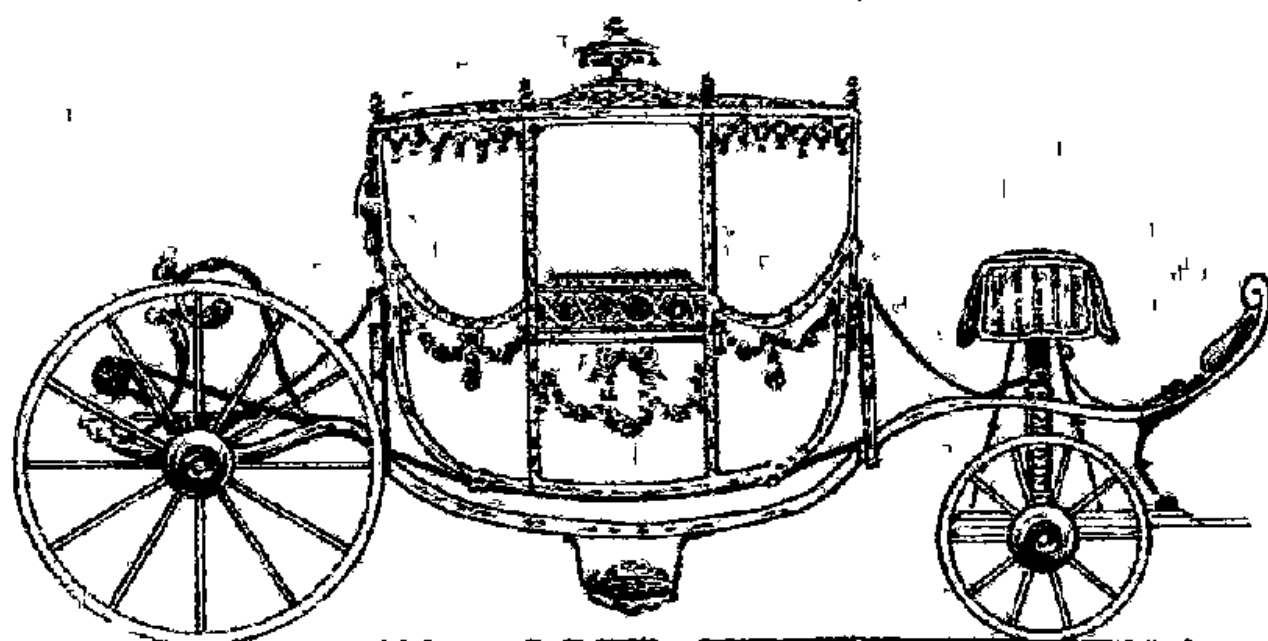
ACCESSOIRES DE TOILETTE DU XVIII^e SIÈCLE

(COLLECTION BERNARD FRANCK)

d'entrée (largeur de portière) et l'appui des portières d'environ six pouces plus bas que celui de la voiture.

L'usage des carrosses se généralise rapidement sous le règne de Louis le Juste, puisqu'au siècle suivant, on compte, à Paris, jusqu'à quinze mille voitures de toutes espèces.

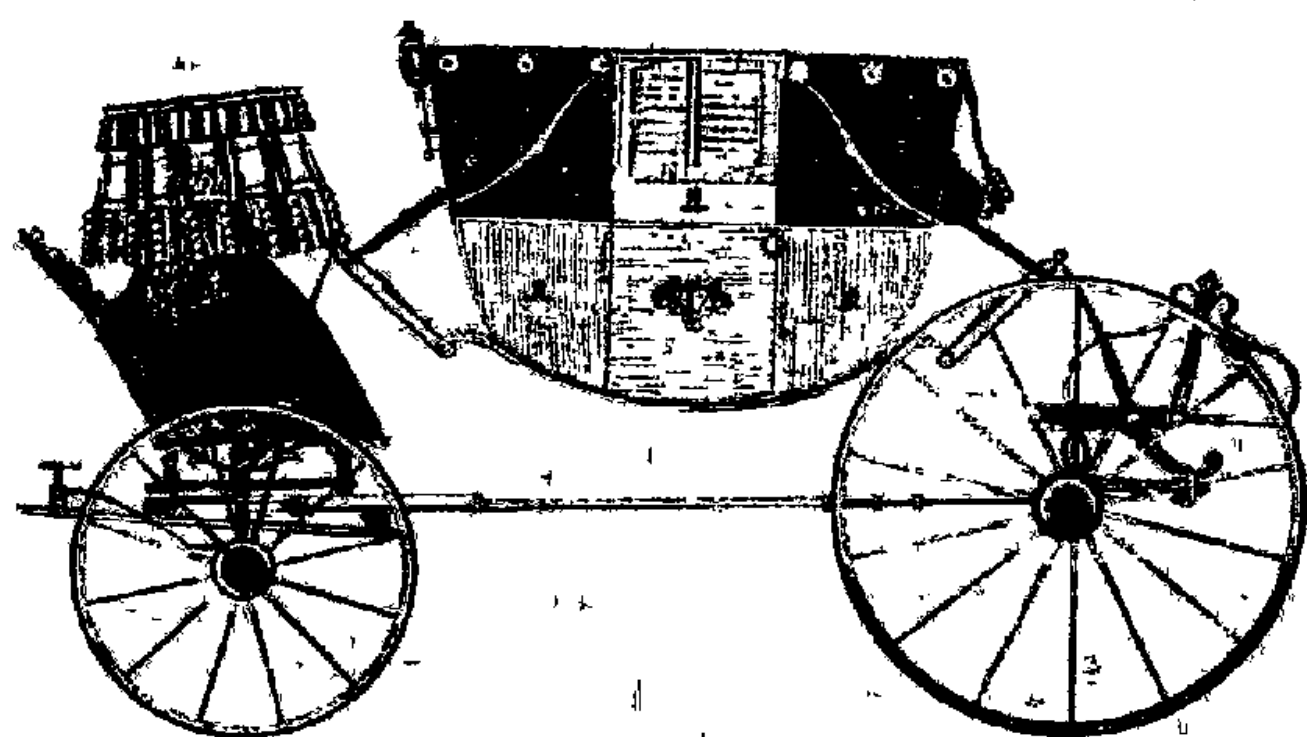
L'avant-train ne devient mobile que sous Louis XIV. C'est aussi sous Louis XIV que des carrosses un peu allégés, mieux suspendus, prennent le nom de Berlins, de la ville où s'étaient faites d'abord ces améliorations. Le nom de carrosse reste à la voiture plus lourde et plus ornée, plutôt en usage dans tout ce qui est cortège ou représentation.



CARROSSE ALLEMAND (fin du XVIII^e siècle)

Le nom et la forme de la berline sont, à partir de ce moment, absolument fixés. C'est d'une manière générale et définitive une voiture suspendue dont la caisse est faite pour contenir quatre personnes, rarement six.

Le mode de suspension variera avec les progrès de carrosserie, elle sera plus ou moins peinte et ornée ou dorée, elle aura un siège

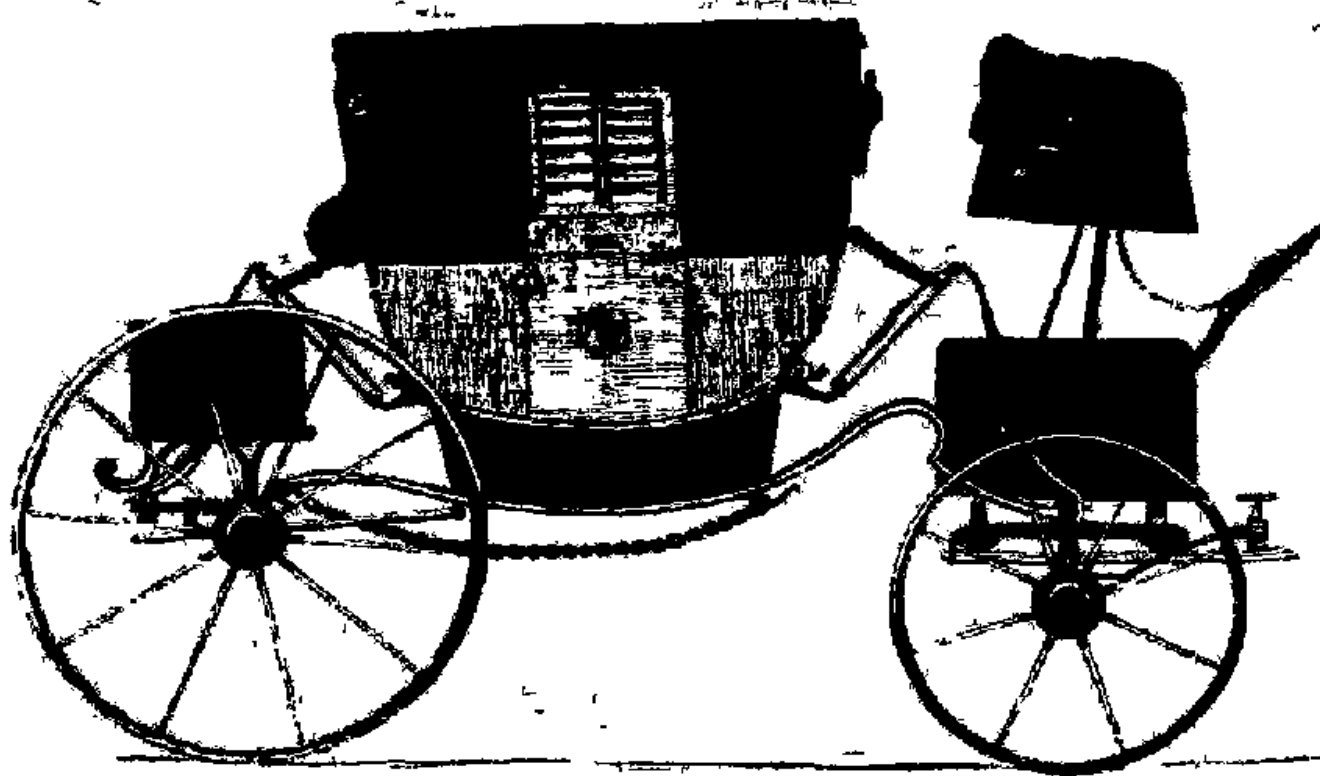


BERLINE DE VILLE (Restauration)

ou s'attellera en poste à deux, quatre ou six chevaux, ce sera toujours et invariablement une berline. De la première voiture de ce nom construite à Berlin à la voiture de Napoléon III, retapée pour le général de Boisdreffre ou pour le Czar, c'est toujours une

berline. La voiture d'époque Louis XVI qui est au musée de Cluny est une berline et celles que nous voyons se suivre à la queue leu leu dans les noces du bois de Boulogne sont des berlins (je ne parle pas de landaus).

En carrosserie, et c'est une chose que les carrossiers eux-mêmes (qui, soit dit en passant, sont les gens les plus ignorants en histoire de voitures) paraissent ne pas savoir, en carrosserie, dis-je, c'est la forme de la voiture et non son mode d'emploi qui en détermine le nom. Ce

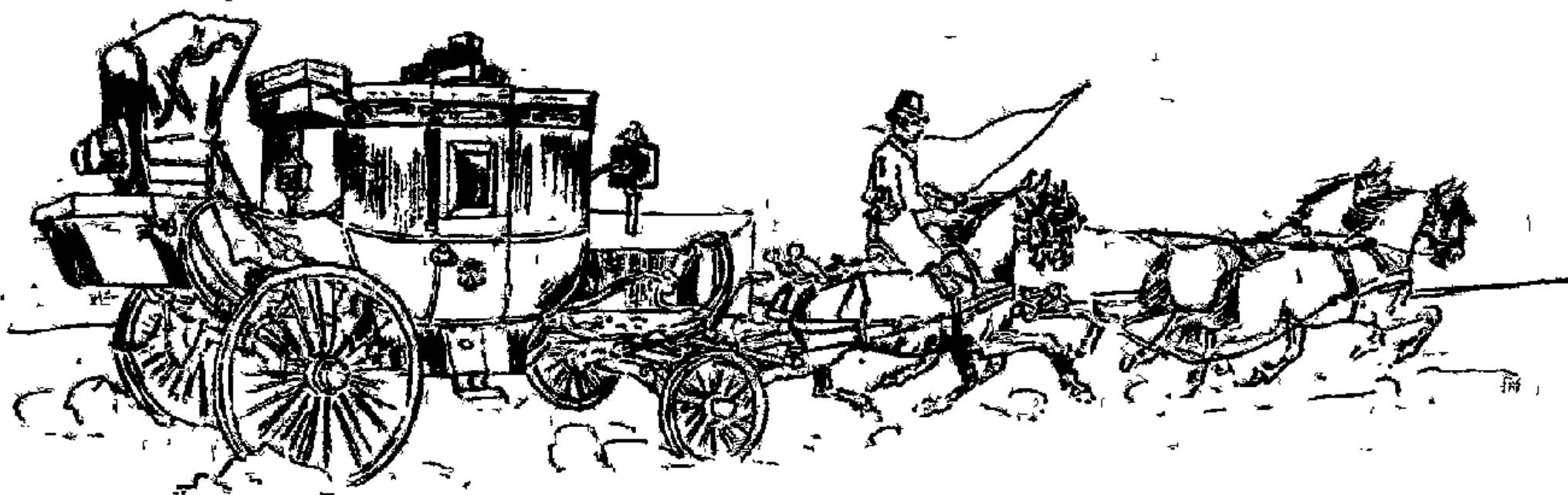


BERLINE DE VOYAGE (Restauration)

que je viens de dire et que je voudrais bien pouvoir affirmer encore plus énergiquement s'applique également à la voiture appelée diligence.

Sur ce dernier type de voiture la confusion est devenue complète et la prétention ignorante y ajoute chaque jour. En somme la voiture appe-

lée diligence est une berline dont les places de devant ont été supprimées et qui n'a conservé que les places du fond. Le mot diligence dit assez que ces voitures doivent leur nom à ce qu'elles pouvaient être plus rapides que les berlines.



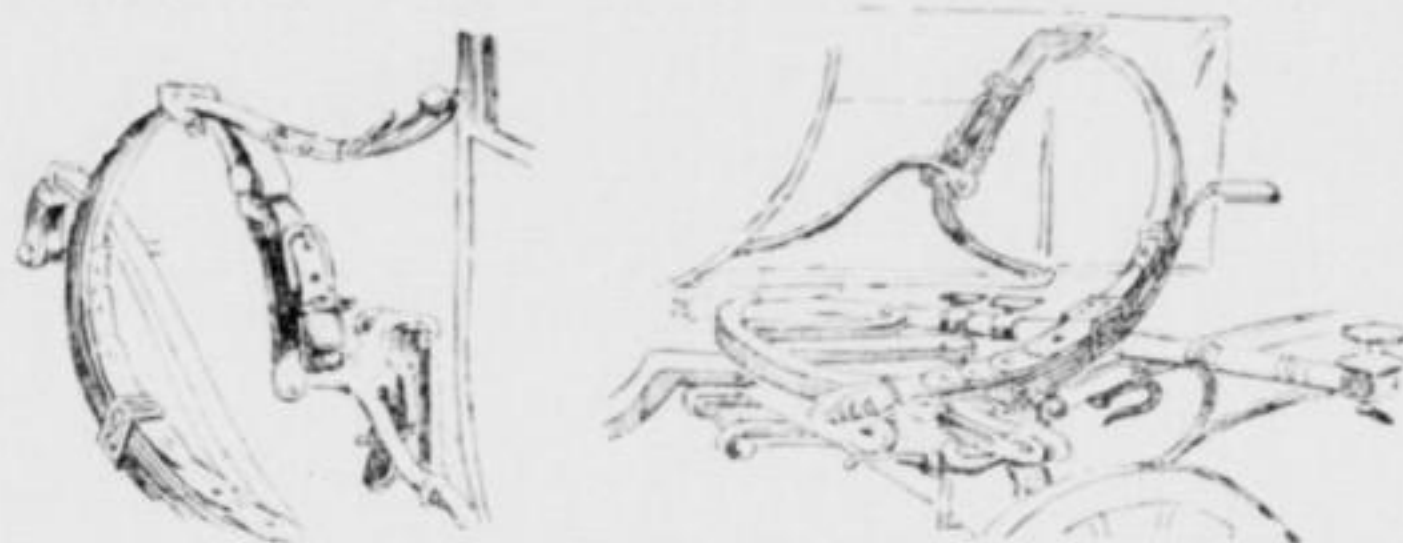
BERLINE DE VOYAGE (Louis-Philippe)

Je ne saurais trop répéter que toutes les voitures de cette forme, qu'elles soient sans ou avec siège, simples ou aussi chargées de dorure que possible, toutes sont purement ou simplement des « diligences ».

Pour donner une idée de ce que la sottise ignorante et prétentieuse peut être responsable de ridicules erreurs, j'invoquerai le cas du ravissant véhicule qui appartient à M. le comte Armand. Cette voiture, qui fut longtemps au musée des Arts décoratifs, puis figura à l'exposition rétrospective de 1900, est purement et simplement une diligence. Peut-

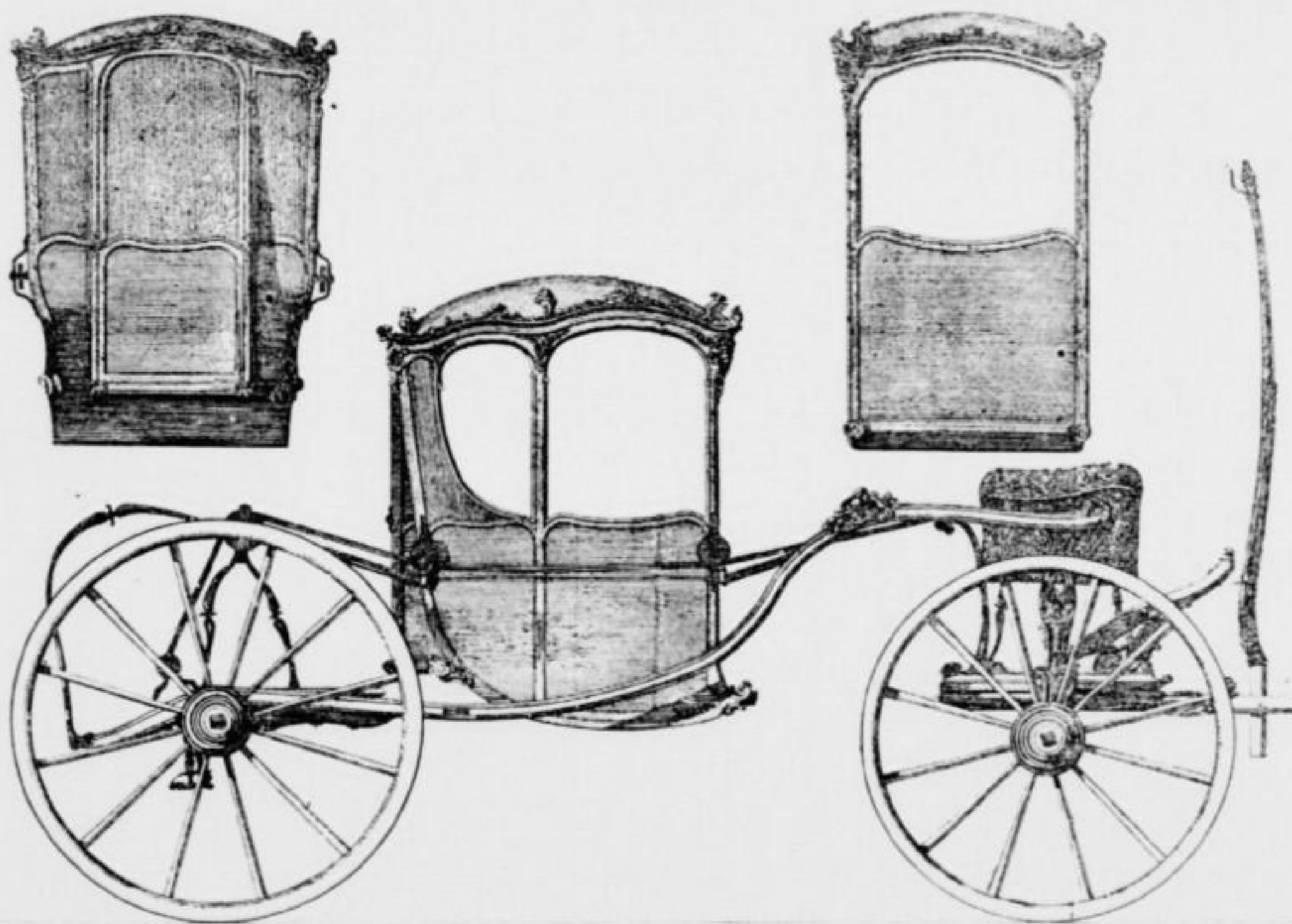
être n'est-ce pas une voiture de voyage, et encore ! Au dix-huitième siècle la différence, sauf pour les gens de métier, n'est pas grande entre le voyage à petites journées et le voyage de Paris à Versailles ou à Choisy.

Donc, cette voiture est sans aucune *discussion possible* une diligence. Mais en 1900, son absence de



MODE DE SUSPENSION DE LA BERLINE DE VOYAGE (Louis-Philippe)

siège, sa délicieuse ornementation, ébaubirent tellement les peu doctes membres de la Commission de classement, qui sûrement n'avaient jamais lu de description de voiture de gala du dix-huitième siècle, que



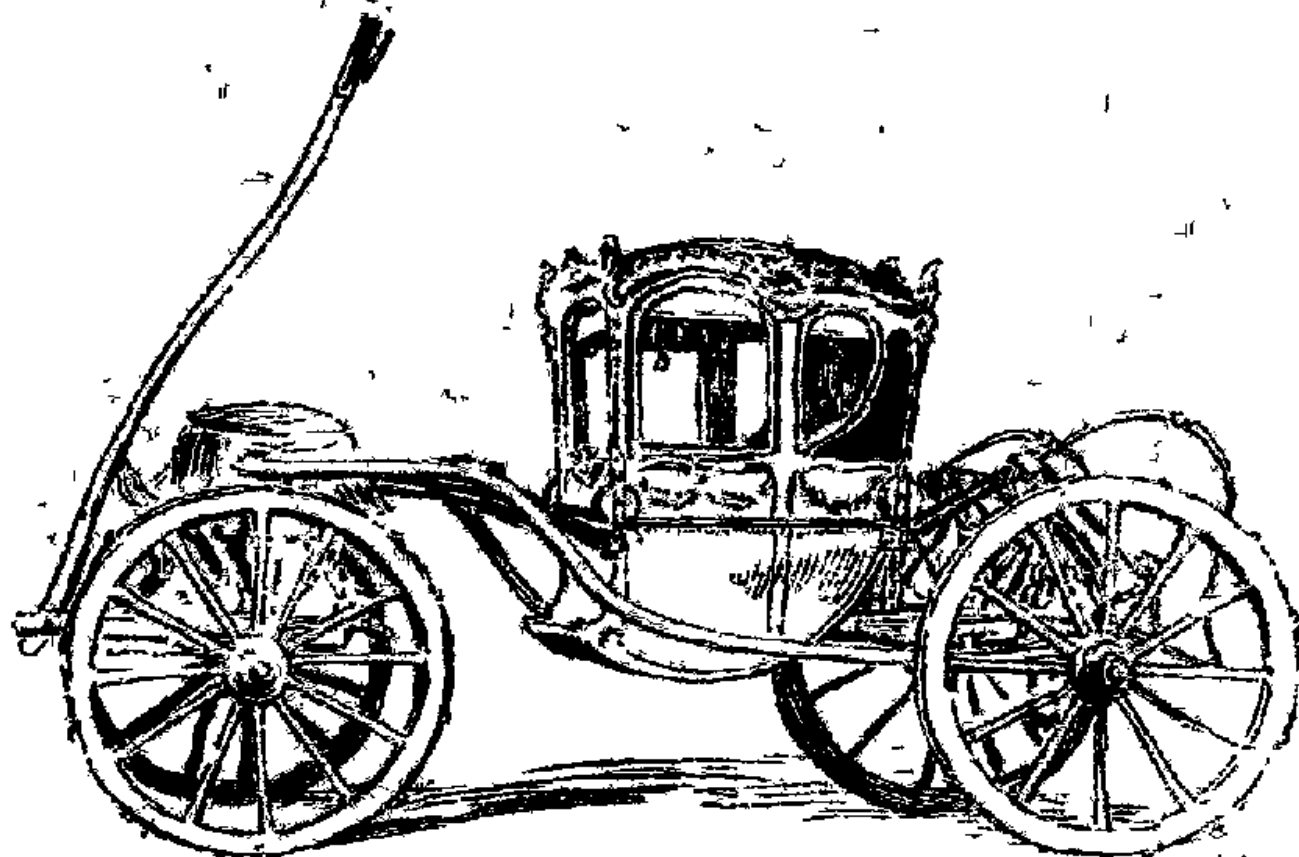
COUPE ET ÉLEVATION D'UNE DILIGENCE MONTÉE SUR CORDES À BOYAUX (XVIII^e siècle)

du coup ils y virent une voiture de luxe, alors que ce n'était sûrement que la voiture de ville d'une élégante, d'un petit-maitre ou même seulement d'un riche financier. Et gravement, pompeusement, ils décidèrent que c'était : « une voiture de noce destinée à ne marcher qu'au pas,

le marié se tenant à cheval à la portière!!! » Des confiseurs n'auraient pas mieux trouvé, et après cela les plus mauvaises chromos prétendant évoquer le dix-huitième siècle sont indiquées. Là-dessus, les savants et documentés membres de la Commission (les mêmes qui, du reste,

appelaient coucou une chaise de poste, etc., etc.) s'en furent importants et contents.

Eh bien moi, la tête sur le billot, j'affirmerais que cette voiture, peut-être la plus délicieuse de celles qui subsistent, doit se définir ainsi : Diligence montée à soupentes et s'attelant en poste (ce qui ne veut

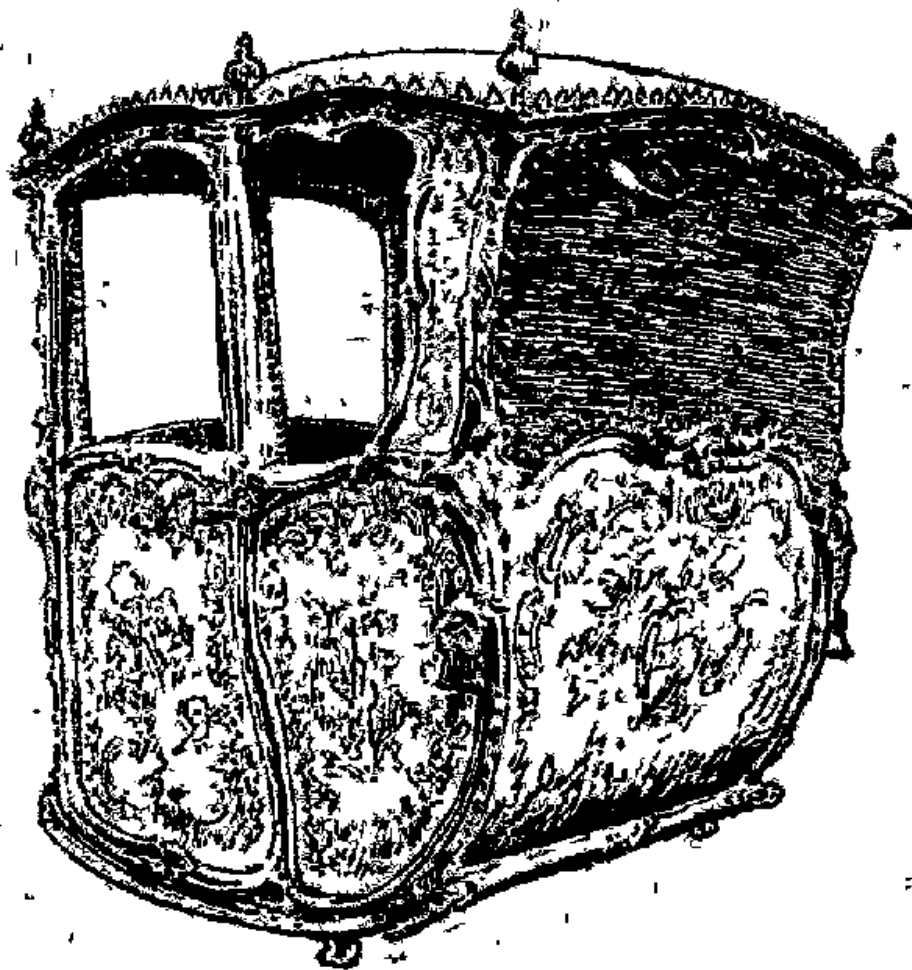


DILIGENCE MONTÉE SUR CORDES A BOYAUX (XVIII^e siècle)
pas dire non plus, avec des chevaux de poste).

L'excuse du public et des carrossiers, c'est que dès le commencement du dix-neuvième siècle la confusion se fait entre les voitures publiques et les voitures de ville et de voyage.

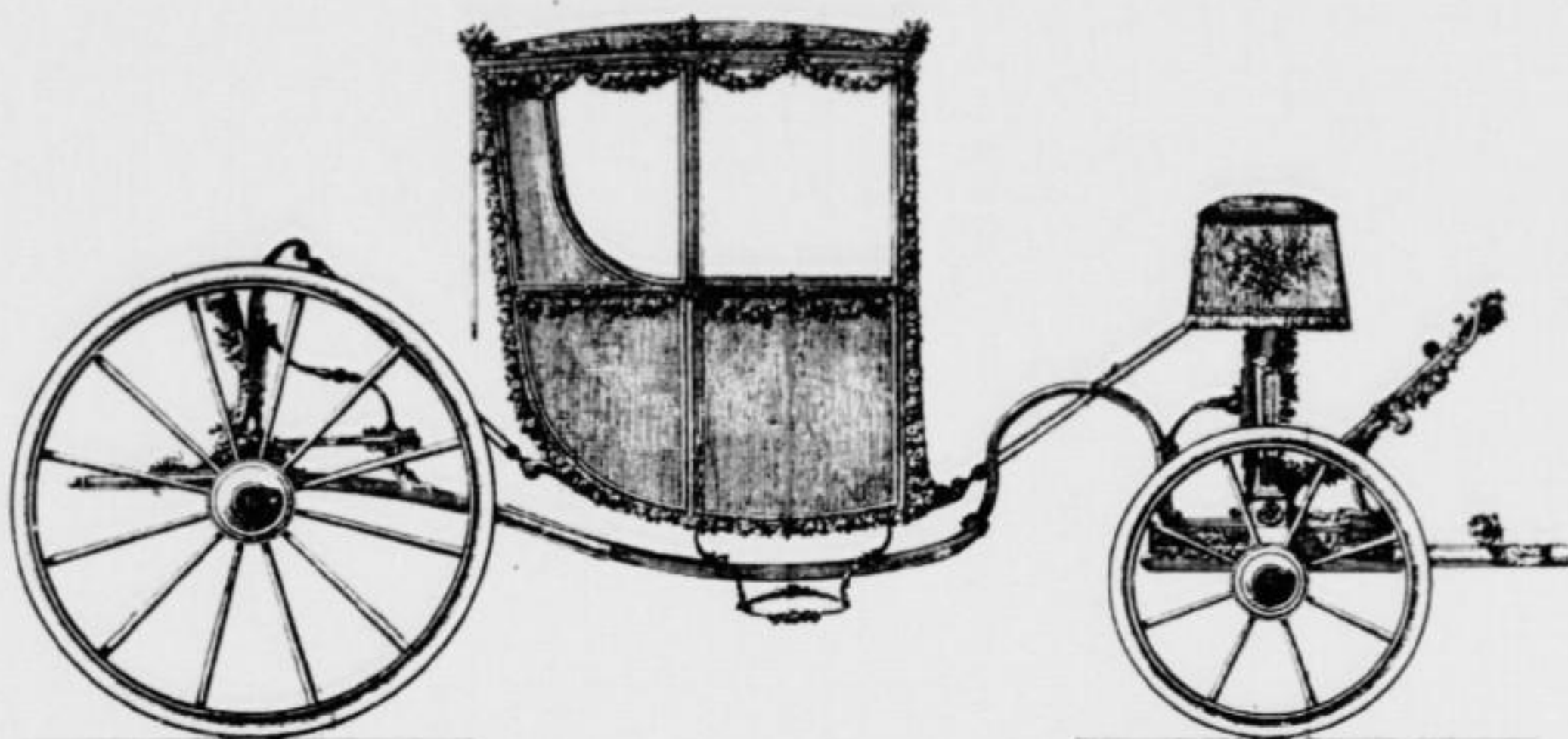
Assez vite, les voitures publiques se dégageant de l'ancien coche, prennent le nom de diligence; et la chaise de poste dont le véritable type est à deux roues et à une seule place, disparaît, donnant son nom à la diligence employée comme voiture de voyage. Mais cette confusion n'est qu'apparente et tous les manuels de carrosserie, toutes les gravures techniques portent et doivent porter : Berlins de ville, berlins de voyage; Diligences de ville et diligences de voyage.

Dans ses Mémoires, M. le marquis de Massa, qui a vu la belle époque des attelages, ne s'y trompe pas, et quand il parle de berlins, il ne fait pas allusion à une voiture de voyage.



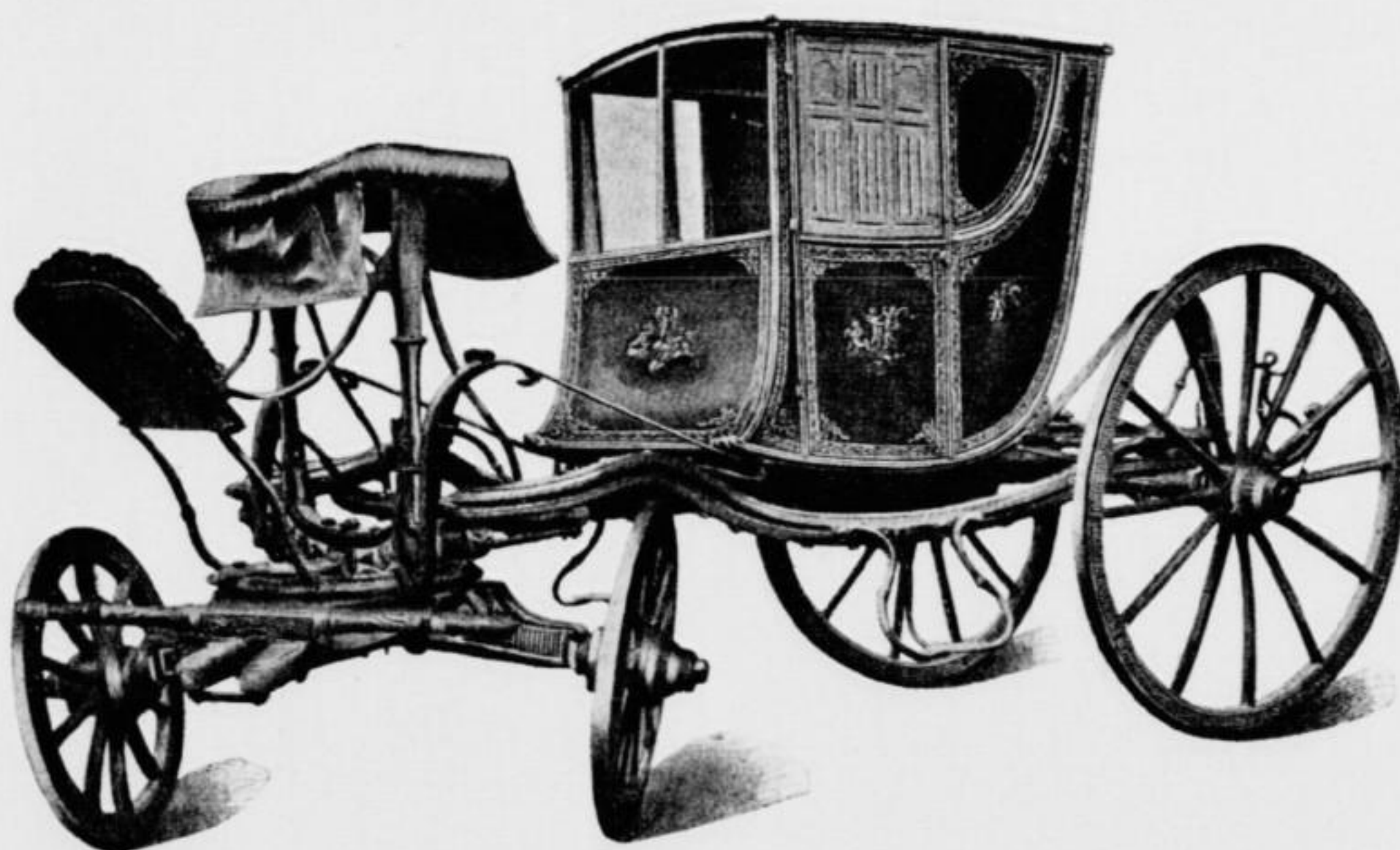
CAISSE DE DILIGENCE ORNÉE DE PEINTURES
SUR FOND OR
(Collection Hamburger frères)

Je ne m'illusionne pas du reste et je sais bien que je ne con-



DILIGENCE A L'ANGLAISE (XVIII^e siècle)

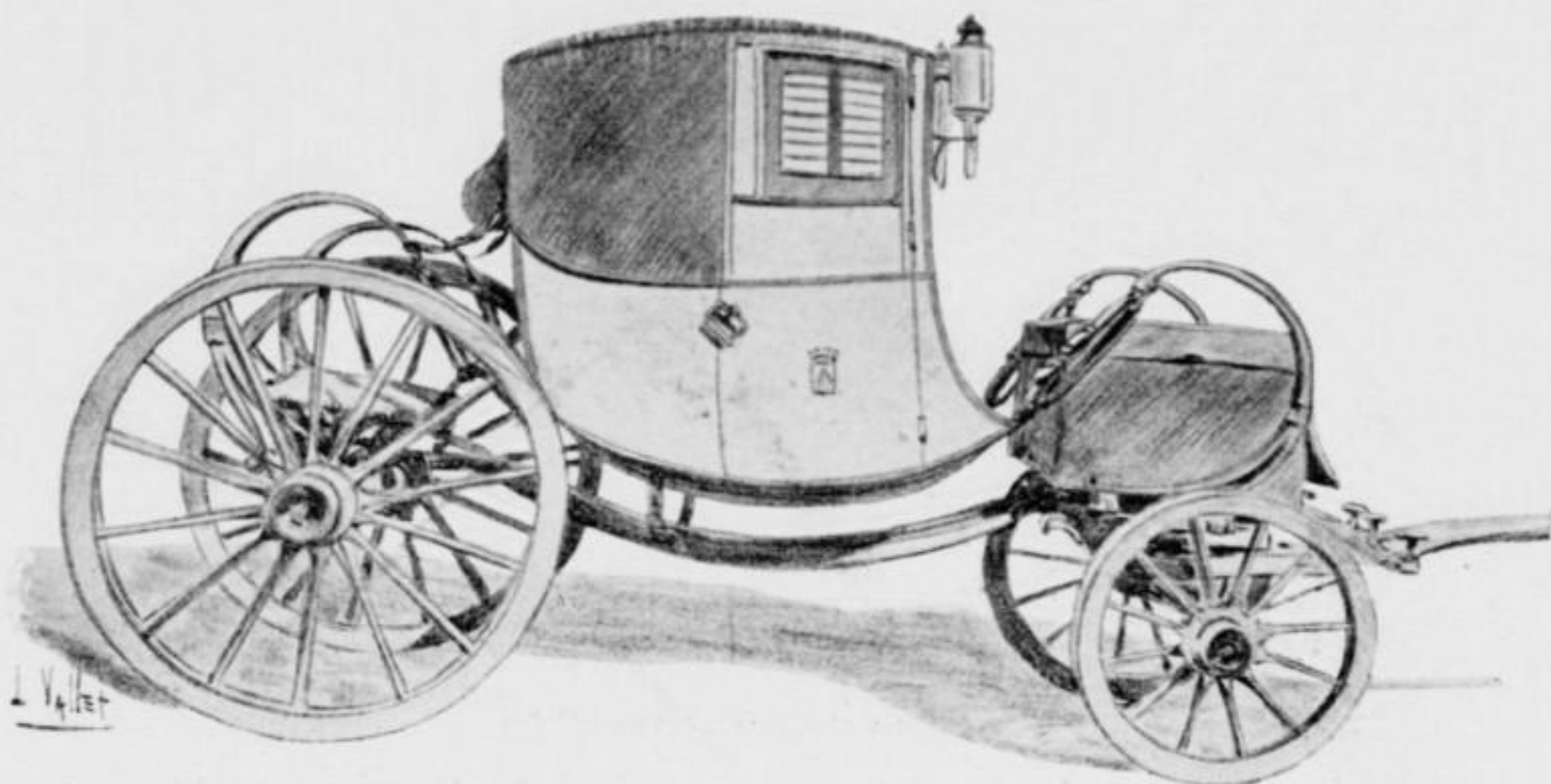
vaincrai personne, la légende surtout quand elle est stupide est toujours bien plus tenace que la vérité historique.



DILIGENCE LOUIS XIV (Collection Martinat, tirée du *Guide de l'Exposition rétrospective des moyens de transport à Milan*, par Henri D'Allemagne)

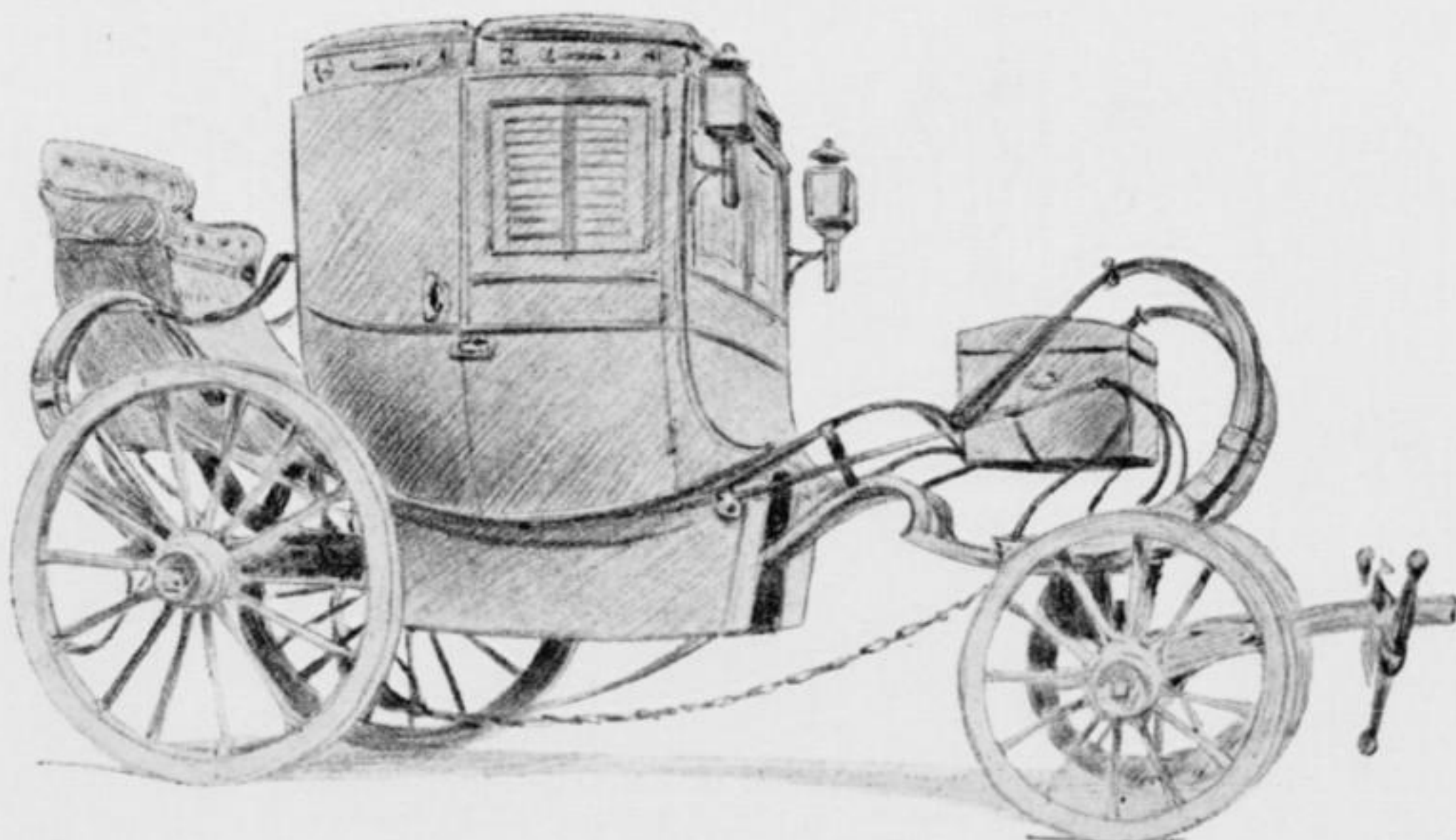
Un carrossier (encore un) qui a la rare chance de posséder ce qu'on appelait autrefois un vis-à-vis (voir Angola illustré par Eisen), ne disait-il pas avec finesse à quelqu'un : « Venez donc me voir, j'ai

chez moi une très jolie désobligeante. On appelait ainsi une voiture dans laquelle les amoureux étaient très mal à l'aise ! »



DILIGENCE (fin du XVIII^e siècle)

Ce brave homme n'avait pas lu le *Voyage Sentimental* dans lequel la désobligeante, qui n'est qu'une sorte chaise de poste, est longuement décrite.

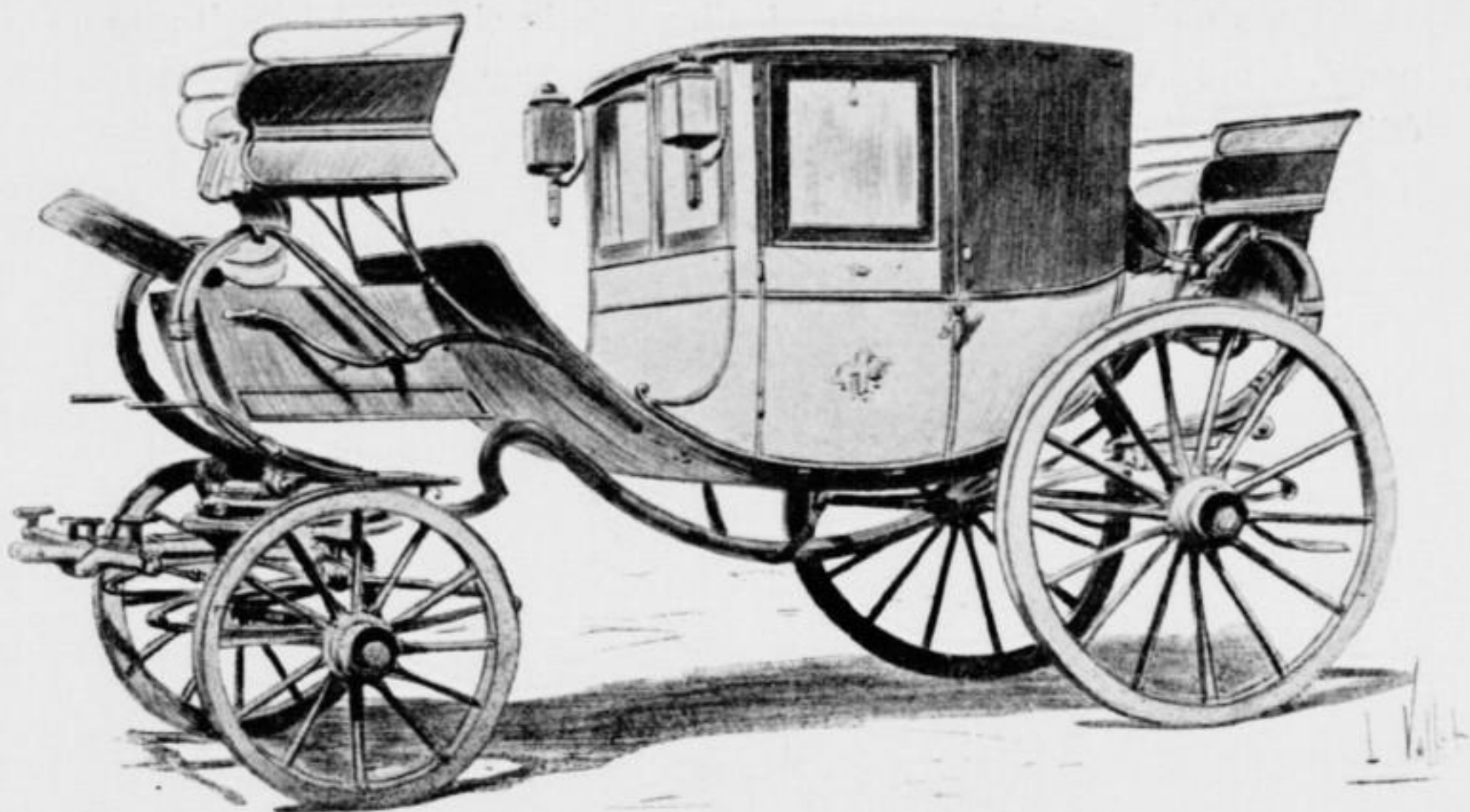


DILIGENCE DU MARÉCHAL MORTIER

Le savant, M. de Nolhac, qui a détruit tant d'erreurs à Versailles, sait combien les légendes idiotes sont tenaces.

Deux mots pour finir sur une des plus curieuses et des plus parfaites diligences qui restent encore. Je veux parler de la voiture de M. le duc de Trévise, je le ferai en trois lignes. Cette voiture, qui appartenait au duc d'Angoulême, a fait avec lui toute la campagne d'Espagne. Rachetée par le maréchal Mortier, à son retour à Paris, elle part avec lui pour la Russie. On l'embarque à Dantzig; au débarquement, on la visite, rien, rien n'a bougé et elle revient à Paris par terre sans réparations importantes.

Vers 1859 ou 1860, elle était dans un petit château distant de



DILIGENCE DE VILLE DU GÉNÉRAL LAMARQUE

Rennes de quinze lieues et elle servait à en faire le trajet, lorsque Madame la duchesse de Trévise eut l'idée de faire un voyage à l'ancienne mode. Un vieux maître de poste vivait encore, à Rennes, la duchesse lui communique son désir. Il demande le temps de s'occuper de le réaliser et au bout de six semaines il répond que la chose est possible. Il avait retrouvé de vieux postillons presque partout et où il n'y en avait on doubla l'étape. On fit ainsi toute la Bretagne.

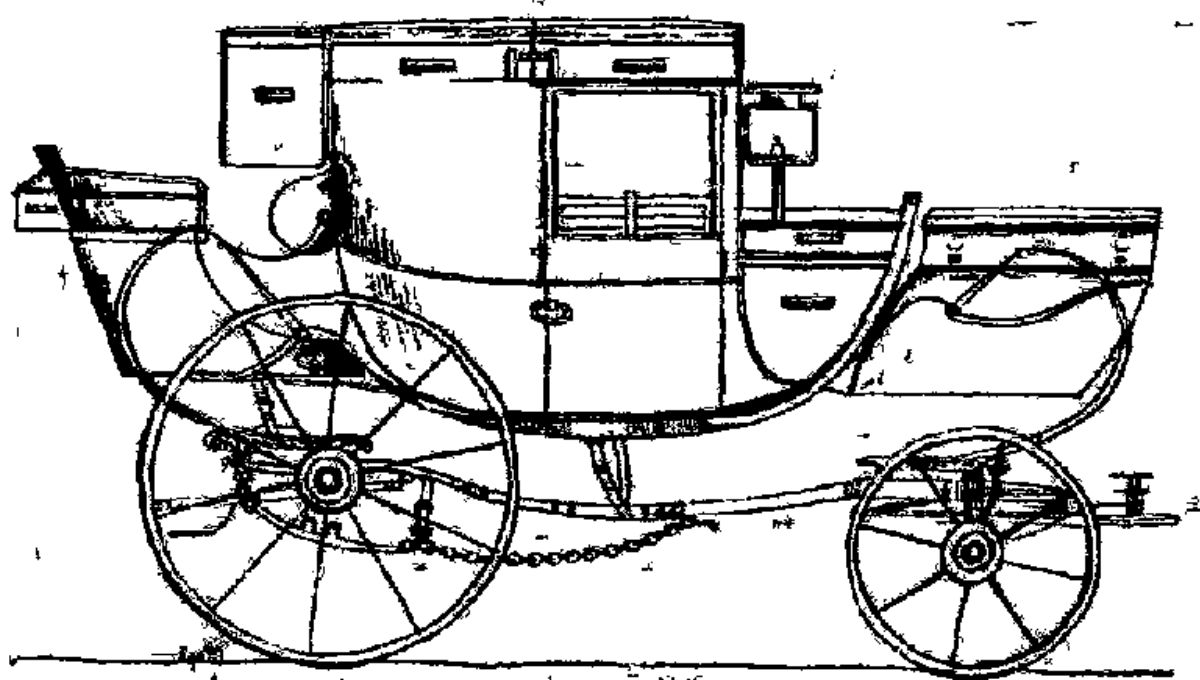
Encore quelques détails techniques intéressants. Cette voiture était « à limousine » pendant le voyage de Russie, c'est-à-dire qu'on y attela trois chevaux : le « porteur », le « maillet » et le « sous-verge ».

A partir de la frontière d'Allemagne le postillon demanda à mettre un quatrième cheval sans le payer.

Le prix qu'on payait était de 1 fr. 50 par postillon et par poste. On donnait 1 fr. 75 ou 2 francs (d'où est venu le pourboire de 0 fr. 25 aux fiâcres). Ceux qui voulaient aller vite donnaient 3 francs et alors le postillon descendant disait au postillon montant : « tu peux marcher, monsieur donne trois sous », et pour marquer la générosité du client, en entrant dans les villes, le premier postillon (quand il y en avait deux) qui commençait le claquement de fouet, faisait le claquement doublé, qui demandait une véritable maîtrise.

Que de choses intéressantes à dire sur le cheval et la voiture du passé. Quel beau volume à faire ! Il ne manque qu'un Mécène ou un éditeur intelligent !

(A suivre.)



DILIGENCE DE VOYAGE (règne de Louis-Philippe)

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

A la suite des démarches faites par le Bureau du Conseil d'Administration pour obtenir une autorisation de loterie, le Président a reçu du Ministère de l'Intérieur l'arrêté suivant :

ARTICLE PREMIER. — M. Maurice Leloir, président du Conseil d'Administration de la Société de l'Histoire du Costume, ayant son siège à Paris, 21, avenue Gourgaud, est autorisé à émettre, à une date qui sera ultérieurement déterminée, une loterie de quatre millions de francs en vue de la création à Paris et de l'organisation d'un Musée de l'Histoire du Costume.

ARTICLE 2. — La date de l'émission et toutes conditions de l'opération seront déterminées par un arrêté ministériel, et la présente autorisation ne sera utilisable qu'après que cet arrêté sera intervenu.

ARTICLE 3. — Le Préfet de police est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris, le 13 mai 1908.

Le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur,

Signé : CLEMENCEAU.

Afin d'organiser, selon le vœu de l'Assemblée générale, une Exposition de la Société en 1909, des démarches ont été faites auprès de M. le Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts en vue d'obtenir l'autorisation d'ouvrir cette Exposition dans les bâtiments dits le Jeu de Paume, situés sur la terrasse des Tuileries, face à la rue de Rivoli. Il y a tout lieu d'espérer une réponse favorable. Elle sera communiquée dans le prochain Bulletin à tous les membres de la Société, ainsi que tous les détails concernant l'organisation de l'Exposition et son règlement.

Dès maintenant nous pouvons annoncer que l'Exposition sera ouverte pendant un mois au moins, de mars à avril. Elle se composera de pièces appartenant à la Société ou prêtées par des collectionneurs, et sera purement rétrospective. Elle comprendra : vêtements, coif-

fures, chaussures, lingerie, bonneterie, ganterie, armes, armures, objets divers se rapportant à la toilette et au costume, objets de parure, carrosses, pièces de sellerie et harnais, enfin tableaux, tapisseries, miniatures, dessins et gravures pouvant présenter un intérêt et un enseignement au point de vue costume.

Le Conseil d'Administration, depuis la publication de l'Annuaire, a admis comme nouveaux sociétaires les personnes dont les noms suivent :

- M. ARTHUR MEYER, directeur du *Gaulois*, 2, rue Drouot;
- M. MALVAUX, héliographeur, Bruxelles;
- M. GOUTHEROT, 24, rue de Clichy;
- M^{me} CHAISNET, 6, rue Édouard-Detaille;
- M. DE PRELLE DE LA NIEPPE, conservateur des Musées royaux de Bruxelles;
- M. ANDRÉ DETAILLE, 13, rue Bernouilli;
- M. FAULQUE DE JONQUIÈRES, 13, rue de Siam;
- M. GABRIEL GUAY, artiste peintre, 7, rue des Gardes;
- M^{me} la baronne COLOMBIER, 14, rue Duphot;
- M^{me} MARCEL LE ROY-DUPRÉ, 5 bis, rue du Cirque;
- M. KALIBDJEAN, antiquaire, 32, rue Le Peletier;
- M. LEFÈVRE-VACQUERIE, 63, avenue Kléber.

Le Conseil d'Administration a traité avec M. Leroy pour louer dans sa maison, 55, faubourg Poissonnière, de concert avec la Société *La Sabretache*, à partir d'octobre prochain, un local dans lequel un grand salon sera à la disposition de la Société pour des réunions une partie de la semaine, alternativement avec la Société *La Sabretache*, et un bureau à titre permanent dans lequel seront installés les costumes, objets et livres appartenant à la Société.

D. CHAINEUX

Le Costume préhellénique

Hypothèses pour la reconstitution du Costume, de la Parure et de l'Armement
des Grecs primitifs (Pélasges, Égéens, Achéens, Mycéniens, Crétois, Troyens, etc.)
(du vingtième au douzième siècle avant J.-C.)

*Mémoire communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Séances des 8 mai et 10 juillet 1908*

PRÉLIMINAIRES

Quand on nous parle des habitants de la Grèce antique, notre imagination nous les montre comme les ont représentés les chefs-d'œuvre de la sculpture, ou les peintures des anciens vases, conservés dans nos musées. Le costume qui les revêt est fort simple : il se compose de morceaux d'étoffe presque toujours carrés ou rectangulaires, fixés au corps par des fibules ou des ceintures, et formant des plis par leur propre poids (1). L'ensemble en est connu de tout le monde : il est admirable de lignes, et digne d'avoir été immortalisé par le ciseau des Phidias et des Praxitèle. C'est en leur temps, vers le milieu du cinquième siècle avant notre ère, que ce costume atteint sa perfection. Le principe en aurait été apporté en Grèce environ sept siècles auparavant, par les Doriens, lorsque, descendant des montagnes de Thessalie, ils refoulèrent et subjuguèrent les Égéens ou Achéens, anciens habitants du pays. — Cette invasion dorienne était désignée par les anciens sous le nom de « retour des Héraclides ».

Or, nous sommes portés à nous figurer vêtus de ce costume, sans aucune distinction de chronologie ou d'origine ethnique, tous les personnages de l'histoire, de l'épopée et de la légende : aussi bien Cécrops ou Cadmus que Solon, aussi bien Jason ou Thésée que Pisistrate, aussi bien Agamemnon ou Ulysse qu'Alexandre.

Il y a là une erreur manifeste, que depuis longtemps avaient remarquée les esprits attentifs, mais qu'on ne savait comment rectifier,

(1) Voir Léon Heuzey : *Du principe de la Draperie antique*, 1893.

faute de monuments figurés suffisamment anciens. — De l'ancien monde achéen, plus rien n'était connu, en effet, que les murs colossaux de Tirynthe et de Mycènes, dont l'aspect, aux premier et deuxième siècles de notre ère, émerveillera encore Strabon et Pausanias, et dont la légende attribuait la construction aux Cyclopes.

Or, en 1876, — il n'y a guère plus de trente ans — le monde archéologique fut mis en émoi. Un savant mecklembourgeois, le docteur Schliemann, venait de publier les premiers résultats de fouilles que depuis quelques années il opérait à Hissarlik, en Asie-Mineure, sur l'emplacement présumé de l'ancienne Troie. Et ce qu'il avait trouvé avait un caractère tellement extraordinaire, tellement stupéfiant, que tout d'abord on hésita à croire à la réalité de sa découverte, et qu'on fut presque tenté de le prendre pour un mystificateur. Mais l'attention publique était éveillée ! Des fouilles nouvelles, faites tant par Schliemann même que par les Stamatakis, les Doerpfeld, les Tsoundas, à Théra, à Tirynthe, en bien d'autres endroits (notamment à Mycènes, où furent mis au jour des monuments d'importance capitale) vinrent dessiller les yeux des plus incrédules, et tirer de leur poussière les traces manifestes de l'antique civilisation achéenne.

Depuis, on a marché. Les gouvernements ont protégé l'œuvre des fouilleurs et des savants. C'est dans l'île de Crète, notamment, qu'en ce moment, à Cnossos, Sir Arthur Evans achève de dégager les restes du palais du roi Minos, et qu'à Phaistos, au sud de l'île, une mission italienne retrouve les magnifiques vestiges de toute une ville.

La lecture et l'étude assidue des nombreux bulletins, comptes rendus, et dissertations concernant les trouvailles dont il est question nous ont inspiré le désir de reconstituer, avec le plus de vraisemblance possible, le costume, la parure et l'armement des primitifs habitants de l'Hellade.

NOTICE HISTORIQUE

A l'époque — impossible à préciser — des grandes migrations des peuples (lesquelles, d'ailleurs, durèrent plusieurs siècles), les tribus aryennes, venant d'Orient, semblent s'être partagées en trois groupes (1). L'un se fixe sur les plateaux de la Phrygie, et n'en sort pas. Le second, traversant l'Hellespont et se dirigeant vers le nord-

(1) Voir Maxime Collignon : *L'Archéologie grecque*, 1907.

ouest, occupera la Thrace, la Macédoine, une grande partie de la Thessalie, les gorges de l'Olympe et la vallée du Pénée. Une tradition fait descendre les hommes qui le composent de Doros, fils d'Hellen, et d'Hyllos, fils d'Héraklès. Ce sont ces *Doriens*, *Hellènes* ou *Héraclides*, qui, vers la fin du douzième siècle avant l'ère chrétienne, descendront de leurs montagnes et envahiront la Grèce méridionale.

Le troisième groupe enfin, se recommandant d'un ancêtre légendaire nommé Pelasgos, occupera d'abord les côtes de l'Asie-Mineure et les îles de la mer Égée. C'est la race des *Pélasges*, « la plus vagabonde de toutes », dit Hérodote. D'abord essentiellement marins, pirates et pillards, sous les noms variés de Cariens, Lélèges, Crétois, Minyens, Tyrrhéniens, Illyriens, Sicules, etc., ils écumeront les côtes, puis arriveront à se fixer. Ce sont les habitants primitifs de la Grèce continentale, dont ils éclairciront les forêts, approprieront le sol, et dont, vers le vingtième siècle, ils commenceront à élever les premières enceintes de villes, — notamment celles de Tirynthe et de Mycènes. — Dès cette époque, ils sont déjà en relations commerciales avec les Phéniciens, auxquels, de l'avis de beaucoup d'historiens, ils sont redevables des premiers éléments de la civilisation.

Cette civilisation, dite *mycénienne* (1), diffère radicalement de celle qui caractérisera celle de la Grèce future, de la Grèce classique. Enumérons, au point de vue social et politique, quelques-uns des principes ou coutumes qui prévaudront dans cette dernière : l'individu absolument subordonné à sa ville (chaque ville formant un État séparé); une organisation toute militaire, jointe à la méfiance de chefs qui pourraient devenir trop puissants; une tendance d'égalité entre les citoyens, allant jusqu'au nivellement des fortunes privées; la coutume de brûler les morts.

Chez nos Égéens, nous constatons, au contraire, une organisation presque féodale, avec des familles patriarcalement administrées et

(1) « Le mot *égéen*, proposé par G. Perrot, vaudrait mieux que le mot *mycénien*. » (Edm. Pottier : « Le Palais du Roi Minos, » *Revue de Paris*, février 1902.)

Le mot *mycénien*, en effet, est trop restrictif. Il a pu être adopté de bonne foi il y a quelques années, vu la grande abondance des objets trouvés — spécialement à Mycènes — par Schliemann et Tsoundas. On ne prévoyait pas les magnifiques trouvailles faites depuis 1899 — en Crète — par Evans, Halbherr, Pernier; trouvailles qui non seulement sont aussi importantes que les précédentes, mais qui encore les expliquent et les éclairent d'un jour nouveau. (Voir Maxime Collignon : *L'Archéologie grecque*.) Ceci ne serait pas une raison pour substituer le mot *crétois* au mot *mycénien*. Tandis que le mot *égéen*, lui, est de large étendue, et peut s'appliquer, en général, à tous les peuples qu'a imprégnés la civilisation préhellénique.

hiérarchiquement étagées; la subordination à un chef militaire ou roi presque tout-puissant; le groupement (tout comme au moyen âge chrétien) autour de donjons ou citadelles fortifiées, entourées de camps de refuge; l'usage d'enterrer les défunts.

C'est à cette civilisation égéenne qu'appartiennent toutes les légendes épiques dont plus tard s'inspireront les Homère, les Eschyle, les Sophocle, les Euripide.

C'est enfin de cette civilisation égéenne que procédera un art absolument curieux, de principe absolument inconnu jusqu'à ces dernières années (1), et qui a trouvé son apogée dans l'île de Crète, vers le seizième siècle. A partir de cette date, c'est l'influence de Mycènes qui semble prépondérer. Sous cette influence, l'art égéen, pendant quatre siècles encore, continuera à se manifester.

Il disparaîtra avec la vieille civilisation pélasgique, sous laquelle il s'était formé et développé. A partir de la fin du douzième siècle, les Doriens ou Héraclides, arrivant du Nord, refouleront progressivement les anciens occupants du sol, qui de leurs anciens établissements ne garderont plus grand chose (2). Les vainqueurs détruiront partout l'ancienne civilisation et y substitueront la leur (à ce moment, et relativement, fort barbare). Interrompant les relations commerciales avec l'Orient, si florissantes à l'époque précédente, ils feront prédominer leurs mœurs brutales, et imposeront au pays, pendant près de quatre siècles (3), un régime d'obscurité. Ce n'est qu'au neuvième ou huitième siècle que le réveil du goût artistique s'annoncera par l'apparition des premiers poèmes épiques. Il marchera ensuite à grands pas, brillera au sixième siècle sous les Pisistratides, pour rayonner au cinquième, à l'époque de Périclès, de cet éclat incomparable qui illumine encore aujourd'hui le ciel de l'art.

Sur Homère

Homère sera fréquemment cité au courant de la présente étude, bien qu'il soit postérieur de plusieurs siècles à l'époque dont elle

(1) « Il n'y a pas quarante ans, l'histoire de la race grecque s'ouvrait par la merveille inexpliquée de l'épopée homérique : les surprises des fouilles récentes ont donné à cette histoire plusieurs siècles d'arrière-plan. » (Perrot et Chipiez : *Histoire de l'Art*. Tome VI.)

(2) « Les Pélasges conservent l'Arcadie; les Éoliens, l'Élide. » (*Id.*)

(3) « Au septième siècle, toute trace de la Grèce héroïque avait disparu. » (*Id.*)

s'inspire. Nous croyons utile d'entrer à ce sujet dans quelques explications.

On sait que sept villes, jadis, se disputèrent l'honneur de lui avoir donné naissance. Toutes sortes de légendes, fort belles du reste, se rattachent à sa personne. Or, en réalité, on n'est pas sûr qu'il ait seulement jamais existé. F.-E. Wolf, en 1795 (*Prolegomena ad Homerum*) a démontré que les chants de l'Iliade ont dû être conservés, par la seule mémoire, et pendant plusieurs générations, par un peuple ignorant encore l'écriture. — Depuis, on a pu constater l'existence de deux périodes successives : « 1° les exploits des héros achéens sont célébrés dans de courtes cantilènes poétiques; 2° un aède supérieur (Homère...?) a composé un poème plus considérable, l'Achilléide, qui, remanié et développé par ses successeurs les Homérides, est devenu l'Iliade » (1).

Ce n'est, du reste, que du temps de Solon (640-558), que toutes les rapsodies populaires reçurent leur forme dernière, et furent réunies en un texte définitif.

Quant à l'Odyssée, elle est visiblement postérieure à l'Iliade.

Il résulte de ce qui précède que les chants d'Homère, — ou des aèdes et rapsodes que l'on désigne sous ce nom collectif — procèdent de chants antérieurs, de reminiscences populaires, d'une sorte de *folklore*, où sont encore relatés et décrits une foule de détails appartenant aux époques ancestrales. — « Les poèmes homériques, en dépit des remaniements doriciens, dépeignent surtout la société mycénienne » (2).

ÉTUDE SUCCESSIVE DES DIFFÉRENTES PIÈCES DU COSTUME

Le travail que nous soumettons en ce moment au lecteur a été effectué suivant le plan suivant : Ayant commencé par réunir le plus grand nombre possible de dessins et reproductions d'objets trouvés dans les fouilles, nous les avons réunis par catégories : tuniques avec tuniques, manteaux avec manteaux, casques avec casques, etc. Ces catégories, nous allons successivement les passer en revue.

Il est à remarquer que les documents qui ont servi à notre étude sont les essais — nécessairement imparfaits — d'un art encore dans

(1) Perrot et Chipiez : *Histoire de l'Art*. Tome VI. C'est la thèse soutenue par Maurice Croiset.

(2) Edm. Pottier : *Le Palais du Roi Minos* (déjà cité).

son enfance (1); que beaucoup d'entre eux sont frustes et rongés par le temps; enfin que très souvent ce sont des cachets, des cylindres, des chatons de bagues : tous objets de dimensions tout à fait exigües, et sur chacun desquels, néanmoins, sont parfois figurés plusieurs personnages. L'agrandissement du trait primitif, sans lequel il resterait confus et presque invisible, en exagère encore les défauts.

Nous prions donc le lecteur de tenir compte des difficultés que nous avons à vaincre, et de ne pas s'effarmer outre mesure à l'aspect sauvage et bizarre d'une bonne partie des croquis qui viennent à l'appui de notre texte.

Le premier vêtement dont le sauvage primitif ait senti le besoin de se couvrir est évidemment la peau de bête : soit celle d'une bête féroce, lion, panthère, ours, taureau, que son glorieux chasseur arborait comme trophée autant que comme vêtement; soit celle d'un gibier plus modeste : cerf, chevreuil, gazelle, etc. Plus tard, quand les hommes seront parvenus à domestiquer certaines races d'animaux, et de chasseurs seront également devenus pasteurs, ils utiliseront la dépouille des moutons et des chèvres. — Plus tard encore, on découvrira la souplesse de certaines écorces d'arbres et la textilité de certaines fibres végétales; détachant de leur cuir la laine de la brebis, le poil de la chèvre ou du chameau, on trouvera l'art d'en faire des étoffes. Ce n'est qu'à partir de ce moment seulement que l'on put songer à donner à un vêtement quelconque une coupe voulue, différant de la forme naturelle d'une peau d'animal.

Il est à remarquer que beaucoup d'étoffes, représentées fort grossièrement dans les monuments primitifs, moins sommairement déjà dans des monuments postérieurs, paraissent velues sur toute leur surface, ou tout au moins frangées sur leur pourtour. Ceci ne serait-il pas le souvenir des anciennes peaux de bêtes, ayant servi de type et de modèle pour les premiers vêtements d'étoffe ?

Pagnes, Jupes, Caleçons

De quelle substance sont faits les pagnes ou jupons courts qui, outre la chaussure, forment l'unique vêtement des dompteurs de

(1) Cet art, par parenthèse, est fort réaliste, et témoigne d'une justesse frappante dans l'observation de la nature.

taureaux représentés sur les vases d'or trouvées à Vaphio? (*fig. 1*) Sont-ils faits d'un morceau de peau de bête à longs poils — d'une chèvre, par exemple — ou d'une étoffe à longs poils également,

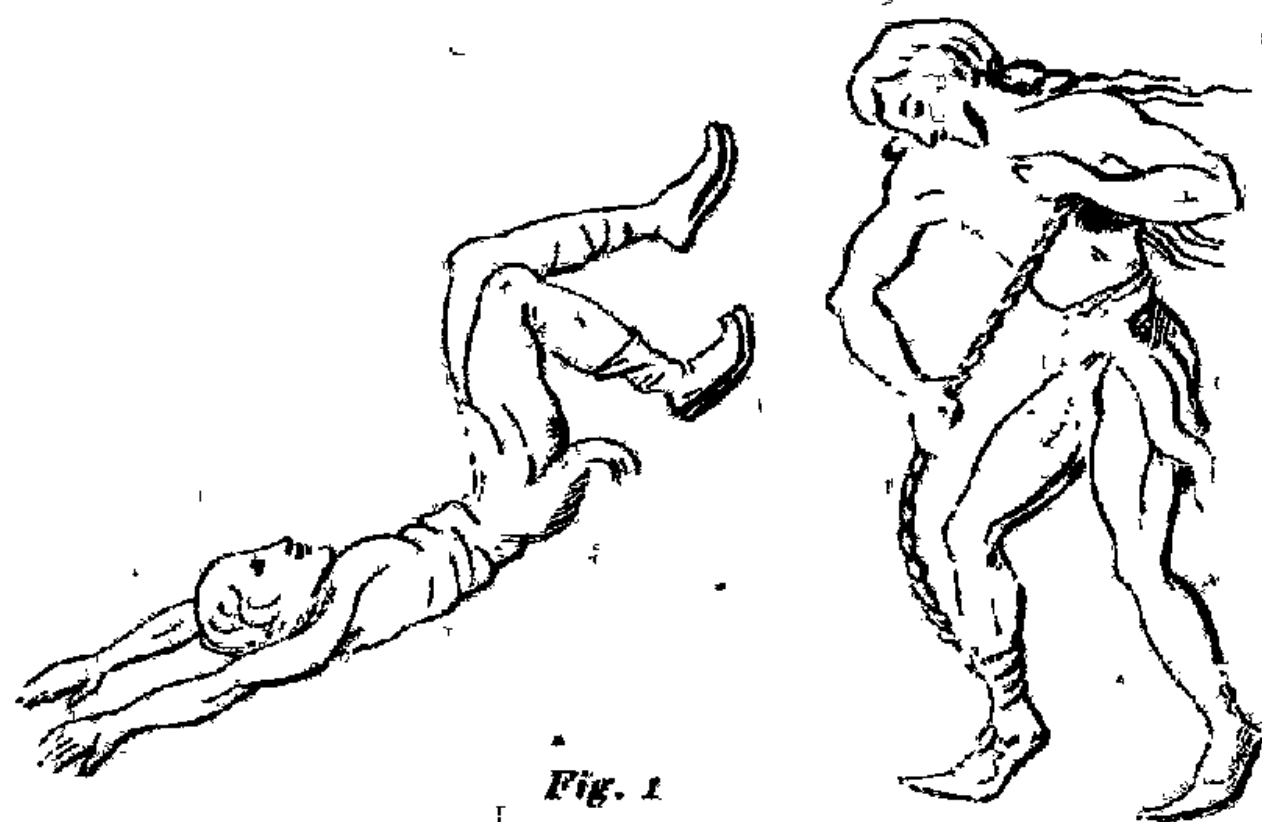


Fig. 1

ancêtre du *Kaunakès* décrit jadis par Léon Heuzey dans une dissertation remarquable (1), ou de la *phlocata*, portée encore de nos jours par les bergers de Grèce et de Turquie?

Même question pour la femme intaillée sur une cornaline également trouvée à Vaphio (*fig. 2*).

Une idole de bronze trouvée à Tirynthe (*fig. 3*) est vêtue d'un pagne triangulaire, tombant par derrière et ramené par devant, entre les jambes, pour venir s'attacher à la ceinture. Il existe une analogie frappante entre ce vêtement et celui représenté sur un bronze phénicien (*fig. 4*) conservé au musée du Louvre. Ici, le pagne, de peau velue ou d'étoffe à franges, est formé d'une longue bande entourant plusieurs fois les reins et les hanches du personnage, avant de venir se fixer antérieurement à la ceinture.

Ce genre de vêtement, rudimentaire, est apparenté à la *schenti* égyptienne.

— Beaucoup de figures trouvées portent un vêtement déjà plus compliqué, évidemment formé de pièces cousues l'une à l'autre, et absolument assimilables à nos modernes caleçons de bains. Voir, indépendamment d'un grand nombre d'autres spécimens, les chasseurs de lions



Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4

(1) Léon Heuzey : *Une étoffe chaldéenne*. Voir *Revue archéologique*, troisième série, vol. 9, 10. 1887.

(fig. 5) gravés sur un poignard trouvé à Mycènes ; — l'idole de bronze (même provenance) ; (fig. 6) — le porteur de vase, peinture murale découverte à Cnossos (fig. 7).

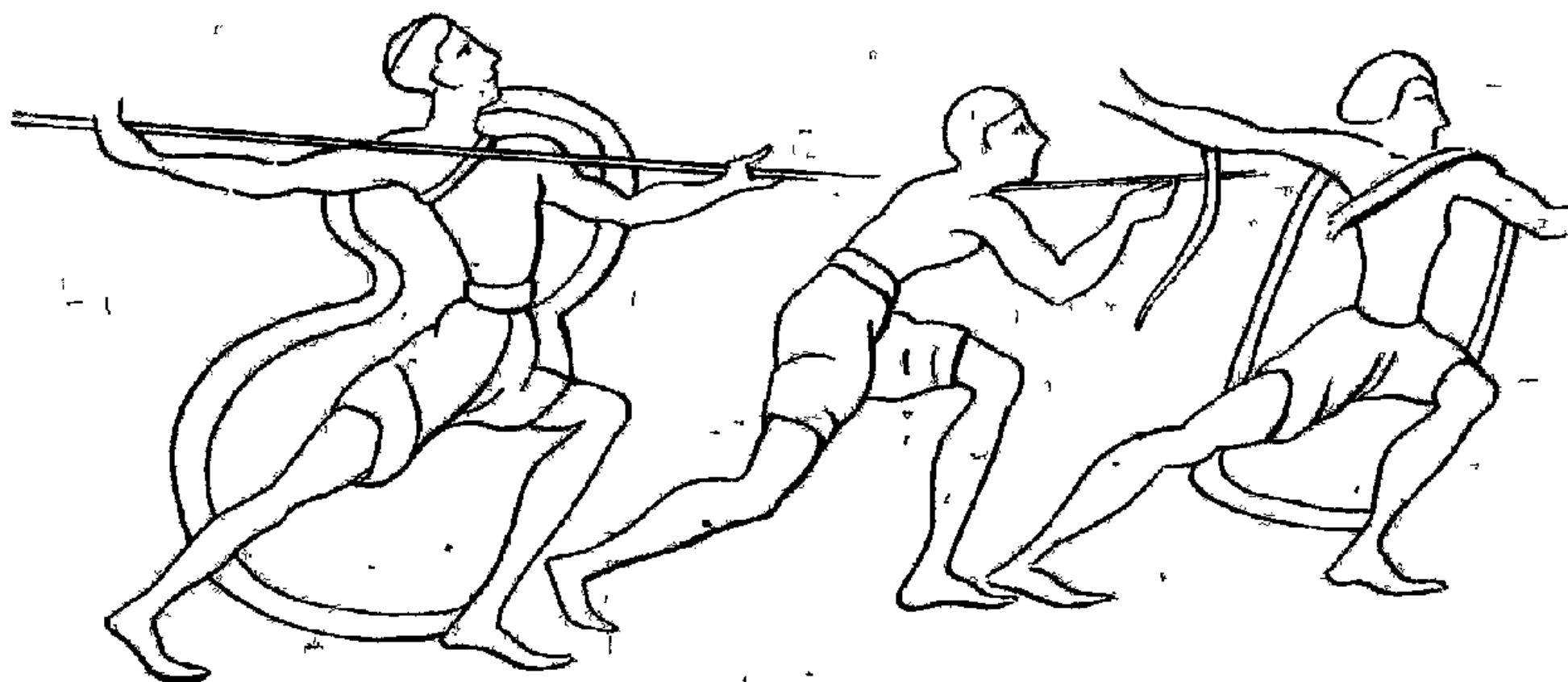


Fig. 5

Bon nombre de ces caleçons offrent une singularité. Ils se terminent au bord inférieur, celui qui enserre la cuisse, par un ou plusieurs bourrelets saillants. Tels sont ceux représentés sur une hématite intaillée (fig. 8) sur un prisme d'or (fig. 9) — et sur un chaton gravé trouvé à Salonique (fig. 10).

Que peuvent être ces bourrelets ? S'il n'y en avait qu'un, l'explication viendrait d'elle-même : il serait formé par le retroussis du bord inférieur de l'étoffe. Mais il y en a souvent deux, parfois même trois ! — Ces saillies seraient-elles formées par des boudins de cuir ou d'étoffe rembourrée, cousus sur le vêtement, et formant, de même que la ceinture épaisse, un rudiment d'armure défensive ? Nous livrons l'hypothèse à tout hasard.



Fig. 7

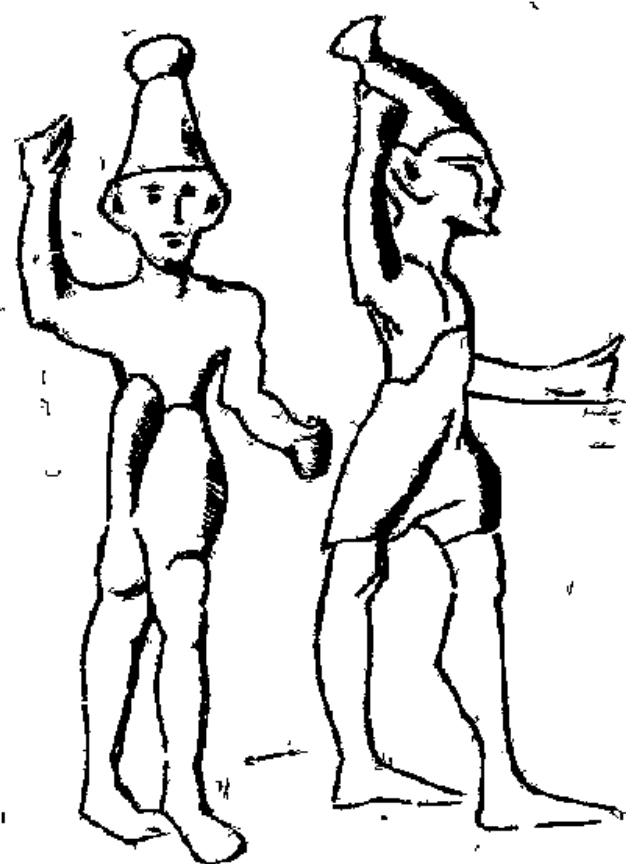


Fig. 6

En voici une autre. Le bord du caleçon serait-il orné, comme beaucoup d'autres vêtements que nous verrons bientôt, de rangs de galons ou de franges superposés, auxquels seuls l'exigüité et l'imperfection du travail donnent cette apparence de bourrelets saillants ?

Enfin le vêtement serait-il entièrement en peau, rasée et épilée, mais de façon à réserver le poil par places, formant des dessins ou des

zones ? Ce genre de décoration est encore de mode aujourd'hui chez des peuples où la peau forme le principal élément du vêtement. Et cette décoration prête à des effets magnifiques (1).

A remarquer, dans le dernier exemple, les cordons à glands qui

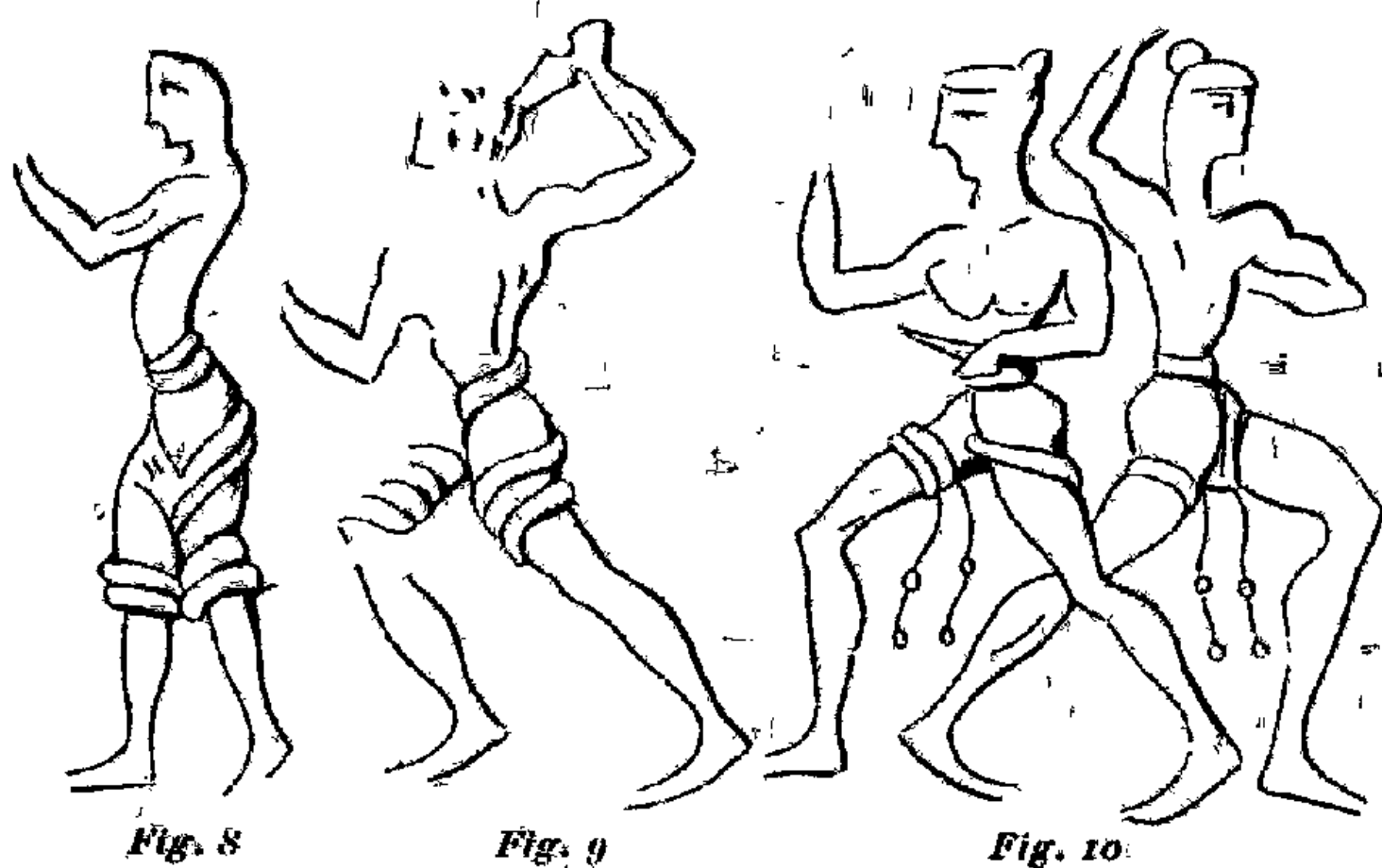


Fig. 8

Fig. 9

Fig. 10

tombent des bourrelets, et qui doivent avoir servi à les serrer. Des cordons de même aspect sont figurés au bas du caleçon et à la ceinture du type de l'Asiatique (*Aamou*) (fig. 11), représenté dans les peintures du tom-

beau de Menephta I^{er}, à Biban el Molouk.

Quand le morceau d'étoffe habillant les reins, au lieu d'être un triangle ou une bande, est un carré ou un rectangle, il offre l'apparence d'un petit jupon, dont les bords verticaux, au lieu d'être rejoints, viendraient se recouvrir (tel le *Kilt* écossais). L'exemple en est donné dans une peinture égyptienne de Kurnet-Murrai, près de Thèbes, où des serviteurs (fig. 12) sont tous vêtus de cette façon.

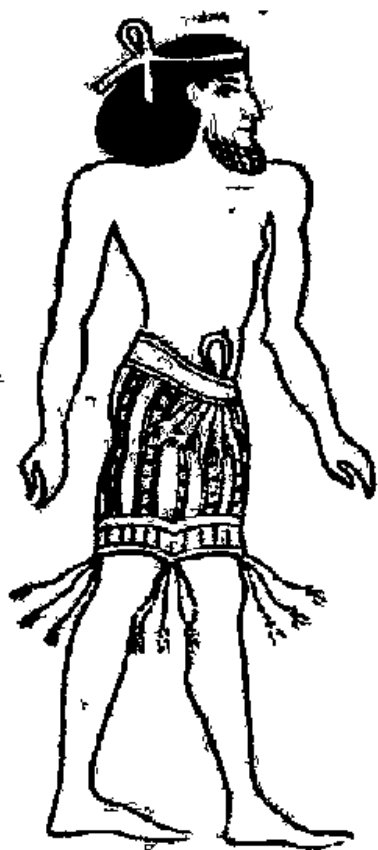


Fig. 11

Les peintures du tombeau de Reckmara, comte et préfet de Thèbes (2) sous le pharaon Thoutmès III (1550-1500 environ), représentent, entr'autres sujets, la perception du tribut par les fonctionnaires royaux. Parmi les tributaires, qui apportent des présents variés, figurent seize personnages, qui, suivant

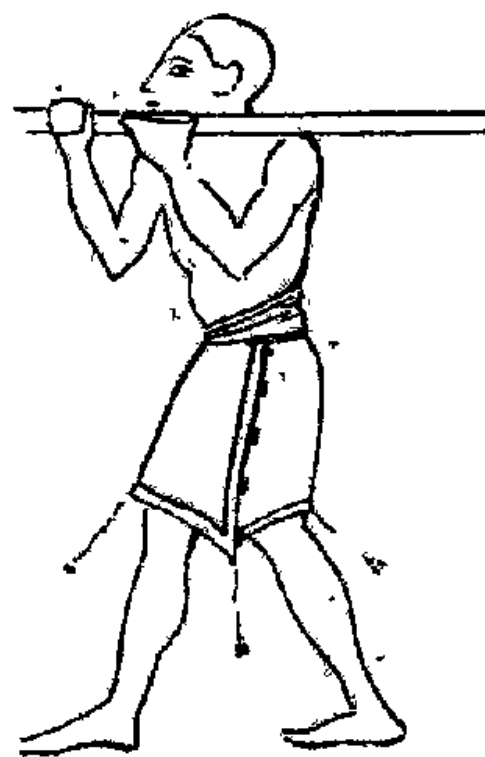


Fig. 12

l'inscription hiéroglyphique, représentent « les princes de Phénicie ».

(1) Voir, au Musée du Trocadéro, le mannequin habillé : « Marchand yakoute en costume d'hiver » rapporté par la mission Joseph Martin.

(2) Voir dans les Mémoires de la mission archéologique française au Caire. Tome V. Philippe Virey : *Le Tombeau de Reckmara*.

et des *Iles qui sont au milieu de la Grande-Verte* ». Ces seize envoyés (*fig. 13*), sont tous vêtus d'un jupon court et croisé, avec long bout de ceinture formant pendentif, et de hauts brodequins à lanières. Jupons et brodequins sont de riche apparence, et brillent de tons multicolores.

Champollion (tome 2, *fig. 191*) donne la figure d'un de ces personnages, et, suivant sa coutume quand il doute, présume qu'il représente un « asiatique ». D'après des documents plus récents, c'est plutôt le type du *Kafit*, peuple que l'on a identifié avec le Phénicien proprement dit, mais qui, suivant G. Maspero et autres égyptologues, doit être reporté soit en Cilicie, soit plutôt dans les îles de Chypre, de Crète, de Rhodes, de l'Archipel..., autrement dit dans celles de la *Grande Verte*, citée par le texte égyptien, et qui n'est autre que la Méditerranée! Nous pouvons donc hardiment nous emparer du Kafit, et le ranger parmi nos insulaires égéens.



Fig. 13

Il est une autre peinture égyptienne qui est universellement connue : tous les égyptologues l'ont reproduite, en la donnant comme représentant « l'arrivée d'une famille asiatique en Égypte ». Champollion seul, et rompant cette fois avec sa coutume (signalée tout à l'heure) de qualifier d'asiatique tout ce qui est douteux, intitule comme

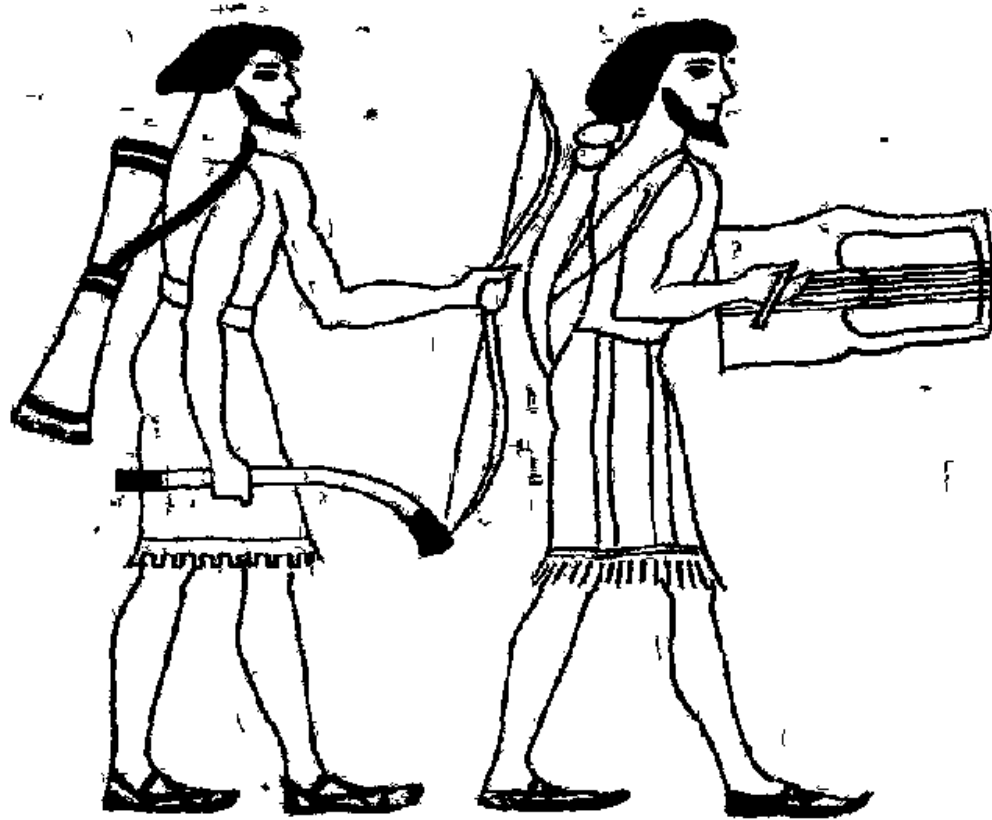


Fig. 14

suit la planche qu'il en donne (1) :
« *Quinze prisonniers étrangers, hommes, femmes et enfants, de race blanche, le nez aquilin, ayant la physionomie, le costume, la pique et la lyre DES GRECS.* »
(*fig. 14*)

Cette opinion que Champollion (ici précurseur de Schliemann) émettait dès l'an 1836, est de la dernière importance pour l'étude que nous poursuivons en

ce moment. Et je serais d'avis de donner la même origine à trois

(1) Champollion. Tome IV, planche 261.

personnages donnés par Lepsius (*fig. 15*) et provenant, eux aussi d'ailleurs, de Beni-Hassan. — Même coiffure, même barbe en pointe, même absence de moustaches que dans la figure précédente (détails qui tous — nous le verrons au cours de notre étude — sont de caractère égéen. — Les personnages des deux tableaux, pour tout vêtement, portent la petite jupe, généralement décorée, rayée ou frangée, tout comme celle du Kafit, citée plus haut.



Fig. 15

Manteaux

Sur un fragment de vase d'argent trouvé à Mycènes, et où se trouve représenté, avec une remarquable fougue dans les mouve-



Fig. 16

ments (1), un combat sous les murs d'une ville (*fig. 16*), deux personnages, accoutrés de même, regardent la bataille sans y prendre part. Ils portent un manteau qui descend jusqu'au genou, et dont le bord supérieur, dont les extrémités se rejoignent et sont fixées sur l'épaule droite, passe sous le bras gauche, laissant celui-ci dégagé. Ci-contre, grandi, un des deux personnages. (*fig. 17*)

Comparons l'aspect de ce vêtement avec l'aspect du Pan (*fig. 18*) représenté sur une poterie (brisée, hélas!) et trouvée par Schliemann,

à Tirynthe. — Ils offrent une frappante analogie, non seulement entr'eux, mais encore avec de nombreuses figures des monuments égyptiens.

(1) Cette fougue (dont nous reparlerons) se retrouve et se constate dans tous les monuments figurés de l'art préhellénique.

Celles que voici proviennent du Grand Spéos d'Ibsamboul, bâti par Ramsès II, de 1330 à 1260 av. J. C. — Les personnages sont identifiés,



Fig. 17

et sont des *Khiti* (Hétéens ou Hittites) (1) — ce qui n'enlève rien à la ressemblance de leurs manteaux avec ceux du vase de Mycènes et de la poterie de Tirynthe. Hétéens et Égéens, qui ont été en contact, ont pu porter un manteau d'une même forme, laquelle se rencontre encore, et à profusion, sur une autre peinture égyptienne, provenant du Ramesséion de Louqsor. (2) (fig. 19-20).

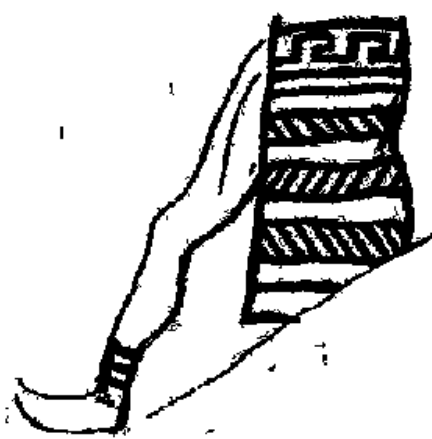


Fig. 18

Enfin, et ceci nous paraît probant, dans les peintures déjà citées du tombeau de Menephta Ier (3) à Biban el Molouk, et représentant les races d'hommes connues des Égyptiens, est figuré plusieurs fois « l'Européen » *Tam-hou* (4) (fig. 21).

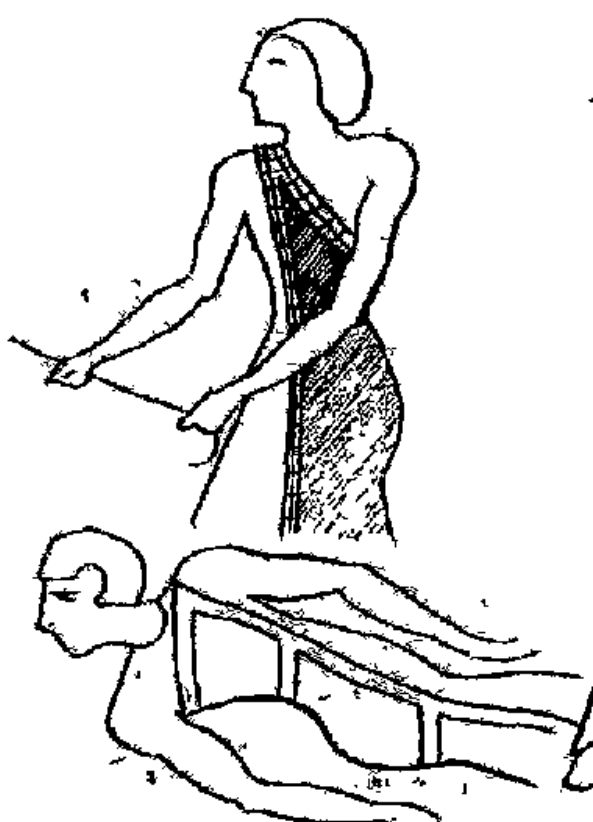


Fig. 19

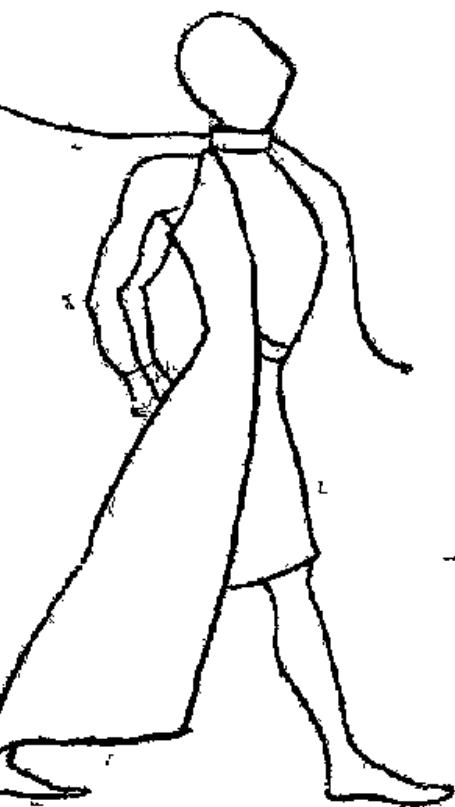


Fig. 20



Quicherat, dans son *Histoire du Costume de France* — 1875 —

(1) Ce peuple habitait les gorges du Taurus et le pays qui, plus tard, fut appelé Cappadoce. — Il s'étendit à un moment donné sur toute la vallée de l'Oronte, et jusqu'à la frontière d'Assyrie et de Chaldée.... D'après Wilkinson (*The ancient Egyptians*, 1878), ils seraient d'origine scythe, et une de leurs tribus, ayant fait route vers le Sud, se serait fixée dans les montagnes à l'Ouest de la Mer morte. Ils guerroyèrent longtemps les Égyptiens, avec lesquels ils finirent par faire alliance, précisément sous le règne de Ramsès II.

(2) Voir Champollion. Tome IV, planches 328 et 329.

(3) Menephta (1260-1230), treizième fils et successeur de Ramsès II. Quelques-uns croient que c'est le pharaon de l'Exode. C'est sous son règne que les annalistes égyptiens parlent des « Aquaiousha » (Achéens) venus de la mer.

(4) Voir plus loin, page 92, fig. 23, « l'Asiatique » Aamou.

reproduit l'une des figures et l'accompagne de la description suivante :



Fig. 21

« C'est le Celte primitif, à la peau blanche et aux yeux bleus. Sa chevelure est tirée du front sur la nuque : elle est renfermée dans une sorte de sachet sur lequel sont cousus des rangs de perles, de petites coquilles, ou de grains végétaux. Deux nattes soigneusement tressées sortent de cette enveloppe à la hauteur des tempes, et descendent le long des joues. La couleur des cheveux est tantôt blonde, tantôt rouge. L'ornement de la tête est complété par deux plumes, couchées en sens inverse sur le sommet du crâne. Pour tout vêtement, le Tam-hou porte un manteau attaché sur l'épaule gauche et percé d'un trou par lequel sort le bras droit. Sous ce manteau se montre une ceinture formée de plusieurs cordelettes. Le buste et les membres, entièrement nus, sont tatoués.

« L'art du tissage fut pratiqué par ces barbares. Leur manteau a l'apparence d'un lainage à dessins figurant soit des mouchetures, soit des rinceaux en feuilles de fougère, et la preuve que cette décoration ne résultait pas d'une application de couleurs, c'est qu'elle est la même à l'envers et à l'endroit. »

Cette description est absolument exacte, et la remarque qui la termine, au sujet de l'art du tissage, absolument ingénieuse. Une seule chose nous stupéfie chez l'auteur : c'est d'avoir vu dans la figure la représentation d'un « Celte », — C'est, nous paraît-il, aller trop loin ! Les Égyptiens n'ont pu, à cette époque reculée, avoir eu de relations aussi occidentales ! Les Européens qu'ils connaissaient — et qu'ils ont représenté par leur Tam-hou ci-présent — devaient être des Crétois, des habitants des îles de l'Archipel, peut-être déjà du Péloponèse et même du sud de l'Italie (1), savoir : précisément les Égéens et Achéens dont nous nous occupons.

Si maintenant nous examinons la forme du manteau porté par le Tam-hou et des figures qui l'ont immédiatement précédé, nous y retrou-

(1) Les « Toursha », qui, sous les règnes de Ramsès II, de Ménéphtha I^{er} et de Ramsès III, ne cessèrent de harceler les côtes d'Égypte, sont les *Tyrsènes* ou *Tyrrhéniens*, ancêtres des Étrusques, et qui conjointement avec les Sicules, les Liburnes, les Vénètes, les Osques, les Sabelles, et autres, occupaient la Sicile et la Péninsule italique. Or, tous ces peuples sont d'origine pélasgique.

vons celle de la *peau d'animal* (fig. 22), le manteau primitif, dont la tradition se conservait, et dont les mouchetures mêmes sont souvent imitées sur l'étoffe.

Revenons au tableau déjà cité par Champollion comme représentant des Grecs, et dont nous vous avons montré deux personnages vêtus de jupons courts (1). En voici d'autres, hommes et femmes (fig. 23), couverts d'un vêtement qu'à première vue l'on serait tenté de prendre pour une sorte de tunique ne couvrant qu'une épaule et laissant l'autre à découvert (comme plus tard l'*eteromaschalos* des Grecs classiques ou l'*exomis* des Romains). Il n'est, du reste, pas impossible qu'il en soit ainsi.



Fig. 22

Fig. 23

Mais remarquons bien le personnage qui, dans l'original, marche en tête et se penche pour s'occuper d'une chèvre (non figurée ici). Son vêtement semble s'être détaché, et les bouts supérieurs, qui dans les figures précédentes recouvrent l'épaule gauche, tombent librement. Or, toute la portion du vêtement qui, sans cette chute, viendrait recouvrir le côté gauche du corps — dont, notons-le bien, nous ne voyons que le côté droit — forme un *bord libre, bordé et frangé*.

Nous en concluons qu'au lieu d'être une *tunique*, le vêtement pourrait fort bien être une réduction du modèle de *manteau* précédemment étudié.

(A suivre.)

(1) Voir ci-dessus, page 88, fig. 14.

Matériaux pour l'Histoire du Costume

Les artistes, peintres ou sculpteurs, les costumiers ou dessinateurs de costumes pour le théâtre, soit qu'ils aient à se servir de costumes anciens authentiques, ou de costumes reconstitués, soit qu'ils aient à en créer de toutes pièces, ont beau avoir entre les mains des vêtements bien faits, ils ne peuvent en rendre le caractère s'ils n'ont pas étudié les textes anciens et su regarder comme il faut les documents contemporains.

On croit généralement que l'aspect extérieur suffit. De célèbres chanteurs de l'Opéra, sous une toge antique, trouvent suffisant de relever un peu haut le bord de leur pantalon. Cependant un costume n'a son caractère que lorsque les dessous sont exacts. Un pourpoint Henri IV n'aura la tournure du temps que si le haut de chausses renforcé de ses bourrelets de plis y est lié par des aiguillettes. Un justaucorps de la Régence prendra un air carnavalesque s'il a des manchettes de dentelle cousues au revers des manches et si un faux jabot remplace la chemise bien faite. Une robe de femme du temps de Louis XIII sentira le bal costumé sans le busc et le vertugadin, de même qu'une toilette Louis XIV ou Louis XV, sans le corps à baleine. On tend toujours à habiller les personnages des temps passés à sa propre mode, comme jadis. Mais jadis, les erreurs étaient dues à l'ignorance et à la naïveté. Quand l'on voulait représenter des figures de l'antiquité on croyait avoir fait le nécessaire en les affublant des modes de ses grands parents. Il faut donc savoir lire les vieilles gravures, les regarder à la loupe et noter toutes les particularités qui peuvent mettre sur la voie parfois obscure des façons anciennes de s'habiller.

A diverses époques il arriva que le vent de la mode tourna aux vêtements mal ajustés, taillés avec un art spécial pour faire des plis. L'écueil qu'il faut éviter lorsqu'on traite ces époques est donc de

reconstituer des costumes allant bien, puisqu'ils n'allaient bien que lorsqu'ils allaient mal.



Fig. 1
VESTE
d'après les *Figures de Modes*
Eaux-fortes de Watteau



Fig. 2
VESTE
d'après le même



Fig. 3
VESTE DU TEMPS DE LA RÉGENCE,
LACÉE DANS LE DOS
Dessin d'après nature

Dès que, avec l'autorité du Grand Roi, le poids des modes rigides eut cessé de peser sur la cour, le débraillé s'installa en maître. Regardez

les hommes des estampes de Watteau, je dis ceux habillés à la mode du temps et non ceux vêtus de ces costumes de fantaisie qui n'ont jamais été portés que dans la féerique imagination du grand artiste. Une veste qu'à tort beaucoup nomment gilet, la veste à manches justes, déformation du pourpoint devait, selon la mode, faire des plis en biais. Les vestes



Fig. 4
POURPOINT OUVRANT DANS LE DOS
Figure tirée
de *La Blaque judiciaire*
Gravure anonyme, 1640



Fig. 5
POURPOINT OUVRANT DANS LE DOS
Figure tirée de
La Conclusion de la Paix
de Breda et Roman de Hooghe
1667

allant à toutes les tailles étaient lacées dans le dos ainsi qu'il arrivait fréquemment aux pourpoints dans la première partie du dix-septième

siècle. On boutonnait sur le bas-ventre trois ou quatre boutons. Les autres boutonnieres étaient, ou simulées, ou absentes, sauf une, et



Fig. 6
COLS DE FRACS ET REDINGOTES
Tirés d'estampes de Debucourt

pas toujours, sous le menton. Le bâillement de la veste laissait s'épanouir le linge de la chemise de dessus, la dentelle du jabot, souvenir de la jeunesse de Louis XIV, où, après Richelieu, l'on avait senti aussi le besoin de faire bouffer son linge. J'ai dit chemise de dessus car l'on portait par dessous une autre chemise plate, ou gilet

de flanelle, etc..., de même qu'en hiver on se garnissait la jambe de plusieurs paires de bas.

A l'autre extrémité du dix-huitième siècle, sous le Directoire, les habits et fracs des élégants étaient

garnis d'un col qui devait bâiller derrière la nuque, faisant un fort vilain pli en dessous, tandis que les culottes et les bas devaient être tendus à se rompre. On était loin des bas de la jeunesse de Louis XIV qu'il était séant de porter plissés des chevilles aux genoux et comme on dit, en tire-bouchons.

Pour les toilettes si variées que nous montrent les gravures de modes de la fin de Louis XVI par Leclerc, Watteau fils, etc..., ce serait une erreur de croire que les corsages de robes devaient s'ajuster sur le corps à baleine. Au contraire ce devait être vague, chiffonné, cela aussi, devait aller mal pour aller bien. Ces gravures enluminées valent cher. On se pâme d'aise également devant toutes, car ce genre est à la dernière mode. Il se peut demain que l'on trouve cela affreux.

Fig. 8

CORSAGE AJUSTÉ
La prudente Amazone
en costume au Grand Figaro
par Watteau fils



Fig. 7
BAS PLISSÉS
Louis XIV recevant la reine
de Suède
Gravure anonyme, 1686

Du reste, même au commencement du règne, le devant du corsage



de robe dont les pattes de toile étaient lacées sur le corps à baleine restait fort peu ajusté, les deux devants se joignant par des agrafes, parfois par des épingles. Les Moreau le jeune du *Monument du Costume* en donnent la preuve.



Fig. 9
LE MANTEAU SUR L'ÉPAULE
Portrait de Claude Deruet, par
Callot, 1672

Presque toujours, lorsqu'on représente un personnage du temps de Louis XIII, soit en peinture, soit au théâtre, avec son manteau campé sur l'épaule, on n'hésite pas sur la manière de l'y faire tenir en équilibre : on coud au pourpoint des portes d'agrafes placées l'une sur une épaule, l'autre sous une omoplate et des agrafes cousues sous le col du manteau viennent s'y introduire, ou bien le manteau muni de cordons à houpettes est mis en biais, les cordons se nouant sur la poitrine, en bandoulière. Prenez les Callot, les Abraham Bosse, les portraits du temps, cherchez agrafes et cordons. Vous ne trouverez pas d'agrafes, mais vous verrez en tout un bout de cordon sortant derrière l'épaule par dessus le col du manteau.

L'on dira que ce manteau devait bien tenir de quelque façon puisqu'un acteur ou un modèle qui le porterait ainsi en bravoure, sans attache, le verrait glisser à terre en un instant.

La façon de faire tenir son manteau en lui conservant sa mobilité, le jeu de va-et-vient, soit qu'il pendit entre les deux épaules, soit qu'il couvrit l'une, découvrit l'autre et se tint de biais en travers du dos était le plus souvent celle-ci : Les cordons cousus sous le col à quelque distance des extrémités comme les présente la figure 10 en A, A'



Fig. 10
FAÇON
DONT LES CORDONS
SONT TENUS SOUS LE COL

étaient passés autour des épaules soit par dessus, soit par dessous, le long du bourrelet du pourpoint pour se rejoindre dans le dos sous les omoplates où ils se nouaient.

La figure 11 explique cette façon d'attacher (le manteau étant supposé transparent).



Fig. 11
SCHÉMA DE MANTEAU
PORTÉ EN BIAIS

Parfois les deux cordons se nouaient autour d'une seule épaule ainsi que le montre la figure 12, le manteau restant flottant était maintenu

et drapé à volonté par la main du côté libre. En ce cas les cordons étaient visibles. Dans les figures 14 et 15, d'après Saint-Igny, un bout



Fig. 12
SCHÉMA DE MANTEAU PORTÉ
SUR L'ÉPAULE GAUCHE

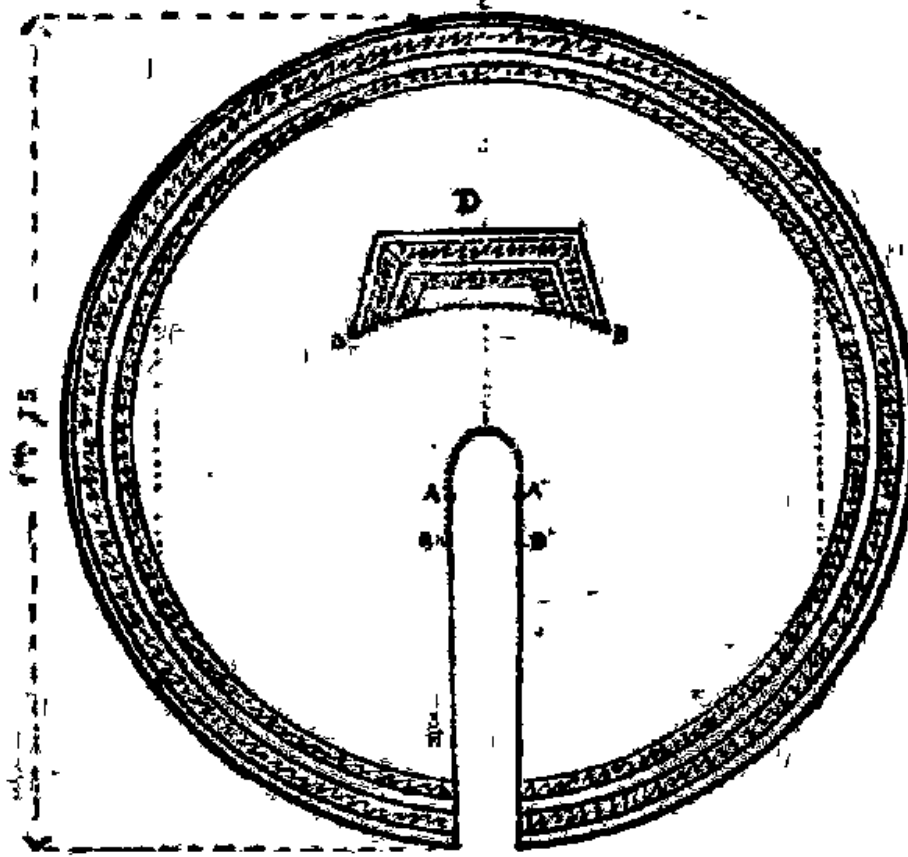


Fig. 13
PATRON DE MANTEAU, LE COL ÉTENDU À PLAT
AU-DESSUS DE SA PLACE

du cordon est rejeté par dessus le col du manteau, dans la figure 16 les deux bouts paraissent.



Fig. 14



Fig. 15



Fig. 16

MANTEAU VU DE DOS, DE FACE ET DE PROFIL (d'après Saint-Igny)

Il arrivait aussi que, bourgeoisement, on liait son manteau autour du cou ainsi que le montre la figure 17 et comme on put le-

faire sous Louis XIV, le cordon étant alors dissimulé sous le vaste rabat.

Du reste, la place exacte des attaches ne suffit pas à donner son caractère au port d'un manteau. Il faut avoir l'habitude de ce vêtement,



Fig. 17
 PORTRAIT
 DE PIERRE SCHRIVER DE HARLÉM
 par Soutmann, 1849
 (les cordons cousus sous le col
 du manteau)

savoir le draper, le rejeter, agir et se mouvoir avec aisance, et plus ses dimensions sont restreintes, plus la chose est difficile. La nature de l'étoffe, son poids ont ainsi une grande importance.

Une erreur est souvent commise sur la façon dont, au dix-huitième siècle, les femmes retroussaient leurs robes. Les robes qu'on est convenu de nommer « à plis Watteau », quoique Watteau ne soit pour rien dans l'invention de cet ajustement, se relevaient dans le dos par des liens, des aiguillettes, dont deux, cousus en dessous à cinquante centi-

mètres du bas de la traine, se reliaient à deux autres correspondant et cousus à la hauteur de la taille. C'était le relève-jupe. Mais sur les côtés, point de liens. Avec des épingles on eût déchiré l'étoffe. On passait simplement le pan de la robe par la fente latérale, la poche, l'ancien amigaut moyen âge et on faisait ainsi ressortir plus ou moins d'étoffe selon qu'on se retroussait plus ou moins.

Dans les mémoires de M^{me} d'Épinay, au chapitre IV, en 1749, M^{lle} d'Ette trouve dans sa chambre M^{me} d'Épinay « échevelée, sa robe retroussée dans ses poches et assise sur la fenêtre. »

Il n'y a du reste qu'à regarder les estampes anciennes, Chardin, Eisen, Moreau le jeune fournissent de multiples exemples et je ne sais vraiment pourquoi, lorsqu'on reproduit des scènes des temps passés (ce à quoi rien n'oblige), on se croit autorisé à affubler les gens à sa fantaisie sans se préoccuper de l'exactitude archéologique. On n'oserait représenter François I^{er} avec un nez retroussé, Louis XIV avec de la barbe et Napoléon avec des cheveux frisés. Pourquoi ne pas avoir la même conscience quand il s'agit de vêtir les personnages ? C'est que, d'abord, on ne sait pas; on trouve trop long d'apprendre, on hésite à faire des recherches, et les ouvrages de costumes, en vous donnant des images plus ou moins bien comprises par les dessinateurs, ne les accompagnent guère que de considérations vagues, de phrases littéraires

ou de descriptions puériles. Il faudrait chercher dans les bibliothèques des ouvrages dont on ignore même les titres et pour la recherche desquels on n'est pas guidé suffisamment. Craignant de s'embrouiller,



Fig. 1
ROBE RETROUSSÉE
DANS LES POCHES, VUE DE PROFIL,
Le Négligé, par Chardin



Fig. 19
ROBE RETROUSSÉE
DANS LES POCHES, VUE DE DOS
« La Nouvelle Héloïse »
de Moreau le jeune



Fig. 20
ROBE RETROUSSÉE
DANS LES POCHES, VUE DE FACE
« La Nouvelle Héloïse »
de Moreau le jeune

de perdre son temps, on prend philosophiquement son parti en se disant : « Après tout, qui s'en apercevra ? les autres n'en sauront pas plus long que moi ». Et l'on se fie à un ignorant loueur de costumes. C'est à cela que nous voulons remédier. Si, comme nous en avons le ferme espoir, nous pouvons arriver dans un avenir plus ou moins proche à créer ce Musée du Costume que nous nous sommes donné pour mission de constituer, on trouvera là les objets, les preuves, les documents, les renseignements réunis et il ne sera plus permis de faire, par négligence, des erreurs dont chacun pourra alors s'apercevoir facilement.

Planches hors texte

L'éventail reproduit dans la planche ci-jointe fait partie, comme les accessoires de toilette que nous avons donnés dans le dernier numéro du bulletin, de la merveilleuse collection de M. Bernard Franck, notre collègue, qui a bien voulu permettre de reproduire quelques-uns des objets dont regorgent ses nombreuses vitrines. Nous ne pouvons, faute de place, parler comme il le faudrait de cette considérable collection qui prouve une sûreté de goût, une patience dans les recherches, une méthode dans le classement dont sont frappés tout d'abord les heureux visiteurs de ce véritable musée. Dans les vitrines sont les montres, les châtelines, les boîtes à musique, les hochets, les étuis, boîtes à poudre et à fard, objets de toilette et de poche, les éventails; aux murs une collection unique, je crois, de miniatures : portraits de personnages célèbres, de militaires français puis étrangers, dont beaucoup signés de grands noms sont de fort belles œuvres, tous des documents précieux au point de vue histoire et au point de vue costume. Puis viennent les armes curieuses, les vêtements militaires historiques, les coiffures du temps de l'empire, les hausse-cols et plaques de shakos, les gravures, tableaux, estampes, livres rares, etc...

L'éventail que nous reproduisons est peint sur parchemin, d'un dessin un peu naïf et néanmoins intéressant en ce qu'il nous donne sur le costume féminin de la fin de Louis XVI des détails précis. Les chapeaux sont exactement ceux qu'on a portés dernièrement, ce qui prouve une fois de plus combien les innovations sont des imitations. La monture de nacre est finement ajourée et gravée. Des rehauts d'or de divers tons accentuent les reliefs sans exagération en donnant aux panaches et aux brins une légèreté riche et bien harmonisée avec les tons de la feuille.

Dans la seconde planche sont des vestes de la première partie du dix-huitième siècle.

Celle qui est placée en haut, vue de face, appartient à M. Paul Hébert. Elle date de la Régence; elle est en belle soie rouge orangé. Les broderies multicolores en soie, qui sont d'une conservation parfaite, sont comme appliquées sur un large fond de broderie d'or. L'harmonie des couleurs est de toute beauté. Le dos ouvert et garni d'œillels pour les lacets est de même soie et se termine par des pans brodés de même que les devants, mais sans fond d'or. Malheureusement, les manches manquent. Or, les vestes en avaient toujours, au moins jusque vers 1760. Les spécimens anciens que l'on trouve ont presque toujours passé par le théâtre. Les acteurs arrachent les manches qui les gênent et se servent souvent de la broderie qui en garnit les extrémités pour ajouter à ces vestes du temps de Louis XV des cols droits fin Louis XVI. C'est ce qui s'appelle, au théâtre, donner du caractère aux costumes.

— La veste de profil, dans le bas à gauche, époque Régence, collection Leloir, est en soie lilas, brodée d'or et d'argent en large bordure et en semis de fond. Les manches ont les bouts brodés. Lacée dans le dos, qui est de soie lilas, elle n'a pas de broderie sur les pans de derrière.

— Celle du milieu, de 1750 environ, même collection, est en velours de Gênes cramoisi, sur fond de satin crème. Les devants seuls sont intéressants, elle n'a ni ses manches, ni son dos anciens.

— La quatrième, même collection, est en faille blanche, coupe droite, c'est-à-dire du commencement de Louis XV. Elle est très richement brodée de fleurs multicolores; le travail a été exécuté en Chine et le dessin en est très purement chinois. Le dos et les manches sont de laine blanche. Il n'y a pas, ou plus, de pans brodés dans le dos qui est lacé. Les bouts de manches sont brodés. La doublure en serge de laine recouvre une épaisse garniture des devants en étoupe.

— Des deux devants de corps placés en haut de la planche, collection Leloir, celui de gauche est fait d'une broderie d'or à jour, représentant des tiges de fleurs enlacées, montées sur parties de tulle d'or et terminées par dix-sept fleurs de lisérons brodées en soie, les unes roses, les autres bleues. La broderie dépasse en haut le bord du corps pour masquer la naissance du huse mobile.

— Le devant de corps de droite est fait d'une broderie d'or sur soie blanche, le tout appliqué sur un faux devant baleiné de jonc.

Le Gérant : RICHET.



EVENTAIL LOUIS XVI

(COLLECTION BERNARD FRANCK)



VESTES DU COMMENCEMENT DU XVIII^e SIÈCLE
ET DEVANTS DE CORPS

(COLLECTION PAUL HÉBERT ET MAURICE LELOIR)

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

EXPOSITION DE 1909

Le Ministère des Beaux-Arts accorde à la Société de l'Histoire du Costume les salles du Jeu de Paume, sur la terrasse des Tuileries, côté nord, pendant le mois de mars et la première quinzaine d'avril 1909, pour y organiser sa première exposition rétrospective de l'Histoire du Costume.

La Commission d'organisation, composée de : MM. le comte de Cossé-Brissac, Edouard Detaille, Maurice Leloir, Marcel Le Roy-Dupré, Maurice Maindron, Gaston Manceaux-Duchemin, Louis Vallet, étudie toutes les questions intéressant le programme, le règlement et les moyens pratiques d'établissement de cette exposition.

Les sociétaires recevront d'ici peu une lettre leur donnant tous les renseignements nécessaires.

Le catalogue de ladite exposition devant être fort long à établir, les collectionneurs sont instamment priés de décider, dès maintenant, la liste des objets qu'ils comptent exposer et de la communiquer aussitôt que possible au Président de la Société.

SALON ET BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Les membres de la Société sont informés que l'inauguration du bureau et du salon mis à la disposition de la Société de l'Histoire du Costume, 55, rue du Faubourg-Poissonnière, aura lieu le dimanche 29 novembre 1908, de deux heures de l'après-midi à sept heures du soir. Une carte d'invitation est jointe au présent *Bulletin*.

Nous rappelons la note parue dans le *Bulletin* de juillet dernier portant que le bureau est ouvert tous les jours, sauf les dimanches et jours fériés, de dix heures du matin à midi et de deux heures à sept heures du soir, et que le salon de réunion sera mis à la disposition des membres de la Société les lundi et jeudi de chaque semaine, aux mêmes heures.

Les costumes et objets divers appartenant à la Société sont, dans ces locaux, exposés dans des vitrines. Les livres et gravures appartenant à la Société y sont également déposés.

Nous avons à déplorer le décès des sociétaires dont les noms suivent : MM. Chanvel-Bize, membre fondateur de la Société, maître des requêtes au Conseil d'Etat ; le comte Lepic ; Crouvezier, industriel ; Richard, collectionneur ; Albert Maignan et Wagrez, artistes peintres.

Dans sa dernière séance, le Conseil d'administration a admis, comme sociétaires, MM. Charles Masset, industriel; Salomon Reinach, membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain; Serge de Solomko, artiste peintre, de Saint-Petersbourg; André Cahard, artiste peintre, Maurice Gallois, industriel et Mihram Sivadjian, antiquaire.

DONS RÉCENTS

De Mme FINALY. — Costume de paysanne hongroise.

De M. LOVIER. — Une crinoline, second Empire.

De M. Maurice BORRET. — Costume de la cantinière des francs-tireurs de Châteaudun.

De M. VUILLIER. — Suite de gravures du XVIII^e siècle. — Costumes de Malte.

Notes explicatives des planches hors texte

Gants et Mitaines XIV^e à XVII^e siècle

(Collection FRANÇOIS FLAMENG)

1. — Gants de peau, brodés, XIV^e siècle.
2. — Gants de dentelle, XVI^e siècle.
3. — Gant à crispin, XV^e siècle.
4. — Gants de tricot de soie, brodés, XV^e siècle.
5. — Mitaines d'enfant, XVI^e siècle (Venise).
6. — Gants épiscopaux, commencement du XVII^e siècle.
7. — Mitaines de femme, XVI^e siècle (Venise).
8. — Crispin de gant, XV^e siècle.
9. — Gants à crispin, XVI^e siècle (Venise). (Ces gants sont entièrement maculés de sang.)
10. — Gant brodé, galonné et orné de bouffettes (vers 1580).
11. — Gants épiscopaux en tricot brodé, XVI^e siècle.
12. — Mitaines en tricot brodé, XVI^e siècle.

Habits et Armes d'Officiers de marine XVIII^e et XIX^e siècles

(Collection GUSTAVE BOURGAIN)

Habit de Commissaire de la marine, premier Empire (gauche de la planche). Drap bleu, cols et parements rouges, broderies argent, boutons métal, argent.

Habit de grande tenue, Chef de service de santé, premier Empire (milieu de la planche), drap bleu, cols et parements rouges, broderies d'or, boutons métal, or.

Habit de Cour, Officier supérieur de la marine, vers 1770 (droite de la planche), velours gris ardoisé, revers et parements amarante, broderies d'or, boutons brodés et pailletés d'or.

Poignard d'aspirant de marine, poignée noire, monture et chaînette dorées, fin premier Empire.

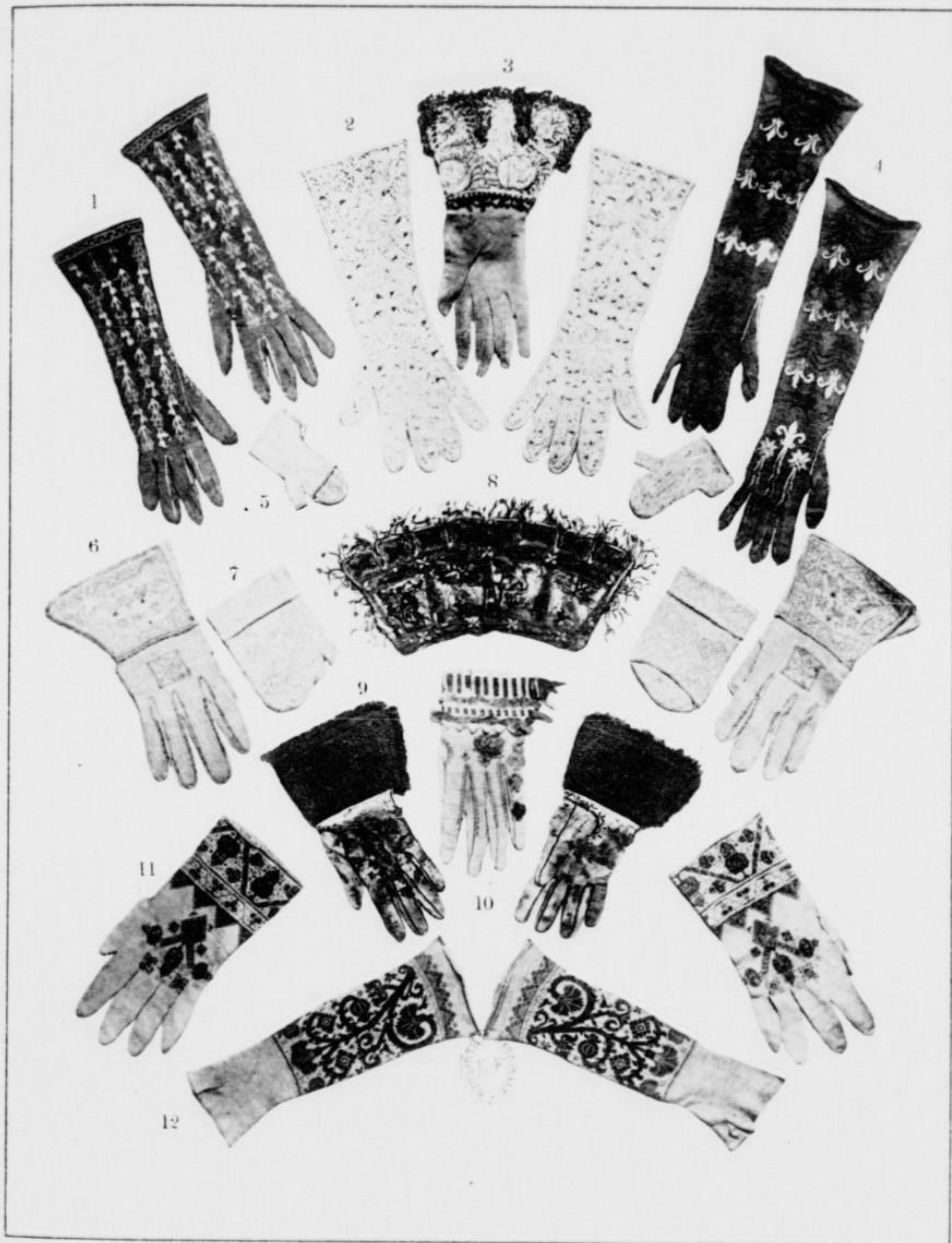
Épée de marine, Restauration (gauche de la planche).

Épée de marine, Directoire (droite de la planche).

Sabre d'officier de marine, avec sa dragonne, premier Empire.

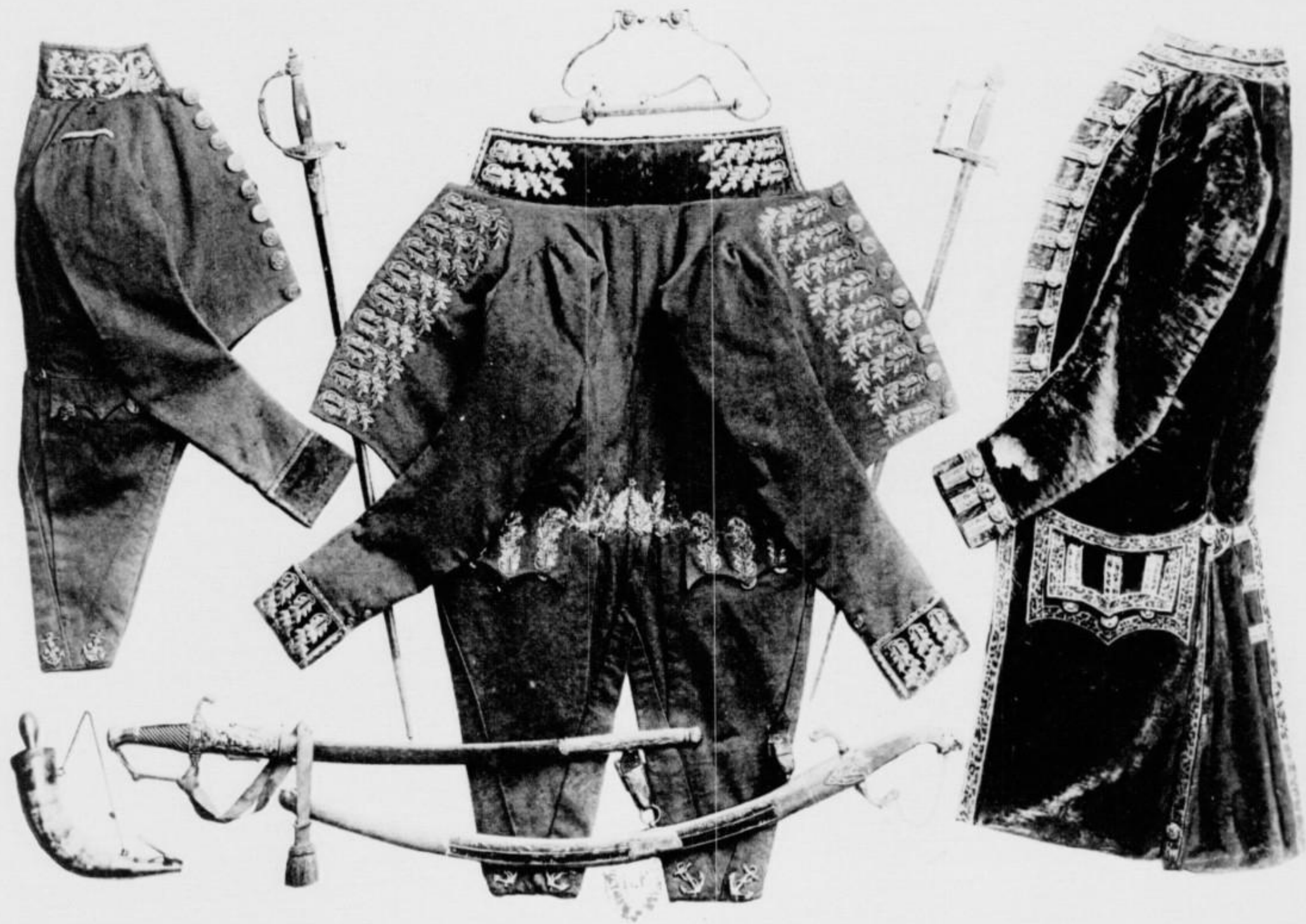
Sabre d'officier supérieur d'artillerie de marine.

Poire à poudre de canonier de marine, en corne.



GANTS DE SOIE ET DE PEAU, MITAINES
DES XV^e, XVI^e et XVII^e SIÈCLES

(COLLECTION FRANÇOIS FLAMENG)



HABITS ET ARMES D'OFFICIERS DE MARINE XVIII^e et XIX^e SIÈCLES)

(COLLECTION GUSTAVE BOURGAIN)

Les Accessoires du Costume

PARASOLS ET PARAPLUIES

Le parapluie est récent d'emploi, sinon d'invention, car ce n'est, en France, que sous le régime du Roy Soleil que, pour se préserver de la pluie, on songea à utiliser le parasol. C'est donc de celui-ci qu'il faut d'abord s'occuper.

Il remonte à la plus haute antiquité. Dans les religions bouddhique et djainique, le parasol joue un rôle considérable. Disposés par trois au-dessus de la figure, dans le sanctuaire ou ailleurs, « ces trois parasols, ordinairement de pierre, ont une signification symbolique et rappellent les royautés du ciel et du monde, et le règne du pur esprit. » (1)



Fig. 1



Fig. 2

PARASOLS ASSYRIENS
Bas-reliefs du British-Museum

En Chine, l'usage du parasol remonte à un temps immémorial.

Chez les Perses, les Assyriens, les Égyptiens, le parasol était un signe de dignité, comme l'est encore aujourd'hui celui de l'Empereur du Maroc.

(1) Maurice Maindron, *Revue des deux Mondes*, 1908, XLVI, p. 145.

Le roi d'Assyrie Nimroud est plusieurs fois représenté dans les bas-reliefs conservés au British Muséum, suivi d'un eunuque porte-parasol (*figures 1 et 2*). Xénophon mentionne cette ombre artificielle.



Fig. 3
PARASOL GREC (peinture de vase antique)

En Grèce, le parasol, *σκιῶν*, était formé d'une pièce d'étoffe ronde, parfois en soie, ainsi que le dit Apulée, tendue sur des baguettes convergentes soutenues par une armature ornementale lorsqu'il était rigide. Aristophane (*Eq.* 1348) parle de parasols pouvant s'ouvrir et se replier.

Ce parasol était porté par le *σκιῶν-φορὸς* (2). Dans les cortèges des panathénées, des fêtes de Minerve, Cérès, Bacchus, Mercure, les femmes devaient en être abritées. Néanmoins, il était aussi un ustensile usuel, comme en témoigne la figure 3 tirée d'un vase antique.

Les Romaines s'en servaient, le faisant porter au-dessus de leur tête par des esclaves (*fig. 4*). Il en est parlé par Martial (XI, 73 et XIV, 140). Ovide, dans l'*Art d'aimer* (II, 209), parle de ses baguettes, *virgæ*, actuellement baleines. Juvénal (IV, 50), l'indique comme pouvant préserver de la pluie.

Après la chute de l'empire, l'usage du parasol se maintint en Italie, mais dans les autres nations d'Europe, il resta longtemps réservé aux cérémonies du culte où il tenait lieu de dais.



Fig. 4
PARASOL PORTÉ PAR UNE ESCLAVE
(peinture de vase antique)

(2) Je ne cite d'ailleurs que pour mémoire la phrase classique du mémoire de Mongez, phrase reproduite par Littré : « Un mot analogue, *σκιῶνφορὸς*, exprimait à Athènes la fonction humiliante que remplissaient dans les panathénées les femmes des étrangers domiciliés dans cette ville; elles portaient les parasols des jeunes citoyennes. » *Instil. Mém. litt. et beaux-arts*, IV, p. 95. Le mot grec désigne tout simplement un serviteur porte-parasol.

Le parasol liturgique était un symbole de la papauté. Ce n'est que vers le treizième siècle que le dais appuyé au mur ou suspendu au plancher ainsi que le dais portatif à quatre supports, pour les processions et cortèges, commença à le remplacer.

Le parasol était, en qualité de dais, planté dans le dossier du trône des empereurs mogols (3). Djehanguir, empereur de 1597 à 1627, est ainsi représenté (*fig. 5*). De même, Firouksir, 1712 à 1719 (*fig. 6*). Le parasol à manche oblique tenu au-dessus de la tête de Djahir-



Fig. 5

PARASOL
FIXÉ DANS LE DOSSIER DU TRÔNE
DE L'EMPEREUR DJEHANGUIR



Fig. 6

PARASOL
DE L'EMPEREUR FIROUKSIR



Fig. 7

PARASOL PORTATIF DE L'EMPEREUR
JAHIR-EL-DIN-MOHAMMED

el-din-Mohammed (Bâber), contemporain de François Ier, montre (*fig. 7*) que les usages asiatiques ont servi de modèle à ceux d'Occident.

Félibien dit (4), dans la description du tableau représentant l'entrevue de 1176, entre le pape Alexandre III, l'Empereur et le Doge Ziani. « ...à chacun desquels il (le Pape) donne un ombrelle ou parasol, après avoir réservé deux pour lui. » Cet insigne de dignité était parfois soutenu par une tige coudée en courbes contrariées ornement-

(3) Cfr. La miniature indo-persane reproduite par Le Bon et figurant Tamerlan. *Les civilisations de l'Inde*, Paris, 1887; in-4°, p. 102, fig. 33. Sans être contemporaine du fondateur de la dynastie mogole, la miniature est cependant assez ancienne. La forme du parasol en cône ébrassé diffère du parasol en dôme surbaissé qui abrite l'empereur Farrukhsiyar. *Id. ibid.*, p. 109, fig. 37.

(4) *Entretiens sur les Vies et les Ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes.*

tales, ainsi que le montre le tableau de Jean Bélin conservé à l'Académie des Beaux-Arts de Venise (*fig. 8*).

En Inde, dans les durbars, les Rajahs sont abrités sous des



A
PARASOL COUDÉ DE DOGÉ
d'après Jean Bélin

Fig. 8

B
PARASOL DROIT
d'après Jost Amman

parasols à tige courbée extérieure (*fig. 9*). Féli-bien se sert du mot ombrelle et le met au masculin, comme Montaigne (IV, 104) : « Les ombrelles de quoy, depuis les anciens Romains, l'Italie se sert; chargent les bras plus qu'ils ne deschargent la teste. » Ombrelle vint, après l'italien *ombrella*, du latin *umbraculum*, *umbella*, et le genre du mot demeura longtemps indifférent (5).

Dans son char d'apparat Marie Thérèse, entrant en 1660 à Paris avec Louis XIV, au milieu d'un magnifique cortège, par la porte Saint-Antoine, était abritée sous un parasol, tenu par un page debout derrière son siège (*fig. 10*).

Dans l'almanach de 1679 on voit les hérauts d'armes de France, à cheval, place du Carrousel, suivis de leurs trompettes, annonçant la paix de septembre 1678 entre la France et la Hollande. Des porteparasols à pied les accompagnent. (*fig. 11*) On voit à ces parasols dont le très long manche est oblique;



Fig. 9

A — PARASOL À TIGE EXTÉRIEURE DE RAJAH
d'après une photographie

B. — PARASOL DU ROI DU DAHOMEY
d'après le docteur Répin
Voyage au Dahomey en 1860
Tour du Monde, 1863

(5) Pour Robert Etienne (1546) la signification des deux mots est la même — « Viridis umbella. Juvénal. Une chappeline, ung chappeau de feutre, ou de paille fort large par les bords, toute manière de voile qu'on met sur la teste pour se garder du soleil



Fig. 10. — CHARI DE MARIE-THÉRÈSE EN 1860
(cabinet des estampes)

la faculté de les tenir droits ou inclinés à volonté (fig. 12). On a fait au dix-neuvième siècle beaucoup d'ombrelles se renversant comme un écran (fig. 13). Les entomologistes s'en servent encore ; c'est le parapluie dit à brisure.

Le comte de Reiset possède un parasol ayant appartenu à Diane de Poitiers, auquel Anatole de Montaiglon a consacré une étude dans la *Gazette des Beaux-Arts* (6). Il y affirme l'exceptionnelle authenticité de cet objet qui fait partie des curiosités réunies dans le château de

une broche qui traverse ce manche, afin de soutenir le nœud de bois et tendre l'armature.

Dans les parasols modernes à l'usage des paysagistes, c'est le manche lui-même qui est muni d'une charnière à 15 centimètres du nœud des baleines, ce qui donne



Fig. 11. — PARASOL OBLIQUE (almanach de 1679)

ou dit hasle — Umbraculum. Ovide. Toute manière de voile ou chapeau qu'on met sur la teste pour se garder du soleil ou du hasle. » *Dictionarium latino-gallicum*, p. 1351, col. 1. Ad vocem Umbra.

Le mot Ombrelle ne devint courant dans la langue que fort tard. Richelet ne le donne pas dans son *Dictionnaire François*, Genève, 1680, non plus que les auteurs du *Dictionnaire de Trévoux*, édit. 1771. — Par contre, le mot Parasol existe dans les deux.

(6) *Gazette des Beaux-Arts*, 1879, pp. 167 et 168.

Breuil-Benoît, près de Dreux, c'est, dit-il, par héritage qu'il vint à M. de Reiset de M^{me} de Parabère et par celle-ci de Diane de Poitiers.

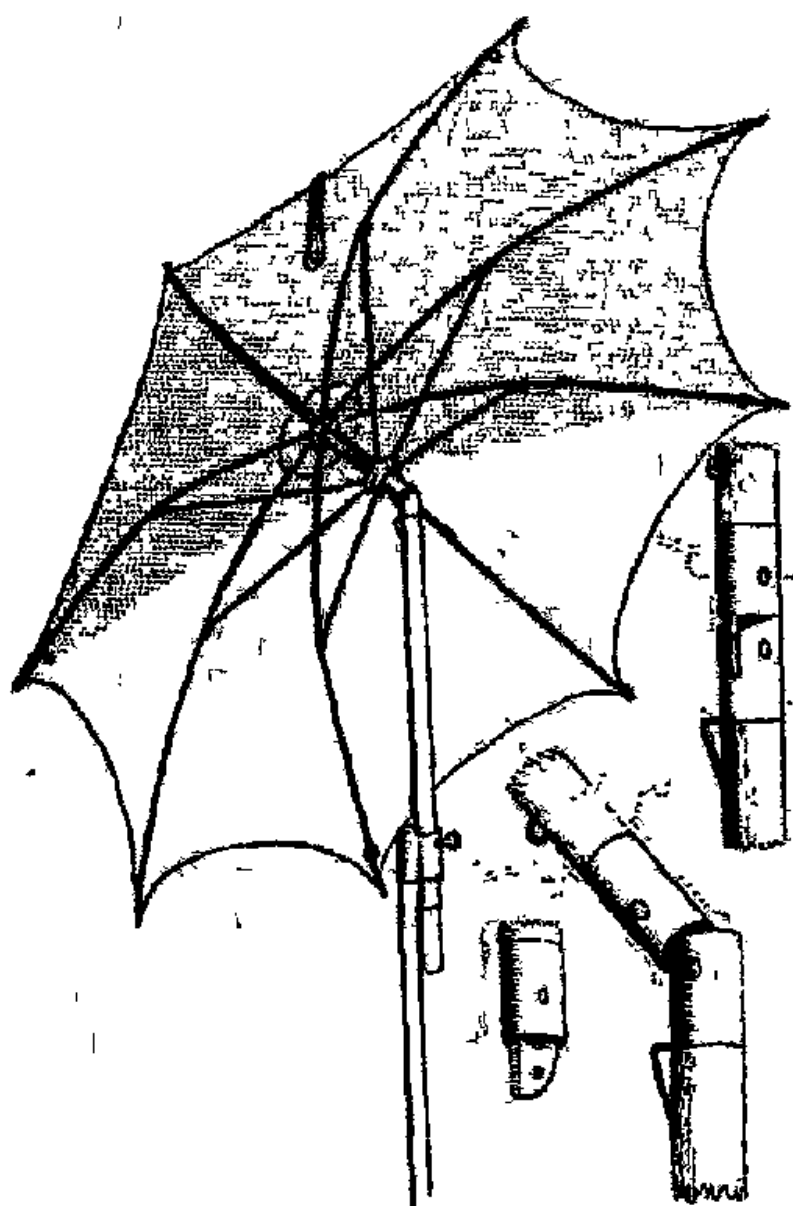


Fig. 12
PARASOL MODERNE DE PAYSAGISTE
ET DÉTAILS DE LA CHARNIÈRE

« Ce parasol est à long manche (on se rappelle qu'il était tenu le plus souvent par le page porte-queue). La moire antique verte qui le recouvre et sa frange d'or datent de la fin du dix-septième ou du commencement du dix-huitième siècle. Il doit avoir perdu dès cette époque quelques-uns de ses agréments anciens. La tête du manche est moderne; le bout qui devait être d'or et figurer soit un anneau, soit un croissant n'existe plus. L'étoffe

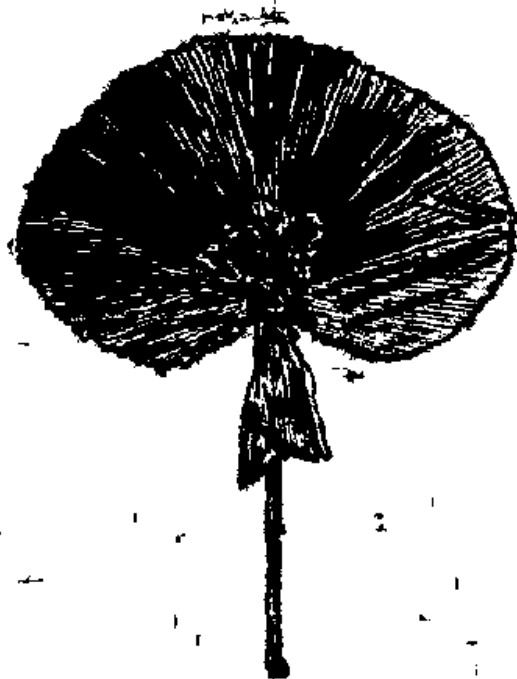


Fig. 13
OMBRÈLLE ÉCRAN
Collection de M^{me} Lavedan

actuelle plus étroite que ne devait l'être la primitive lui donne une fois ouvert, en tendant les baleines, un aspect qu'il ne devait pas avoir au seizième siècle. Sur les nœuds qui sont d'un bois rouge très dur, probablement du Brésil, on voit entre chaque charnière des baleines, un ornement fixé par deux clous d'or et composé des trois croissants entrelacés. Ces croissants d'or émaillé sont l'un vert, le second rouge, translucides, le troisième blanc opaque. Le nœud mobile orné de même, s'arrête au manche, une fois remonté par une grosse épingle d'or qui le traverse (fig. 14).

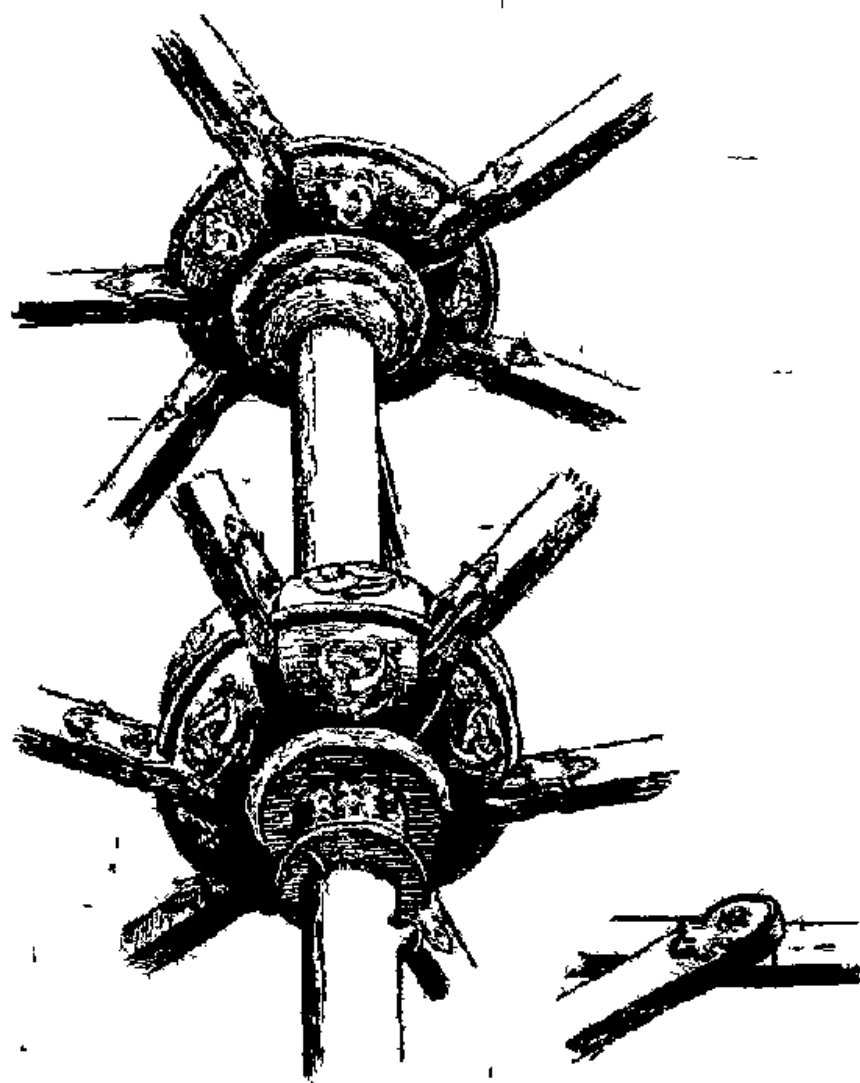


Fig. 14
PARASOL DE DIANE DE POITIERS
Détails d'après Goutzeviller
(Gazette des Beaux-Arts, 1870)

« Les tiges de soutien de l'armature sont attachées aux baleines fortes et carrées, par des ornements d'or gravé, à goupilles d'or. Le manche est orné de deux cylindres d'émail blanc et vert ornés de branches de feuillage et des trois croissants. L'un est au milieu du manche, l'autre à l'extrémité. » (fig. 15).

Les parapluies d'étalagistes en plein vent, modernes comme anciens, se fixent au manche, pour rester ouverts, de la même façon que ce parasol du seizième siècle. La figure 16 montre un parasol de marchand d'orviétan, au



Fig. 15
CYLINDRE
ORNANT
LE MANCHE
DU PARASOL
DE DIANE
DE POITIERS

milieu du dix-septième siècle ; la figure 17 un parasol de marchande de marée en 1850 ; la figure 18 un parapluie moderne de mercier ambulant.

Au dix-septième siècle le parasol volumineux et lourd, garni de panaches, de broderies, de dentelles, d'ornements en métaux précieux, était porté sous le bras, par le porte-parasol accompagnant les dames de qualité (fig. 19).

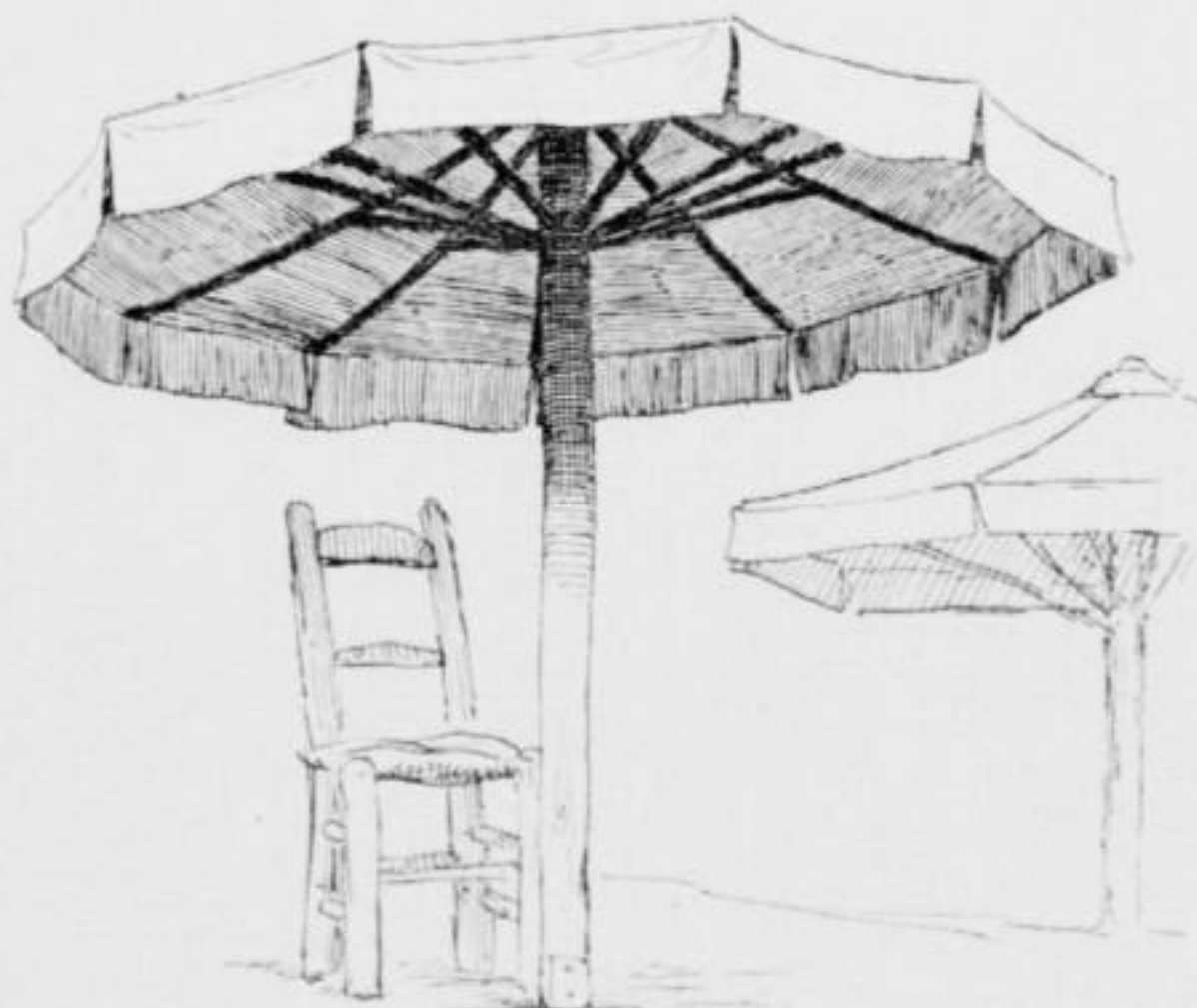


Fig. 17
PARAPLUIE DE MARCHANDE DE MARÉE. — MOULINS (1850)



Fig. 16
PARASOL DE CHARLATAN
D'après Philips de Wouwerman
(Le marchand de mitridate)

On voit un porteur de parasol figurer dans un ballet en 1626. C'était le page Bompar qui portait le parasol au-dessus du chef de Louis XIII dauphin. L'enfant royal un jour se mit fort en colère de ce que Bompar, attaché spécialement à sa personne, s'était permis d'abriter la tête de son père Henri IV (7).

Il fut un autre genre de parasols plus simples

(7) Journard d'Heroard, 17 juin 1607.

et plus légers que les femmes pouvaient porter elles-mêmes. On voit en effet dans les estampes d'Eisen, de Saint-Aubin et autres, des parasols exactement ronds et plats, sans montures (*fig. 20, fig. 21*). Ces parasols fixes sont ainsi décrits dans l'encyclopédie en 1779 :

« Toile cirée ou pièce de taffetas coupée en rond et soutenue sur de petits morceaux d'osier ou de baleine et sur une baguette tournée au bout de laquelle il y a un petit bâton tourné pour allonger le parasol dont l'usage est de se défendre du soleil en le portant au-dessus de la tête.

On fait aujourd'hui des parasols pliants qui sont très commodes. » (8)

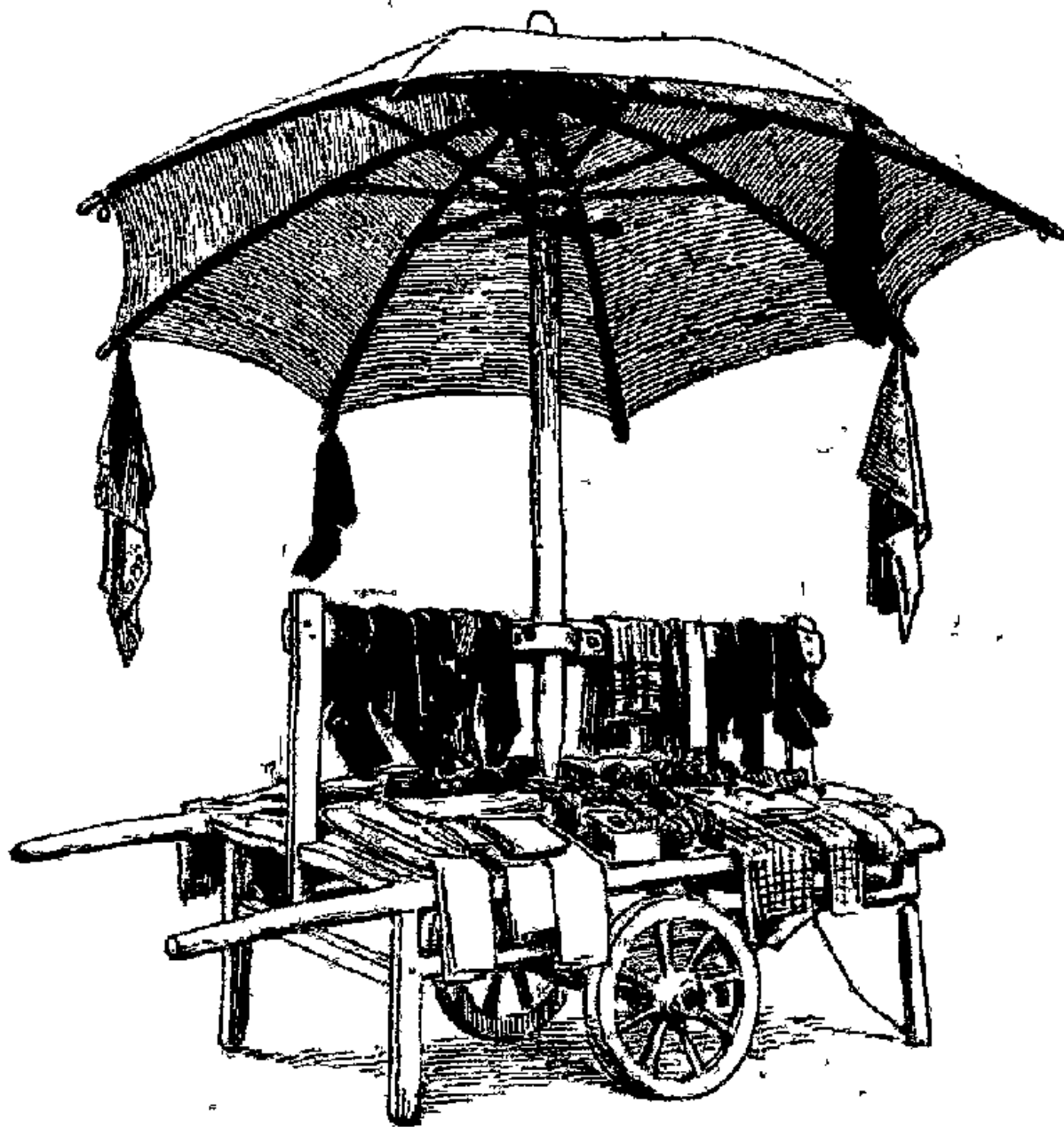


Fig. 18

PARAPLUIE DE MERCIER AMBULANT
D'après nature



B Fig. 19
PARASOLS DU XVIII^e SIÈCLE

D'après : A, Israël Silvestre ; B, Mariette ; C, Israël Silvestre ; D, Romain de Hooghe

(8) Les encyclopédistes ont à peu près copié textuellement la définition de Richelet (1686) à ces mots près : « Il n'y a pas que les femmes qui portent des parasols, et même elles n'en portent qu'au printemps, l'été et en automne. » Richelet dit aussi que le parasol sert à se défendre du soleil et de la pluie, tandis que le *Dictionnaire de Trévoux* (1771) également plagiaire du vieux lexicographe, ajoute : Les parasols « servent aussi pour défendre de la pluie, alors on les appelle *parapluies*. » Mais le mot parapluie datait lui-

Les parasols fixes étaient un article de mercerie. L'encyclopédie



Fig. 20

PARASOLS FIXES

D'après : A, Saint-Aubin; B, Delajoue; C, Moreau le jeune; D, Isaïe Nilson

ne contient pas le mot ombrelle. En 1676, l'anglais Locke écrivait de France :

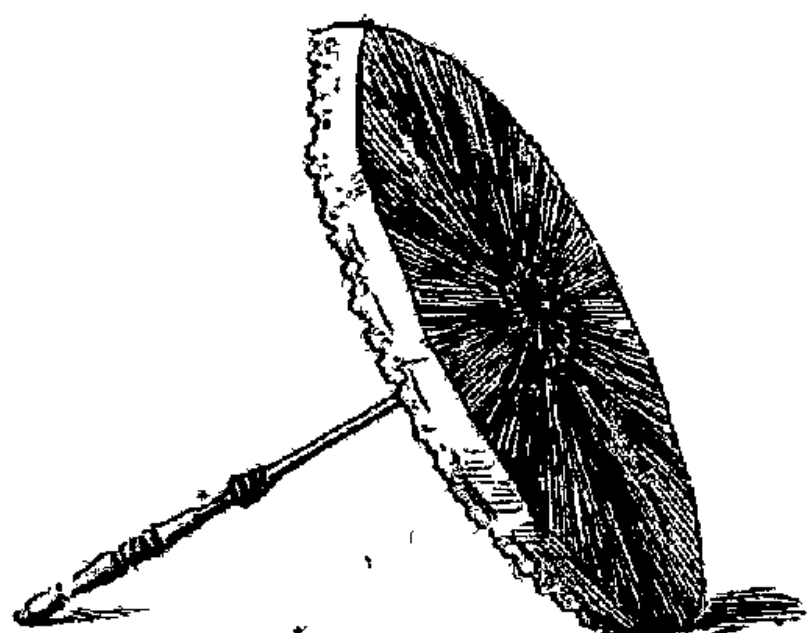


Fig. 21

PARASOL FIXE, d'après Moreau le jeune
(Chansons de Laborde)

« On nomme parasols de petits ustensiles fort légers que les femmes emploient pour se garantir du soleil et dont l'usage me semble très commode. » Il veut évidemment parler de ceux décrits cent ans plus tard dans l'encyclopédie et son admiration montre combien la marche de cette mode, venue d'Orient, fut lente vers les pays où le soleil est moins ardent. (9)

(A suivre.)

même du dix-septième siècle, car Richelet en dit : « Parapluie, quelques dames commencent à dire ce mot, mais il n'est pas établi; et tout au plus on ne le peut dire qu'en riant, et c'est ce qu'on appelle un parasol. » Moins de cent ans plus tard, le mot parapluie a conquis droit de cité. Mais le Dictionnaire de Trévoux ne le différencie guère de parasol : « Parapluie, c'est presque la même chose qu'un parasol qui sert à défendre de la pluie, aussi bien que du soleil. *Manuarium umbraculum, umbella*. Voyez PARASOL. »

(9) Il est certain qu'en Angleterre la mode des parasols s'établit plus tard qu'en France. On peut opposer au parasol précité de Diane de Poitiers le monumental chapeau de promenade ayant appartenu à la reine Elisabeth Tudor, et qui est encore conservé, je crois, à Windsor.

La Diligence montée sur des cordes à boyaux

En 1759, Monsieur de Garsault, écuyer, célèbre par divers ouvrages sur l'équitation, l'hippiatrique et la carrosserie, fit construire une voiture de son invention et dont il vanta les avantages dans son *Traité des voitures*.

De la forme dite DILIGENCE, cette voiture est tantôt appelée : *Diligence montée sur des cordes à boyaux*, tantôt : *Diligence dont la portière est par derrière*.

Les qualités qu'on trouvait à cette voiture étaient : d'abord le plus grand rayon des roues de devant, presque égales à celles de derrière, ce qui la rendait plus légère, plus « roulante » ; ensuite : « la crainte des accidents qui peuvent arriver, soit par le renversement de la voiture, ou la violence des chevaux, qui venant à prendre le mors aux dents, ne laissent dans les voitures ordinaires aucun moyen de se soustraire aux dangers, ou du moins que de très difficiles ».

On la trouvait aussi d'un mouvement très doux, moins exposée aux accidents, en raison de la façon dont les « soupentes » étaient placées, non plus comme à l'ordinaire, sous la caisse, mais de chaque côté de celle-ci, presque à la « ceinture ». Les à-coups de côté en étaient sensiblement atténués, le point de suspension étant proche du centre de gravité.

Par ces mêmes motifs les chances d'accidents diminuaient ; en effet, en cas de renversement de la voiture causé par la rupture d'une des « soupentes », le brancard pouvait soutenir la caisse et empêcher qu'elle ne se renverse entièrement. Il était aussi plus facile dans ce cas d'en sortir, la portière s'ouvrant derrière la caisse.

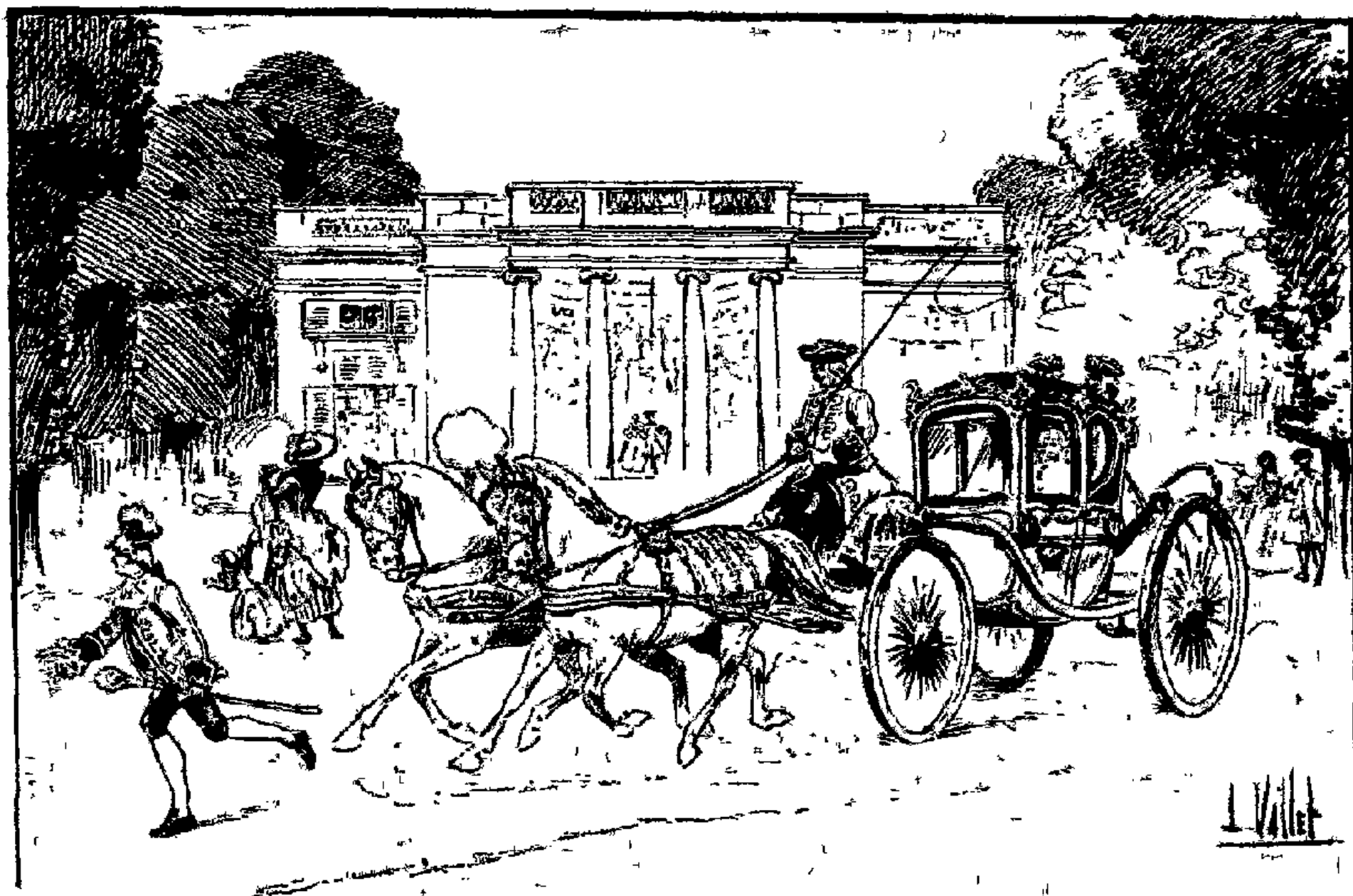
Cette diligence, faite surtout pour le service de ville, quoique son auteur prétendit qu'elle convenait parfaitement à la campagne, parce qu'elle tenait mieux les mauvais chemins et fatiguait moins les chevaux, cette diligence, dis-je, s'attelait ordinairement à deux chevaux avec un cocher sur le siège. On pouvait aussi l'atteler en poste, mais elle était

alors assez disgracieuse à cause de la grande distance de la caisse aux chevaux.

Il ne fut construit qu'un très petit nombre de ces voitures, ce qui explique qu'il n'en soit parvenu aucun spécimen jusqu'à nous. Quel nom lui auraient donné les savants carrossiers de nos jours ! A quel usage, une co-m-m-i-ss-i-o-n de classement aurait-elle voué cette diligence, surtout si elle l'avait trouvée un tant soit peu dorée ? Aurait-elle été de mariage ! ou de baptême !!

Quoi qu'il en soit, on n'en connaît aucune ayant subsisté, et sans doute surtout, pour cette raison, que la mode n'en prit pas, et qu'il y en eut peu.

Cependant Madame du Barry, en enfant gâtée, en voulut avoir une. Elle fut construite par un carrossier nommé Amoir ; les pan-

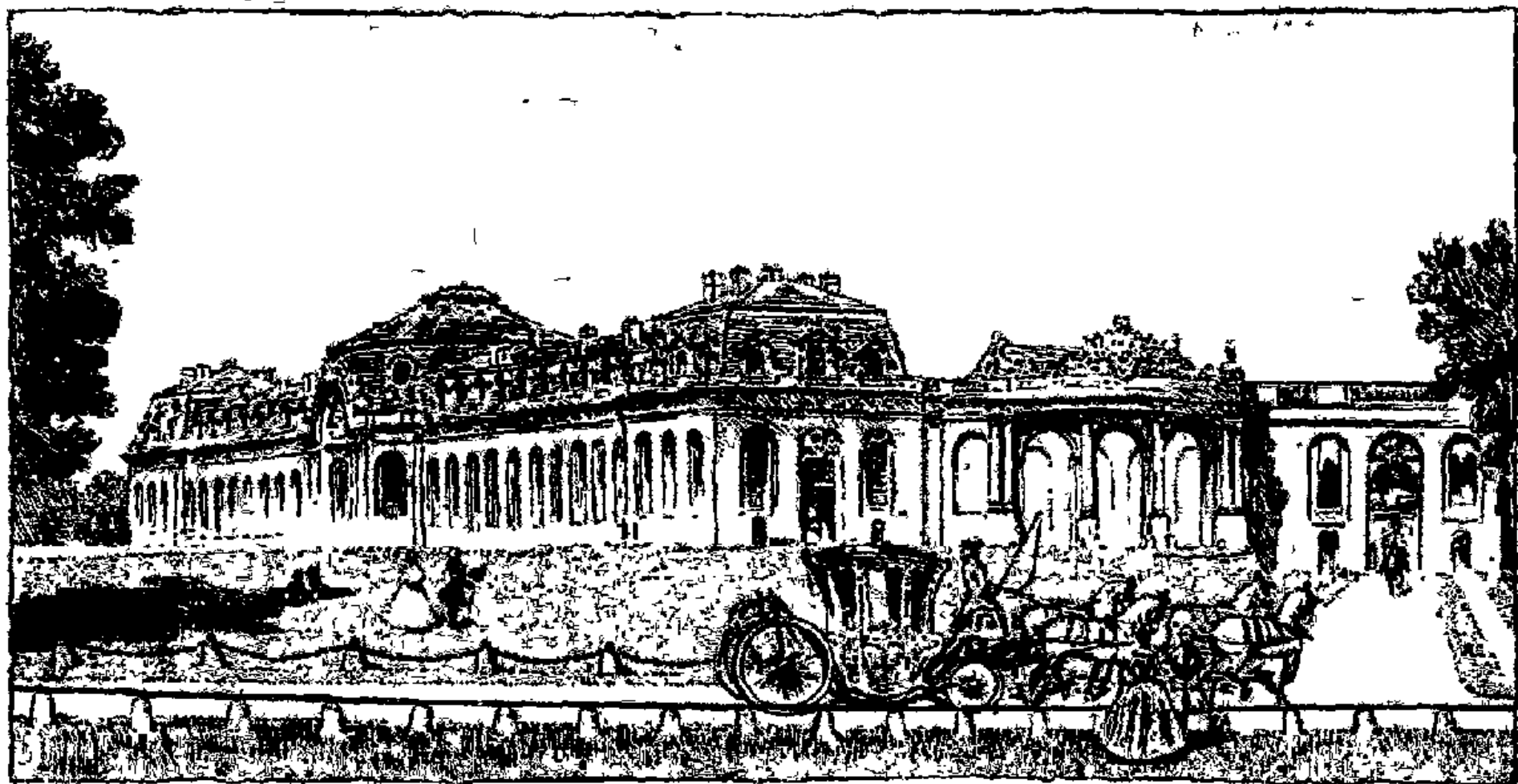


neaux en étaient peints en bleu dit *bleu de France* avec ses armes et des guirlandes de roses en relief et peintes au naturel. Elle fut logée dans les remises de la comtesse à Versailles, rue de l'Orangerie, proche le magasin où on rangeait, l'été, les tapisseries du Roi. De là elle fut emmenée à Louveciennes, où après l'arrestation de la pauvre comtesse, elle fut mise en pièces et brûlée par les si distingués révolutionnaires que conduisait le demi-singe Zamore, lequel dans toute cette histoire montra bien qu'il était digne du nom de citoyen.

Le lecteur, si tant est que quelqu'un a le courage de me lire, me permettra de lui faire remarquer dans le dessin ci-contre qui représente, tant bien que mal, une de ces diligences attelées et en mouvement dans le parc de Louveciennes, que j'ai mis au cocher de la moustache.

Pendant le règne du Roi Bien-Aimé, un cocher (je parle des cochers conduisant du siège) pour être chic, devait : être très gros, avoir des bottes à chaudron, un manchon (en hiver), et de la moustache. Bien entendu, tous les autres hommes de livrée sont imberbes.

Dans le dessin ci-dessous, représentant les écuries de Chantilly, on voit, au premier plan, une voiture attelée à quatre chevaux et conduite à « grandes guides ». Je me permets de la signaler à mon hypothé-



tique lecteur pour qu'il comprenne la différence du mode de suspension de la diligence dont je viens de parler et de cette seconde voiture.

Celle-ci se doit décrire comme il suit : Berline à deux fonds, montée sur un train à grande sassoire.

Elle n'est pas comme la précédente portée par de longues soupentes, mais au contraire par des ressorts et des courroies attachées aux angles de la caisse.

Ce mode de suspension et l'abandon du système à soupentes prévalurent de plus en plus pour les voitures légères, surtout après l'invention des ressorts à la Dalène, du nom du serrurier qui en fut l'inventeur.

Le Costume préhellénique

Hypothèses pour la reconstitution du Costume, de la Parure et de l'Armement
des Grecs primitifs (Pélasges, Égéens, Achéens, Mycéniens, Crétois, Troyens, etc.)
(du vingtième au douzième siècle avant J.-C.)

Mémoire communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Séances des 8 mai et 10 juillet 1908

(SUITE)

Tuniques et Robes

Les nombreuses idoles de terre cuite (fig. 24) trouvées à Mycènes, à Tirynthe et autres endroits, bien que de facture très sommaire, ont évidemment l'intention de figurer une femme vêtue d'une tunique et coiffée d'un *polos*. La tunique paraît avoir la forme d'un sac droit, muni de courtes manches, dans le genre de la *calasiris* égyptienne. Presque toujours le champ de l'étoffe est brodé de lignes

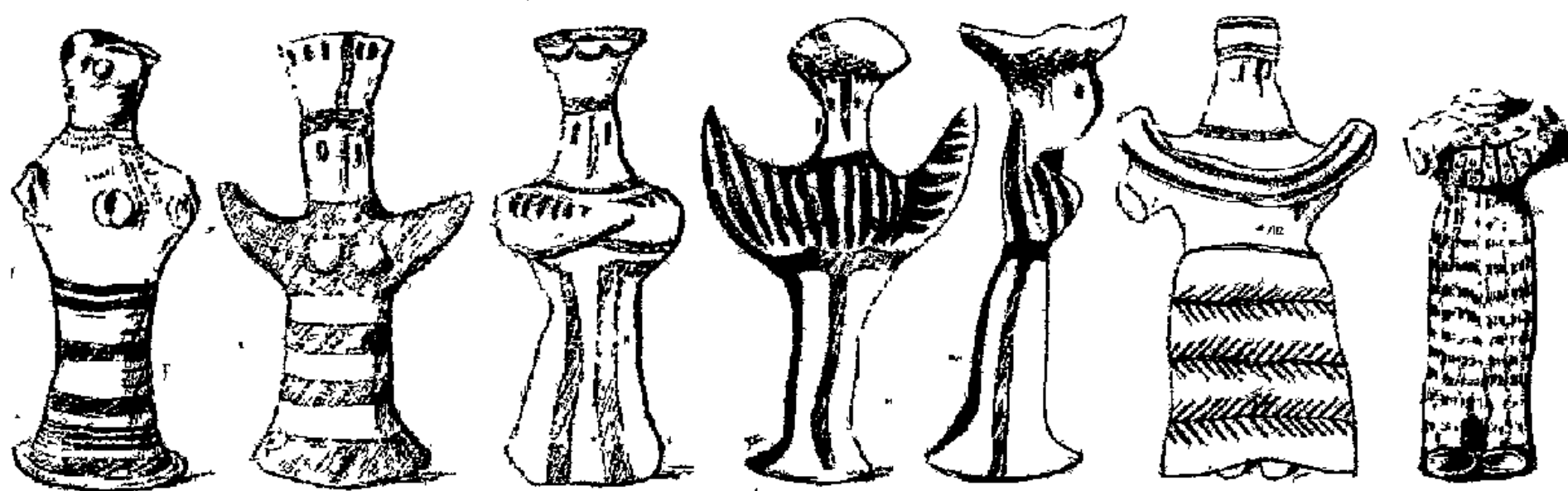


Fig. 24 (1)

parallèles, parfois horizontales, parfois verticales, ou formant des dessins variés... Remarquons entr'autres les *arêtes de poisson* et le *quadrillage écossais* qui garnissent le vêtement de nos deux dernières figures.

Les exemples rudimentaires donnés par ces statuettes sont corroborés par d'autres documents, d'art déjà un peu moins sommaire. Les

(1) Voir suite page 124, fig. 24 B.

fémmes tenant des branches (*fig. 25*) (1) nous offrent l'exemple d'un vêtement s'évasant par le bas, fortement serré à la taille. La tunique



Fig. 25

à manches courtes, ne dépassant pas le coude, est portée aussi par la femme accompagnant des soldats, figurée sur un cratère de Mycènes (*fig. 26*), et par celles qui, du haut d'un rempart, assistent à un combat (2) (Vase d'argent déjà cité). L'évase-



Fig. 26



Fig. 27

ment du bas de la jupe se retrouve dans une peinture sur chaux (*fig. 27*); dans une maison de Mycènes, comme aussi l'étranglement de la taille.

Ce dernier trait, du reste, est commun aux figures masculines et féminines. L'artiste primitif, notamment dans ses personnages de combattants, a accentué leur mouvement d'une façon extraordinaire,



Fig. 28

très remarquable au point de vue réaliste. Et la sveltesse excessive de la taille aide à cette accentuation.

(Il est à remarquer que cette sveltesse est encore recherchée, de

(1) Schliemann : *Tyrinthe*.

(2) Revoir fig. 16, page 89, n° 4 du Bulletin.

nos jours, par les Grecs qui se piquent d'élégance : ils serrent, le plus qu'ils peuvent, leur ceinture sur les multiples plis de leur fustanelle. Nous citons ici un passage du *Voyage en Grèce*, de Henri Belle, publié par le *Tour du Monde* (1^{er} semestre 1878).

« Le matin, nous assistons au petit lever de notre hôte. Pour mettre sa longue ceinture de soie rouge, il en fait tenir un bout par son domestique qui s'archoute de toutes ses forces, pendant qu'il pirouette comme un danseur d'opéra en l'enroulant et la serrant autour de sa taille (*fig. 28*).

« Cette finesse de taille est une des coquetteries des Grecs, et il y en a beaucoup qui sur ce point rendraient jalouses les femmes les plus sveltes. »

Revenons à nos jupes féminines, dont la tournure générale rappelant à s'y méprendre celle des modes actuelles, explique à merveille la stupeur qui accueillit, il y a trente ans, les premières découvertes de Schliemann : « Des femmes de l'antiquité grecque portant des *crinolines* ! Quelle était cette plaisanterie ? » Et pourtant, le fait est là ! Les décou-



Fig. 29

vertes faites en Crète, telles que la statuette de faïence dite la *Déesse aux Serpents* (*fig. 29*) (1), celle de son acolyte, que nous verrons tout à l'heure, les faïences figurant des robes vo-

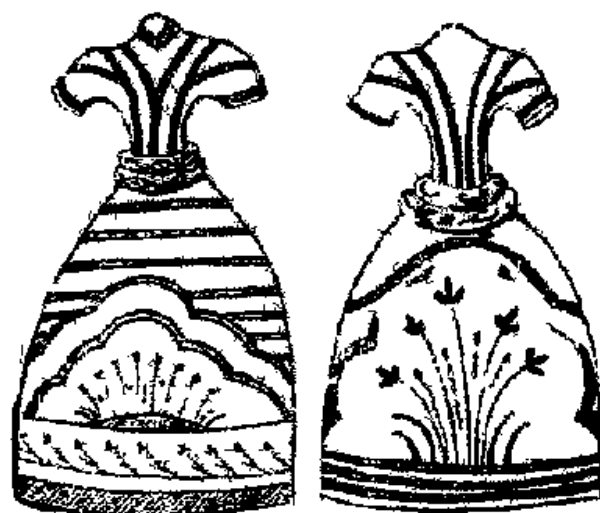


Fig. 30

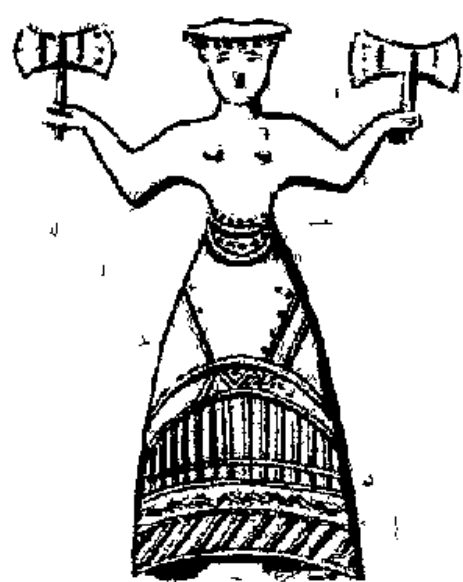


Fig. 31

tives (*fig. 30*), la femme tenant deux haches (*fig. 31*), les terres cuites de Petsofa (*fig. 32*) et bien d'autres exemples, ne peuvent plus laisser aucun doute à cet égard. Toutes ces figures portent la même jupe en forme de cloche, soutenue probablement par quelque armature. Jusqu'aux tuniques longues portées par les hommes (en plus petit nombre, il est vrai), telles que celle du personnage



Fig. 32

(1) *The Snake-Goddess*. Ainsi baptisée par Evans, qui l'a découverte, à raison de trois serpents qui sont enroulés autour d'elle, et que notre figure ci-contre a négligé de reproduire.

peint sur un vase de Chypre (*fig. 33*), et celles des musiciens (*fig. 34*) représentés sur le sarcophage de pierre récemment trouvé à Phaistos, présentent le même évase-ment inférieur.



Fig. 33



Fig. 34

L'étoffe de ces tuniques et jupes paraît souvent richement décorée, soit par des broderies, soit par des applications de galons. Et nous devons signaler ici l'analogie frappante et extraordinaire qui existe entre la décoration du corsage des faïences de Cnossos citées ci-dessus (1) et celle du costume moderne d'une *bergère d'Arcadie* (*fig. 35*), dessiné par Stackelberg en 1824. Même disposition de galons au corsage et aux courtes manches. Même ceinture en forme de gros boudin (2). Jusqu'au tablier double, échancré sur les hanches, et tombant par devant et par derrière, que porte la femme moderne, et qui, à quelque différence près dans la longueur, est le même que porte la *Déesse aux Serpents* (3) précitée ! Comment ce caractère se trouve-t-il avoir persisté pendant tant de siècles (4) ? Remarquons ici que lors de l'invasion doriennne, au douzième siècle, l'Arcadie (5) fut un des territoires de la Grèce où l'effet de la conquête se fit le moins sentir, et où une partie de la population pélasgique parvint à se maintenir. Que de traditions familiales et ancestrales sur l'Arcadie, que pourrait expliquer cette persistance !

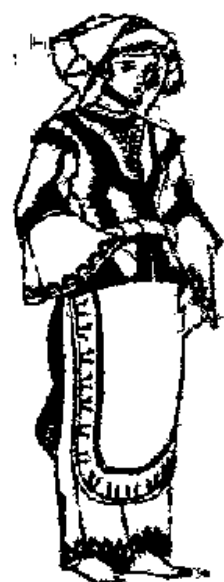


Fig. 35

Outre les galons et les broderies, la frange forme un des éléments principaux de la décoration des vêtements. On porte des franges à profusion. Voir entr'autres les fragments de plaques d'ivoire, trouvés à Mycènes (*fig. 36*). Ceci doit être d'origine assyrienne.

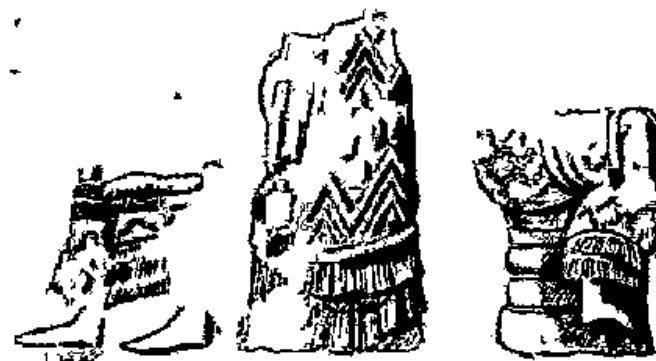


Fig. 36

(1) Revoir fig. 30.

(2) Dans le costume moderne représenté, cette ceinture est en cuir jaune.

(3) Revoir fig. 29.

(4) La statuette de la Déesse aux Serpents, et celle de son acolyte, ont été découvertes il y a peu d'années dans le sanctuaire du palais de Cnossos. Or, ce palais, d'après la classification d'Evans, appartiendrait à la troisième période du style minoen moyen, contemporain de la domination des rois Hyksôs en Égypte (XV^e, XVI^e, XVII^e dynasties), laquelle s'étend à peu près du vingt-et-unième au dix-septième siècle avant notre ère : ce qui assigne aux statuettes dont nous venons de parler, ainsi qu'au corset, à la crinoline et aux *falbalas* dont elles sont affublées, une antiquité d'au moins quatre mille ans. *Nil novi sub sole.*

(5) Voir note 2 au bas de la page 82 (numéro 4 du Bulletin).

Ici vient se placer une question sur laquelle tout le monde a disserté, et qui ne semble pas encore résolue. De quelle façon sont réellement vêtues les trois femmes représentées sur le fameux chaton trouvé par Schliemann à Mycènes?



Fig. 37

(fig. 37)

Un exemple absolument pareil nous est donné par un autre chaton, de provenance inconnue, et représentant deux femmes, assises vis-à-vis l'une de l'autre, et dont l'une tient un miroir (fig. 38).

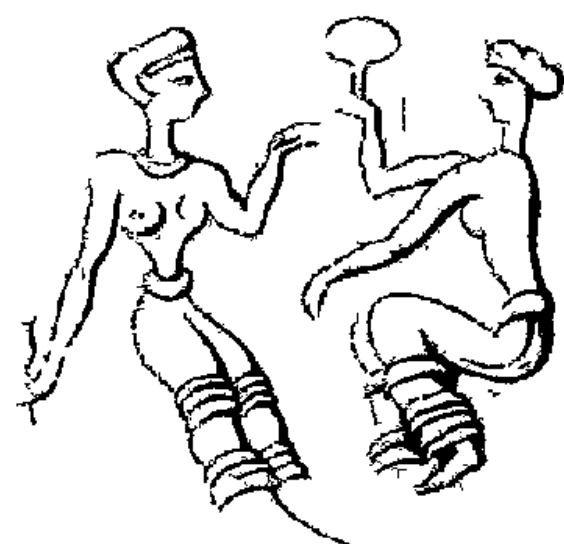


Fig. 38

Qu'est-ce au juste que ces sortes de bourrelets qui, de distance en distance, et par groupes de deux ou trois, viennent diviser horizontalement l'étoffe de la jupe? L'exiguïté des sujets, (1) et leur dessin rudimentaire, ici comme ailleurs, empêchent de pouvoir bien préciser. Remarquons toutefois que les broderies qui dans le premier exemple, décorent visiblement le fond de l'étoffe, sont interrompues sur les parties saillantes : ces dernières sont donc surajoutées. Nous inclinerions à croire qu'elles sont simplement formées par des rangs superposés de franges, comme dans les ivoires précédemment cités, et comme nous avons déjà supposé à propos de la décoration de certains caleçons.

Il arrive du reste que la jupe entière, dans toute sa hauteur, soit constituée par des étages, soit de franges, soit de bandes d'étoffe à



Fig. 39

long poil, tels le *kaunakès* ou la *phlocata* déjà rencontrés. Les femmes représentées sur une intaille trouvée par Tsoundas (fig. 39), et l'homme figuré sur une pâte de verre (fig. 40), semblent bien être vêtus suivant cette mode, qui est évidemment originaire de Chaldée,



Fig. 40

(1) Les deux diamètres du chaton de Mycènes (de forme ovulaire) sont respectivement et exactement de 25 et de 35 millimètres.

où elle était, également, suivie par les deux sexes. Les exemples en abondent (fig. 41 à 45) (1).



Fig. 41



Fig. 42



Fig. 43



Fig. 44



Fig. 45

La frange n'est du reste pas le seul élément qui fût employé pour l'ornementation des jupes. Celles-ci sont souvent recouvertes de *volants*, de véritables *falbalas*, soit appliqués à distance l'un de l'autre, comme dans une intaille sur cristal de roche trouvée à Mycènes (fig. 46), soit rapprochés et se superposant, comme dans la statuette de l'Acolyte de la Déesse aux Serpents (fig. 47).



Fig. 46

Certaines questions, posées au sujet de quelques-uns de ces costumes, n'est pas encore résolue. — Schliemann, dans sa minutieuse description du chalon par lui découvert à Mycènes (2), parle de la partie inférieure du vêtement des trois femmes qui y sont représentées, non comme d'une *jupe*, mais comme d'un « large pantalon qui se termine en croissant à la hauteur des chevilles ».

Arthur Evans, adoptant l'idée, a appelé ce pantalon une *jupe « divisée (divided skirt) »* (3) analogue à celle que portent nos dames bicyclistes. Par contre, l'opinion de Schliemann et d'Evans a été combattue par d'autres, notamment par miss Hutton, qui considère la *divided skirt* comme



Fig. 47

(1) Fig. 41 et 42 : cylindres chaldéens ; — fig. 43 : fragment du sceau d'Urcham ; — fig. 44 et 45 : statuette de femme et de prêtre chaldéens, conservées au musée du Louvre. (Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art*, tome 2.)

(2) Revoir fig. 37.

(3) *L'Anthropologie*. Salomon Reinach : *La Crête avant l'histoire*.

une *horror*, et se demande « si les jupes dites *divisées* ne sont pas simplement une apparence, par suite de la tendance de toutes les jupes à se creuser entre les genoux. » (1)



Fig. 48



Fig. 49

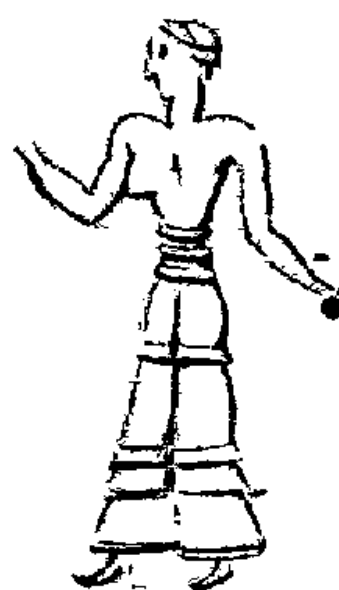


Fig. 50

Les partisans de la jupe divisée citent entr'autres, à l'appui de leur manière de voir, outre les costumes représentés sur nos figures déjà vues (2), ceux que portent les femmes sur d'autres intailles mycéniennes (fig. 48, 49, 50), et sur une fresque importante (fig. 51), récemment découverte à Haghia Triada.



Fig. 51

Or, l'examen minutieux et impartial de ces figures nous fait incliner à croire, quelque autorité qui s'attache à la personnalité de certains des partisans de la *divided skirt*, que leur opinion ne s'appuie, somme toute, sur rien de péremptoire ni de prouvé. Aucune des figures citées, en effet, ne présente l'exemple décisif et victorieux d'une femme dont un écartement de jambes suffisant rendrait tout à fait visible la division de la jupe à partir de la bifurcation du torse. Tel serait l'exemple donné par la figure de démonstration ci-contre (fig. 52), que nous avons composée en suivant, à la lettre, la description de Schliemann précitée (3). Mais, nous le répétons, aucun des monuments authentiques



Fig. 52

(1) Même provenance.

(2) Revoir fig. 37 et 38.

(3) Schliemann : *Mycènes*. Cette description contient des erreurs, qui ont été reconnues et rectifiées depuis. C'est ainsi qu'a été abandonnée l'idée du *masque*, que d'après l'auteur auraient porté les dames mycéniennes, et dont l'inexistence a été démontrée au moyen d'une photographie du bijou décrit, photographie exécutée et agrandie sous la direction de Salomon Reinach (Voir dans la *Revue archéologique*, 1900, l'article de Ch. Tsoungas : « *Trois chatons de bagues mycéniennes* ».)

Il nous paraît en être de même du *caleçon fixé par des fermoirs*, que Schliemann croyait avoir vu sous l'extrémité inférieure du pantalon.

découverts jusqu'à ce jour n'offre une preuve aussi convaincante de la division de la jupe. Les exemples abondent, au contraire, où la jupe, sans contestation possible, apparaît comme d'une seule venue.



Fig. 53

Il nous a paru curieux de recueillir, sur cette question, en regard du sentiment des archéologues, celui d'un professionnel de l'habillement féminin. Et M. Jacques Doucet, le couturier renommé, dont nul ne contestera la grande expérience pratique, s'est posé en adversaire résolu de la jupe divisée.

Avant d'en finir avec les jupes, nous signalerons, à titre de bizarrerie, celle que porte la femme figurée sur une améthyste intaillée trouvée à Vaphio. Les volants qui la composent (*fig. 53*), et dont les rangées vont se superposant, sont découpés en longues dents pointues, ni plus ni moins qu'un costume de « folie », destiné à un bal masqué.

Corsages

Les tuniques en forme de sac — analogues à la *calasiris* égyptienne — que nous avons vues récemment (1), couvrant tout le corps, du cou jusqu'aux pieds, dispensaient du port d'un corsage.

Pendant le temps où le trésor des monuments préhelléniques s'est borné aux trouvailles faites sur le sol de la Troade ou de la Grèce continentale, par Schliemann et ses successeurs immédiats, on s'est trouvé réduit aux hypothèses quant aux costumes déjà plus compliqués — et en même temps plus riches — représentés sur certaines intailles (2). Les figures sont couvertes, à partir de la ceinture, par la jupe à volants et à franges que nous avons étudiée. Mais comment est vêtu leur torse ?

Longtemps on a pu croire qu'il ne l'était pas du tout, et que les élégantes allaient la poitrine entièrement nue (3), car les petites lignes horizontales que l'on distingue sur le col et les bras des minuscules

(1) Revoir fig. 24 à 27.

(2) Revoir fig. 37 à 39 — 46 — 48 à 50.

(3) Ceci, du reste, peut sembler rester acquis pour quelques-unes. A moins, toutefois, que la nudité de leur torse ne soit qu'apparente, celui-ci pouvant être couvert d'un de ces corsages absolument collants, de ces maillots fait d'étoffe lénue, dont nous parlons plus loin.

personnages semblent indiquer bien plutôt des colliers ou des bracelets que l'encolure d'un vêtement ou l'extrémité d'une manche. — Pourtant, pour quelques-uns déjà, on était dans le doute : la figure 48, entr'autres, porte la trace très visible de *perles* ou de *boutons*, ne pouvant servir que d'ornement ou d'attache à une demi-manche, allant de l'épaule au coude. D'autre part, la cornaline trouvée à Vaphio (*fig. 54*), outre l'extrémité (visible cette fois) d'une demi-manche semblable, présente sur la poitrine une trace verticale qui ne peut guère être que la jonction ou l'attache d'un corsage.



Fig. 54

Des exemples plus démonstratifs ont été fournis depuis par les découvertes crétoises. Citons d'abord le corsage (ajusté, mais ne faisant qu'un avec la jupe) soit fermé, comme dans les robes votives de Cnossos (1), soit demeurant ouvert, comme dans les terres-cuites de Petsofa (2). — Ensuite le corsage indépendant de la jupe, que portent la Déesse aux Serpents et son acolyte (3). Ce dernier corsage, entièrement ajusté à la taille, lacé devant et muni de courtes manches également ajustées sur le bras, paraît être fait de riche étoffe, ou être soigneusement décoré. Les trois derniers exemples cités nous montrent le corsage largement échancré par devant, de façon à laisser dénudée, et même à exhiber complaisamment, toute la partie supérieure de la poitrine. Était-ce une mode générale, pour les élégantes de ce temps, de faire ainsi montre de leurs charmes ? Non ; d'autres exemples nous présentent des modes moins suggestives (4).



Fig. 55

Une figure peinte à fresque, à Cnossos (*fig. 55*) et que ses cheveux en tresses voltigeantes font prendre pour une danseuse, est vêtue plus modestement. Sous son petit corsage ajusté, largement galonné sur les bords et coutures, et absolument pareil (sauf pour le lacage antérieur, lequel ici fait défaut) à ceux que nous venons de voir, se voit une pièce montante qui lui couvre la poitrine, ne la laissant que très modérément décolletée.

(1) Revoir fig. 30.

(2) Revoir fig. 32.

(3) Revoir fig. 29 et 47.

(4) Ici nous placerons une hypothèse : La plupart de ces images à la gorge découverte ont été trouvées dans des temples, et représentent vraisemblablement des déesses, des prêtresses tout au moins. Le grand décolletage serait-il autre chose qu'un caprice de la mode, et aurait-il une signification culturelle ou hiératique ? Peut-être cette question serait-elle curieuse à élucider.

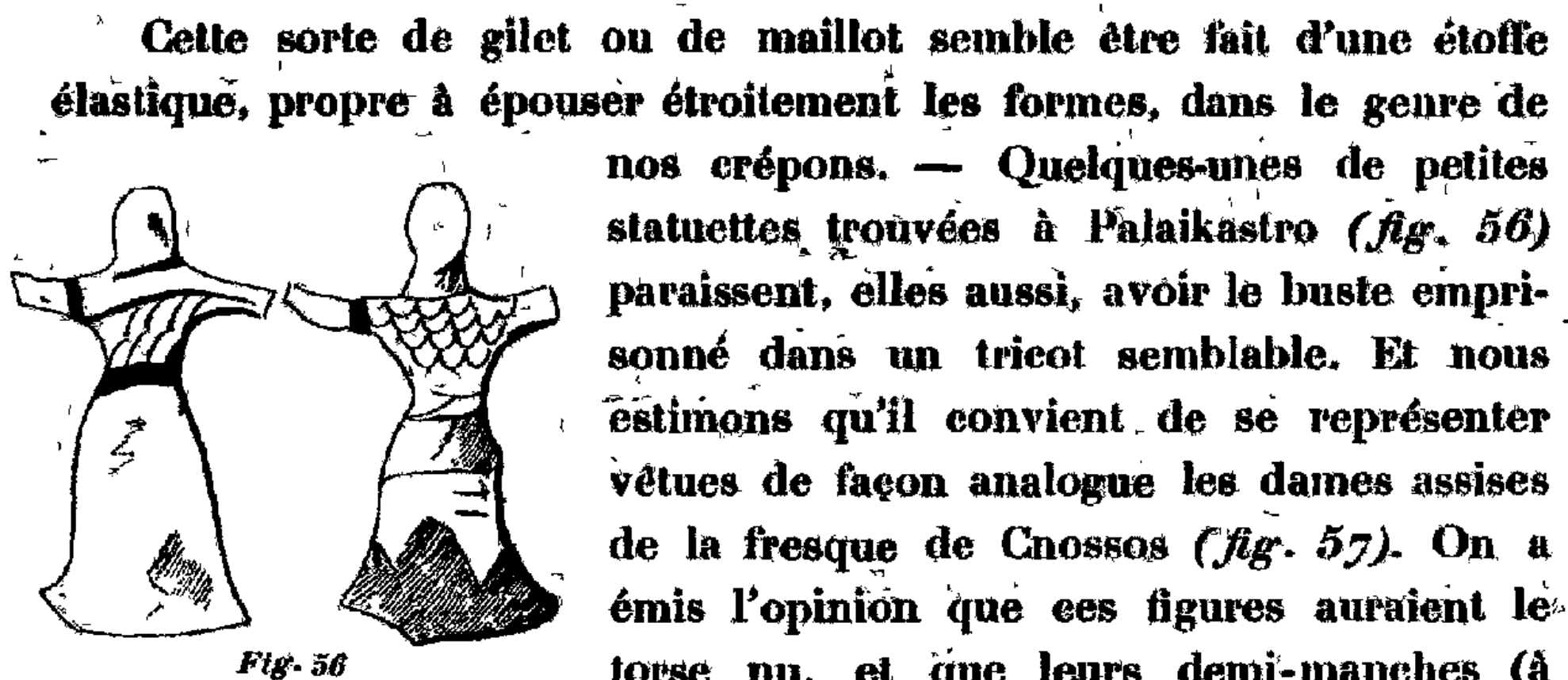


Fig. 56

Cette sorte de gilet ou de maillot semble être fait d'une étoffe élastique, propre à épouser étroitement les formes, dans le genre de nos crépons. — Quelques-unes de petites statuettes trouvées à Palaikastro (*fig. 56*) paraissent, elles aussi, avoir le buste emprisonné dans un tricot semblable. Et nous estimons qu'il convient de se représenter vêtues de façon analogue les dames assises de la fresque de Cnossos (*fig. 57*). On a émis l'opinion que ces figures auraient le torse nu, et que leurs demi-manches (à gigot, celles-ci) ne seraient retenues que par le *ruban*, qui, comme un collier, entoure la base de leur cou. — Une raison pratique nous empêche de nous rallier à cet avis : une manche qui ne serait fixée que par un seul point sur l'épaule ne tiendrait pas, baillerait sous l'aisselle, tournerait et se dérangerait au moindre mouvement du bras. Nous croyons (1) donc plutôt que tout le pourtour de l'emmanchure est fixé à l'un de ces corsages collants, de ces espèces de *jerseys* dont il vient d'être parlé, et que le pseudo-ruban est en réalité une broderie ou un galon, lequel non seulement orne l'encolure dudit corsage, mais encore se continue sur la partie externe de la demi-manche, dont il masque probablement la couture d'assemblage.



Fig. 57

(A suivre.)



Fig. 24

(1) M. Jacques Doucet, l'expert réputé en fait de modes féminines, que nous avons d'erechef interrogé, partage notre manière de voir, ici comme dans la question des jupes divisées.

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

Assemblée générale annuelle de la Société de l'Histoire du Costume

TENUE DANS LES BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ

55, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, LE 7 JANVIER 1909

La séance est ouverte à quatre heures trente. Membres présents ou représentés : 74.

— M. le Président donne lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 26 mars 1908 qui est adopté à l'unanimité.

Lecture est donnée ensuite du rapport du trésorier sur l'exercice 1908. Le rapport détaillé sera imprimé et envoyé ainsi que l'annuaire avec le prochain bulletin.

Recettes fonds courants.....	Fr.	3.381,25
Recettes fonds de réserve.....		657,60
Dépenses diverses.....		2.945,20
Dépôt en réserve.....		550,05

Reste en compte au 31 décembre 1908 :

Fonds courants.....	Fr.	336,05
Réserve statutaire.....		107,55

En l'absence de M. Risler, commissaire des comptes, c'est M. Carème, commissaire des comptes adjoint, qui a été chargé de l'examen des comptes. Il lit son rapport se résumant ainsi :

Actif 3.938 fr. 85. Passif y compris les profits et pertes 3.495 fr. 25, soit un solde créditeur de 336 fr. 05 fonds courants et de réserve 107 fr. 55. Il constate la parfaite tenue des écritures.

Les comptes de l'exercice 1908 mis aux voix sont approuvés à l'unanimité.

On procède au tirage au sort de deux membres du conseil sortant cette année. Ce sont : MM. Binet et Gorguet. Ils sont réélus pour cinq ans à l'unanimité.

M. Tual a donné sa démission de membre du conseil d'administration pour raison de santé. L'Assemblée lui exprime ses regrets et ses remerciements pour les services qu'il a rendus à la Société.

Le conseil d'administration propose le choix, en remplacement de M. Tual, de M. Jules Guiffrey, administrateur honoraire de la manufacture des Gobelins. M. Guiffrey est élu à l'unanimité.

Les commissaires des comptes pour l'année 1909 sont MM. Risler et Carème que l'assemblée prie de conserver leurs fonctions.

Le Président rend compte ensuite des travaux du conseil d'administration. Il rappelle que M. Clemenceau, président du conseil des Ministres, a signé une autorisation de loterie au nom de M. Maurice Leloir, comme représentant la Société de l'*Histoire du Costume*, au capital de quatre millions. C'est une autorisation de principe, un nouvel arrêté étant nécessaire pour fixer la date et les conditions de l'émission. Le Président expose combien l'abus des loteries a rendu cette opération difficile d'ici un certain temps. Une opération un peu différente a été tentée qui eût pu faire avoir à la Société le même résultat à bref délai, mais la tentative a échoué, de sorte que la Société est obligée d'attendre pour se procurer le capital nécessaire à la création de son musée.

Le bulletin trimestriel est actuellement le seul lien entre les sociétaires. Le Conseil d'administration a traité avec M. Leroy qui a proposé à la Société une entente avec la Société de la Sabretache que préside M. Detaille. Les deux Sociétés se sont réunies pour louer à M. Leroy l'appartement situé au premier étage au-dessus de l'entresol dans l'immeuble lui appartenant, 55, rue du Faubourg-Poissonnière. La Société a un bureau permanent et un grand salon à la disposition de ses membres les lundi et jeudi de chaque semaine. On peut y faire des réunions, des conférences, bref, c'est là que les sociétaires pourront se retrouver pour échanger leurs idées et causer des affaires de la Société. En outre, cette installation dont M. Leroy a fait les frais, les meubles étant fournis par lui, a permis à la Société d'y placer des vitrines et d'y exposer les costumes et objets lui appartenant. M. Leroy fournit l'entretien, l'éclairage et le chauffage. Il n'y a pas de contributions à payer, ni, si la Société rompt l'engagement, de réparations locatives à sa charge. Le loyer, y compris l'entretien, est de six cents francs. M. Leroy a fait à la Société des conditions particulièrement avantageuses. C'est avec un véritable dévouement qu'il prend ses intérêts et lui donne sans compter sa peine et son temps. L'Assemblée lui en exprime sa gratitude.

Le Président expose où en sont les travaux préparatoires de l'Exposition. M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts accorde à la Société la jouissance du pavillon du Jeu de Paume sur la terrasse des Tuileries du 1^{er} mars au 15 avril.

Le Comité d'organisation est en train d'établir le devis de ce que doit coûter cette Exposition. Il y a la redevance au trésor, la fabrica-

tion et l'installation des vitrines, la location de mannequins, la manutention, les frais d'affiches, de publicité, d'impressions diverses, de gardiennage et personnel, d'assurance contre le vol et l'incendie, de transports, etc. Une grande partie de ces frais devront être payés avant que l'Exposition n'ait produit un résultat. Il faut donc avoir de l'argent d'avance. La Société n'en a pas. Il est donc nécessaire de se réunir entre sociétaires de bonne volonté pour faire la somme nécessaire, soit de vingt à vingt-cinq mille francs. Or, si cette opération n'est pas interdite par les statuts, elle n'y est pas davantage autorisée. Nos conseils judiciaires Mes Mimerel et Allart consultés ont été d'avis, le cas n'ayant pas été prévu, de proposer à l'adoption de l'Assemblée générale la résolution suivante :

1^o Les sociétaires dont les noms suivent : (ici les noms des prêteurs) mettent à la disposition de la Société de l'Histoire du Costume, à titre de prêt, les sommes suivantes : (sommes prêtées par chacun en regard de son nom formant un total de...) destinées à couvrir les frais d'organisation de l'Exposition qui doit ouvrir en mars 1909.

2^o Les sommes ainsi prêtées ne seront pas productrices d'intérêts. La Société s'engage à les rembourser sur le produit net des recettes de l'Exposition.

3^o Dans le cas où les recettes seraient insuffisantes pour rembourser la totalité des avances, le remboursement se ferait au prorata du montant des sommes prêtées par chacun et le surplus serait remboursé par la Société sur ses premières recettes.

Cette proposition mise aux voix est adoptée à l'unanimité.

Le Président annonce, qu'à ce jour, la somme de 15.000 francs est couverte, avancée par MM. Le Roy Dupré, Carnot, Tenré, Faivre, Mimerel, Detaille, Tual, B. Franck, Leloir, et qu'en conséquence il n'y a pas de doute sur le résultat complet, ce qui permet de commencer sans retard les travaux.

M. Beaulieu, antiquaire, veut bien se charger de l'organisation matérielle de l'Exposition. M. Laguionie, directeur du *Printemps*, se joint à lui.

Les notices remplies par les collectionneurs commencent à affluer. Il faut se hâter, tant pour le calcul des vitrines nécessaires que pour la confection et réussite du Catalogue.

M. Giraldon s'est chargé de dessiner l'affiche. Une publicité active sera demandée aux journaux pour préparer le public à cette Exposition, dans un local dont il ne connaît pas encore beaucoup le chemin, au moins pour les expositions artistiques.

Tous les Sociétaires sont priés d'aider leur Comité à faire réussir cette Exposition en faisant autant de propagande que possible, en amenant des collectionneurs à exposer. Peu de semaines séparent de l'ouverture. Il faut unir tous les efforts pour que la Société s'affirme par un grand succès.

Rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à six heures du soir.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres nouvellement admis : MM. Detrois, couturier; Boivin, éditeur; Marquereau-Vail, antiquaire; Commandant Devanlay; Boin, collectionneur-orfèvre; Bacri, antiquaire; Paul Hébert, collectionneur; R. Fournier, industriel; Commandant Emm. Martin; Marcel Trèves, collectionneur; Beaulieu, antiquaire; Radius, joaillier; Jacques Mayer, publiciste; Hesse, avoué; Mme V^{ve} Hébert.

DONS RÉCENTS.

De M. Jacques DOUGET, une robe Louis XV en satin blanc.
De M. Gustave JACQUET, deux costumes de théâtre dix-huitième siècle.
De M. de SOLOMKO, trois chapeaux de femme Louis-Philippe.
De M. MARQUEREAU, une robe d'enfant en broderie, dix-huitième siècle.

MM. les Sociétaires sont prévenus que le recouvrement des cotisations pour l'année 1909 se fera dans le courant de février au moyen de quittances qui seront présentées à domicile par le service postal. Par décision du Conseil d'administration, les sociétaires admis pendant les trois derniers mois de 1908, ne paieront pas à nouveau leur cotisation en 1909.

Notes explicatives des planches hors texte

C'est de nouveau à l'obligeance de M. Alexis Vellon que nous devons la communication d'un autographe de Florian qui fait partie de sa collection. Un passage de cette lettre est intéressant comme description du costume. Nous avons voulu reproduire l'autographe en entier afin de lui conserver son caractère, d'autant plus que les autographes de Florian sont rares.

Costume de gentilhomme de la Chambre (1824). — Sacré de Charles X
(Collection DEPEROUSSIN)

L'épée porte, sur la coquille, le médaillon de Charles X et la tête de Henri IV
forme le haut du pommeau.

Le Mans le 17. 7. 40

je vous remercie, mon cher gendre, de votre
lettre et de votre exactitude. je compte bientôt
vous en remercier moi-même de vive voix
lundi prochain, je retourne, coucher à Saumur,
et mardi à Paris, uniquement pour voir
madame de Villeroy, car sans elle, je ne
fais rien toute ma vie à la campagne
présentes lui bien mes tendres respects. j'attends
sa réponse, à laquelle je répondrai sur-le-champ.

Le mercredi matin, mon cher gendre,
que je compte vous voir, je vous prie
1.° de finir avec M. Bailly, et de lui tirer
le plus que vous pourrez. il n'y a que deux
mois que les troubles ont commencé, il y en a
6 qu'il n'a compté vieillir y, car on m'a dit
ici qu'il faisait mal ses affaires. prenez-y
garde.

2.° je me console de ne pas avoir de
Waffort, d'après votre promesse pour le 20

COSTUME DE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE

Sacre de Charles X

Tous les Sociétaires sont priés d'aider leur Comité à faire réussir cette Exposition en faisant autant de propagande que possible, en amenant des collectionneurs à exposer. Peu de semaines séparent de l'ouverture. Il faut un grand succès.

Rien n'étant plus
du soir.

Membres nouveaux :
éditeur; Marquere
collectionneur-orfèvre
R. Fournier, industriel
collectionneur; B
Mayer, publiciste;

De M. Jacques Do
De M. Gustave JAC
De M. de SOLOMKO,
De M. MARQUEREAU

MM. les Sociétaires
sations pour l'année
de quittances qui se
Par décision du Comité
les trois derniers mois
tion en 1909.

Notes exp

C'est de nouvelles
devons la communiquer
sa collection. Une description
du costume
entier afin de lui communiquer
graphes de Florian

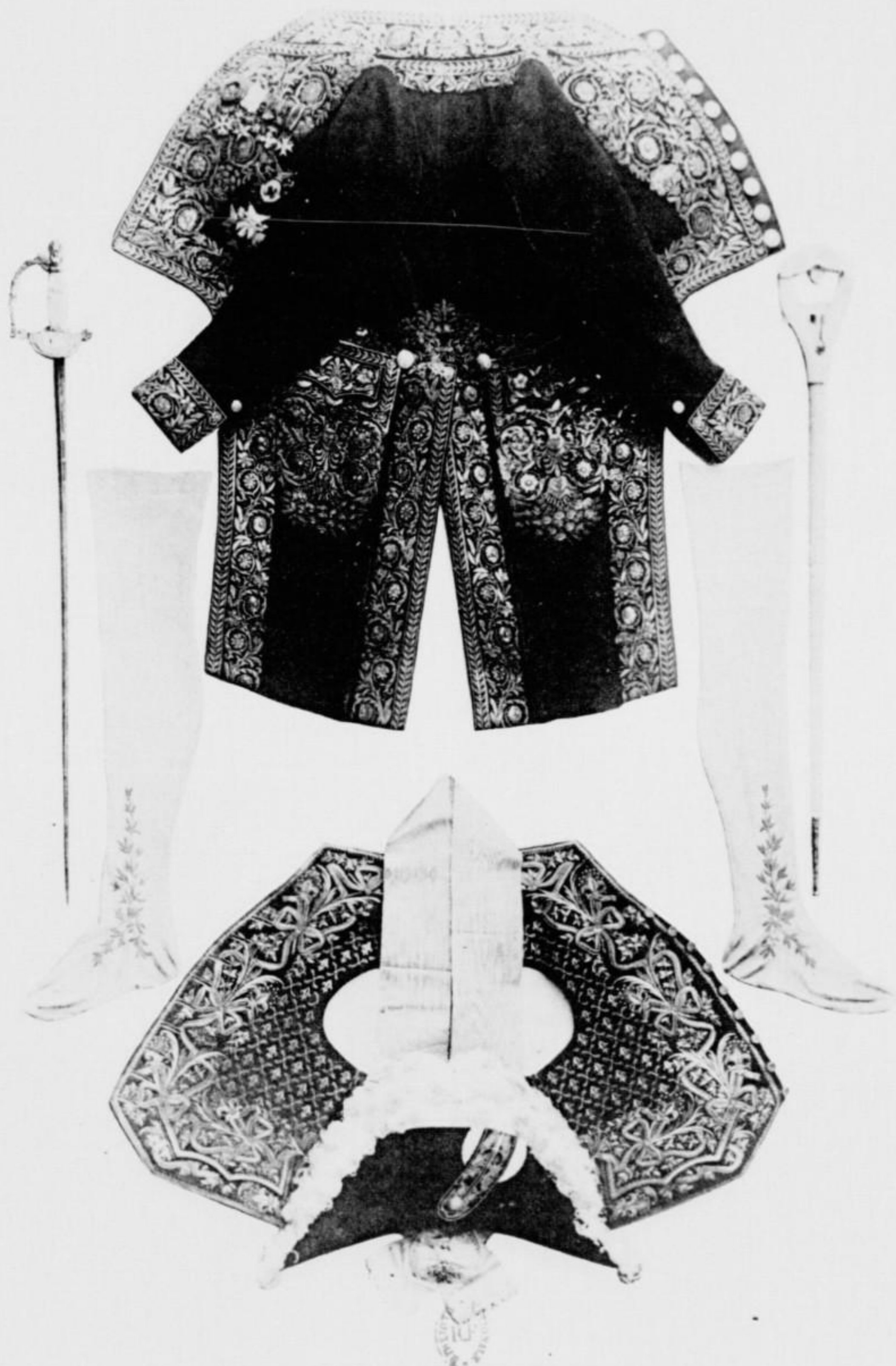
Costume de gentilhomme

L'épée porte, sur la ceinture

1^{re} le monsieur de la bibliothèque - du quatuor, avec
gaffes dans chez foule, et dit au soir
garçon de venir chez moi mercredi matin
2³ m'apporter mes gaffes. Je lui donnerai
autre chose à faire, et de plus boire pour lui.
3^e gaffes chez Blanchonnet mon tailleur
et le voir, et dit lui de venir mercredi
matin 23, m'apporter les échantillons de
beau et bon drap, surtout en bleu de roi
avec les plus beaux boutons et le plus belle
qu'il pourra trouver en cuir doré, ou
finition de différentes façons avec de quoi
faire des vestes en soie, ou satin gris,
de plusieurs couleurs, surtout du chambré,
joli et chaud.

4^e faire payer m^r Richard et finir mes
lettres de volonte

5^e gaffes, voir du Temple, vis-à-vis celle
chapron chez valet de Sureschal. Si elle n'y
est pas, faire voir à monsieur Si elle y est,



COSTUME DE GENTILHOMME DE LA CHAMBRE

Sacre de Charles X

Les Accessoires du Costume

PARASOLS ET PARAPLUIES

(SUITE ET FIN)

Avant que le parasol ne fût rendu utilisable en cas de pluie, nos ancêtres n'avaient pour se garantir que d'amples vêtements dont la plupart sont encore, avec des modifications, portés par les ecclésiastiques. Je citerai la cagoule, surtout sans manche, à capuchon, descendant au-dessous des genoux (*fig. 22*), la coule, sans capuchon, froncée au col, ouverte devant, accompagnée de l'aumusse, capuchon à pèlerine se boutonnant sous le cou (*fig. 23*), la chape, vaste et long manteau usité par les clercs, qui primitivement était un man-



Fig. 22
CAGOULE DE BERGER
Bible de 1115.



Fig. 23

AUMUSSE DE LAÏQUES

- A. Miniature des « Miracles de la Sainte-Vierge », XIV^e siècle.
- B. Miniature de Boèce, manuscrit du XV^e siècle.
- C. Miniature d'Israël van Meckeln. — Pays-Bas XV^e siècle.

teau de pluie sans manches, fermé droit devant et muni d'un capuchon pointu, *capa pluvialis* (*fig. 24*) : la cape portée par les hommes et les femmes long manteau à capuchon (*fig. 25*), qui est encore d'usage dans bien des provinces, où il est employé aussi par les femmes comme manteau de deuil; cette cape à capuchon était dite à la Béarnaise (*fig. 25 bis*); le camail, primitivement tissu de maille destiné à protéger la tête, qui devint un court manteau ecclésiastique à capuchon se boutonnant sur la poitrine; le capot, court manteau à capuchon et



Fig. 24

CHAPE

Manuscrit de Tite-Live. — Milan XIV^e siècle.

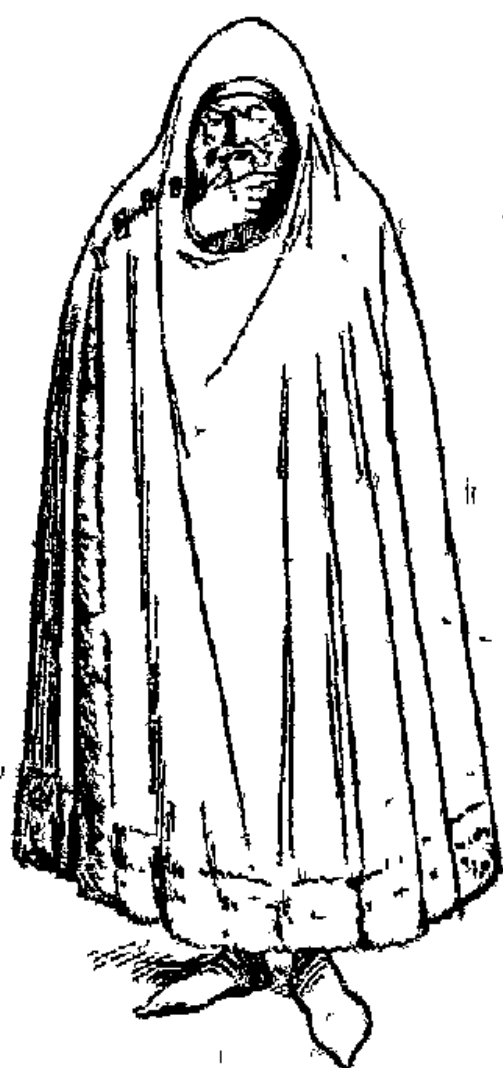


Fig. 25



Fig. 25 bis
CAPE DE FEMME
XI^e siècle.

à manches (*fig. 26*); la houppelande à chevaucher, indispensable pour préserver les armes de la rouille; enfin le balandras ou balan-



Fig. 26
CAPOT DE XIV^e SIÈCLE
Portrait de Cimabué
par Simon Memmi.

dran avec ses fentes latérales ou amigauts (*fig. 27*), porté comme en témoigne la fable de La Fontaine *Phébus et Borée*, au moins jusque sous Louis XIV.

A ces vêtements, ajoutons le caban, manteau de grosse étoffe, muni de larges manches et capuchon. Les marins l'enduisent d'huile ou de goudron pour le rendre imperméable. Plus tard viendront le macfarlane, l'ulster et les vêtements caoutchoutés.

On porta longtemps aussi des chapeaux de pluie. Henri IV s'en fit faire un en taffetas (10).

L'idée qui nous semble bien simple de substituer aux étoffes riches et légères des parasols une étoffe à l'épreuve de l'eau ne vint aux boursiers, fabricants de parasols, que sous Louis XIV. Ce fut une révolution.

Les grands parasols garnis de toile cirée pesaient fort et étaient très encombrants. L'anneau qui les terminait permettait de les accrocher à un clou. Un autre anneau mobile attaché par un lien glissait sur la monture et tenait l'appareil fermé contre le manche. Certaines ombrelles se ferment encore ainsi.

Le parapluie (*fig. 28*) de la collection de M^{me} Lavedan, dont le manche est terminé par la tête de Napoléon en ivoire, est tenu fermé par un gros anneau également d'ivoire; nous reproduisons à côté de lui son étui en cuir.

Fig. 28
PARAPLUIE
À MANCHE
ET ANNEAU D'IVOIRE
SON ÉTUI DE CUIR
Collect. Lavedan.

La mode des parapluies à godet, coiffant les têtes des baleines et les réunissant autour du manche, que l'on fabriqua il y a environ trente ans, n'a guère vécu.



Fig. 27
AVEUGLE VÊTU D'UN BALANDRAS
Crès de Paris
de Bouchardon.

(10) Comptes de P. de Labruyère. V. Gay, *Glossaire*, t. I, p. 327, col. 1, à la date 1595.

Vers la fin du règne de Louis XIV, un ingénieux boursier, Jean Marius, inventa un parasol brisé en trois parties, pouvant se réduire à un petit volume, s'enfermer dans un étui et se pendre ainsi à la ceinture comme un écritoire. Afin de se garantir des contrefaçons, il demanda au roi et obtint un privilège pour cinq années, où nous relevons ceci :

« Notre bien amé Jean Marius nous a fait remontrer qu'il a inventé une nouvelle espèce de parasol ou parapluie qui, étant ouvert, se trouve aussi grand, plus ferme et même plus solide que ceux qui sont en usage et s'ouvre et se ferme avec la même vitesse et qui, cependant, étant replié, se peut mettre dans un étui d'environ un ponce et demi de diamètre et sept à huit pouces de long, et peut se rendre si léger par les différentes formes ou façons qu'il leur donnera et par les différentes matières dont ils seront composés, qu'il y en aura qui ne pèseront que cinq à six onces tout compris, sans rien diminuer de leur étendue : de manière que ce nouveau parapluie deviendra par sa légèreté et la petitesse de son volume un meuble de poche que l'on pourra toujours avoir avec soi pour s'en servir au besoin, ce qui donnera occasion aux hommes et à la plupart des femmes qui n'ont pu s'accoutumer à l'usage des parapluies ordinaires, tant parce qu'il ne convient pas à tout le monde de les porter sous le bras, qu'à cause de leur pesanteur et de leur volume embarrassant, de se servir de ceux de l'exposant et à tout le public de jouir d'une invention si utile et si abrégée par son volume et par son poids qui peut se réduire au douzième ou quinzième de ceux qui sont en usage, etc... »

« Versailles, 1^{er} janvier 1710. » (11)

Le privilège de Marius était donné pour cinq années. Ses parapluies devaient porter sa marque. Donc, après ces cinq années, d'autres purent en fabriquer de semblables ou perfectionner l'invention. Les spécimens qui figurent soit au musée de Cluny, soit dans la collection de M^{me} Lavedan, dans la mienne, dans d'autres encore, sont plus ou moins petits, mais tous recouverts de taffetas vert et exactement semblables comme monture d'acier et comme manche (je parle du manche de bois creux terminé par un sabot de cuivre y vissé). Mais aucun de ceux que j'ai vus ne porte la marque de Jean Marius.

(11) Archives nationales, cité dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, 1882, p. 87 (*apud* Francklin).

Je donne ici le dessin de celui que je possède (*fig. 29*) et le schéma de son armature à ressort (*fig. 30*).

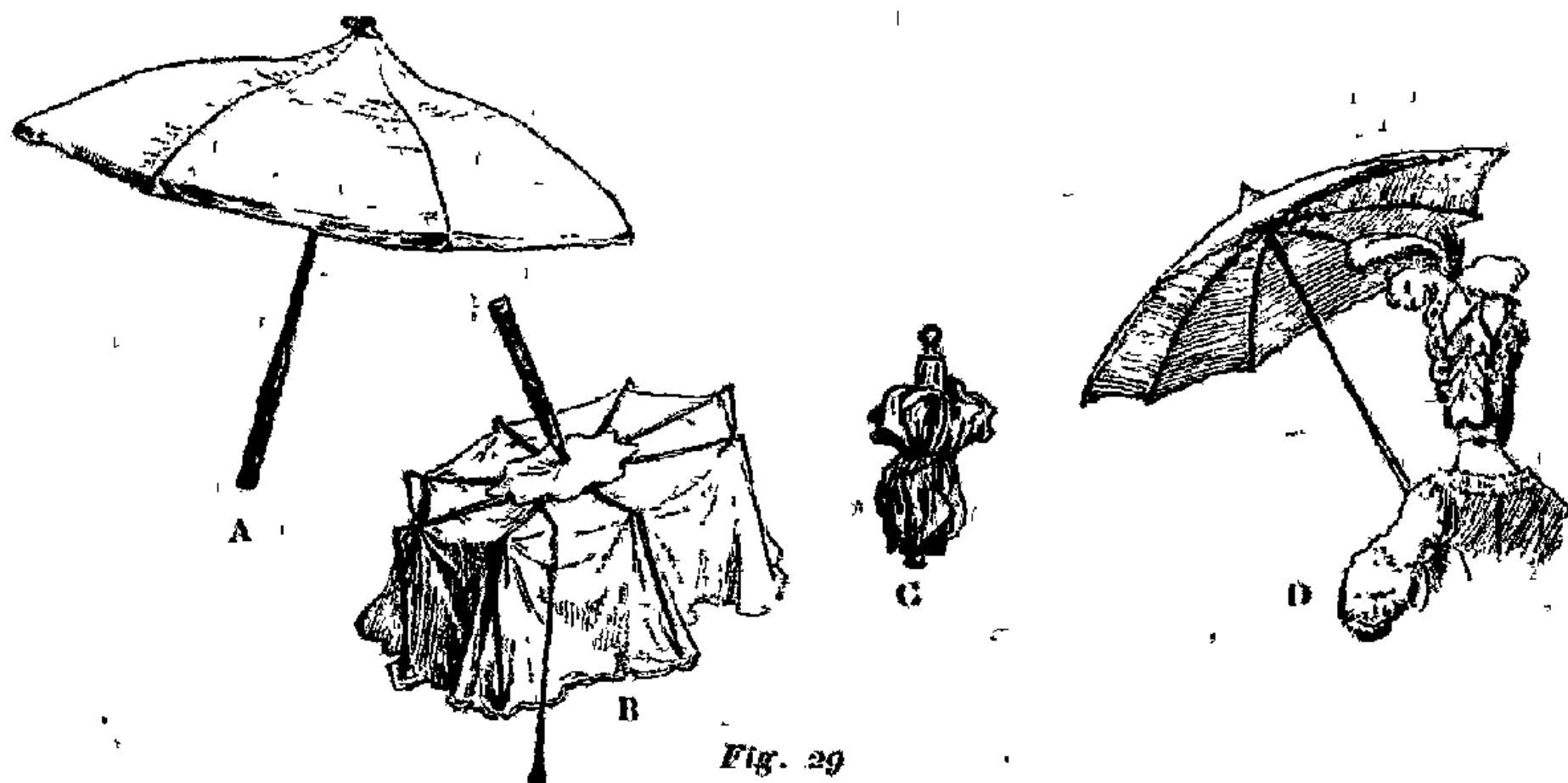


Fig. 29

PARASOL BRISÉ SYSTÈME MARIUS

A. Le parasol ouvert. — B. Parasol renversé prêt à être fermé : le manche rentré, l'extrémité des baleines pliée. — C. Le même fermé complètement; les baleines maintenues par un lien. — D. Le même porté par une dame, d'après Moreau le jeune.

La description du parapluie ordinaire que donne l'Encyclopédie ne diffère pas du système actuel. On a maintenant substitué le fer à la baleine à cause de l'augmentation de prix amenée par la destruction

des cétacés qui la fournissent.

C'est pour s'emparer des longues

et grosses baleines des anciens parasols et parapluies que l'on

a détruit presque tous ces objets et que les spécimens authentiques comptent parmi les raretés.

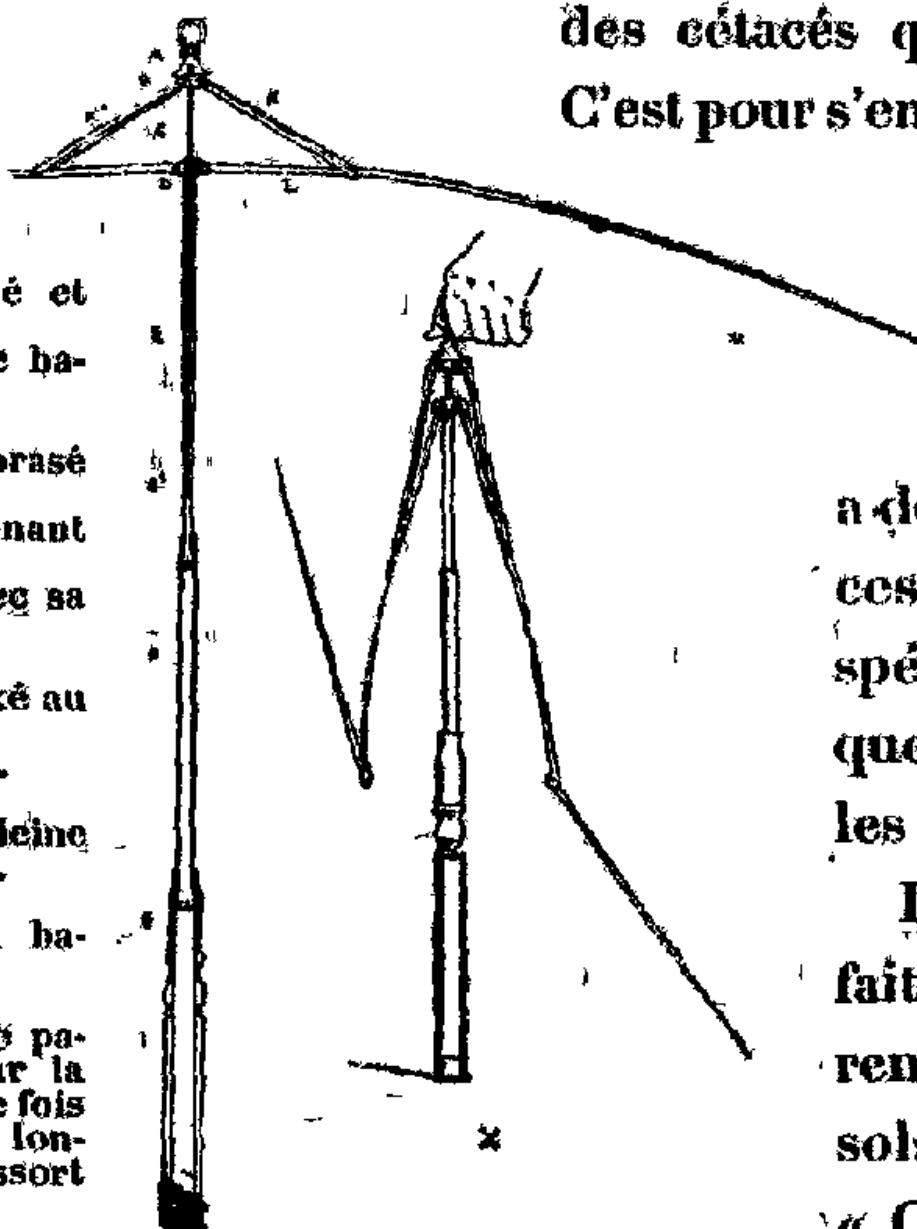
L'Encyclopédie ne fait guère de différence entre les parasols et les parapluies.

« Cet ustensile, y est-

il dit, s'appelle parasol quand il fait du soleil et parapluie quand il pleut... Il y a en a qui ne sont couverts que d'une toile cirée et qu'on

Fig 30
SCHEMA ET COUPE
DE L'ARMATURE
DU PARASOL BRISÉ

- A. Bout de cuivre vissé et anneau.
- B. Nœud des tirants de baleine.
- C. Tige pleine carrée.
- D. Nœud des baleines, brasé sur la tige creuse.
- E. Tige creuse n° 1, contenant le ressort.
- F. Ressort à boudin avec sa goupille.
- G. Tige creuse n° 2.
- H. Cylindre de cuivre fixé au manche de bois.
- I. Manche de bois creux.
- J. Bout de cuivre vissé.
- K, K'. Tirants de la baleine formant arcs-boutants.
- L. Baleine.
- M. Partie pliante de la baleine.
- X. Manière de replier le parasol en appuyant sur la tête. Pour l'ouvrir, une fois le manche tiré à toute longueur, laisser le ressort agir librement.



nomme simplement parapluies parce qu'ils ne servent qu'à cela. Leur tige est tout d'une pièce ». (12)

A la fin du dix-huitième siècle, Mercier emploie indifféremment l'un ou l'autre mot.

Ainsi dit-il :

« S'il pleut, un large ruisseau enflé par les gouttières se présente; un décrocteur fait sortir d'une longue allée un pont à roulettes. Ce pont mobile est enlevé chaque fois qu'il passe une voiture. On s'arrête, on se met aux fenêtres lorsqu'on aperçoit arriver de loin des cheveux longs et des frisures éventées. Comment franchiront-ils la redoutable planche? La lutte des deux parasols, inhabiles à ne pas se croiser comme il faut survient quelquefois au milieu de la planche. Alors les deux champions s'embrassent dans leur élan, tournent sur un talon et s'envoient réciproquement aux deux bouts opposés. Vous aurez ce spectacle pendant deux heures entières au carrefour de la rue Tiquetonne la première fois qu'une averse aura fait enfler le ruisseau qui n'a là ni pente ni cours. » (13) (*fig. 31*)



Fig. 31

PASSEZ, PAYEZ
D'après Carle Vernet.

Autre part, parlant des gouttières, Mercier dit :

« L'eau qui tombe du ciel se divise d'elle-même, les gouttières la rassemblent en torrens et la versent dans les rues fréquentées, battent l'impériale des carrosses; crèvent les parasols de taffetas, inondent les fantassins et déchaussent les pavés. Pourquoi n'a-t-on pas appliqué les conduites aux murailles ? » (14)

Ceci suffirait à expliquer la lourdeur et la solidité de ces anciens meubles.

(12) Voir la note 8.

(13) *Tableau de Paris*, par Mercier, tome V, pp. 113, 114.

(14) *Tableau de Paris*, par Mercier, tome XI, p. 50.

Jadis, comme aujourd'hui, existaient les vastes parapluies pouvant abriter un commerce en plein vent. En certains endroits, ils étaient même à poste fixe. C'est encore Mercier qui nous renseigne là-dessus :



Fig. 32

GAGNE-DÉNIER, LOUEUR
DE PARAPLUIES

Dans le « Passage du
ruisseau », par Garnier.

« En face cette superbe colonnade (du Louvre) que tout étranger admire, on voit beaucoup de vieilles hardes qui, suspendues à des ficelles et tournant au vent, forment un étalage hideux.... Là tous les courtauds de boutique, les maçons et les portefaix vont se recruter en culottes qui ont manifestement servi.... Des parasols chinois en toile cirée de dix pieds de haut, mais grossièrement travaillés, servent d'abri à cette multitude de fripiers.... Lorsque ces parasols sont baissés la nuit, ils forment dans l'obscurité comme des géans immobiles rangés sur deux files qu'on dirait garder le Louvre. Quand on n'est pas averti, on recule dans les ténèbres au premier aspect et l'on ne saurait deviner ce que c'est que ces fantômes.... Au milieu de cette foule on vend du café en plein air. De petits détailliers tiennent sous ces parasols chinois une fontaine de fer blanc garnie d'un robinet, versent le café à la populace. Le portefaix, le manouvrier, la femme de la halle, qui n'ont pas le temps de s'asseoir, le prennent debout. » (15)

Il y eut autrefois des loueurs de parapluies et parasols pour passer les ponts et traverser les grandes places (fig. 32). En 1769, une compagnie obtint un privilège pour la location des parasols. Bachaumont dans ses mémoires en parle :

« Il y aura des bureaux à chaque extrémité du Pont-Neuf où les voluptueux petits maîtres qui ne voudront pas gâter leur teint se pourvoiront de cette utile machine. Ils la rendront au bureau de l'autre côté ainsi alternativement moyennant deux liards par personne. »

(15) *Tableau de Paris*, par Mercier, tome IX, pp. 292-294.

Une affiche apposée dans les rues par M. de Sartines, est ainsi conçue :

DE PAR LE ROI

ET MONSIEUR LE LIEUTENANT GÉNÉRAL DE POLICE

Parapluies publics.

« L'objet qu'on a en établissant des parapluies publics pour la nuit comme pour le jour est de procurer aux habitants une commodité de plus dans la ville et aux gagne-deniers une facilité de gagner leur vie.

« Mais comme il est important pour la sûreté publique qu'il n'y ait point de rôdeurs pendant la nuit dans les rues et carrefours, Monseigneur le Lieutenant de Police ordonne :

« 1^o Que les gagne-deniers qui portent des parapluies pendant la nuit les tiendront du bureau de la direction où ils seront enregistrés par signalement, noms et demeure, ainsi que chez le sieur Heanere, inspecteur de police et au bureau de la Sûreté.

« 2^o Que ces gagne-deniers porteront une petite lanterne sur la porte de laquelle sera découpé le même numéro du parapluie, non pour servir de falot, les lanternes de réverbères étant plus que suffisantes (?), mais pour reconnaître le porteur du parapluie et recevoir son paiement.

« Ces parapluies qu'on nomme communément parasols sont de taffetas verd, solides, bien conditionnés et numérotés. On commencera à en distribuer aux gagne-deniers, le samedi 16 septembre 1769, au bureau de la direction, rue Saint-Denis, près celle du grand Heurleur, au magasin d'Italie. (fig. 33)

« La saison n'exigeant plus qu'il y ait des parasols pour le pont-neuf, la direction fera cesser ce service public le 17 pour ne le recommencer qu'à la belle saison tant pour ce pont que pour celui de la Tournelle, le pont royal, le Carrousel, la place Louis XV et autres endroits où on croira que cette commodité peut être utile.

« Permis d'imprimer et d'afficher le 14 septembre 1769. (16)

« DE SARTINE. »



Fig. 33
PARAPLUIE
DE LOUAGE.
Collection
Lavedan.

(16) *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, 1874, p. 59 (apud Franklin).

Caraccioli exagérait donc quand l'année précédente il écrivait, dépeignant le Parisien :

« L'usage est depuis quelque temps de ne jamais sortir sans son parapluie et de s'incommoder à le porter sous son bras pendant six mois pour s'en servir peut-être six fois. Ceux qui ne veulent pas se confondre avec le vulgaire aiment mieux courir les risques de se mouiller que d'être regardés dans les promenades comme des gens qui vont à pied, car le parapluie est la marque sûre que l'on n'a pas d'équipage. »

C'étaient les boursiers qui avaient seuls le droit d'en vendre, tandis que les petits parasols rigides étaient l'apanage des merciers. Mais les boursiers n'avaient droit de faire que la monture et la garniture et devaient se fournir de manches chez les tourneurs.

En 1759, un tabletier nommé Talon, ayant en cette qualité droit de travailler la baleine, osa se qualifier de « tabletier de manches, carcasses, garnitures de taffetas de parasols à soleil et de parasols parapluyes ». Grand émoi chez les tourneurs de manches qui lui firent un procès ; ils le perdirent. Alors les tabletiers ne se gênèrent plus. Les boursiers à leur tour les attaquèrent, se prévalant du célèbre boursier Marius, inventeur du parapluie brisé. Mais le parlement donna le droit de vente et débit également aux uns et aux autres et força fut de se mettre d'accord (17).

Depuis la Révolution, le parapluie est d'un usage général. On en fit de fort luxueux, on en fait toujours ; néanmoins, comme le disait Caraccioli, le parapluie a toujours gardé un caractère bourgeois. Il fut l'apanage du Tiers-État, ce Tiers-État que Lucien Mélingue représenta, recevant l'averse, tassé sous des parapluies devant la porte de l'Assemblée, en son tableau *Messieurs du Tiers, avant la séance royale du 23 juin 1789*.

Si Louis XIV choisit le soleil pour emblème, au Roi-Citoyen l'on donna le parapluie auquel le grand Roy avait accordé sa protection sans accepter la sienne.

Sous Louis-Philippe, à chaque porte du château de Fontainebleau donnant sur les jardins, il y avait trois parapluies : un grand pour le Roi, un petit pour la Reine et un pour l'aide de camp. M. Detaille

(17) Statuts, arrêts, sentences et règlements pour la communauté des maîtres peigniers, tabletiers, pp. 196 et 248 (apud Francklin).

possède un de ces parapluies ayant appartenu au Roi. Il vient de la porte Louis XV donnant sur le jardin anglais, est fort simple, en taffetas marron, et porte au jone du manche un numéro 2. Il avait été donné en 1848 par M. Jamin, sous-régisseur du palais, au peintre Jadin.

Les gardes nationaux de cette époque se servaient de parapluies pour monter la garde. Le bout du manche sphérique s'introduisait dans le canon du fusil comme les anciennes baïonnettes et était arrêté par un cercle de cuivre sur lequel était une inscription : Liberté, Ordre public. M. Detaille en possède un spécimen, ainsi que le Musée Carnavalet.

De nos jours, si, en 1871, au camp de Rocquencourt, le général de Gallifet conseilla aux officiers, pour préserver leurs uniformes, de se servir de parapluies et donna lui-même l'exemple, cet exemple n'a pas été suivi, car l'armée française n'en use pas encore (18). Mais la sollicitude avec laquelle on s'occupe du bien-être du soldat, nous fait espérer voir bientôt dans toute chambrée de caserne, dans tout corps de garde, le porte-parapluie voisiner avec le râtelier d'armes.

(18) L'armée hollandaise se sert de parapluies.

Le Costume préhellénique

Hypothèses pour la reconstitution du Costume, de la Parure et de l'Armement
des Grecs primitifs (Pélasges, Égéens, Achéens, Mycéniens, Crétois, Troyens, etc.)
(du vingtième au douzième siècle avant J.-C.)

*Mémoire communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Séances des 8 mai et 10 juillet 1908*

(SUITE)

Tabliers

Nous avons vu déjà les tabliers doubles de la Déesse aux Serpents et de son Acolyte (1). Tous deux sont de même forme, descendant par devant et par derrière en deux pentes arrondies par le bas, et échan-crés sur les côtés de façon à ne pas recouvrir les hanches. Tous deux sont largement bordés et galonnés; de plus, le champ uni de l'étoffe du premier est constellé de petits orne-ments circulaires, formant relief, qui pourraient bien être de ces motifs en

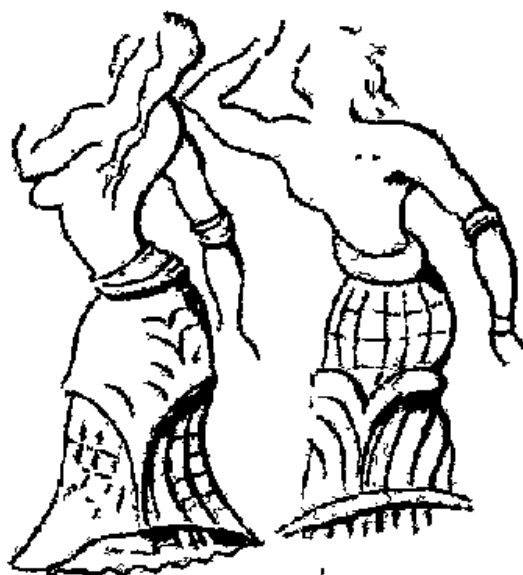


Fig. 58.



Fig. 59



Fig. 60

pâte de verre dorée, que nous verrons quand nous nous occuperons de la bijouterie. Quant au second, il est brodé de dessins en triangles tangents.

D'autres tabliers, de principe analogue, mais de forme quelque peu différente, se prolongeant en pointe antérieure et pointe postérieure, et, de plus, enserrant les hanches, sont portés par les figures représentées sur des calcédoines (fig. 58 et 59) et sur un chaton d'or (fig. 60). On y voit la trace de broderies qui décorent l'étoffe du vêtement. Quant aux appa-rences de bourrelets qui en forment le pourtour, nous estimons qu'ils

(1) Revoir fig. 29 et 47 (Bulletin n° 5).

sont constitués (toujours comme certains volants précédemment vus), par des franges, simples ou doubles (1).

C'est faute d'autre rubrique que nous rangeons sous celle des *tabliers*, ces sortes de courtes jupes de dessus, qui, partant de la ceinture, serrant étroitement les hanches et les membres inférieurs jusque vers la hauteur des genoux, font partie de l'acoutrement de multiples figures, tant crétoises (*fig. 61 et 62*) que mycéniennes (*fig. 63*). Ces vêtements, taillés également en pointe, se terminent



Fig. 61



Fig. 62.

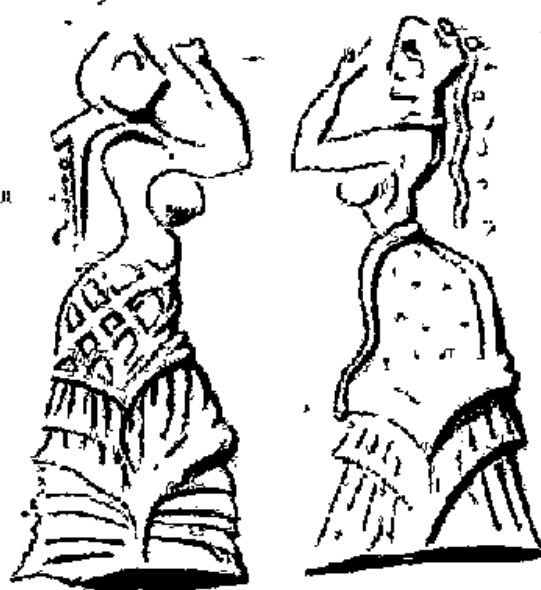


Fig. 63



Fig 64

au bas (tout comme les tabliers proprement dits que nous venons de voir) par des rangs de franges ou de volants plissés, qui viennent se superposer à ceux de la jupe de dessous.



Fig. 65

Un tablier représenté sur un anneau d'or de Mycènes (*fig. 64*) paraît dépourvu de pan postérieur, et être formé de rangs d'étoffe plissée, maintenus par de gros galons formant nervures saillantes. — Un autre tablier simple, que nous donne une terre cuite de Phaistos (*fig. 65*) reste fidèle à la forme semi-circulaire, et est orné d'un décor formé de lignes droites, suivant un mode que nous avons vu adopter déjà pour les tuniques.

Vêtements divers

Deux intailles, l'une en jaspe rouge, l'autre en sardoine, trouvées toutes deux à Vaphio (*fig. 66*), nous donnent des exemples de vêtements non encore décrits dans notre étude. Ces figures, dont la première porte une hache sur l'épaule (est-ce un prêtre, un sacrificateur ?),

(1) Ces grosses franges, formant la garniture de tabliers, sont encore portées de nos jours par les femmes dalmates et albanaises.

ont les jambes et la partie inférieure du corps enroulées dans un pan d'étoffe taillé en sifflet, comme on en voit à profusion sur les monuments assyriens. Comparons ces figures avec celle (*fig. 67*) que sous l'ordinaire appellation d'asiatique, donne Champollion (1), avec une autre, d'apparence similaire (*fig. 68*), donnée par Lepsius (2), et



Fig. 66



Fig. 67

Fig. 68



Fig. 69

remarquons les *postes* et les *damiers* servant de décoration. Ces postes (3) et damiers sont de caractère hellénique, de même que la coupe en pointe de la barbe et l'absence de moustaches, déjà signalées. — Quant à la pèlerine qui recouvre les épaules, elle se retrouve sur celles du personnage donné également par Champollion (4), comme asiatique (*fig. 69*) et dans lequel Maspero voit un *Kaftt*, phénicien ou cypriote, assimilable aux Crétois (5).

La pèlerine que portent nos deux personnages laconiens est de coupe différente : échancrée sur les épaules, elle se prolonge sur la poitrine et le dos, en deux pentes s'arrondissant par le bord inférieur. Ce vêtement a de l'analogie avec le *birrus* ou *pænula* échancrée, que, vingt siècles plus tard, porteront les chrétiens des catacombes. — Et il est absolument semblable à celui d'une statue en pierre calcaire (*fig. 70*), de provenance phénicienne, que conserve le musée de New-York (6).



Fig. 70

(1) Tome 3, pl. 257.

(2) Tome 6, pl. 115.

(3) « Certain école d'art, ayant adopté ce motif, l'a employé et développé à outrance, au point d'en couvrir des monuments entiers et d'en faire une sorte de motif national; c'est l'école d'où est sortie toute la décoration mycénienne ». (Léon Henzey : *Les Origines orientales de l'art*, 1892.)

(4) Tome 3, pl. 267.

(5) Revoir Bulletin n° 4, page 88.

(6) Suivant une opinion que nous n'ont point encore abandonnée, c'est par les Phéniciens, navigateurs, commerçants, et leurs ravitailleurs ordinaires, que nos peuples égéens pouvaient être mis au courant des modes d'Asie.

En regard de la richesse d'ornementation des vêtements égyptiens, les deux intailles paraîtront bien frustes : encore l'abondance des lignes indiquant non seulement le bord du pan d'étoffe, mais encore probablement les rangs de perles, broderies ou franges qui le garnissent a-t-elle l'intention d'en indiquer le luxe.

Ces sortes de vêtements en sifflet — royaux ou sacerdotaux, — doivent être de ceux que l'on recouvrait, entr'autres ornements, de ces multiples motifs d'or ou de verre déjà plusieurs fois cités.

Quel peut être le vêtement que porte, sur sa tunique longue à quadrillage écossais, la dernière des terres cuites que nous avons présentées sous le n° 24 ? (1) On distingue, sur la poitrine de la figure, qu'elle recouvre, en la laissant légèrement décolletée, une sorte de pèlerine, toute couverte de boutons ou ornements de forme circulaire, et dont la partie inférieure est découpée en languettes verticales, garnies semblablement. Le délabrement de la statuette ne permet pas malheureusement de préciser la forme exacte de ce vêtement, non plus que la manière dont il est attaché au corps.

De même, comment est fixée l'espèce de serviette ou d'écharpe qui, sur la terre cuite (2) dont la représentation précède immédiatement celle dont nous venons de parler, vient draper la figure d'une épaule à l'autre ?

Deux autres exemples, d'une disposition pareille, nous sont donnés, l'un par la terre cuite (*fig. 71*) aussi fruste que les précédentes, et provenant, comme elles, de Tirynthe, — l'autre par la statuette (*fig. 72*) conservée au musée du Louvre. Dans les deux figures, l'écharpe paraît être attachée, sur chacune des deux épaules, par un gros bouton ou disque.



Fig. 71



Fig. 72



Fig. 73

Enfin, le vêtement qui revêt la partie supérieure du torse de la jeune fille représentée sur une fresque à Cnossos (*fig. 73*) pourrait bien être, quoique plus ample, une écharpe de même genre, formant mantelet, et s'attachant — sur l'épaule droite au moins, la seule qui soit visible — par un énorme nœud fait dans l'étoffe même.

(1-2) Revoir Bulletin, n° 5.

Que peuvent être ces appendices, en forme de sacs arrondis et gonflés, qui, partant de la ceinture, viennent pendre le long de la jambe gauche de quatre personnages (*fig. 74*) gravés sur des sceaux récemment découverts à Phaistos ?

Les *Monumenti antichi* qui ont publié ces figures, les accompagnent du texte : *vesti globulari a grandi sgonfi* (vêtements globulaires à grands gonflements), lequel, disons-le, n'offre guère de sens.

Arthur Evans, en citant ce

texte, trouve une ressemblance entre le vêtement et les culottes en sac portées par les Crétois modernes.

Celles-ci ne sont autres que le *chalvar* ottoman, dont voici le modèle (*fig. 75*), et dont l'origine remonterait donc aux temps préhelléniques. Ceci n'aurait rien d'impossible en principe (nous constatons, au cours de notre étude, des choses bien plus extraordinaires !) Mais examinons minutieusement les figures : nous remarquerons que l'objet ne recouvre qu'une seule des jambes (la gauche), et que, lui-même, de forme bombée et arrondie par le bas, il présente encore un renflement dans sa partie médiane. Remarquons également l'allure des personnages, qui marchent d'un pas délibéré, et pourraient volontiers être pris pour des voyageurs. Au lieu



Fig. 75

d'être un vêtement, pantalon ou culotte, l'objet que nous examinons ne serait-il pas une grande poche, un *sac de voyage*, peut-être à plusieurs compartiments, dont un principal au milieu (1) et dont le contenu provoquerait la visible boursouffure ? Nous livrons l'hypothèse à tout hasard.

Examinons maintenant le vêtement bizarre, et inexplicable à première vue, qui revêt les épaules et le torse du dernier personnage de la figure 74 que nous venons de voir, et comparons-le avec celui que porte le chef des moissonneurs (*fig. 76*) sur une coupe en stéatite de Haghia-Triada. On a cru voir dans ce vêtement une arme

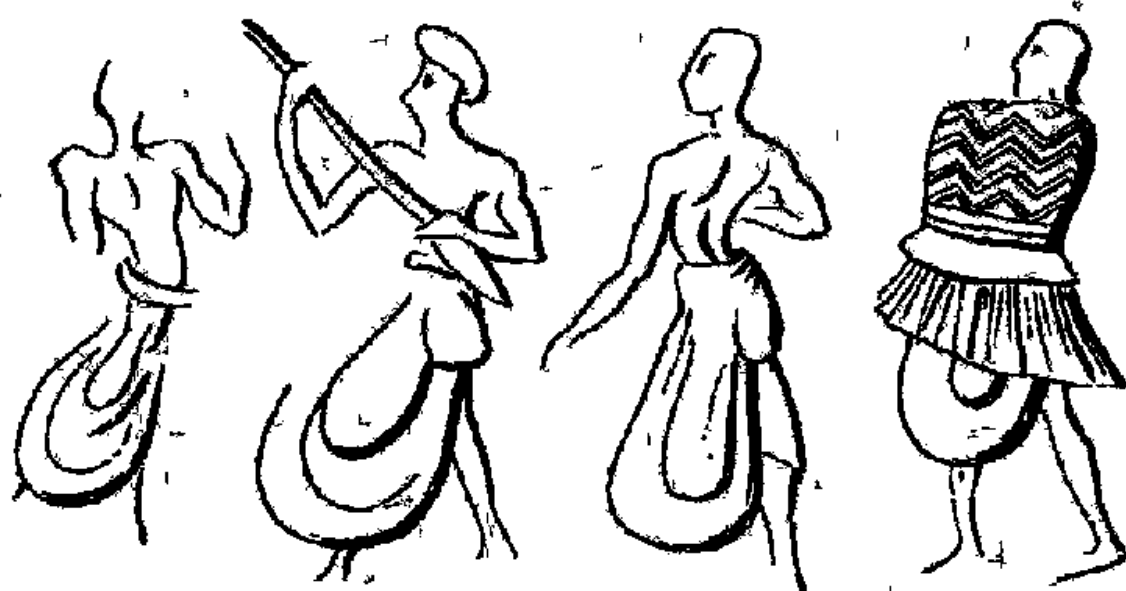


Fig. 74

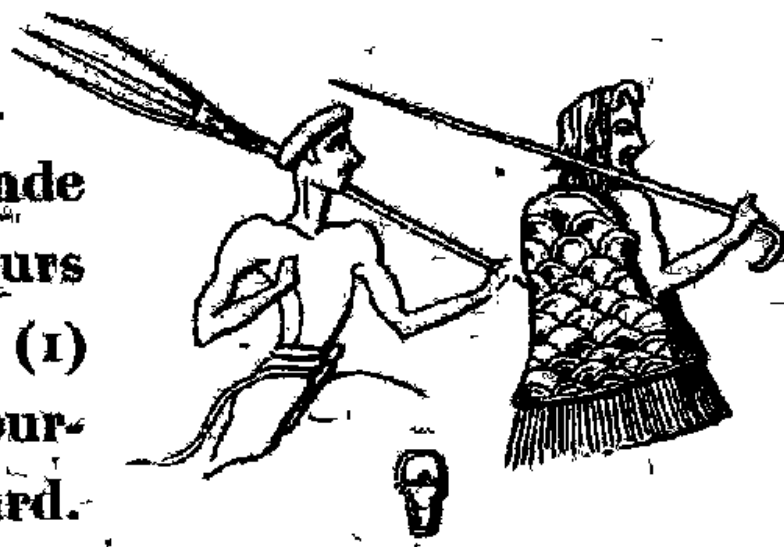


Fig. 76

(1) Un compartiment supplémentaire, de dimensions moindres, et en forme de bourse ou d'escarcelle, est en outre indiqué chez deux de nos personnages.

défensive, une cuirasse à dessins en méandres (1) ou à écailles, portée sur une tunique ou jupe courte, dont le pan inférieur serait visible (2).

Mais que serait une cuirasse qui emprisonnerait les bras de qui la porte, ou dont les écailles se recouvriraient *de bas en haut*, comme dans les deux exemples présentés ?

Arthur Evans, dans une note manuscrite en notre possession, appelle le vêtement un *manteau*. Quant à la frange ou bande d'étoffe plissée qui dépasse à la partie inférieure, elle serait fixée audit manteau, dont elle ferait partie, et ne serait aucunement la partie visible d'une fustanelle portée dessous.

Arthur Evans doit avoir raison ! Le vêtement est certainement une sorte de manteau court, en forme de cloche, n'ayant (3) qu'une seule ouverture pour le passage de la tête. C'est par cette ouverture, probablement de largeur suffisante, que notre moissonneur en chef, outre la tête, passe également le bras droit, tandis que notre autre personnage laisse les siens à l'abri sous l'étoffe. Il est même vraisemblable qu'il les y tient *croisés*, attitude qui explique l'extrême saillie que forme, sur l'image, la partie antérieure du torse.

Quant aux écailles ou chevrons, ils sont brodés ou tissés dans l'étoffe, et de rôle purement décoratif.

Constatons en passant que l'hypothèse d'Evans sur le manteau garni d'un volant, et la nôtre sur les *sacs de voyage*, viennent s'étayer l'une l'autre. — Car si le bord plissé, au lieu d'être un volant faisant partie du manteau de l'homme aux bras croisés, était le pan d'une fustanelle ou jupe sous-jacente, c'est *par dessus* cette jupe, non *par dessous*, que le voyageur eût fixé la ceinture qui retient son sac — ceinture très visible sur les trois figures précédentes.

Armes défensives

CEINTURES ET CEINTURONS. — La première arme défensive pourrait bien avoir été simplement la ceinture, large, épaisse, formée de plusieurs tours de peau ou d'étoffe. (Nous rappelons ici l'hypothèse

(1) *Polydaidalos* (Monumenti antichi, tome XIII).

(2) Cette hypothèse de cuirasse a même servi d'argument à ceux qui ont vu dans les personnages représentés, non des moissonneurs, mais des soldats. Or, ce sont bien des moissonneurs : ils sont gaiement à l'ouvrage, la fourche sur l'épaule, chantant, dansant, et jouant du sistre.

(3) Tout comme la *manga* mexicaine ou le *poncho* chilien, avec lesquels il offre une grande analogie.

formée précédemment : l'application de cordes ou boudins rembourrés, de nature à renforcer l'action préservatrice de la ceinture même.

Remarquons la ceinture caractéristique que porte le personnage représenté par une statuette de plomb trouvée à Abbia en Laconie

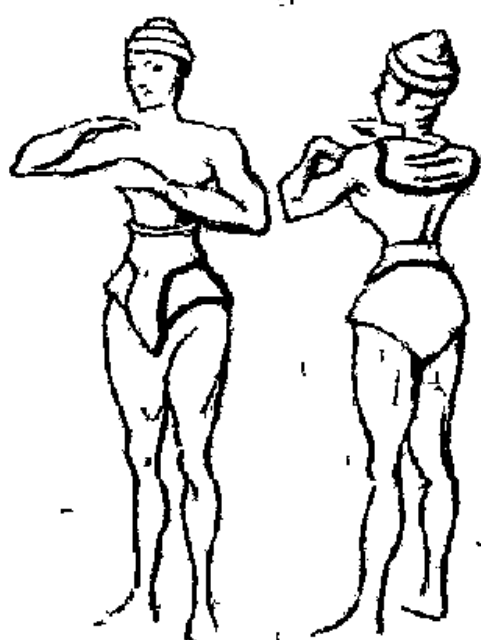


Fig. 77

(fig. 77). Très large, en cuir probablement, elle se continue antérieurement par un prolongement vertical découpé en feuille, passant entre les jambes et formant sous-ventrière. Un exemple analogue est donné par une sardoine de Mycènes (fig. 78) où sont figurés deux combattants.

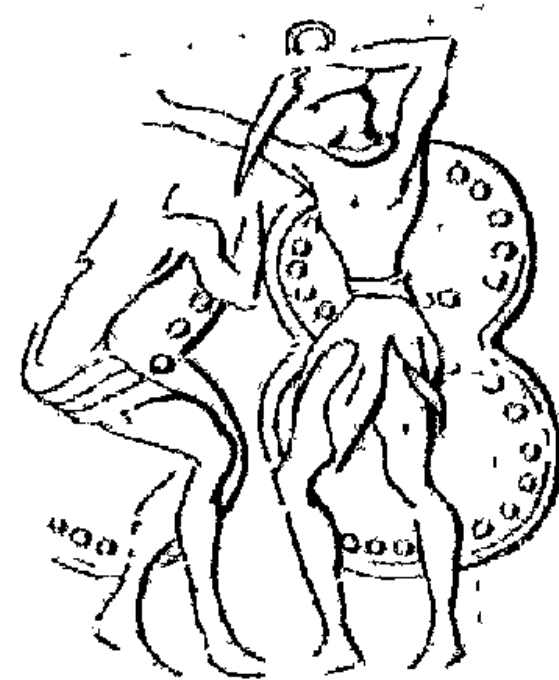


Fig. 78

Certaines ceintures d'étoffe ou de cuir étaient revêtues de plaques de métal tangentes. Ci-contre le dessin d'une lame de cuivre, destinée à cet office, et percée de ses trous pour couture, découverte récemment à Phaistos (fig. 79).

La ceinture formée d'une bande continue de métal souple, doublée de cuir, est du reste portée régulièrement par les guerriers, on la retrouve dans l'épopée homérique, sous le nom de *mitrè* (1). La surface plate de cette arme est fréquemment ourlée de deux nervures saillantes.



Fig. 79

BOUCLERS. — Plusieurs formes de boucliers furent adoptées par nos guerriers ou chasseurs. Une des plus curieuses est celle en forme de 8, ou plutôt de guitare, représentée à de nombreux exemplaires et notamment sur le poignard de Mycènes déjà cité (2), et où est figurée une chasse au lion. Ce bouclier, vu ici par le côté intérieur, est largement orlé de bronze, et suspendu par une guige au cou du chasseur.

Deux autres exemples du même modèle (toujours vu par le revers) sont fournis par la sardoine que nous venons de voir (fig. 78). Outre l'orle qui, ici également, forme la bordure extérieure des boucliers, le pourtour en est garni de grosses bossètes saillantes. Ceci fait penser aux « dix cercles d'airain et aux vingt bosses d'étain blanc » qui plus tard, au dire d'Homère, orneront le bouclier d'Agamemnon.

(1) Hébig: *Sur la question mycénienne*, 1896. Revoir fig. 4, Bulletin n° 4.

(2) Revoir fig. 5, Bulletin n° 4.

Enfin la face (extérieure cette fois) de cette même arme nous est montrée, portée par les guerriers de Cnossos (*fig. 80*).

Chacun des deux segments de cercle dont la réunion médiane donne à l'arme sa forme caractéristique, paraît assez fortement bombé.

Ce bouclier est de proportions immenses, et couvre l'homme du col jusqu'aux pieds. — Les ornements ou garnitures qui le recouvrent devaient être en métal bien léger, car la dimension seule de l'arme était suffisante pour lui donner un poids formidable. Quoi que nous puissions objecter à ce sujet, le port de cette arme aux vastes proportions semble avoir persisté. Homère dira (1) en parlant d'Hector : « Il s'éloigne en rejetant sur ses épaules son vaste bouclier noir, dont la surface arrondie frappe à la fois ses talons et sa tête. » Ce texte vient s'appliquer, de façon évidente, aux spécimens que nous venons de voir (2).

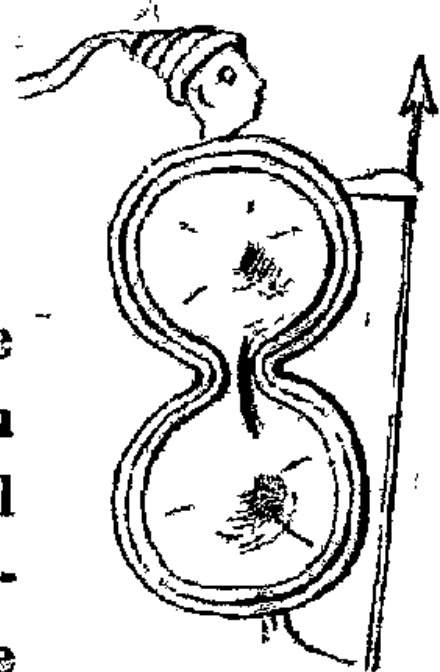


Fig. 80

Un modèle différent, en rectangle, et courbé probablement en portion de cylindre est également figuré sur le poignard que nous venons de citer (*fig. 5*) et, d'autre part sur un chaton gravé trouvé dans l'acropole de Mycènes (*fig. 81*).

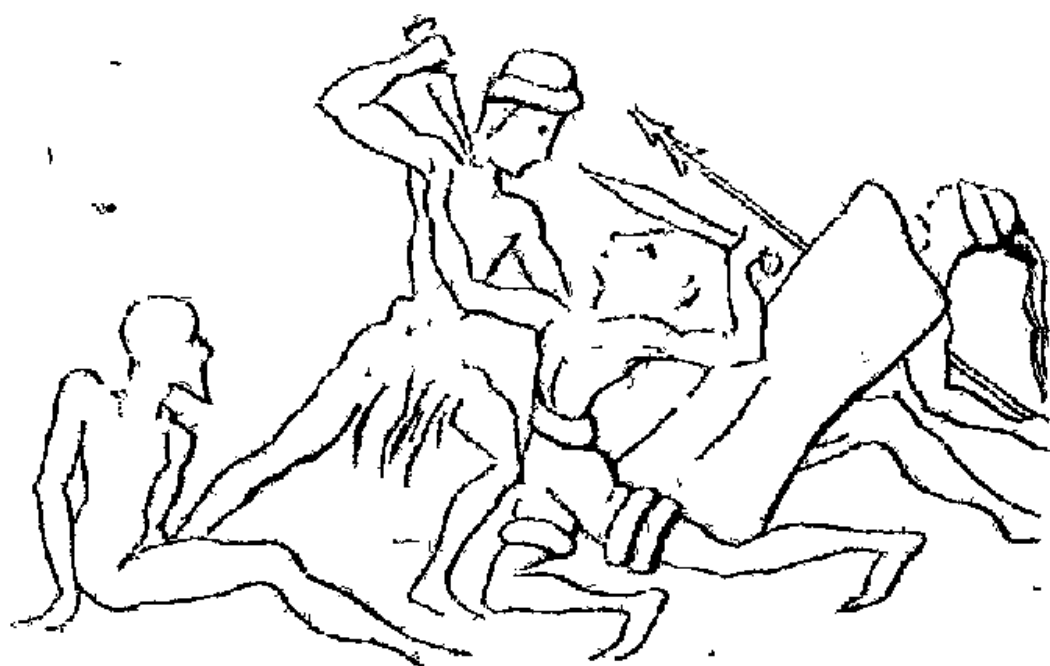


Fig. 81

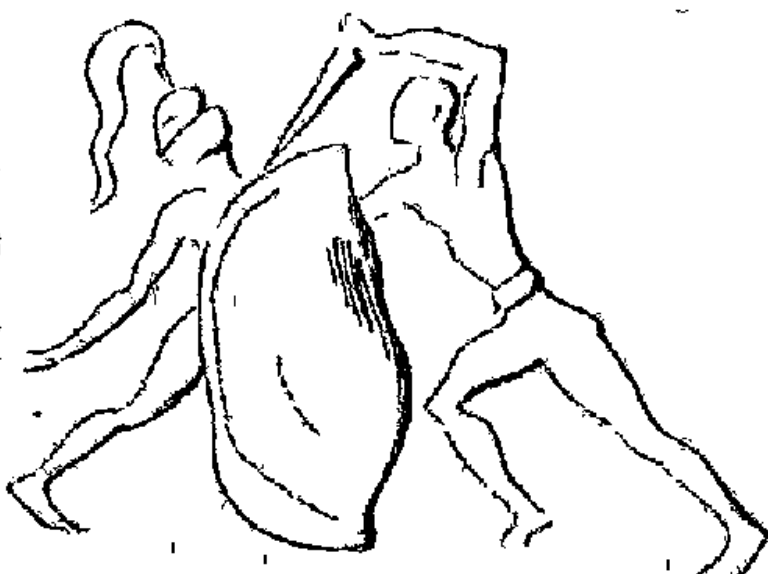


Fig. 82

Un autre demi-cylindre, mais de contour ovalaire, arme un combattant sur un prisme d'or, de Mycènes également (*fig. 82*).

Enfin la coupe de Haghia-Triada nous montre un personnage tête

(1) *Iliade*, chant VI.

(2) Les boucliers *anciles*, que promenaient dans les rues de Rome, en les frappant en cadence, les prêtres saliens attachés au culte de Mars Gravidus, avaient conservé la forme, à défaut de la dimension, des boucliers que nous venons de décrire. C'est évidemment par les Étrusques — eux-mêmes de race pélasgique, rappelons-le — que la tradition égéenne avait pu se conserver.

nue (*fig. 83*) aux longs cheveux, armé d'un bouclier régulièrement cintré par le haut, rectiligne sur les deux bords verticaux, et dont la base horizontale présente des échancrures irrégulières. Cette arme est

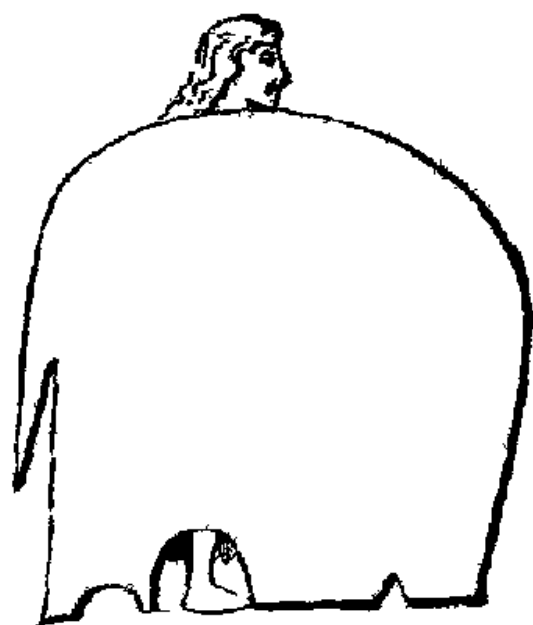


Fig. 83

dépourvue de toute garniture ou ornement. — Serait-elle, à l'instar de celles en cuir d'éléphant ou de rhinocéros que portent certains sauvages d'Afrique, découpée dans une bonne peau de buffle (1), dûment tannée, et les échancrures ne seraient-elles autre chose que les inégalités naturelles, que l'on n'aurait pu rogner qu'aux dépens de la grande surface défensive souhaitée?

Ce bouclier, de taille aussi gigantesque que ceux qui ont été décrits précédemment, offre une grande analogie avec les pavois sous lesquels s'abriteront les arbalétriers des quatorzième et quinzième siècles de notre ère.

Les guerriers du vase de Mycènes (*fig. 84*) portent un bouclier

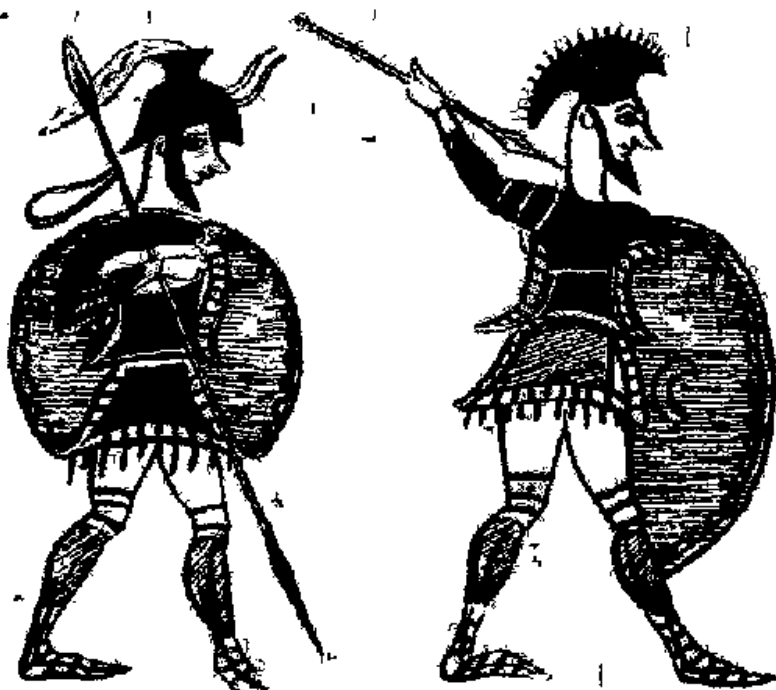


Fig. 84

beaucoup plus petit, ne les couvrant que de l'épaule à la hanche, et en forme de lune légèrement échancrée. On n'en voit que l'intérieur, décoré sur le pourtour.

Enfin le dieu armé trouvé à Cnossos (*fig. 85*) porte un bouclier de



Fig. 85

dimensions également fort réduites, à peu près rectangulaire, et probablement aussi semi-cylindrique.

CASQUES. — Plusieurs modèles de défense de tête sont donnés par nos spécimens. La statuette de bronze trouvée à Mycènes (2) a un casque en cône assez élevé, terminé dans le haut par un gros bouton aplati, sorte de calotte. Cette forme dont l'idole de bronze de Tyrinthe (3) offre un modèle absolument semblable, pourrait bien être d'origine phénicienne.

(1) *Iliade*, chant VII. « Ajax s'approche, portant son bouclier pareil à une tour, formé de sept peaux de bœuf. »

(2) Revoir fig. 6, Bulletin n° 4.

(3) Revoir fig. 3, Bulletin n° 4.

Un autre casque conique, muni d'un couvre-nuque, celui-ci certainement en cuir, recouvert peut-être de lames de métal, est présenté par la statuette (*fig. 86*) de bronze trouvée en Crète.

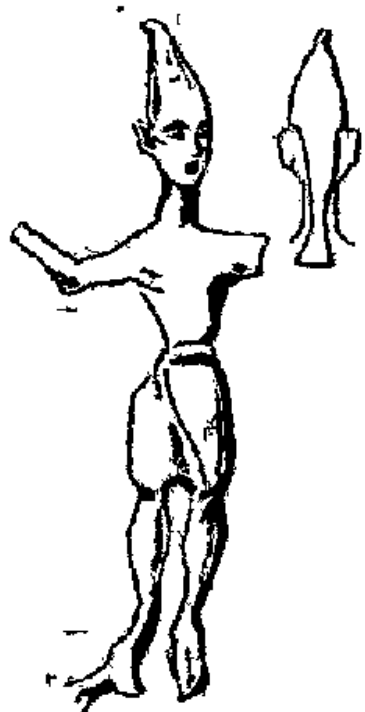


Fig. 86

Est-ce d'un cône métallique de ce modèle, entouré cette fois à sa base d'un petit turban d'étoffe, qu'est coiffé le dieu armé dont nous venons d'examiner le bouclier (1)? Ou faut-il voir dans son habillement de tête, un exemple de chapeau hétéen, en feutre, et garni de bords ombrageant le visage?

Observation pareille peut être faite en ce qui concerne la coiffure de la déesse accompagnée d'un lion, qui se trouve figurée sur un sceau d'argile trouvé également en Crète (*fig. 85 bis*). Ce cône, légèrement recourbé en arrière, et muni inférieurement d'un rebord avançant, est-il fait de feutre ou de métal? Est-ce un chapeau ou bien un casque?



Fig. 85 bis



Fig. 87

Fig. 88

Une forme moins haute et plus bombée est reproduite dans deux ivoires sculptées (*fig. 87 et 88*). L'arme semble être faite d'une carcasse de cuir ou d'étoffe, sur laquelle des anneaux de bronze, posés de biais les uns sur les autres, de façon à laisser affleurer le bord de l'anneau sous-jacent, seraient maintenus par des cercles transversaux. Les anneaux, dans chacune des rangées horizontales successivement étagées, sont placés dans le sens opposé à ceux de la rangée supérieure et de la rangée inférieure. La bombe est munie latéralement de jugulaires, conçues d'après le même système.

Un casque pareil, mais agrémenté de deux belles volutes, est figuré par une cornaline de Vaphio (*fig. 89*). Cette arme a vraisemblablement été portée par un chef, de même que celle que voici (*fig. 90*) d'origine crétoise, et qui, pourvue d'un cimier formé également de deux volutes en regard, est en outre ornée latéralement de deux grandes ailes.



Fig. 89



Fig. 90

(1) Revoir fig. 85.

Le guerrier crétois à grand bouclier (1) est coiffé d'un casque de même principe, orné au sommet d'un *hippouris* (queue ou crinière) tombant en arrière. D'autres exemples de cet ornement nous sont offerts par un chaton (2) et un prisme d'or (3), tous deux de Mycènes.

Serait-ce également d'un de ces casques coniques à crinière qu'est armé l'homme vu de dos, manœuvrant une perche, une lance, une rame ? (Il est difficile de préciser), qui figure au bas du gobelet d'argent de Mycènes (4) ? Ou bien sa coiffure serait-elle encore un casque... mais un casque à mèche... ou bonnet phrygien ?

Est-ce aussi en anneaux métalliques, placés en assises contrariées sur une carcasse de soutien, qu'est fait le casque, muni d'un couvre-nuque recouvrant largement la partie supérieure du dos, porté par le guerrier de Laconie déjà cité également (5). Ou bien toute la coiffure n'est-elle qu'un capuchon fait d'étoffe ou de cuir rembourré et piqué ?

Les deux types de guerriers du cratère de Mycènes (6) portent des casques différant non seulement des modèles précédemment décrits, mais encore entre eux. Chez le premier, la bombe moins haute, est ornée, dans sa partie supérieure, d'un *phalos* cimier en forme d'entablement, et, à la partie antérieure, de deux cornes pointant en avant. Du sommet du cimier pend la queue de cheval.

Chez le second, la forme est différente : serrant étroitement le front, il présente le profil d'un fer de hache ou d'une sorte de miroir à alouettes, dont la courbe supérieure est toute garnie de petites pointes dirigées vers le ciel. Sont-ce des saillies métalliques, sortes de longs clous plantés verticalement ? Ou l'indication rudimentaire d'une crinière tondue ?

Ces deux casques sont peut-être en cuir. Toute la surface en est constellée de points clairs, qui doivent indiquer une garniture de têtes de clous en métal.

(A suivre.)

-
- (1) Revoir fig. 80.
 - (2) Revoir fig. 81.
 - (3) Revoir fig. 82.
 - (4) Revoir Bulletin n° 4, fig. 16.
 - (5) Revoir fig. 77.
 - (6) Revoir fig. 84.

Le Gérant : RICHET.

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

BULLETIN

Le Conseil d'administration, après que l'assemblée générale eut autorisé la création d'un syndicat de garantie avançant, sans intérêt, à la Société les fonds nécessaires à l'organisation de l'exposition, accepta l'inscription dans ce syndicat de MM. François Carnot pour une somme de 2.000 francs; Déperdussin, 5000 fr.; Detaille, 500; Maxime Faivre, 2.000; Bernard Franck, 500; Le Roy Dupré, 2.500; Mimerel, 1.000; Tenré, 3.000 : ensemble, 16.500 francs. Au nom de la Société le Conseil remercie ces messieurs grâce à qui l'exposition a pu avoir lieu.

Devant les dépenses excessives qu'eût nécessité l'installation dans le pavillon du Jeu de Paume, accordé par l'État, on dut renoncer à y organiser l'exposition, d'autant plus que le temps concédé, du 1^{er} mars au 15 avril, comprises l'installation et la dislocation, était trop court pour permettre en cette saison de pluie, neige et froid d'espérer des recettes suffisantes à couvrir même une minime partie des dépenses.

L'Union des Arts Décoratifs, que préside M. Georges Berger, nous offrit alors l'hospitalité dans les salles du rez-de-chaussée de son Musée des Arts Décoratifs, aux conditions suivantes : 1^o un prélèvement fixe de 50 francs par jour payant sur les entrées à condition que les recettes atteindraient au minimum ces 50 francs ; — 2^o 50 pour cent sur les entrées payantes. Le prix d'entrée, exposition et musée ensemble, 1 franc; le dimanche gratuit absolue. Un engagement mutuel fut signé par M. Georges Berger d'une part et de l'autre M. Maurice Leloir.

La Commission d'organisation, à partir de ce jour, fonctionna régulièrement chaque semaine pour préparer les travaux, et chaque jour, du 15 avril au 6 mai, jour d'ouverture de l'exposition. Les locaux mis à notre disposition comprenaient la nef centrale de 46 mètres $\times$ 10

et les salles du côté jardin dont deux de 16 mètres $\times$ 6, une de 12 mètres $\times$ 6, deux de 5 mètres $\times$ 6, plus partie du vestibule et les entre-colonnements du fond de la nef.

L'administration du Mobilier National, grâce à M. Dumontier, consentit à prêter les vêtements du Sacre de Charles X. M. le général Niox mit à notre disposition les chevaux exécutés par Pierre Tourgueneff, pour l'exposition de l'armée en 1900. M. Dujardin-Beaumetz nous permit d'emprunter aux réserves du Louvre deux grandes et une moyenne toiles de Van der Meulen, ainsi qu'un tableau de Martin. Le Musée des Arts Décoratifs nous prêta bon nombre de costumes, tapisseries, tableaux, gravures lui appartenant et mit à notre disposition une grande quantité de vitrines, 50 sur 64. Nous en fîmes fabriquer cinq en location pour abriter les mannequins en pied; une grande, carrée, vitrine centrale de la salle 117, reste la propriété de la Société, une vitrine plate est simplement louée à un miroitier. Les autres sont prêtées gracieusement par leurs propriétaires.

Une fois les objets parvenus dans les locaux où il restait à les exposer, l'on s'aperçut du vide des murailles et cloisons. Il fallut faire une campagne laborieuse pour trouver à les garnir, grâce à la complaisance d'un grand nombre de collectionneurs, antiquaires et marchands de tableaux anciens. M. Beaulieu aida beaucoup à la décoration des salles, par le prêt de consoles, glaces, trumeaux et vases décoratifs.

Depuis l'ouverture de l'exposition, le Conseil a eu à s'occuper de la situation qui nous est faite par la suppression des loteries, décidée par le ministère. M. Clemenceau avait autorisé la Société à émettre une loterie de quatre millions. Mais cette autorisation n'était que de principe, un nouvel arrêté ministériel devant autoriser spécialement l'émission et ses conditions (voir le texte du premier arrêté ministériel, paru dans le bulletin). La suppression des loteries, primitivement destinée à être soumise aux Chambres, ne le fut décidément pas parce que les autorisations ayant été données par simple arrêté ministériel pouvaient être retirées de même. Le ministre supprimant d'un trait de plume toutes les loteries, en cours, échouées, autorisées tout à fait, autorisées en principe, décidait de donner une compensation aux titulaires de toutes ces œuvres par la création d'une émission, ou plutôt de deux émissions lancées par de grands établissements financiers, de bons à lots donnant à chacun une somme très inférieure (environ

un cinquième) à ce qu'auraient pu produire des loteries réussies, mais donnant l'avantage de ne pas courir les risques inhérents à ce genre d'opérations. Une loterie de quatre millions, -entièrement souscrite, aurait pu produire 1.400.000 ou 1.500.000 francs. La compensation offerte est de 300.000 francs. Chacun du reste a pu lire le détail du projet dans les journaux.

Il n'y avait pas à discuter, puisque notre autorisation elle-même n'était qu'une autorisation de principe. Nous avons donc dû accepter la combinaison telle quelle. Il fallait choisir: ou avoir une part de 300.000 francs dans cette liquidation, ou garder notre loterie et ne pouvoir nous en servir. Il n'y avait pas à hésiter. Si peu que soit cette somme de 300.000 francs pour commencer à créer un musée, n'est-ce pas mieux que néant? D'autant qu'un capital, du moment qu'il dépasse 10.000 francs, peut permettre à la Société de solliciter du Conseil d'État la reconnaissance d'utilité publique, qui nous donnerait la faculté de recevoir legs et dons et d'utiliser à notre guise notre capital, pour le but que nous poursuivons.

Le Conseil estima donc que nous n'avions pas le droit de refuser et autorisa son président à entrer en pourparlers pour tout ce qui regarderait cette opération.

Les titulaires des loteries se divisent en deux groupes: 1° Ceux des loteries ayant formé le consortium, de la Pochette Nationale, dont les deux représentants choisis sont: M. Vancauvenberghe, conseiller général et directeur du sanatorium de Saint-Pol-sur-Mer, et M. Mustel, député du Pas-de-Calais. 2° Ceux des loteries autorisées par arrêté ministériel et n'ayant pas encore été émises, dont les deux représentants, choisis parmi les titulaires des plus fortes loteries, sont: M. Fougerolles, notaire à Saint-Étienne, et M. Ricard, sénateur.

Ces messieurs sont actuellement, après confirmation par M. Briand, président du Conseil des Ministres, qu'il est vis-à-vis de cette opération exactement dans les mêmes dispositions que son prédécesseur M. Clemenceau, en pourparlers avec les plus grands établissements de crédit pour jeter les bases de ces émissions.

Nous espérons pouvoir, dans le prochain bulletin, donner à nos sociétaires des détails plus précis.

Le Conseil eut ensuite à s'occuper de la réception des nouveaux membres qui ont demandé à faire partie de la Société depuis janvier dernier.

Sont nommés membres de la Société :

MM.

ABBOTT (John-Colbey), artiste peintre, case Brown Shiplees, 123, Pall Mall, Londres.

ACEVEDO (M^{me} Adeliade de), 11, rue d'Astorg.

AMSON (M^{me} Julie G.), 20, rue Le-Peletier.

ANDREIS (Adalbert d'), artiste peintre, 34, rue Victor-Hugo, Rosny-sous-Bois (Seine).

AUGEROLLE, fourreur, 10, rue Royale.

BESSELIÈRE (Louis), manufacturier, Maromme (Seine-Inférieure).

BINSWANGER (Jacques), 56, faubourg Poissonnière.

BLUM (Georges), couturier, 12, rue Chauveau-Lagarde.

BRUNNER, 11, rue Royale.

CARETTE (Georges), artiste peintre, 6, rue Édouard-Detaille.

CHERUIT, couturier, 21, place Vendôme.

CONCHA (Pamon), dessinateur de costumes, 10, rue de l'Odéon.

COSSE BRISSAC (Comte Jean de), 14, rue d'Avon, Fontainebleau.

COUDERG, 4, rue Saint-Paul.

COURRIÈRE (Paul), du *New York Herald*, 49, avenue de l'Opéra.

CREED (Henry), 29, rue Singer.

DOROBANTZOU (M^{me} Nicolesco), 6, Romana, Bucarest (Roumanie).

FORTUNY (Mariano), artiste peintre, 178, San Gregorio, Venise (Italie).

FROMAGE (Georges), industriel, Darnétal-lès-Rouen (Seine-Inférieure).

GAILLARD, sellier, 48, avenue Kléber.

GIMPEL, 146, avenue des Champs-Élysées.

GUÉRAULT (François), antiquaire, 29 bis, rue d'Astorg.

GUIBERT (Maurice), villa Guibert, 83, rue de la Tour.

GUILBERT, costumier, 14, boulevard Saint-Martin.

HELBRONNER, assureur juré du Ministère des Beaux-Arts, 20, rue de la Michodière.

HOUEAU, expert, 4, rue de la Paix.

IBELS (L.), dessinateur de costumes du théâtre de l'Odéon, 66, rue du Cardinal-Lemoine.

LARISCH (Paul), chef des ateliers Revillon frères, 39, rue de Rivoli.

LOUDIÈRE (Paul), prêtre-vicaire, 3, rue de la Scierie, Le Mans (Sarthe).

MÜLLER (docteur Paul), 11, rue Royale.

PASCAUD, costumier, 6, boulevard des Italiens.

PELISSIER (Henri), costumier, 16, boulevard Montmartre.

QUENTIN-BERNARDI (M^{me}), professeur de chant, 98, rue Michel-Ange.
RIGAUD (M^{me}), 38, rue Pauquet.
RODUWART, sellier, 45, avenue d'Antin.
ROUART (Alexis), ingénieur, 36, rue de Lisbonne.
SAGLIO (Charles), directeur de la *Vie Parisienne*, 54, rue la Bienfaisance.
SANGNIER (Félix), avocat, 36, boulevard Raspail.
SAPELLI (Luigi), artiste peintre, via Baccacio, 34, Milan, Italie.
SCHÖLLER (André), 6, rue de Copenhague.
SIMONT (Joseph), artiste peintre, 37, rue Boileau.
SPENCE (Robert), artiste peintre, 29, Gréville-Road, Londres.
TALBOT (Hugues), artiste peintre, 8, Gloucester Mansions Harrington-Gardens, Londres.
VALLERY-RADOT (René), écrivain, 3, rue Saint-Dominique.

La Société a perdu trois de ses membres, deux artistes de grand talent, MM. Guillaume Dubufe, mort en mer, Gustave Jacquet, qui a tant contribué au succès de notre exposition, et M^{me} René Doumic.

- Nous avons également à déplorer la mort de M. J. Leroy, notre éditeur, qui quoique n'étant pas membre de notre Société n'en avait pas moins travaillé de toutes ses forces et de tout son dévouement à faciliter son expansion et ses progrès, comme s'il eût été un des fondateurs. Ce fut son désintéressement qui nous permit de publier notre bulletin périodique et d'avoir un lieu de réunion pour nos assemblées.

Le nombre des objets dont plusieurs personnes, sociétaires ou non sociétaires, ont fait don à la Société en ces temps derniers, nous oblige à n'en publier la liste que dans le prochain Bulletin.

La Société exprime ses très vifs remerciements à tous les collectionneurs, sociétaires ou non, qui, par le prêt des précieux objets qui leur appartiennent, ont collaboré au succès de notre première exposition.

Noms des sociétaires exposants :

MM. Alaret, Augerolle, Bacri, Beaulieu, Besselièvre, Bloch, Bourgain, Brunner, François Carnot, C^{te} M. de Cossé Brissac, Couderc,

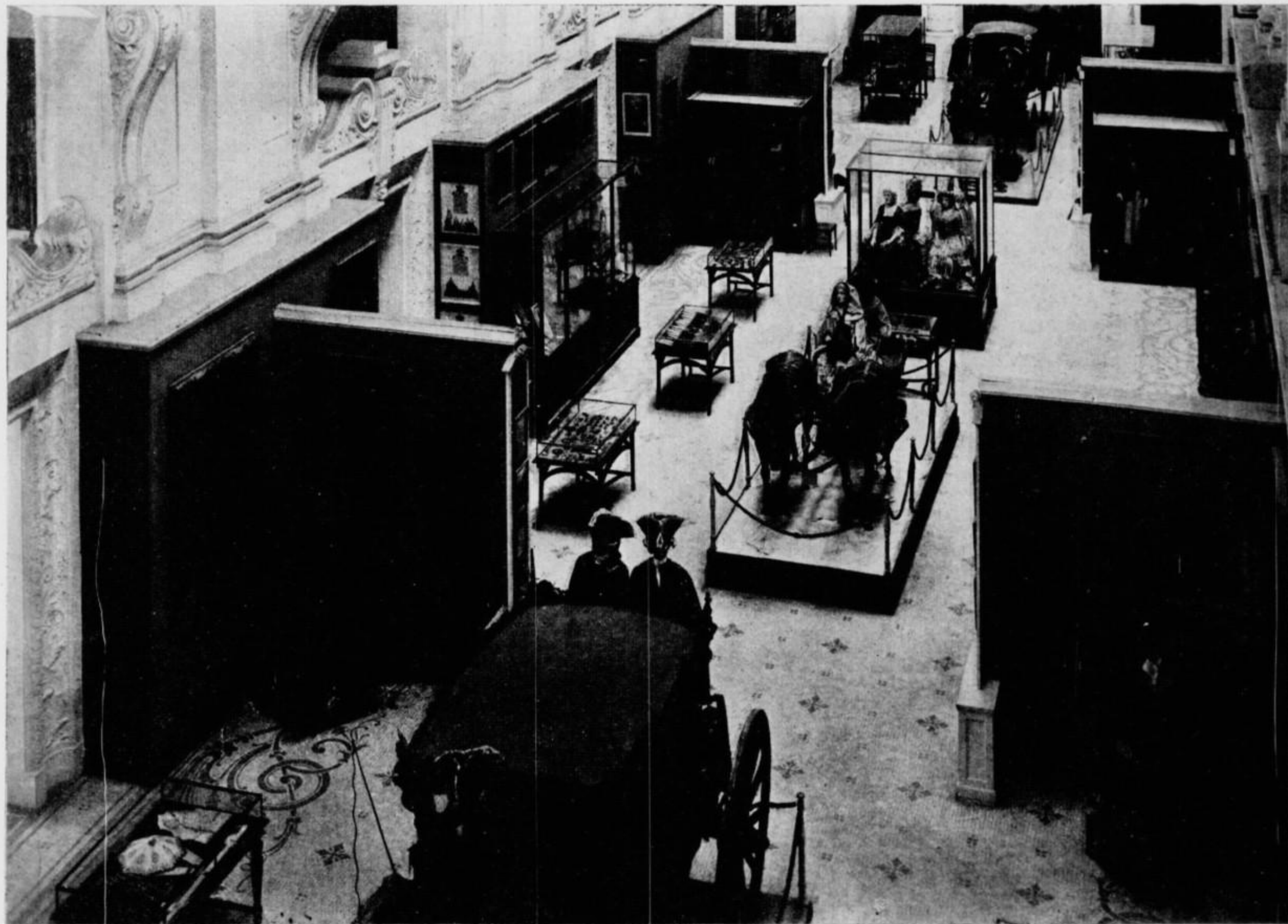
de Cuvillon, D'Allemagne, Deperdussin, Édouard Detaille, François Flameng, Bernard Franck, Fromage, Gaillard, Gimpel, Guérault, Hébert, Heilbronner, M^{me} de Hérédia, M^{me} Heymann, MM. Jacquet, Lavedan, Maurice Leloir, Le Roux, A. Leroy, Le Roy Dupré, Maurice Maindron, Manceaux-Duchemin, Marquereau, C^{dt} Emm. Martin, Mayer, Mimerel, Müller, d'Oznobichine, Poincelet, Quentin-Bauchart, J. Rouffet, Rouart, M^{me} Rigault, MM. Trèves, Louis Vallet, Worms, Worth.

Exposants non sociétaires :

MM. Algoud, C^{te} Allard du Chollet, Allarin, Amson, Ancel, C^{te} Armand, Aumont, Au Passé (Dequoy), Beauchêne, Bruck, Brun, G. Cain, H. Cain, Carré, Carrez, Charassé, Chauffour, M^{me} de Clermont-Tonnerre, M^{me} Cotel, B^{ne} de Courcy, MM. Décour, Deligand, Defontaine, Delion, Demotte, Donzel, Dubar, MM^{mes} Dumont-Hauvel, Dupont-Bonnat, MM. Duval, Fabius, Ferral, Fulgence, Walter-Gay, Gérard-Fortier, Gontier, Guérin, Hermès, Jansen, M^{me} de Jonquières, MM. Kleimberger, L. Kraemer, E. Kraemer, Langlois, Larcade, de Lasuchette, Level, G. Level, Lippmann, D^{sse} de Lorges, M^{me} S. Mancel, MM. Michaël, Mori, Mülbacher, Oulmont, M^{me} Parfonry, MM. Paulme, Philibée, Pigouchet, C^{te} Potocki, C^{te} de Puisieux, Ratzerdorf, G^{al} Rebora, V^{te} de Reiset, Remon, Bachereau, Ribot, Roduwart, M^{me} Sarrut, MM. Samary, Saint-Maurice, Schutz, C^{te} de Séréville, Singher, Sortais, B^{ne} de Stuklé, MM. Tattet, Thibault, Trotti, Au Vieux Lyon (Coblence).

Explication des planches hors texte

1. Vue générale de l'exposition, nef centrale, prise du premier étage du Musée des Arts Décoratifs.
2. Grand corset de cour espagnol, xvii^e siècle, vue postérieure, collection Worth.
3. Manteau de citadin de Nuremberg, xvii^e siècle, face et dos, collection Robert de Cuvillon.
4. Dalmatique de héraut d'armes, xvi^e siècle, face et dos, appartenant à M. Marquereau.
5. Costume complet du temps de la Régence, collection François Flameng.
6. Officier du régiment du Roi, vers 1775.



VUE GÉNÉRALE DE L'EXPOSITION, NEF CENTRALE, PRISE DU PREMIER ÉTAGE DU MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

A propos de la première exposition de costumes anciens

PIÈCES DE VÊTEMENTS

Nous avons tenu la promesse faite à l'Assemblée générale de l'an dernier.

L'exposition a été organisée, ouverte au jour dit, et le succès qu'elle a remporté auprès du public a fait connaître dans le monde entier la Société de l'Histoire du Costume. Non seulement le public érudit, élégant, artiste, s'y est porté en foule, mais celui des dimanches, celui qui ne paie pas (chose que nous regrettons particulièrement), y affluait dans les premiers mois de façon même excessive.

Les journaux, à l'unanimité, tant étrangers que français, ont consacré à cette exposition des articles pour la plupart étudiés, sérieusement faits. On nous en a communiqué environ 260, en général fort élogieux. Les critiques sont rares, parfois plaisantes. L'un trouve ces costumes tristes en pensant à la mort de ceux qui les ont portés, l'autre les regarde comme de si précieuses reliques qu'il ne comprend pas qu'on les ait sortis des tiroirs de commodes où ils reposent depuis tant d'années. Les vraies critiques, nous nous les sommes faites à nous-mêmes et nous savons bien quels sont les bons et les mauvais côtés de notre exposition. En somme, le succès qu'elle a obtenu prouve que cette manifestation vient à point, que le but poursuivi par nous répond à un besoin ; que, lorsque nous pourrons créer notre musée, tout le monde viendra à nous et chacun ne demandera qu'à nous aider et apporter sa pierre à l'édifice.

Cette exposition est-elle l'image du futur musée ? Assurément non. Elle fut organisée, si je puis dire, au petit bonheur. Nous faisons une tentative. L'expérience est faite, mais j'avoue franchement que, quinze

jours avant l'ouverture, aucun des membres du comité d'organisation n'osait espérer un succès. C'était alors le chaos. Je reconnais que ce l'est encore un peu. Il eût fallu plus de méthode dans la disposition chronologique des objets. Mais les collectionneurs nous ont aimablement confié de si belles choses, de si jolies étoffes, de si merveilleux bibelots, qu'il fallait bien grouper toutes ces fleurs du passé comme on eût fait des bouquets. Chaque vitrine devenait une palette où l'on disposait harmonieusement les couleurs.

Dans le bulletin nous ne pouvons rendre compte de tout ce qui est exposé. Un volume n'y suffirait pas. Nous sommes obligés de nous borner à citer quelques objets ayant un caractère particulier de forme et de rareté. Malheureusement la reproduction en couleurs n'est pas dans les moyens de la Société au moins quant à présent. Nous ne parlerons guère des costumes du dix-huitième siècle, si riches en broderies, si harmonieux de tons. Malgré le peu de sévérité architecturale dans l'art du vêtement en ce siècle de fête, j'avoue ne pouvoir me défendre d'un certain faible à son égard, et la quantité d'objets de cette époque qu'on nous a offert prouve que je ne suis pas le seul. Je sais bien qu'il est plus facile de trouver des pièces de costumes ou menus objets de 1730 à 1830, que des pièces antérieures ou postérieures ; celles-là, perdues ou détériorées ; celles-ci, non conservées à cause de leur peu d'élégance, de valeur et de leur aspect bourgeois.

La révolution, en creusant un fossé entre l'ancien régime et le nouveau, en éloignant ou supprimant la plupart des membres des familles nobles, a donné la qualité de souvenirs, de reliques à tous ces antiques chiffons retrouvés vingt ou trente ans après la tourmente dans les vieux meubles, dans les penderies poudreuses. On les a gardés pieusement, et les garde encore à moins que la mort de leurs propriétaires n'en amène la dispersion dans les ventes publiques.

Je parlerai d'abord du grand corset (1) de cour espagnol que nous avons posé sur un mannequin dans la vitrine centrale de la première salle. C'est une des plus curieuses pièces de l'exposition. Si ce n'est sa beauté, sa rareté fait certainement son mérite. Quelle harmonie pourtant riche et sévère dans cette toile d'or noire et ces larges broderies d'or, d'un éclat si calme, si discret. La jupe brodée

(1) Corset a signifié corsage indépendant de la jupe jusqu'au dix-neuvième siècle. Ce que nous appelons maintenant corset s'appelait corps.

pareillement, tendue sur son monumental vertugadin, devait produire un effet majestueux. J'ai trouvé ce corset parmi les étoffes brodées que



Fig. 1

possèdent MM. Worth, et qu'ils ont si aimablement étalées devant moi, en me priant d'y choisir tout ce que je jugerais digne de figurer à notre exposition. Ce corset tel qu'il était ne produisait aucun effet mis sur un mannequin. On avait dû jadis arracher la doublure usée et mettre des pièces à l'étoffe. Les parties brodées étaient garanties par la broderie elle-même. Mais les parties nues, usées, en charpie, ne laissaient plus de consistance au vêtement. Elles avaient été pour la plupart découpées au ras des broderies et remplacées fort habilement par des morceaux empruntés à la jupe. Cela seul expliquerait sa disparition. En deux endroits, aux mancherons, sous les bras, l'étoffe non remplacée est restée avec son usure. Nous avons remplacé la jupe, sur le mannequin, par une étoffe ayant quelque analogie comme couleur et comme époque, que nous a prêtée M. de Cuvillon.

Après ce raccommodage (la pose de ces pièces entre les broderies), le tout avait été redoublé à neuf d'une soie bleue, puis remonté fort correctement, sauf pour les manches. Comment se fait-il que plusieurs bandes brodées des manches aient disparu ? Le nombre ne s'y trouvant pas pour parfaire les deux manches, nous avons remplacé les trois bandes manquant par une étoffe peinte. C'est grâce aux portraits de Vélasquez que nous avons pu reconstituer le vêtement tel qu'il devait être.

La figure 1 montre le vêtement vu de face, monté sur mannequin



Fig. 2

tel qu'on le voit à l'exposition. Nous donnons dans la figure 2 la reproduction d'un Velasquez, le portrait de l'infante Doña Mariana qui fait voir combien l'ampleur du *guarda Infante* est supérieure à ce que nous avons pu faire. La jupe est tendue, ainsi que les basques du corset, sur l'énorme cage d'osier. A ce propos il est bon de remarquer que, selon Littré, le mot *vertugadin* est à tort regardé comme une déformation de « gardien de vertu ». C'est Montaigne qui le premier se rendit coupable de ce jeu de mot. Il dit (livre III) que les Lacédémoniennes s'estimaient assez couvertes de leur vertu sans *vertugade*. Or *vertugade*, *vertugadin* vient simplement de l'espagnol *verdugo*, *verdugado*, *vertugado* qui signifie : brin vert, baguette souple. Ces cages étaient faites de jone ou de lames de bois souple, parfois de baleines et l'on vit jusqu'à la fin de Louis XVI des paniers faits de la même façon. Ambroise Paré, dans son livre *Les Monstres*, dit : « Des lames qui sortent de la bouche de la baleine, on en fait des *vertugades*, busques pour les femmes », etc. Je reviendrai dans un prochain bulletin sur cet original accoutrement pour compléter ce que j'ai dit dans le bulletin numéro 2 au sujet des paniers, *erminolines* et *tournures*, ne voulant parler ici que des objets exposés. Or, nous



Fig. 3

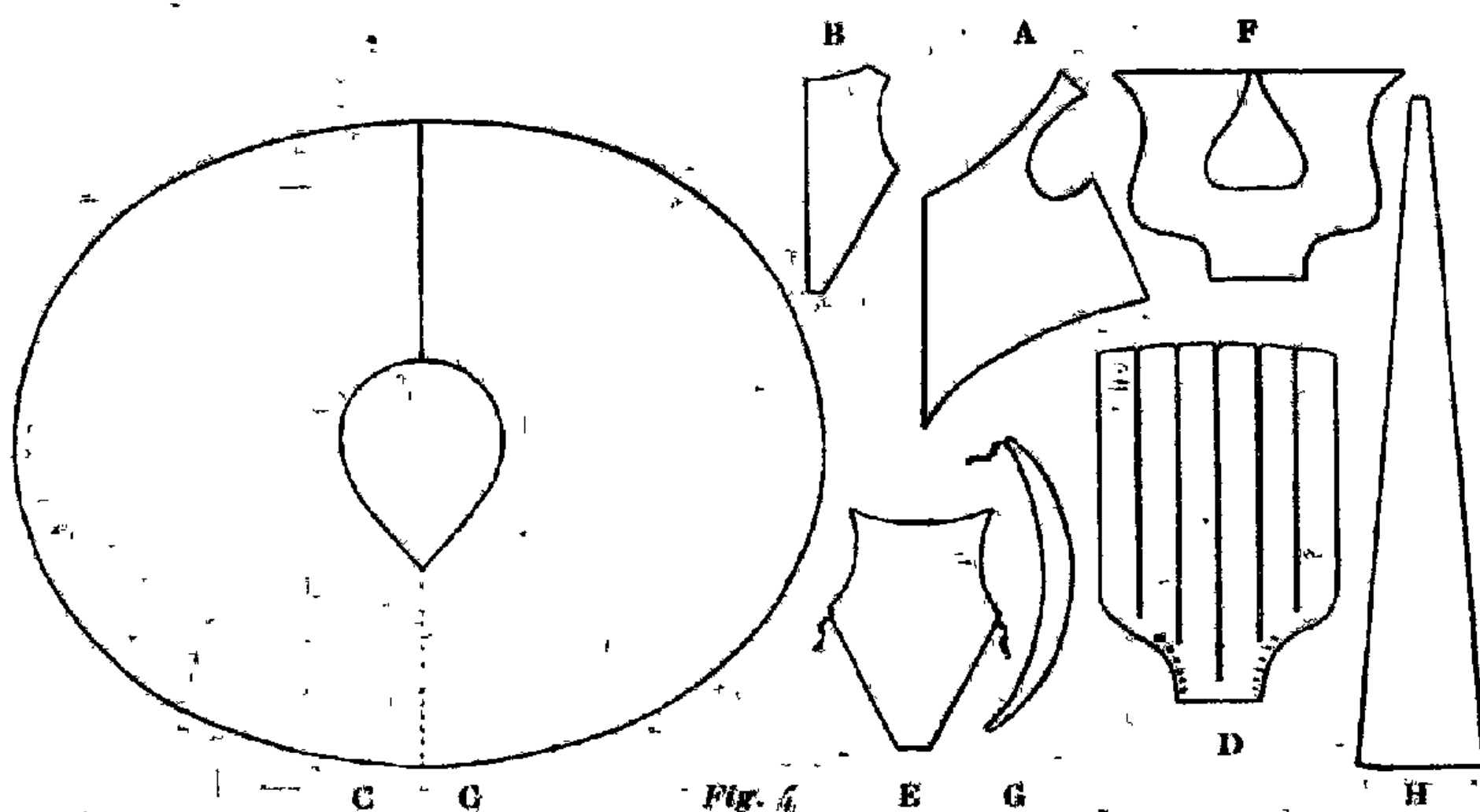
n'avons pu exposer de *vertugade*, n'en ayant pu trouver et j'avoue que le gonflement des jupes de notre mannequin est dû à un berceau d'osier renversé.

Dans la figure 3 qui représente trois personnages du tableau des *Ménines* de Velasquez on voit l'effet que la *vertugade* faisait de profil et lorsqu'on

se baissait. Les femmes reposaient leurs bras sur ce dôme et les tenaient naturellement écartés. Je juge inutile de reproduire le personnage de Marie-Thérèse dans la tapisserie de l'Histoire du Roi, l'entrevue de Louis XIV et Philippe IV dans l'île des Faisans. L'étoffe de la robe et du corset est entièrement cachée par des galons d'argent cousus en biais l'un contre l'autre par les, en point de Hongrie, ce qui devait rendre énorme le poids du vêtement. Lebrun dut, dans son

modèle de tapisserie, faire un léger sacrifice aux modes françaises en ornant les manches de linge de volants de dentelle contrariés et en donnant un peu de liberté aux boucles épanouies en raquette de la chevelure. L'île des Faisans où se passait la scène, n'était-elle pas juste entre la France et l'Espagne ?

Le corset espagnol de MM. Worth se compose de deux pièces séparées : la première, le corset proprement dit, composé de quatre pièces, deux devants et deux dos, se rejoignant dans le milieu et devant avoir possédé soit des agrafes soit des bandes de toile dissimulées et garnies d'œillets pour lacer. Les basques d'une seule pièce avec une couture continuant celle des devants et épousant leur pointe donnent comme patron un ovale très ouvert. Les manches formées chacune de six bandes, non séparées mais taillées dans le même morceau d'étoffe, ce qui se voit à l'extrémité du poignet, sont justes à cet endroit boutonnées de six boutons et s'évasent immédiatement en forme



A. Pièce du devant. — B. Pièce de dos. — C. C. Basques en deux pièces. — D. Manche formée de bandes. — E. Fausse pièce du dos à laquelle sont fixés : 1° F. Le moucheron ; 2° G. L'épaulette et à la base H le pan retombant sur la jupe.

de coude. Elles sont cousues à l'entournure et devaient laisser passer entre les bandes une manche bouffante de linge ou d'autre étoffe. Le corset de femme du commencement du dix-septième siècle, don de M. Doistau au Musée des Arts Décoratifs, exposé dans la même vitrine, présente la même forme de poignet à l'endroit où la manche s'évase pour le coude.

La seconde pièce est triangulaire et s'applique dans le dos,

afin de masquer la fermeture du vêtement. Cela explique combien souvent il est impossible de voir où est le joint d'un corsage dans les peintures ou gravures anciennes. A cette pièce sont fixées les épaulettes en forme de mince croissant pour contourner l'épaule, auxquelles tiennent les mancherons découpés. Ceux-ci, d'une forme compliquée et fort jolie, laissent passer le bras avec la manche bouffante, formée de bandes de broderies. La pièce du dos à sa base est continuée par deux longues basques étroites, triangulaires descendant presque jusqu'à terre, ainsi que le montre la planche hors texte numéro 2 que nous donnons ici et le schéma (*fig. 4*).

Cette pièce de dos devait s'appliquer sur le corset proprement dit avec des agrafes ou épingles, et les mancherons étaient cousus aux épaulettes fixées elles-mêmes sous l'aisselle par un lien se rattachant à la pièce de dos. Le portrait de Doña Mariana de Austria, par Vélasquez, dont nous donnons un croquis (*fig. 2*), montre des manches courtes, plates, couvertes de dentelle recouvrant le haut des manches et des mancherons. Pas d'épaulette. Donc le vêtement que possèdent MM. Worth étant muni de cette épaulette qui rappelle le seizième siècle et le commencement du dix-septième, serait antérieur aux portraits de Vélasquez, c'est-à-dire du commencement du règne de Philippe IV. MM. Worth ont exposé quantité de belles choses en dehors de celle-ci, mais qui n'ont de remarquables que leur richesse et leur beauté. La vue en est plus intéressante et plus instructive que la description.

Les deux manteaux ou houppelandes exposés par M. Robert de Cuvillon sont des pièces fort rares. Ces vêtements furent achetés en 1870, à Nuremberg, à l'antiquaire Pickert, par le peintre Louis Leloir, qui les représenta plusieurs fois dans ses tableaux.

Les deux vêtements sont identiques comme forme. Ils sont semblables à ceux portés au seizième siècle à Nuremberg, par des gens de diverses conditions, avec peu de modifications. Dans le livre des costumes publié par Weigel, Jost Amman en a dessiné plusieurs. La figure 5 représente trois patriciens de Nuremberg tirés de cet ouvrage. Le portrait de Cyriacus Schnaus, pharmacien de Nuremberg, exécuté par Mathias Zündt en 1565 (*fig. 6*), donne encore plus nettement que Jost Amman la physionomie de ce vêtement. Au seizième siècle, ce surtout est beaucoup plus court, il est garni de

revers et d'un col rabattu en fourrure. Les fausses manches pendant droit sous l'aisselle sont véritablement des manches dans lesquelles on pouvait introduire le bras, ce que permettait l'étroitesse de celles du pourpoint à cette époque. Plus tard, la longueur du vêtement a suivi celle du justaucorps remplaçant le pourpoint; le col a disparu et la



Fig. 5

pièce d'épaule est restée simple; les revers ont été simulés par l'étoffe posée à plat. Les fausses manches devenues inutiles, surtout inutilisables, avec l'ampleur des parements de manches du justaucorps, se sont atrophiées. Elles sont devenues un simple ornement, bande d'étoffe double agrémentée de façon ou d'autre. Je donne ici, non comme document, mais comme exemple de ce vêtement porté avec le costume de la seconde partie du dix-septième siècle, deux personnages tirés du tableau de Louis Leloir, *Le Départ pour le Baptême*. L'un, vu de



Fig. 6

profil (*fig. 7*), est vêtu de la houppelande de moire noire garnie de rubans de velours noir cousus à plat, reproduite photographiquement (*fig. 8*). L'autre, joueur de cornemuse vidant un pot de bière (*fig. 9*), est vêtu de la houppelande de drap rouge ornée de boules de même étoffe aux manchérons bouffants et aux fausses manches. Nous reproduisons ce vêtement de dos et de face, dans la planche hors texte numéro 3. Celui-ci porte sur la poitrine, au côté gauche, deux œillets dans lesquels est passée la chaînette d'où pend, dans un médaillon d'argent, un émail aux armes de la ville de Nuremberg.

De Nuremberg aussi et de la même provenance viennent les deux corsets de drap noir de la vitrine n° 1. L'un et l'autre s'agrafent devant. Ils sont tous deux décorés de chenille de soie noire disposée de façon ornementale. Les manches sont

en bottes. L'un, droit devant, se termine en une pointe effilée, l'autre, cintré à la taille, en large panse arrondie. Ces corsets baleinés comme des corps ouverts, se portaient avec d'amples jupes froncées posées sur un vertugade en bourrelet. On portait comme linge des guimpes plates en bavette comme celle que M. de Cuvillon expose, pièce rare de la même provenance, ou des fraises à petits tuyaux. La coiffure consistait en un bourrelet en forme de croissant aux pointes arrondies, piqué, galonné en losanges, brodé, en soie ou satin; cette coiffure était montée sur fils de laiton. L'hiver, on portait le pelzkappe, coiffure de fourrure ayant la même forme que la précédente. Nous n'avons pas à donner ici ce costume qui n'a pas figuré, au moins en entier, dans notre exposition.

Mais il n'y a qu'à consulter les œuvres de Hollar, de Philippe Kilian, etc., pour voir que depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'au



Fig. 7



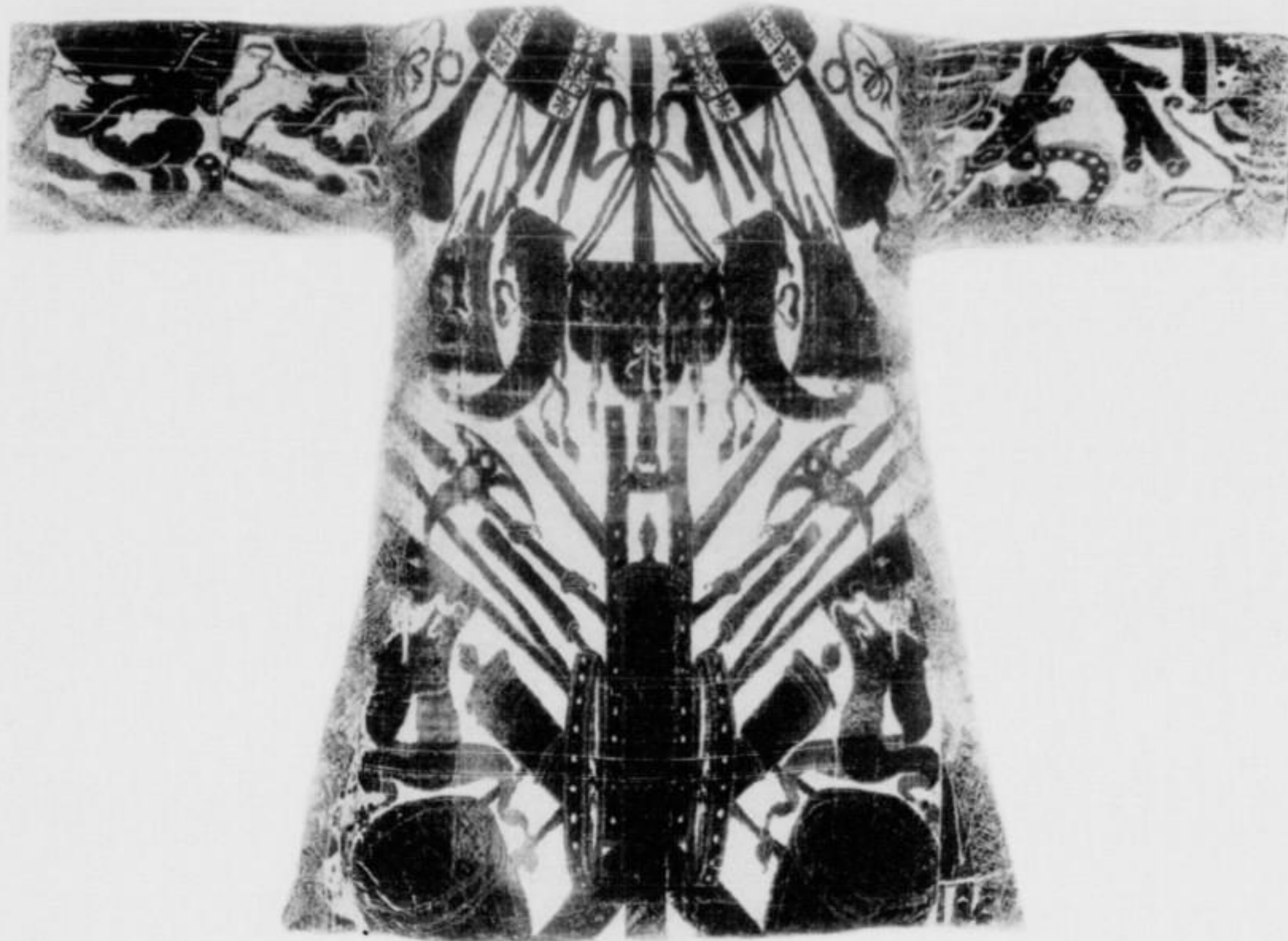
GRAND CORSET DE COUR ESPAGNOL, XVII^e SIÈCLE (*Vue postérieure*)

(COLLECTION WORTH)



MANTEAU DE CITADIN DE NUREMBERG, XVII^e SIÈCLE (*Face et Dos*)

(COLLECTION ROBERT DE CUVILLON)



DALMATIQUE DE HÉRAUT D'ARMES, XVII^e SIÈCLE (*Face et Dos*)

(APPARTENANT À M. MARQUEREAU)



COSTUME COMPLET DU TEMPS DE LA RÉGENCE

(COLLECTION FRANÇOIS FLAMENG)

dix-huitième, il y a eu fort peu de variations dans ces costumes de femmes de la Bavière. Les modes françaises ne s'introduisaient en Allemagne que petit à petit et partiellement, tantôt c'étaient les manches, tantôt la coiffure qui se transformaient, sans changer le reste.



Fig. 8

On a beaucoup remarqué le manteau de femme à manches courtes exposé par M. de Cuvillon (*fig. 10*). Il est en satin blanc tout brodé d'élégants ornements violets cernés d'un fil d'or. Deux bandes de velours bleu

sur lesquelles court un ornement de soie jaune appliquée ornent les devants, tournent autour du bas et bordent les manches. Le col est



Fig. 9

vure de Jost Amman, représentant une bourgeoise de Cologne, vêtue de ce manteau. Ce document indique l'ampleur qu'il devait avoir.

J'aurais voulu ne parler que des pièces anciennes et non des reconstitutions. L'une pourtant est particulièrement intéressante parce que les costumes exécutés directement d'après les peintures des maîtres anciens, une fois relevés formes et patrons sur les pièces authentiques des musées flamands, ont été confectionnés avec des étoffes anciennes et parfaitement montés. Ce sont ces deux personnages du temps de Franz Hals reconstitués par M. de Cuvillon, vitrine 49. Ces costumes, sous la direction du peintre, ont été exécutés

droit pour supporter la fraise; les manchons, sorte d'épaulettes rembourrées, sont fendus en avant et en arrière dans l'entournure et munis de liens pour se rattacher une fois le bras passé et s'appliquer juste sur la manche du corset de robe. Malheureusement il n'existe de ce beau vêtement que les devants. Le dos est absent; son ampleur l'a fait utiliser à autre chose. On a, comme toujours, profité d'une belle étoffe et, sans remords, on a massacré une pièce digne d'un musée. Je reproduis ici (fig. 11), une gra-



Fig. 10

par Henri Cloutens, dont la mort nous prive d'un aide remarquable pour l'établissement de notre futur musée. Car notre projet de musée ne comporte pas seulement l'exhibition de pièces anciennes, de curiosités authentiques, mais la reconstitution aussi exacte que possible des costumes des époques passées, dont il ne reste plus de spécimens. Or Cloutens, jadis cordonnier à Bruxelles, remarqué par Roybet pour sa vénération à l'égard des reliques du passé, son admiration pour les vieux tableaux des musées, fut amené par lui à Paris. La joie de Cloutens était d'imiter la façon des artisans d'autrefois, en chaussure, vêtements, lingerie, n'importe quoi, son orgueil d'avoir taillé, d'avoir cousu « comme un ancien », disait-il. Il recommençait vingt fois son travail. C'était un véritable artiste, et à l'encontre de bien d'autres, il se rendait compte de son peu d'instruction et acceptait d'être guidé par des érudits. Il refusait un travail qui sentait la fantaisie théâtrale. Aussi est-il mort très pauvre. Je crains que ce brave homme ne puisse être remplacé. Il travaillait si bien, imitait si parfaite-



Fig. 11

ment toutes choses que chaque fois que je vois une pièce de costume antérieure au dix-huitième siècle en bon état, je me méfie et m'imaginais que Cloutens a passé par là. D'habiles gens, en Italie, ont fabriqué avec des étoffes anciennes force pièces soi-disant authentiques, et feu Albert Goupil possédait ainsi beaucoup d'objets faux à côté de vrais, mais à certains petits détails, pour qui a l'habitude de manier les costumes, on reconnaît vite les erreurs de fabrication indiquant la provenance.

Dans la vitrine N° 6, plusieurs manteaux du seizième siècle appartenant au Musée des Arts décoratifs, à Gustave Jacquet, à MM. Worth,

Larcade, Schutz, sont chacun d'un intérêt différent par l'étoffe, la broderie, la coupe, la couleur. L'un deux est percé de deux fentes pour le passage des mains. Parmi les chapeaux de peau de daim, de forme ronde à côtes, à bords plats exposés par M. Mimerel et M. Larcade, le plus curieux est celui qui est orné de fleurs de lys en relief et porte en avant un petit écusson armorié. Chacun est muni d'un étui en forme de corne pour y planter les plumes. D'une forme curieuse aussi est une escarcelle en cuir de cerf, montée en acier (*fig. 12*). A côté d'une ceinture de cuir noir découpée à jour sur dessous de soie verte, avec son pendant d'épée bien complet, du temps de Henri IV, et un baudrier avec son pendant, en cuir brodé d'argent, du temps de Louis XIII, on remarque un grand baudrier porte-épée en chevreau brodé de soie en relief, de l'époque de Louis XIV, environ 1670, pièce ayant appartenu à Gérôme, exposée par M. d'Oznobichine.



Fig. 12

Les magnifiques broderies de vêtements sacerdotaux exposés par MM. Marquereau, Bacri, Worth mériteraient des descriptions détaillées, mais la broderie en elle-même doit moins nous occuper que le costume et, avant notre exposition, au Musée des Arts Décoratifs avait eu lieu une très belle exposition consacrée spécialement à la broderie.

La dalmatique du roi d'armes de Charles Quint, de Toison d'Or qu'expose M^{me} Stern est en soie rouge peinte et dorée. Toutes les armoiries sont bien conservées. Une autre dalmatique de héraut d'armes exposée par M. Marquereau est dans un bel état de conservation. Sur le fond de satin couleur ivoire, ressortent en velours cramoisi les ornements où les détails sont indiqués et modelés par la taille au ciseau. Sur une face, un blason surmonté du casque dont les longs panaches retombent en se contournant; sur l'autre, un trophée d'armes de la fin du seizième siècle qui donnent ainsi la date du vêtement. Ce sont des pertuisanes, hallebardes, mousquets, canons, pulverins, poires à poudre, tambours, etc. La mince dentelle d'or qui borde la dalmatique semble postérieure, et les courtes manches sont

formées chacune de deux morceaux dont les dessins ne se raccordent pas. Comme les armes figurées en velours ne sont pas toutes en entier, mais coupées par le bord du vêtement, cela fait croire que celui-ci, plus long et plus large, a été recoupé à cause de l'usure des bords, et que les pièces mises aux manches usées de même ont été prises sur un autre vêtement semblable. Il en fut certainement tissé plusieurs, puisque le musée des arts décoratifs possède, dans une de ses vitrines, une moitié de dalmatique identique à celle-ci, mais en très mauvais état, dont l'autre partie serait, dit-on, à Berlin. La pièce que nous avons exposée est certes d'une grande rareté (planche hors texte n° 4).

Il y aurait une étude particulière à faire sur les corps rigides, ancêtres du corset moderne. Ce corps de fer ajouré exposé par M. Radzersdorf, semblable à celui que possède M. Le Secq des Tournelles, nous semble avoir été non un corps d'usage commun, mais une pièce orthopédique pour redressement de taille déformée, car il n'est parlé nulle part, comme vêtement, de ces cuirasses complètes en fer.

Au milieu de la vitrine N° 6, M. Gustave Jacquet a exposé un pourpoint d'acteur à tonnelet, auquel manque la partie du dos. Ce vêtement, dont la taille exigüe marque qu'il fut porté par un tout jeune homme, est en beau velours vert orné de larges broderies d'or en relief. Le mot tonnelet a eu jadis deux significations comme deux origines. Diminutif du mot tonneau, il a désigné au seizième siècle un haut de chausses rembourré, semblable à une énorme tonne. Appliqué au costume de théâtre, tonnelet n'a plus la même étymologie. Il vient de tonnolet; au quatorzième siècle on disait : un pourpoint en tonnolet, mot qui dérive du bas latin *tonnacella*. *Tonnacella* serait la déformation de *tunicula*, tunique courte. En tous cas, au théâtre, tonnelet signifiait vêtement à l'antique formé d'un corps de pourpoint ou cuirasse s'attachant sous les bras ou dans le dos, à mancherons courts, et d'une courte jupe froncée ou plissée autour de la taille, agrémentée de divers ornements. L'Encyclopédie, au mot tonnelet, donne la définition suivante : « partie inférieure d'un habit à la romaine qui soutient les lambrequins, ou, pour m'expliquer plus clairement, ce sont quatre, six, huit ou douze lambrequins à la manière des anciens romains. On s'en servait dans les ballets, les opéras, et dans certaines tragédies ou comédies. Le tonnelet était de toile d'argent couvert de dix grandes bandes de broderies d'or, et les manches de cet habit finissaient en

campanes. Ce mot s'est dit aussi dans les carrousels d'un bas de saie ou pourpoint plissé, enflé et tourné en rond avec un bas d'attache qui allait jusque sous l'habit de fête. » L'Encyclopédie parle du tonnelet au passé, car, déjà Marmontel l'avait fait supprimer. Combien il se félicite dans ses mémoires d'avoir, grâce à l'active campagne qu'il avait menée, vu disparaître du théâtre « le tonnelet qui pendait aux cuirasses ». Selon la mode, les tonnelets étaient couverts de lambrequins de guirlandes, de glands et campanes, froncés, plissés ou tendus sur paniers courts.

Deux autres vêtements de théâtre, donnés par Gustave Jacquet à la Société du Costume, sont fort curieux, sinon de belle étoffe. Ce sont des justaucorps à manches en toile couleur jaune d'ocre brodée de paillettes d'or et d'argent, de pampilles, en forme de losanges pour l'un, d'écailles pour l'autre. Les basques garnies d'étoffe et de toile forte encollée sont démesurées pour s'étaler sur les paniers. Sous les extrémités de ces basques sont fixés des tubes de fer-blanc probablement destinés à l'introduction de guirlandes de fleurs, ou à l'attache du manteau relevé. L'un de ces habits porte aux manches des parements bleus, et un coin du devant retroussé laisse voir un faux dessous également bleu. La toile est dénuée de toute broderie dans le dos où se voit une fente accompagnée d'œillets, comme aux vestes; le costume se laçait pour mouler le torse, et les parties postérieures n'avaient pas besoin d'ornement, destinées qu'elles étaient à être cachées par le manteau. Dans un prochain bulletin nous donnerons une reproduction de ces costumes complétés de tout ce qui leur manque et portés par des hommes. C'est là du reste le seul moyen de bien expliquer un costume.

Dans notre exposition les uns ont approuvé nos mannequins habillés, d'autres les ont blâmés. La vérité est que si le mannequin est indispensable, il serait non moins indispensable qu'il fût fait exprès pour l'usage auquel il est destiné. Nous avons dû utiliser des mannequins d'artistes en fort mauvais état, aux mains en guenilles, aux articulations cassées, sur lesquels nous avons greffé des têtes de carton telles que nous avons pu en trouver, tandis qu'il faudrait des sortes de statues articulées pouvant s'adapter à toutes les tailles de vêtements et portant des têtes bien proportionnées, exécutées par des sculpteurs, coiffées dans la perfection, ainsi que des mains moulées directement sur nature. Puis, à côté du vêtement porté et complet, il faudrait pouvoir

montrer le même vêtement accroché, étalé, et y joindre son patron. C'est ainsi que nous comptons faire quand nous serons à même d'organiser un musée du costume. On ne peut réussir du premier coup surtout quand le nerf de la guerre fait défaut.

Parmi les objets exposés antérieurs au dix-huitième siècle, il faut noter la robe de velours vert d'un ton si chaud dont les broderies enlevées ont laissé leurs traces autour des poignets, du col, de la fente antérieure et du pourtour de la robe. Elle a bien la forme d'une robe

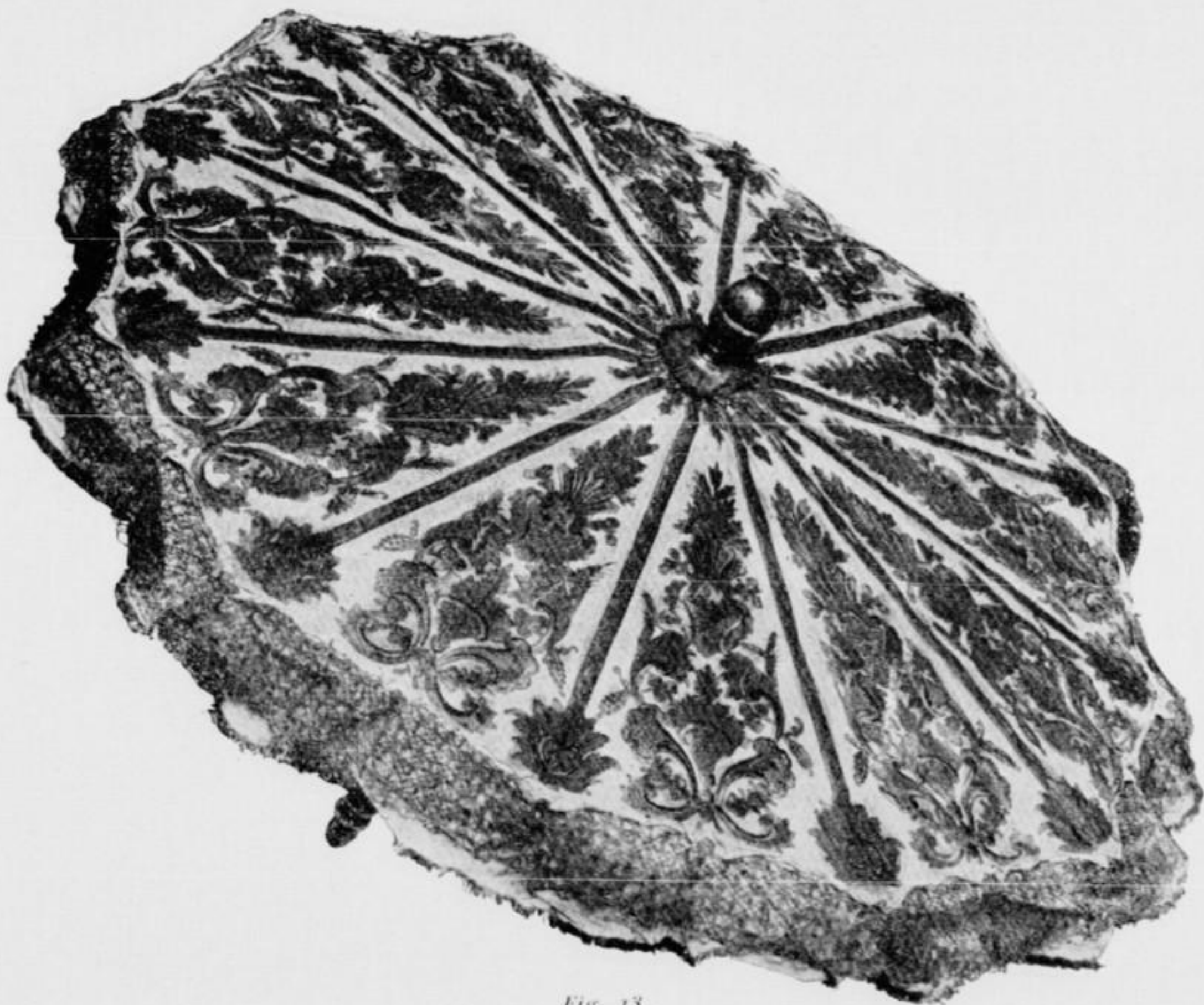


Fig. 13

du quinzième ou commencement du seizième siècle italienne, ou peut-être de provenance orientale.

Dans les deux derniers bulletins j'avais reproduit quelques parasols de diverses époques. Je ne connaissais pas les deux spécimens que nous avons eu la bonne fortune de pouvoir exposer. L'un, privé

de sa monture, est de la collection Robert de Cuvillon. Il est en velours cramoisi orné de quilles de broderies d'or bordées, ainsi que le volant circulaire, d'un court effilé de soie. L'autre, monté, est exposé par M. Decour (*fig. 13*). Il est en soie blanche brodé en quilles de superbes ornements d'or en relief. Le volant du pourtour est garni d'une large dentelle d'or. Ce devait être, non un parasol liturgique, mais simplement un parasol de dame, du temps de Louis XIV. Sitôt qu'on voit un parasol brodé, on suppose toujours qu'il dut abriter un roi ou un pape, de même que, dès qu'on trouve une voiture luxueusement ornée, on y voit un carrosse de gala. La monture de celui-ci, quoique ancienne, ne doit pas être de la même époque que l'étoffe, car, alors, un parasol aussi chargé d'or devait avoir un manche plus long et plus orné. En effet, cet ustensile monumental devait être tenu au-dessus de la tête de son propriétaire par un laquais, un page, un négrillon et, s'il procurait de la fraîcheur, ce ne devait, certes, pas être à celui qui le tenait en main.

J'aurais voulu ne pas parler des chaussures, espérant toujours que notre collègue et ami Henri Lavedan, qui a bien voulu nous prêter quelques pièces de sa précieuse collection, consentirait un jour à



Fig. 14



Fig. 15

parler d'elles pour les Sociétaires du Costume. Mais si j'en donne ici quelques spécimens photographiques, sans rien dire de leur histoire, je veux pourtant remarquer celles prêtées par M. de Cuvillon (*fig. 14*). Elles sont en satin blanc couvert de riches broderies, à hauts et lourds talons habillés de soie rose, à larges bouts carrés, marquant bien leur date du dix-septième siècle. Ces bouts présentent une surface plate semblable à un ovale en navette allongée dont les deux extrémités seraient pointues; la semelle en se courbant répète la ligne du

dessus. Les deux pattes, pour se joindre sur le cou-de-pied, sont percées de deux larges œillets correspondant à deux cercles brodés de même sur le cou-de-pied : ces cercles sont garnis de brides en point de boutonnères où passe le ruban avant de repasser par les œillets pour former le nœud en rosette et attacher la chaussure. Une autre paire, de la collection



Fig. 16



Fig. 17



Fig. 18

Lavedan, est certainement du seizième siècle et italienne (*fig. 15*). Un soulier, de la même collection, a son extrémité pointue renforcée de cuivre (*fig. 16*). Nous en reproduisons, sans les décrire, quelques



Fig. 19



Fig. 20



Fig. 21

autres, prêtés par M. Lavedan, du dix-septième siècle au Directoire (*figures 17, 18, 19, 20, 21, 22*).

Une paire de souliers, on ne peut plus grossiers, que j'ai exposés,



Fig. 22



Fig. 23



Fig. 24

m'ont jadis été donnés par le peintre Charles Delort. Ce sont des souliers de femme, presque d'enfant, en gros cuir fort, ronds du bout, dont l'épaisse semelle est hérissée de clous. Le talon racorni, écrasé, est sous le milieu du pied. On dirait ces chaussures faites exprès pour

faciliter les chutes. Une petite fente arrêtée d'un point de gros fil, derrière le talon, indique l'âge de ces souliers : la première partie du dix-septième siècle (*fig. 23*). Ils ont leur exact portrait dans les tableaux de Le Nain. Un soulier de cuir commun à bout effilé (*fig. 24*), évoque les servantes et ménagères de Chardin. De même date sont les souliers à talons démesurés (*fig. 25*) en peau jaune brodée d'argent. Un soulier de femme en cuir noir commun, mais à talon rouge, donné



Fig. 25



Fig. 26



Fig. 27

par Gustave Jacquet à la société, possède encore son socque épousant la forme de la semelle et du talon (*fig. 26*). La paire de chaussures qu'expose M^{me} Parfonry, en peau blanche couverte d'ornements formés de ruban de soie étroit, est tout à fait jolie (*fig. 27*).

Tout cela me fait penser mélancoliquement à cette admirable collection Jacquemart, à toutes ces bottes, ces souliers de toutes époques et de tous pays, que leur manque de luxe a fait reléguer à Cluny dans des oubliettes obscures. Je sais bien que le populaire, comme les clients de l'agence Cook, ne daigne jeter les yeux que sur des objets lui rappelant ses maîtres. Il faut aux gens les diamants de la couronne, les broderies, le luxe, les carrosses de gala, tous les objets d'exception. Jacques Bonhomme ne veut pas qu'on lui montre les nippes de ses pères. Je sais bien aussi que Cluny est un ancien hôtel, qu'il eût été admirable de garnir d'un mobilier de son temps, comme si ses hôtes vivaient encore, tandis que c'est un déplorable local pour un musée.

Un musée devrait être installé dans une construction faite exprès pour son usage. On objectera que dès qu'un architecte est chargé d'édifier un palais, il ne consulte jamais les gens qui doivent l'occuper ou s'en servir que lorsqu'il n'est plus temps d'y rien modifier. « On n'en pourra rien faire, dit-il satisfait, mais j'ai construit une façade

qui me fait honneur et j'ai largement dépassé les crédits. Que l'État, les artistes ou autres se débrouillent. »

A côté des chaussures, nous avons des coiffures curieuses. Les deux bourrelets à jours de M. Maxime Faivre (*fig. 28 et 29*), le petit bonnet d'heiduque de G. Jacquet (*fig. 30*), avec lequel nous avons coiffé le mannequin d'enfant



Fig. 28



Fig. 29



Fig. 30

(*fig. 31*) dont le costume à paniers à la hongroise, à brandebourgs d'argent, à la culotte agrafée derrière le mollet, est le pendant de celui du comte d'Artois dans le portrait de Drouais: le chapeau de feutre noir, de forme haute, du dix-septième siècle flamand, de la collection de Cuvillon, le chapeau noir de femme de la fin de Louis XVI exposé par Henri Lavedan, les bonnets du dix-septième siècle si joliment brodés, prêtés par M. Besselièvre (*fig. 32*) et M. Fulgence (*fig. 33 et 34*), les bonnets d'enfants de M^{me} Rigaud, ceux de M. D'Allemagne, toutes ces pièces sont du plus grand intérêt. Un chapeau d'incroyable exposé par M. Deperdussin est aussi fort bien conservé, ainsi que les chapeaux hauts de forme en paille, de la Restauration qu'ont exposés MM. le vicomte de Reiset et Henri d'Allemagne. Le chapeau de paille rond, à la bergère exposé par M. Jansen (*fig. 31*) est bien caractéristique du temps de la Pompadour avec sa garniture de soie bleue couverte d'ornements en paille tressée.



Fig. 31

M. François Flameng nous a confié quelques curieuses pièces de sa collection. Il n'a pas voulu exposer encore une fois les superbes gants qu'il possède et dont nous avons donné déjà deux fois des reproductions, cependant je crois que personne ne se

serait plaint de revoir à nouveau ces objets si intéressants au point de vue de l'histoire du costume. Le petit jouet allemand, cavalier du temps de Louis XIII (*fig. 36*), vêtu de buffle, botté, ganté, ayant à l'arçon



Fig. 32



Fig. 33



Fig. 34



Fig. 35

de sa selle ses fontes et sa paire de minuscules pistolets, fut jadis trouvé à Nuremberg, comme les manteaux du dix-septième siècle, par Louis Leloir. Mais, si ces petites poupées sont souvent de précieux bibelots, costumées qu'elles sont d'amusante façon, ce ne sont jamais des docu-

ments, car rien n'y est en proportion, comme dans les petits modèles de voitures qui, presque toujours, n'ont été que des jouets, tandis que les minuscules navires étaient des modèles précis. Des poupées, nous en avons eu de très drôles. La plus grande (*fig. 37*), de M. Forestier, amusante en son costume 1830 de Jenny l'ouvrière, est curieuse surtout de ce que son corps est un véritable petit mannequin d'artiste, parfait de fabrication, pareil à ceux que possédaient les peintres et illustrateurs du dix-huitième siècle, pour draper des étoffes. Les poupées de M. Singher, avec leurs figures comiques et taillées à coups de serpe (*fig. 38 et 39*), montrent aussi à quel point on s'attardait à soigner certains détails. Quant à leurs costumes, ils sont un peu fantaisistes. Les petits soldats autrichiens de M. Gimpel ne manquent pas de

caractère ni de tournure (*fig. 40*). Une belle dame reproduite ici (*fig. 41*) est vêtue d'une robe taillée dans un gilet brodé. Ce sont les deux poches qui font les devants.



Fig. 36

Ce que François Flameng a exposé de remarquable, c'est d'abord le costume complet de la fin du dix-septième siècle, en toile grise, tout brodé de soie rose et bleue sur les devants, autour des poches, aux parements, sur les coutures ; la veste et le haut-de-chausses brodés de même. Ce costume vient de

Bavière, ce qui ne prouve pas qu'il en soit originaire.

Le personnage que nous reproduisons en pied, planche hors texte numéro 5, porte un très beau costume qui date de la Régence ou des premières années du règne de Louis XV. En velours couleur tabac foncé, il est couvert de magnifiques broderies d'or. L'étoffe des parements, comme celle de la veste, est de brocart rose et argent, brodée d'or en relief. La longue veste est à manches justes, comme une autre en soie chamois brodée d'argent que M. Flameng a aussi exposée. Les parements du justaucorps sont largement ouverts, brodés d'or à l'intérieur et d'une forme superbe.

L'autre costume exposé par M. Flameng est de velours rouge brodé de soie, mais il est d'une date postérieure, environ 1740. De 1730 datent le justaucorps et la veste de soie grise brodée de soie ton



Fig. 37

sur ton, de si belle forme et en si bon état de conservation, qu'expose M. Besselièvre.

Mais je m'aperçois un peu tard que je m'étais promis de ne parler



Fig. 38

que d'objets antérieurs au dix-huitième siècle. Sur cette pente, je m'arrêteraï difficilement, car si l'on voulait citer tout ce que notre première exposition contient de belles et précieuses choses, rien que parmi les objets se rapportant au vêtement proprement dit, ce bulletin prendrait des proportions qui nous sont interdites. Il y aurait beaucoup de remarques à faire sur les bijoux, sur les menus objets de toutes sortes, sur les reliques historiques, sur tout

ce qui se rapporte à la sellerie et à la carrosserie, sur les peintures et les miniatures. Ce sera pour un bulletin suivant.



Fig. 39

Nous faisons encore appel aux membres de la Société qui s'oc-



Fig. 40

cupent de l'histoire du Costume. Il faut des collaborateurs au bulletin, et nous recevrons avec plaisir toutes les communications que l'on voudra bien nous envoyer. Je sais bien ce qui retient les correspondants. Ils se figurent qu'il est nécessaire d'écrire un article, de remplir un nombre respectable de pages, cela devient un travail, un ennui. Il n'en est rien pourtant. Ce bulletin destiné uniquement aux membres de la Société, leur est ouvert à tous. Il n'a rien de nécessairement littéraire. Il serait très intéressant de publier des observations, des notes, si brèves fussent-elles sur des costumes rencontrés en voyage sur le dos des indigènes, dans les musées provinciaux ou étrangers, de reproduire des dessins, des photographies d'objets curieux, des documents rares et inédits. Il faut penser que ce bul-

letin sera un jour une mine de documents. Il y a commencement à tout.

Puisque je m'adresse ici aux sociétaires, je dois leur rappeler aussi que nous avons à côté de notre bureau, Faubourg Poissonnière, une salle suffisamment grande pour contenir soixante-quinze personnes. Cette salle, dans laquelle s'est tenue la dernière assemblée générale, est toute indiquée pour des conférences, ou si le mot est trop sérieux, des causeries sur l'Histoire du Costume. Il nous sera possible d'ailleurs d'en augmenter l'attrait par de nombreuses projections lumineuses, grâce aux appareils perfectionnés que notre éditeur, M. Leroy, met à notre disposition. Il faut que cet appel soit entendu et que nous voyions bientôt, sociétaires ou non sociétaires, s'inscrire pour faire ces causeries qui seront certainement très suivies. Ce n'est évidemment qu'un public assez restreint qui y assistera, mais le texte en sera publié dans notre bulletin afin que tous les membres de la Société puissent en profiter.



Fig. 11



SHAKOS DE HUSSARDS (Monarchie de Juillet)

CAPITAINE M. BOTTET

Le Costume militaire à l'Exposition du Costume

Un souverain allemand, roi ou principicule, Frédéric II ou le grand duc de Hesse-Darmstadt, avait, en son cabinet, réuni des poupées revêtues des uniformes des armées de l'Europe (on n'en connaissait point d'autres alors); pourtant, quelques-unes restaient nues, celles destinées à l'armée française, en attendant que les Ordonnances du royal Cousin de France fussent définitives. Il s'en désolait, et jusqu'à aujourd'hui, le collectionneur princier eût attendu, tant s'en chevêtrant de tous temps ordonnances et règlements et fantaisie. Nous autres, fervents de la curiosité militaire, serions mal venus à nous en plaindre, quoique vraiment le champ soit bien large à explorer, en notre pays plus qu'en tout autre.

L'uniforme du militaire de France, comme de celui qu'il a combattu, date de la fin du dix-septième siècle; son apparition est un de ces événements qui s'imposent comme la baïonnette au bout du fusil,



OFFICIER DU RÉGIMENT DU ROI VERS 1775

(Collection de M. Édouard DETAILLE)

par des raisons guerrières ou administratives formulées nettement à leur temps; mais il est quelque philosophie à en tirer car en même temps que l'uniforme apparaissent aussi les armées nationales.

Tout d'abord, couleur à part et encore, il n'est guère de différence entre l'uniforme du soldat et l'habit du bourgeois et du paysan. La coiffure qui, par la suite deviendra si variable suivant les corps, et d'aspect tout militaire, ne sera d'abord que le chapeau de tout le monde, mais celui-ci, au cours du dix-huitième siècle, prendra de plus en plus de volume, à tel point que le petit chapeau de Bonaparte, premier Consul, qui en réalité est le plus grand qu'on ait jamais porté, aura en l'an XII un demi-mètre d'envergure.

Ce sont les Hussards qui les premiers introduisirent dans l'uniforme français un élément étranger dont l'influence se fait sentir encore aujourd'hui, eux, les derniers venus dans la grande famille, conservant toujours en leurs traditions hongroises, les tresses, les soutaches et les boutons de leur gracieux *dolimant*, et en leurs traditions françaises, le soleil de Louis XIV, qui sous Louis Philippe se transforma en une étoile à huit pointes.

L'habit blanc du soldat de l'ancienne monarchie apparaît d'un glorieux souvenir; je ne saurai ici décrire ses étapes qu'on retrouvera sur le champ de bataille et dans les ordonnances, ainsi que les couleurs distinctives, dont les vieux régiments furent si jaloux, comme du bouton à numéro; à distinctions parfois, dont Choiseul dota en 1762 l'armée française, en même temps que de l'épaulette.

A vrai dire, le prince allemand avait raison; au début du règne de Louis XVI, les ordonnances se succèdent : 1775, 1776, 1779, sans pour cela être exécutées, car la durée réglementaire des effets ne l'eût pas permis. L'armée française d'alors dut pas mal être bigarrée, et encore je ne parle point de la *fantaisie*, la reine de l'uniforme, à tel point qu'il faut lire le contrepied des ordonnances et conclure, quand celles-ci prescrivent à l'officier de ne porter ni plumets ni habits de soie, qu'on porta les uns et les autres, et qu'ils continueront à être portés.

Le bonnet des grenadiers en est un exemple; supprimée en principe en 1776, cette incommode coiffure n'en continua pas moins à traverser victorieusement le reste de l'ère monarchique, à tel point que les Inspecteurs généraux, seuls à ne point la voir, lors de leurs revues, s'en trouvaient, en 1786, à en réclamer un modèle réglementaire. Il

eut à fournir, d'ailleurs, une bien autre carrière, jusqu'à l'assaut de Solferino, sur des chemins où poussent les lauriers.

Et le chapeau? lui aussi est souvent menacé; en 1769, sous l'influence du maréchal de Saxe, qui en traite de par ses *Réveries*; un casque est donné à l'infanterie, qui ne s'en trouve guère satisfaite: pour l'en consoler, le règlement de 1776 lui donne un chapeau à quatre cornes, et, en 1778, on revient à l'antique chapeau à trois cornes, tandis que le casque continue à figurer, à titre de distinction, chez Colonel-Général et Régiment du Roi.

Celui-ci, par exemple, resta toujours en dehors des règles communes de l'uniforme. En 1786, un curieux règlement spécial, imprimé à Caen, lui était consacré; c'est un intéressant document, que corroborent le portrait de la collection Detaille représentant sous les armes un officier du Régiment du Roi conforme au règlement de 1775 et une miniature de la collection Bernard-Franck qui nous montre un de ses collègues en un galant débraillé orné du bonnet de police.

Aux curieux de l'Uniforme, je dirai plus, de la quintessence de l'Uniforme, je recommande la lecture des *Réveries* de Maurice de Saxe. Il avait fait la guerre en troupier; il ne craignait point d'écrire que le soldat doit chausser à cru ses bottines et c'est un héritage de ses légions que le casque des Dragons, parvenu jusqu'à nous, car de 1680 à 1750, l'armée française avait abandonné tout harnois de tête. L'Infanterie fut rebelle à cette coiffure, mais la Révolution la reprit; sous nom de casque pour l'infanterie légère, de casquette pour les mineurs, elle figura avec honneur dans les armées républicaines.



ARQUEBUSIÈRE

Le casque à la Maurice de Saxe eut même l'honneur d'être arboré par le beau sexe, en la personne des amazones de l'Arquebuse, qui s'en coiffèrent aux célèbres concours de la fin du dix-huitième siècle et il me semble bien que certaine miniature de la collection Bernard Franck représente une de ces arquebusières de Mézières la Pucelle, venue à Meaux au concours du 6 septembre 1778, en une franche agape au cours de laquelle les Arquebusiers de Corbeil les

Pêches, d'après le surnom de leur compagnie, débitèrent leur madrigal favori :

Les fruits que nous aimons le plus
Ce sont les tétons de Vénus.
Bon Dieu, que ces pêches sont belles,
Qu'à les voir on a de plaisir;
On en sent un plus grand pour elles
Quand l'instant vient de les cueillir.

Français et Françaises, d'ailleurs, aimèrent de tout temps l'uniforme, et si les bourgeoises du temps de Louis Philippe ne l'arborèrent point, elles se promenèrent fièrement au bras de leurs gardes nationaux de maris, en trimbalant des progénitures entières de petits lanciers polonais.

Les dernières années de la monarchie furent des années d'économie. En 1778, la Maison du Roi, considérablement réduite, voyait simplifier ses brillants uniformes et l'armée de ligne était désormais soumise à une réglementation qui ne tolérât plus que de rares distinctions. Au début de la Révolution, l'ordonnance provisoire de 1791 simplifiait encore.

Mais, le 14 juillet 1790, à la première Fédération, on avait vu accourir les Gardes Nationales de France, encore vêtues de la brillante défroque des Arquebusiers et des miliciens urbains; peu après l'habit bleu leur était décrété et, aux jours de la Patrie en danger, s'amalgamèrent habits blancs et habits bleus que *la Victoire usa*.

Ce fut un beau temps encore pour l'uniforme que celui de la Révolution, mais ce fut surtout d'héroïques guenilles.

Le 13 messidor an III, l'armée de Sambre-et-Meuse envoyait au Comité de Salut public un état de l'habillement réclamé depuis le 9 floréal. Rien que pour l'infanterie, il manquait 26.937 habits bleus sur 30.046 nécessaires, 84.617 culottes sur 90.139, 116.680 souliers sur 120.105 et 90.139 chemises sur 90.139!

Comment les manquants furent-ils remplacés pour des accessoires aussi indispensables que les culottes? C'est le problème que durent résoudre les sans-culottes en sabot des armées républicaines; et les documents contemporains nous les montrent bien bizarrement accoutrés de loques dignes du burin de Callot.

Toute époque eut sa mode et son chic militaire. Il est au Musée de l'Armée un habit de soie du temps où le Royal Artillerie portait le N° 65. Un type particulièrement outrancier se retrouve souvent, celui



INCROYABLE MILITAIRE

du recruteur pimpant comme le *Liandre* du Théâtre de la Foire. La Révolution eut aussi ses élégances soldatesques, et il n'est rien de plus amusant, à ce sujet, que l'Incroyable militaire de la collection Brück.

Ce mangeur d'R a-t-il été de la fameuse armée roulante dont parle Vidocq en ses mémoires? Il en a tout l'air; à coup sûr, a fréquenté le Palais ci-devant Royal autant que les armées, et en son allure il n'a rien du sérieux de l'officier dessiné par Mallet, élève de David, qu'expose M. Fabius.

Encore un chapeau; vraiment l'Épopée de nos gloires fut aussi celle du chapeau, à faire frémir Aristote, et Van der Puy d'Utrecht ne fut pas le seul

à reproduire en ses curieuses études du Musée de Calais, la mode du couvre-chef militaire qu'on peut étudier en la collection des miniatures de M. Bernard Franck.

A une époque où la photographie n'était point inventée, la miniature est un précieux sujet d'étude; pourquoi faut-il qu'elle laisse un regret, celui de ne pas être complète, de ne donner qu'une partie du personnage dont elle conserve le souvenir et dont elle ne présente ni les jambes, ni le sabre, ni la sabretache? Il semble que les portraicturés de jadis n'aient eu soin que de léguer des physionomies souvent laides et aussi le souvenir de leurs grades, car les hussards ont eu toujours soin de passer le bras dans leur dolman, afin de montrer leurs galons.

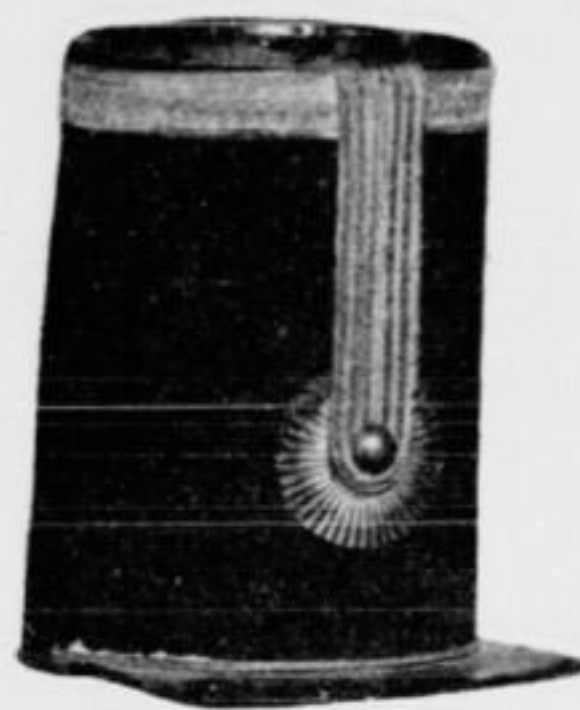
Leurs coiffures aussi; il est de bien amusants shakos à plumes,

aux hussards de M. Bernard Franck, et quels élégants uniformes : aussi ne nous étonnons point à voir les généraux continuer à le porter. Pas moins que Lasalle, le général Caron d'Hévilley n'y a manqué, avec les couleurs sévères de l'état-major et son portrait voisine dans la salle du Traîneau une réduction de la première distribution des étoiles de la Légion d'honneur, en la Chapelle des Invalides, le 26 messidor an XII (14 juillet 1804), représentée par le pinceau de Debet. Je ne sais trop si les marins de la Garde figurèrent ce jour-là. En tout cas ils étaient à la peine sur la flottille, s'ils n'étaient point à l'honneur à Paris et Debet a relaté de bien curieux détails d'uniformes, exacts ceux-là ; puis, il ne faut point trop de sévérité à la peinture historique : David, en sa distribution des Aigles, n'a-t-il point fait figurer en 1805, un lancier polonais porteur de l'étendard d'un corps formé seulement en 1809 ?

Aussi, le pur collectionneur préférera-t-il souvent à la peinture officielle la miniature courante et même le dessin naïf et grossier de celui qu'on faisait dans les casernes et dans les camps ; ceux-là ont l'avantage de reproduire brutalement les traits les plus caractéristiques de l'uniforme et de la physionomie qui diffère à toutes époques, ne serait-ce que par la coupe des cheveux et de la barbe. Est-il rien de plus naïvement charmant que cette miniature de la collection Bernard Franck, représentant deux enfants de troupe d'environ 1832, dont l'un fait déjà la partie de cor dans la musique du régiment ?

La physionomie du soldat, dis-je, varie à chaque époque et, précisément, c'est là ce qui rend si difficile au peintre de donner aux tableaux un caractère anecdotique, quand ils ne sont point inspirés, comme nos maîtres militaires, des documents anciens.

Marco Saint-Hilaire l'avait remarqué dans son Histoire de la Garde impériale ; chaque grognard avait son type, non à lui personnel, mais à son corps ; regardons les deux gendarmes que le commandant Martin a exposés en compagnie du curieux artilleur de la Garde royale qu'a signé Raffet ; sont-ils bien assez gendarmes de la tête aux pieds ? du moins, je le pense, car ce sont deux portraits à mi-corps. Un grenadier de la vieille garde ne ressemblait pas plus à un chasseur qu'un



SHAKO DE HUSSARD
(Restauration)

zouave de 1855 à un voltigeur, qu'un carabinier à un dragon, qu'un chasseur à cheval même à un hussard.

J'en appelle là-dessus à notre ami Rouffet, le peintre attitré des Hussards; il a envoyé à l'exposition la meilleure partie des uniformes de son corps d'affection, et je ne crois pas qu'il y ait eu dans tout celui de l'arme, de dolman et de bonnet de police de tour plus galant que ceux du hussard de la Garde royale, y compris celui des légendaires chasseurs de la Garde.

La coiffure du hussard français, en revanche, ne semble pas toujours avoir été de



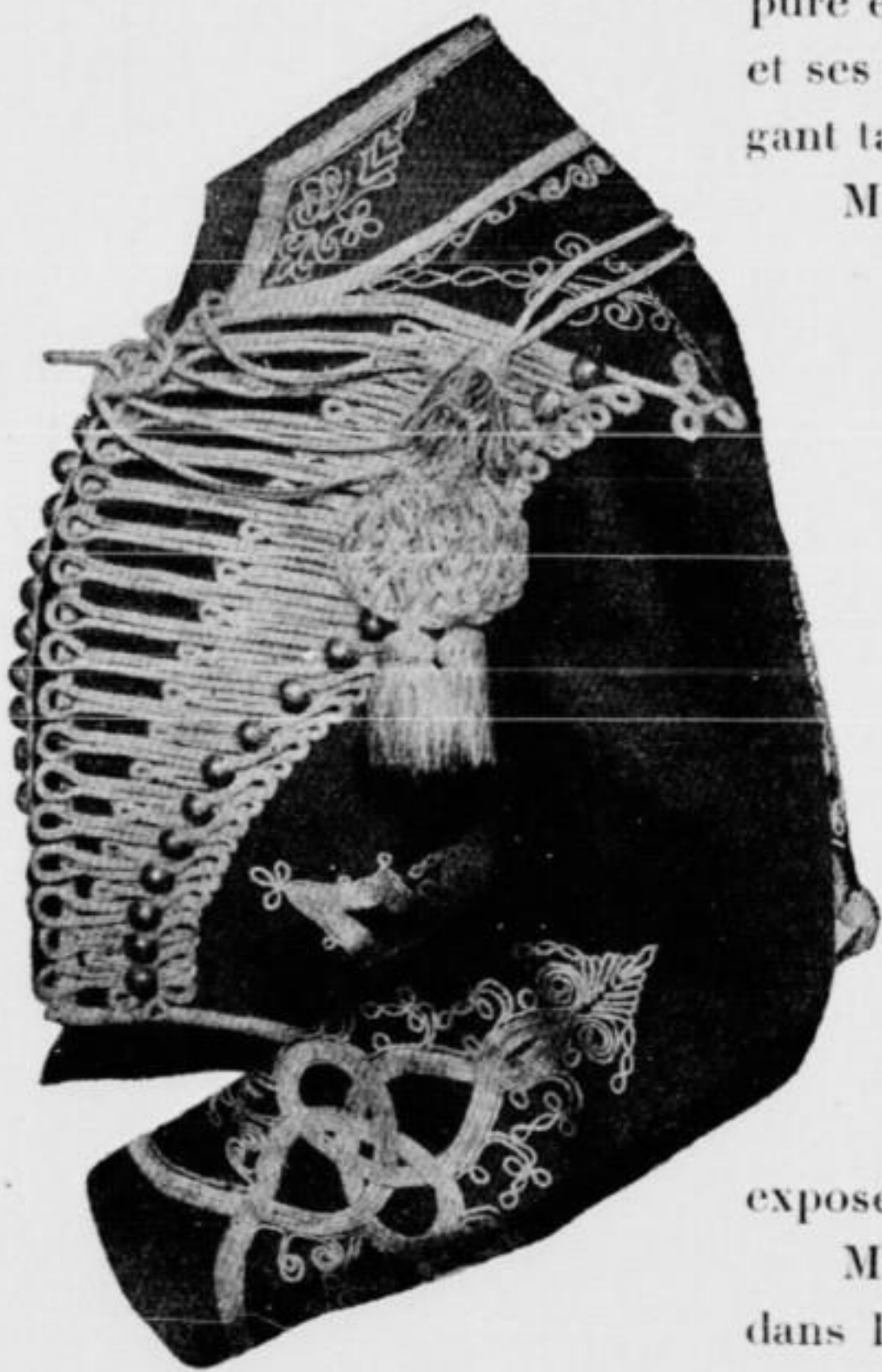
BONNET DE POLICE DE HUSSARD
DE LA GARDE ROYALE, 1814

pure esthétique; le tube paraît bien laid et ses successeurs bien hauts, jusqu'à l'élégant talpack du Second Empire.

Mais un shako en vitrine, n'est-ce point comme un cavalier démonté; les hussards d'antan ne sont plus là pour donner à leur couvre-chef un *chic exquis comme celui acquis par les turcos grâce à Bourbaki*, et il n'est plus que le peintre pour le faire revivre.

Notre ami n'y manque point, et c'est un délicieux régal pour le collectionneur de manier les pièces qu'il a exposées en une vitrine trop petite. Je me figure qu'il doit jeter parfois un coup d'œil bienveillant sur le prestigieux gilet qu'a exposé M. Worth.

Mais il n'y a pas que du hussard dans la collection de Rouffet, toutes les grandes époques de notre armée y sont représentées.



DOLMAN DE HUSSARD
DE LA GARDE ROYALE, 1814

C'est que les grandes époques de l'uniforme correspondent à des dates patriotiques.

L'habit bleu de 1792, le shako de 1804, l'éphémère habit blanc de 1806, le frac de 1812, tout cela n'est-il point d'historique signification ? La Restauration ne se signala-t-elle point par un faste d'uniformes inspirés pour la maison du Roi par des souvenirs d'autrefois, mélangés



GILET D'OFFICIER DE HUSSARD
(Premier Empire)

parfois d'éléments étrangers qui d'ailleurs avaient inspiré l'uniforme des carabiniers en 1809 ? Le pantalon rouge, la capote et la casquette ne symbolisent-ils point à nos yeux les campagnes d'Afrique ?

Il est une philosophie du costume militaire, encore plus que du costume civil. Je ne sais si cet article tombera sous les yeux de ceux qui ont en main les destinées de l'uniforme ; les considérations esthétiques peuvent se concilier avec le point de vue pratique et au point

de vue moral, il ne faudrait pas trop oublier nos traditions ; nous avons trop vu de boërs en chapeau bleu ! d'échappés d'hôpital en capote gris sale et chapeau melon orné d'un pompon !!!

J'ai encore revu à l'Exposition bien des anciennes connaissances et en particulier les souvenirs du lieutenant-général de Reiset. Il y a là une merveilleuse épée de la manufacture de Versailles, dont la *Sabretache* a donné en 1900 la reproduction.

Les armes de luxe purement militaires ne sont point en assez grand nombre à l'Exposition pour que je ne signale point à nouveau cette pièce toute remarquable que signa Boutet, et je ne dois pas me permettre d'incursion dans le domaine civil.

Pourtant j'en ferais une toute petite dans la vitrine du Sacre de Charles X, et après les uniformes, je ne saurai passer sous silence le joli tableautin exposé par M. Brück, et représentant une vieille femme habillée de noir, portant sur l'épaule droite une sorte d'épaulette et le Grand Cordon de la Légion d'honneur, avec une croix à quatre branches. C'est la directrice d'une des maisons de la Légion d'honneur, revêtue de ses insignes ; une des collègues de M^{me} Campan, bien vieille et bien cassée, en tous cas, une de celles qui eurent charge des Enfants d'Austerlitz.



SCHAKO DE HUSSARD
(Restauration)



A propos des accessoires de toilette figurant à l'Exposition du Costume

L'Exposition, actuellement ouverte au Musée des Arts Décoratifs, comprend, à côté des costumes proprement dits, un certain nombre d'objets pris parmi les innombrables accessoires des toilettes masculine et féminine. Le choix n'a pu en être, pour cette première manifestation, très judicieusement fait. Le manque de temps, et aussi le manque d'expérience, ne nous a pas permis, malgré tout le concours et la bonne volonté des collectionneurs, d'y apporter un classement un peu rigoureux. Il y eût fallu diviser les objets par séries, et chaque série n'aurait dû comprendre que quelques types bien caractéristiques, soit par leur qualité d'art, soit par leur particularité. Ce travail demandait, je le répète, un temps considérable, et aussi une expérience des portes auxquelles il aurait fallu frapper, une autorité pour écarter le trop grand nombre d'objets semblables, qui nous manquaient. Qu'on nous excuse : ce n'est qu'en forgeant qu'on devient forgeron.

Quoi qu'il en soit, cette exposition, même incomplète et un peu confuse, comporte des enseignements dont je voudrais dégager quelques-uns.

Je n'entreprendrai pas de décrire les objets exposés : ce travail dépasserait les limites de ce fascicule, et d'ailleurs, en ce qui concerne ceux du seizième siècle, et en partie ceux du dix-huitième, le Catalogue de l'Exposition contient une description très détaillée. Ce n'est pas le but que je poursuis. Je voudrais simplement montrer, par l'exemple de quelques-uns de ces objets, combien utile est la fondation de ce Musée du Costume, fondation qui semble mieux se dessiner de jour en jour. Il y a eu à propos de ce Musée et de cette Exposition, deux principales critiques : l'une me paraît immédiatement négligeable parce qu'inconsistante : des esprits chagrins et tout littéraires, ont trouvé à l'exhumation de ces reliques dont les propriétaires sont morts, une

mélancolie qui leur a permis de faire de la poésie facile. On pourrait développer sans peine cette fausse élégie, et je leur signalerais volontiers qu'on pourrait détruire la Joconde puisqu'elle nous rappelle la perte douloureuse que nous avons faite en la personne de Léonard de Vinci, et qu'on pourrait aussi démolir la place du Carrousel puisque Gabriel n'est plus.

Laissons ces développements négligeables et passons aux esprits utilitaires, qui ne connaissent que les questions pratiques, qui déclarent ne voir que l'arithmétique dans les faits.

Quoi ! encore un Musée de vieilleries ! sans utilité pour le peuple — j'allais écrire le prolétaire, car l'esprit utilitaire a un classement spécial et un jargon particulier : pour lui, tout prolétaire se transforme en travailleur : et est travailleur tout individu qui ne porte pas de redingote. Quoi ! encore dépenser de l'argent pour entasser des objets de luxe alors qu'il y aurait tant de choses..... etc.

C'est à cette objection, influente sur bien des gens, qu'il faut répondre nettement. Toutes les industries occupées à la fabrication des accessoires de toilette ont intérêt à ce Musée, ô esprit utilitaire. Cette industrie souffre souvent, paraît-il, et ce qui la fait souffrir c'est la concurrence sur le marché de la fabrication étrangère. Une cause certaine de la diminution des débouchés produite par cette concurrence provient du fait que notre industrie a trop oublié que nous avons été — et nous sommes susceptibles de l'être encore — le peuple le plus généralement artiste de l'univers. Ce n'est pas par un chauvinisme ridicule que s'établit une telle formule ; il n'y a qu'à constater que, surtout depuis le commencement du dix-huitième siècle, la forme ornementale française, dans tous les genres, meubles ou bibelots, a été et est encore la forme mondiale. L'Américain ne se meuble pas avec du style Washington, mais avec du style Louis XVI, et quand un Autrichien parle de style Empire, il ne veut parler ni d'un style Empire Frédéric II, ni d'un style Empire Joseph II, ni de n'importe quoi, autre que le style Empire *français*. Pourquoi, ô esprit utilitaire, ne pas nous résigner à ces avantages et reconnaître, la mort dans l'âme, cette supériorité de notre race. Je vais vous emmener devant une vitrine de boutons, de simples boutons — exposés par M^{me} Y. Sarrut, — de boutons dont quelques-uns sont faits, je le reconnais, de matières précieuses, mais dont beaucoup doivent leur charme au goût et à la fantaisie qui y président. Il paraît que le malaise qui s'est produit

longuement dans le département de l'Oise, au centre de l'industrie du bouton, malaise qui a abouti à des désordres et à des émeutes, provient en partie de ce que l'industrie japonaise a inondé le marché de choses quelconques qui ressemblent à s'y méprendre aux choses quelconques que nous fabriquons. Eh bien ! ô esprit utilitaire, si un travailleur — je veux dire quelqu'un qui travaille, quelle que soit la forme de son pantalon — venait renouer devant cette vitrine les vieilles traditions du goût français, y verriez-vous grand mal et n'en ressortirait-il pas quelque bien ?

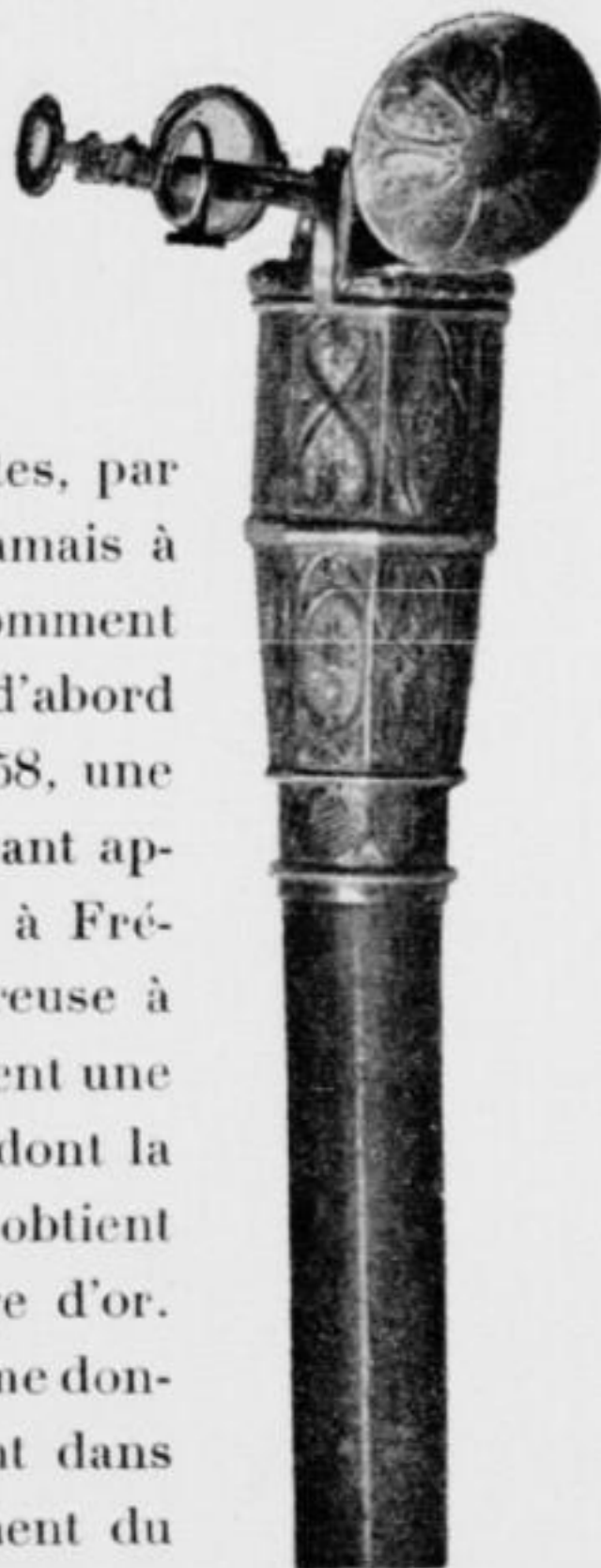
Ce n'est pas seulement devant une de ces vitrines que l'intelligence et le goût de l'ouvrier d'art français trouverait matière à s'exercer. Cette exposition, à défaut d'autre enseignement, comportait celui que nos ancêtres apportèrent et dans la fabrication et dans l'utilisation des objets, une ingéniosité que nous n'avons plus.

Aujourd'hui, nous savons que des lorgnettes, par exemple, sont des lorgnettes, et il ne vient jamais à l'idée de le dissimuler. Voyons d'autre part comment autrefois on comprenait cette question. Voici d'abord



POMMEAU DE CANNE
CONTENANT UNE LORGNETTE
(Collection Heilbronner)

un esprit tout différent, une canne, probablement du Directoire, appartenant à M. Marcel Trèves, canne dont le dessus du pommeau s'ouvre sur une charnière, comme ferait le dessus d'une boîte. Cette boîte, ou plutôt ce pommeau, une fois ouvert, on en fait sortir un binocle monté en or, et cette disposition dispense d'avoir d'une part une canne et de l'autre un binocle. Dans cette même collection, il est à signaler des éventails à lorgnette où cette lorgnette — de petite taille — se dissi-



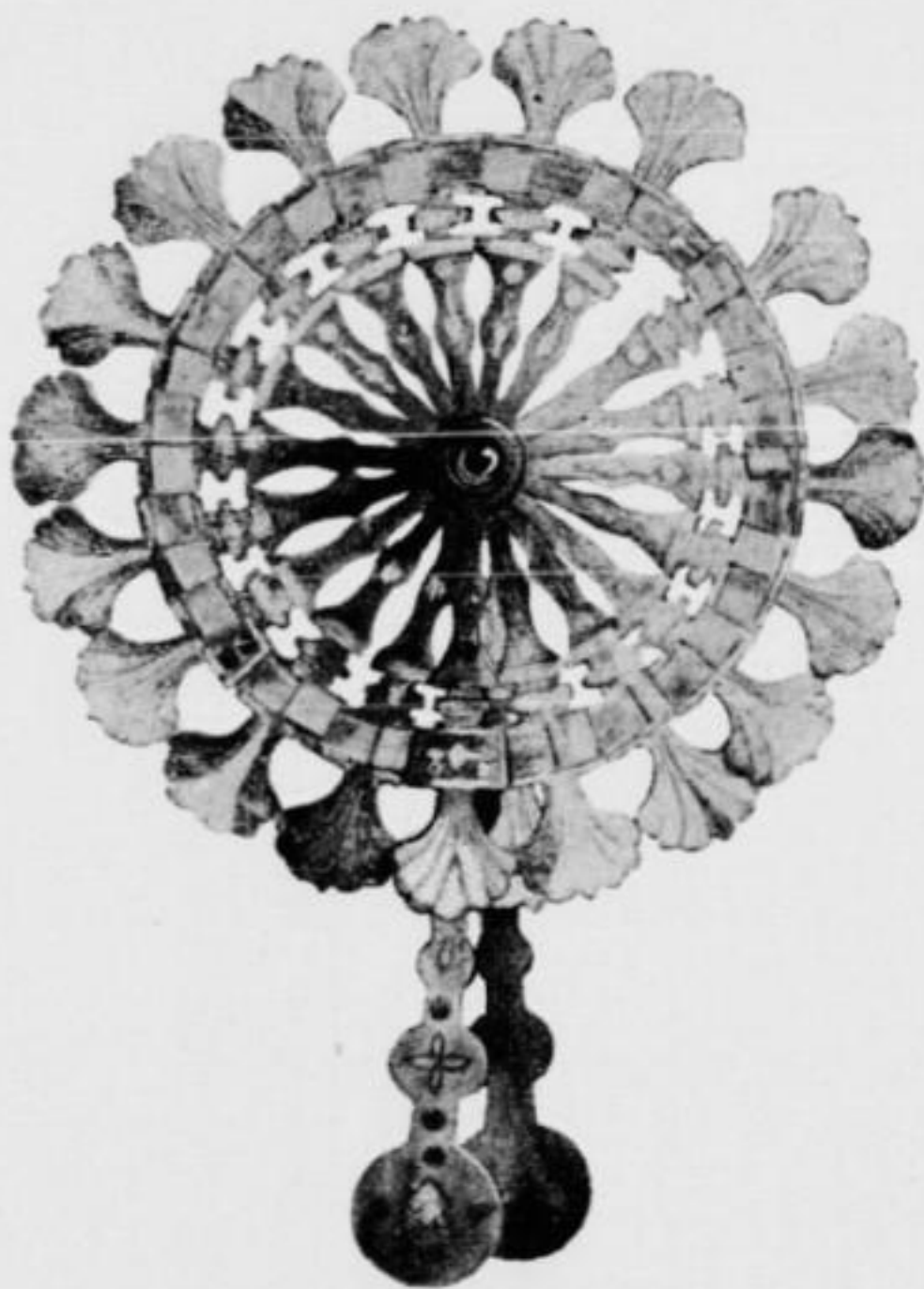
CANNE DIRECTOIRE
AVEC LORGNETTE
(Collection de
M. Marcel Trèves)

mule en quelque endroit, soit à la poignée, soit perdue dans la décoration à quelque endroit de la feuille même de l'éventail. Voilà, pour les femmes qui veulent, au théâtre ou au bal, observer quelqu'un sans en avoir l'air, une excellente recette et l'industrie moderne pourrait, au profit des lunettiers et des marchands d'éventails remettre cette invention commode à la mode.

Il y a même des objets dont l'idée même semble perdue et qui pourrait faire l'objet d'une industrie. La collection de M. le comte Allard du Chollet possède, exposé dans la vitrine N° 59, un « rafraichissoir de main ». C'est, en verre de Bohême, un objet de la forme et de la grosseur d'un œuf destiné à être tenu dans le creux de la main, aux jours de chaleurs, et à y maintenir la fraîcheur. Il y avait



RAFRAICHISSEUR
DE MAIN
(Collection de
M. le comte
Allard du Chollet)



ÉVENTAIL À LORGNETTE
(Collection de M. Marcel Trèves)

également des réchauffoirs de main qui se tenaient dans le manchon. Ce sont des bouteilles en faïence, de forme rectangulaire, et dont la paroi supérieure a été percée d'un trou. Par ce trou on introduisait de l'eau chaude, comme on le fait encore pour les bouillottes de voiture, on fermait l'ouverture par un simple bouchon, et ce petit ustensile ramenait la chaleur au bout des doigts gelés. L'Exposition n'en contient aucun exemplaire, mais M. Albert Duval, qui a exposé d'autres objets, nous en a montré deux de sa collection en faïence de Rouen, et il serait facile d'en trouver d'autres. Cluny en possède, et si M. le comte Allard du Chollet

n'a pas exposé le sien, c'est parce qu'il est la copie moderne d'un réchauffoir ancien.

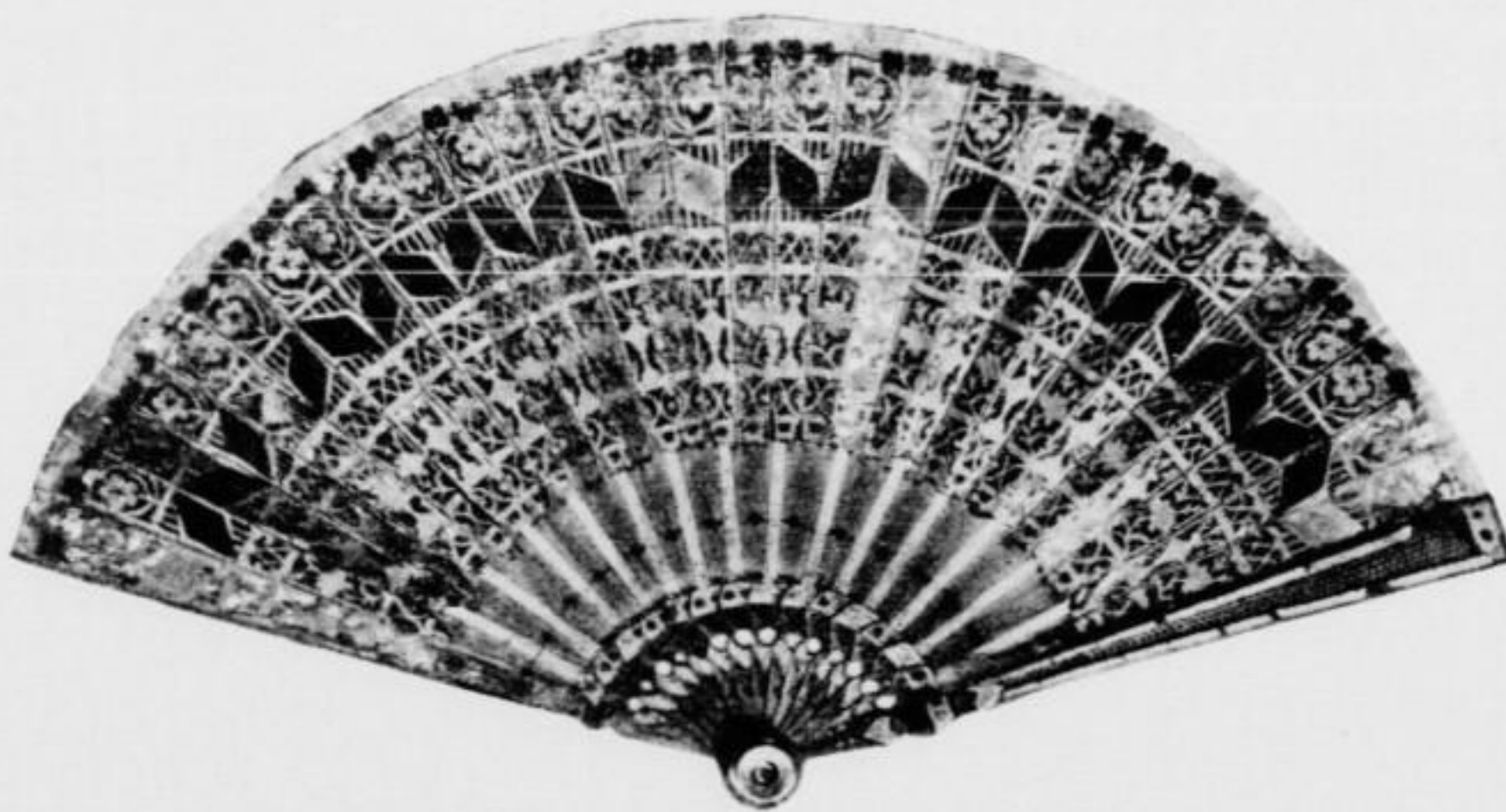
Dans les objets du seizième siècle, il y aurait certainement à retrouver la trace d'objets dont l'industrie pourrait faire son profit, mais ceci nécessiterait des recherches à faire en dehors de l'Exposition même, et il faut aujourd'hui se tenir dans ces limites. Cependant, je

terminerai en signalant deux objets, l'un du seizième siècle, l'autre de la fin du dix-huitième.

Pourquoi, par exemple, la tradition de la pomme de senteur s'est-elle perdue parmi les accessoires de l'élégance féminine ? C'était, au seizième siècle, une boule de liège ou de toute autre substance, imprégnée de parfums et encerclée d'une monture d'or ou d'argent ? Certes, cette façon de se parfumer valait bien le sachet qu'on coud aujourd'hui dans les robes, et avait un sens autrement ornemental. N'y a-t-il pas là une tradition qu'on pourrait faire revivre pour le plus grand bien de l'industrie de l'Art ?

L'autre objet est une petite boîte à parfum exposé dans la vitrine N° 58, objet appartenant à M^{me} Dequois et dont le dispositif est ingénieux. L'intérieur en est divisé par une mince petite plaque ajourée. La partie du fond contient une éponge sur laquelle on versait le parfum, parfum qui se pouvait facilement respirer par les jours de la petite plaque. C'est encore là un objet élégant et pratique qu'on pourrait facilement faire revivre.

Cette rapide et courte nomenclature se développera à l'in-



ÉVENTAIL A LORGNETTE
(Collection de M. Marcel Trèves)

fini lorsqu'à ces quelques objets, viendront s'ajouter dans l'avenir tous ceux que des recherches patientes amèneront au Musée du Costume. Mais il suffit de montrer aujourd'hui quel intérêt *pratique* présente un tel musée, et quelle instruction utilitaire il peut en ressortir. Le Musée du Costume ne peut être un musée d'Art pur. Si bien des objets qu'il

pourra renfermer donneront la sensation d'objets d'art, c'est que nos ancêtres confondaient volontiers l'Art et l'Utilité, et c'est une tradition qu'il serait heureux de faire revivre.

Rien n'est nouveau sous le soleil. Ce bulletin même nous apprenait dans un de ses derniers fascicules que la crinoline et la tournure étaient inventées dans la plus haute antiquité. Peut être n'avons-nous pas à envier cette invention à l'antiquité, mais, par contre, le passé nous a laissé, dans des ordres très différents, pour tout ce qui se rapporte au costume, des procédés et même des raffinements dont nous pouvons faire utilement notre profit et qu'il n'est point nécessaire d'inventer à nouveau. En matière de costume comme en matière d'Art, il n'y a pas de ce qu'on appelle le Progrès, il y a des formules qui disparaissent pour réparaître et qui font qu'on recommence toujours ce qu'on a fait autrefois.

Aussi cet Autrefois est-il utile à consulter, surtout au point de vue pratique. Et c'est pourquoi le Musée du Costume est une œuvre utile, avant d'être un ornement de Paris.



Le Gérant : Richer.

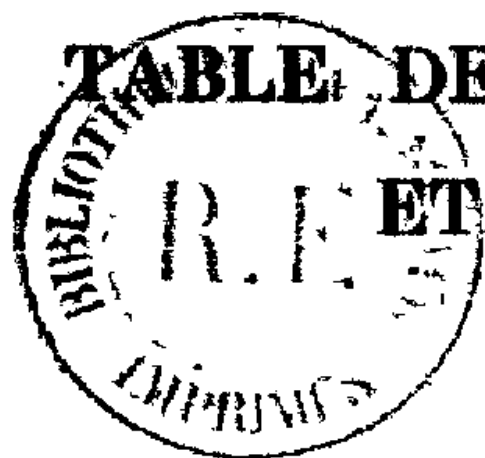


TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE ET DES SUPPLÉMENTS

Une robe Louis XV. Collection JACQUES DOUCET (planche en couleurs).

Habits et gilets Louis XVI. Collection J.-J. OLIVIER.

Selle de femme à planchette, dix-huitième siècle. Selle à la royale, Louis XV.

Modèle de Vinaigrette, Louis XV. Collection M. LELOIR.

L'Apologie ou la Défense des Paniers, 1727 (8 pages en fac-simile).

Gants de peau des seizième et dix-huitième siècles. Collection FR. FLAMENG.

Corps à baleines du dix-huitième siècle. Collection M. LELOIR et collection de la Société.

Uniformes de Gendarme d'élite et de Chasseurs de la Garde, Premier Empire. Don de M. GIGNOUX à la Société.

Accessoires de Toilette du dix-huitième siècle. Collection BERNARD FRANGK.

Éventail Louis XVI. Collection BERNARD FRANGK.

Vestes du commencement du dix-huitième siècle et devants de corps. Collections PAUL HÉBERT et MAURICE LELOIR.

Gants et mitaines des quinzième, seizième et dix-septième siècles. Collection FR. FLAMENG.

Habits et armes d'officiers de marine, dix-huitième et dix-neuvième siècles. Collection GUSTAVE BOURGAIN.

Une lettre autographe de Florian (4 pages en fac-simile).

Costume de gentilhomme de la Chambre, sacre de Charles X.

Vue générale de l'Exposition du Costume, au Pavillon de Marsan.

Grand corset de cour espagnol, dix-septième siècle. Collection WORTH.

Manteau de citadin de Nuremberg, dix-septième siècle. Collection ROBERT DE CUVILLON.

Dalmatique de héraut d'armes, dix-septième siècle. Collection MARQUEREAU.

Costume complet du temps de la Régence. Collection FR. FLAMENG.

Officier du Régiment du Roi, vers 1775. Collection Éd. DETAILLE.



TABLE DES MATIÈRES

N° 1. — JUIN 1907

PAGES

Origine de la Société de l'Histoire du Costume	I
Assemblée générale du 6 mai 1907. Composition du Conseil d'Administration. Liste des membres fondateurs.....	2
Conférence de M. MAURICE MAINDRON. But et programme de la Société. Coup d'œil général sur l'Histoire du Costume.....	5

N° 2. — JANVIER 1908

Bulletin. Projet d'Exposition. Avis divers.....	34
MAURICE LELoir. — Paniers et Crinolines	36
H. TENRÉ — Modes comparées.....	46
Notes explicatives des planches hors texte.....	48

N° 3. — AVRIL 1908

Assemblée générale du 26 mars 1908.....	49
Capitaine MAURICE BOTTET. — Gendarme d'élite et Chasseur à cheval de la Garde impériale.....	54
MAURICE MAINDRON. — Notice sur les Cuirassines, les Brigandines et les Corsets à armer.....	57
BERNARD FRANCK. — Accessoires de Toilette du dix-huitième siècle.....	66
LOUIS VALLET. — La Voiture. Notes et croquis.....	67

N° 4. — JUILLET 1908

Compte rendu des travaux du Conseil d'Administration.....	77
D. CHAINEUX. — Le Costume préhellénique. Hypothèses pour la reconstitu- tion du Costume, de la Parure et de l'Armement des Grecs primitifs du vingtième au douzième siècle avant Jésus-Christ (<i>1^{er} article</i>).....	79
MAURICE LELoir. — Matériaux pour l'Histoire du Costume.....	93
Notices sur les planches hors texte.....	100

N° 5. — OCTOBRE 1908

Compte rendu des travaux du Conseil d'Administration	101
Notes explicatives des planches hors texte.....	102

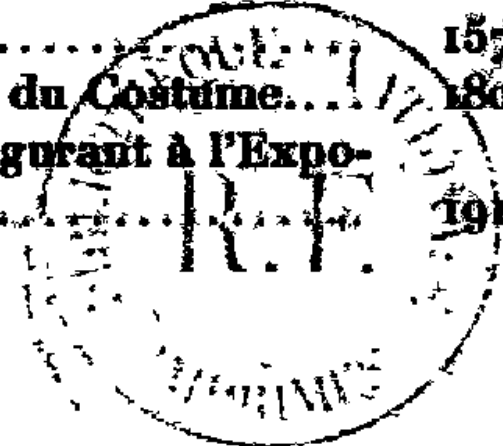
MAURICE LELAIR. — Les Accessoires du Costume, Parasols et Parapluies (1^{er} article)	103
L. VALLET. — La Diligence montée sur des cordes à boyaux	112
D. CHAINEUX. — Le Costume préhellénique (2^e article)	115

N^o 6. — JANVIER 1909

Assemblée générale du 7 janvier 1909	125
Travaux du Conseil d'Administration	128
Notes explicatives des planches hors texte	128
MAURICE LELAIR. — Les Accessoires du Costume, Parasols et Parapluies (2^e article)	129
D. CHAINEUX. — Le Costume préhellénique (3^e article)	138

N^{os} 7 et 8. — AVRIL-JUILLET 1909

Bulletin. Compte rendu des travaux du Conseil d'Administration	149
Notes explicatives des planches hors texte	154
MAURICE LELAIR. — A propos de la première Exposition de Costumes anciens	157
Capitaine M. BOTTET. — Le Costume militaire à l'Exposition du Costume	180
ANDRÉ CAHARD. — A propos des Accessoires de Toilette figurant à l'Exposition du Costume	191



SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU COSTUME

Liste des Objets parvenus au Siège de la Société jusqu'à ce jour (1^{er} Juillet 1907)

DONS

De M. GIGNOUX, en souvenir de son fils décédé :

Un uniforme complet et armement de Gendarme d'élite,
1^{er} Empire;

Un uniforme complet de Chasseur à cheval de la Garde
impériale, 1^{er} Empire;

Une cuirasse et un casque de Carabinier (1865);

Une paire de bottes fortes commencement du XVIII^e siècle;

Un lot de robes Empire et Restauration;

Un lot de lingerie même époque;

Une bride de Guide, 2^e Empire.

De M. Jacques DOUCET :

Une robe Louis XV, soie rouge brochée (*reproduite en couleurs dans le premier Bulletin*).

Une jupe en soie brochée Louis XIV.

De M. J.-J. OLIVIER :

Quatre habits brodés et onze gilets Louis XVI (*reproduits en partie dans le premier numéro*).

De M. RICHARD, de Toulouse :

Chapeaux de femme, Louis-Philippe. — Coiffe languedocienne.
Attributs maçonniques anciens.

De M. BLUM, de Mulhouse :

Chapeau d'homme et coiffe d'Alsace.

De M. GUNZBURGER, de Genève :

Chapeau de bourgmestre allemand.

De M. Gaston VUILLIER :

Habits et Gilets Louis XVI et Empire.

De M. Jules WORMS :

Collection nombreuse de costumes espagnols.

De M. A. VERRECCHIA :

Bât de mulet espagnol et harnais ancien.

De M. M. LELOIR :

Selles anciennes, petit modèle de vinaigrette (*reproduits dans le premier numéro*).

De M. A. WOLFF :

Collection de faux-cols depuis leur apparition (*reconstitutions*)
jusqu'à nos jours.

ANONYME :

Cuirasse romaine en cuir repoussé (*reconstitution*).

ACHATS

Robes du XVIII^e siècle, habits, livrées, lingerie, chapeaux, costumes divers.

En tout environ deux cents pièces.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
COSTUME

DÉPOT LÉGAL

Seine

N° 1

1910

SOMMAIRE

N° 2. — JANVIER 1908

Avis aux Sociétaires.

MAURICE LELOIR. — Paniers et Crinolines, avec 23 illustrations de texte.

H.-T. — Modes comparées, avec illustrations.

Explication des planches hors-texte.

L'Apologie ou la Défense des Paniers, fac-simile.

(Communication de M. A. VOLLON.)

PLANCHES HORS-TEXTE

Gants des ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles, Collection François Flameng.

Corps à baleines du ^{xviii}e siècle, Collections Maurice Leloir et Société
de l'Histoire du Costume.

J. LEROY
EDITEUR

55 Rue du Faub^g Poissonnière

PARIS

SOCIÉTÉ

DE

L'Histoire du Costume

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de l'Histoire du Costume a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de mandats-cartes envoyés par lui aux Sociétaires.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin est trimestriel; il contient les comptes rendus de conférences, cours, expositions de la Société des études, recherches, extraits d'œuvres anciennes, et comporte environ le même nombre d'illustrations dans chaque numéro.

Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.

Les Sociétaires professant une industrie ou un commerce en rapport avec le but de la Société, toutes industries de la couture, du vêtement, lingerie, chaussures, coiffure et parure, sellerie et carrosserie, objets d'art et de curiosité, sont prévenus qu'un certain nombre de pages du Bulletin, à côté du Bulletin proprement dit, et sur papier spécial, sont réservées à la publicité.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
COSTUME



SOMMAIRE

N° 3. — AVRIL 1908

Compte rendu de l'Assemblée générale annuelle du 26 mars 1908.

CAPITAINE MAURICE BOTTET. — Gendarme d'élite et Chasseur à cheval de la Garde Impériale. — *Une planche hors texte, deux figures.*

MAURICE MAINDRON. — Notice sur les Cuirassines, les Brigandines et les Corsets à armer. — *6 figures.*

BERNARD FRANCK. — Accessoires de toilette du dix-huitième siècle. — *Une planche hors texte, quatorze figures.*

LOUIS VALLET. — La Voiture. Notes et croquis. — *Vingt figures.*

J. LEROY
EDITEUR

55 Rue du Faub⁹ Poissonnière

PARIS

SOCIÉTÉ DE *L'Histoire du Costume*

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de l'*Histoire du Costume* a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de mandats-cartes envoyés par lui aux Sociétaires.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin est trimestriel; il contient les comptes rendus de conférences, cours, expositions de la Société des études, recherches, extraits d'œuvres anciennes, et comporte environ le même nombre d'illustrations dans chaque numéro.

Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.

Les Sociétaires professant une industrie ou un commerce en rapport avec le but de la Société, toutes industries de la couture, du vêtement, lingerie, chaussures, coiffure et parure, sellerie et carrosserie, objets d'art et de curiosité, sont prévenus qu'un certain nombre de pages du Bulletin, à côté du Bulletin proprement dit, et sur papier spécial, sont réservées à la publicité.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

(Les seuls articles cités sont ceux qui se rapportent à l'histoire du costume ou aux arts et industries qui s'y rapportent.)

LA REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE. — 10 janvier 1908 et 10 février 1908. Henri Clouzot. *Les toiles de Jouy*. Étude très sérieuse sur les tissus imprimés, dits indiennes, les poncifs et les bois gravés dont plusieurs spécimens sont reproduits. Article utile à lire pour qui s'intéresse aux vêtements en toile peinte, robes de chambre, etc., du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e.

ZEITSCHRIFT FÜR HISTORISCHE WAFENKUNDE. IV. N° 7. 25 juin 1907. — Dr Fortunat von Schubert Soldern. *Étude sur les cervelières du haut moyen-âge*, dont le fameux casque de Vézeronce, conservé au Musée de Grenoble, est considéré comme le type. Travail important où sont figurés les casques de Baldenheim, de Saint-Vid, de Giulianova, de Vid, de Chalon-sur-Saône, de Vézeronce, de Grammertingen. J'ai déjà fait remarquer (*Bull. de l'Art anc. et mod.* 1907) que les figures d'élan poinçonnées sur ce dernier objet, indiquaient une origine probablement scandinave.

Major von Rambaldi. *Étude sur des pertuisanes de parade* (avec figures). — Ob. von Kretschmar. — *Essai de classification des armes d'hast*. La nomenclature manque de précision et l'auteur ne cite point ses sources. —

Id. — IV. N° 8. 7 octobre 1907. — Suite de l'étude du Baron Potier sur les « *Waffenkammer des Stiftes Kremsmünster* ». Nombreuses figures parmi lesquelles des bourguignotes à flèche de la fin du XVI^e siècle. Il ne faut pas oublier que cette forme orientale, qui s'introduisit chez nous seulement au commencement du XVII^e siècle, était d'usage courant en Allemagne cinquante ans auparavant. Ce nasal ou flèche est d'origine indo-persane, il existait anciennement dans les casques hongrois. A la date de 1551, Boyvin du Villars dit, en parlant des cavaliers hongrois défaits en Piémont : « Leur cellade est pointue, et n'est armée par le devant que d'un fer qui tombe le long du nez, et qui se hausse et se rabaisse comme fait la creste d'un coq d'Inde.

(*Mémoires sur les Guerres*, etc., édit. Buchon, p. 536. col. I. Voir l'analyse que j'ai donnée dans le *Bullet. de l'Art anc. et mod.* 1908). — Le travail du Baron Potier est un catalogue sommaire où il a déjà énuméré 359 pièces.

Dr W. M. Schmid. *Notice sur un fourreau de couteau du XIII^e siècle*, avec figures. Ce fourreau est un objet curieux entre tous autant par le parti ornemental de son champ rappelant le fourreau d'épée conservé à la cathédrale de Bamberg et figuré par Heßner Alteneck, que par le système de la courroie de ceinture. Celle-ci est établie suivant une tradition très antique et conservée par les nomades Danakils des bords de la Mer Rouge et d'Oboek.

Id. IV. N° 9. 15 janvier 1908. — M. von Ehrenthal. *La collection d'armes du Prince de Reuss au château d'Osterstein, près de Gesa*. L'auteur énumère 340 pièces des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles et en figure une dizaine qui n'ont rien de particulièrement remarquable, sinon que beaucoup portent des inscriptions indiquant qu'elles ont appartenu aux princes de la maison de Reuss, ainsi des pertuisanes de trabans, des épées d'investiture, etc. Tous ces travaux descriptifs sur les collections particulières sont d'un intérêt indiscutable et il serait à souhaiter qu'on en fit de pareils en France.

M. St. Kekule von Stradonitz, à propos du tournoi donné à Bruges en 1907, décrit et figure nombre d'armes se rapportant à l'Ordre de la Toison d'Or. Des harnois ayant appartenu à Philippe le Beau, à Charles-Quint, à Philippe II, sont reproduits. A défaut de mieux ces figures vulgariseront ces beaux objets que les cartes postales espagnoles ont commencé déjà de répandre dans le public. L'armure maximilienne du Musée impérial de Vienne, attribuée à Philippe le Beau enfant, est de cette série, la chose marquante. Elle présente un frappant exemple de l'influence du costume sur la forme des défenses de corps.

MAURICE MAINDRON.

VIENT DE PARAÎTRE

BOIVIN et C^{ie}, Éditeurs (Ancienne Librairie Furne), 5, rue Palatine • PARIS

ALBUM DU GUIDE

A L'USAGE DES ARTISTES ET DES COSTUMIERS

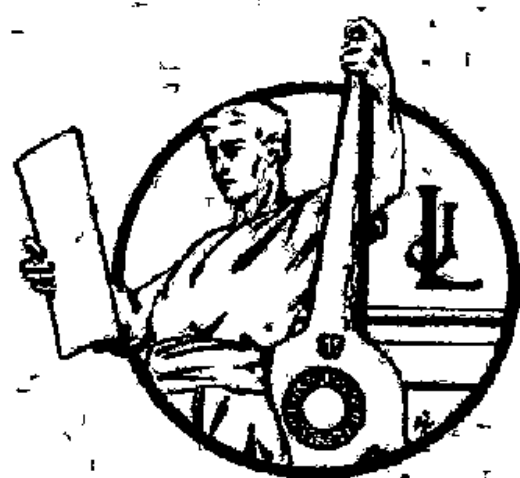
(Uniformes de l'Armée française de 1780 à 1848)

Par H. MALIBRAN

Cet album, exécuté avec un soin méticuleux et une méthode parfaite, est formé de 211 planches contenant 956 dessins schématiques à une échelle déterminée, éclairant et expliquant le volume de texte du même auteur paru en 1904 à la même librairie.

Prix de l'Album..... 10 francs. | Prix du volume de texte..... 12 francs.

En Vente également chez J. LEROY, 55, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS
Éditeur du Bulletin de la Société de l'Histoire du Costume et du Carnet de la Sabretache



RENÉ GARÈME & C^{ie}, Éditeurs — PARIS

EN SOUSCRIPTION

Dictionnaire du Costume

DU MOYEN-ÂGE AU XIX^e SIÈCLE

Par Maurice MAINDRON et Maurice LÉLOIR

5 Volumes in-4^o raisin de 600 pages

5.000 gravures en noir, 200 en couleurs, 100 en camaïeu, 300 patrons

Le **DICTIONNAIRE ALPHABÉTIQUE** accompagné de notes et références sera précédé d'une *Histoire générale du Costume* illustrée.

Cet ouvrage paraîtra par livraisons mensuelles et sera complet en 50 livraisons.

PRIX : 500 francs

payable par 10 francs à la réception de chaque livraison

Un numéro spécimen sera envoyé gratuitement à tout membre de la Société du Costume qui en fera la demande.

Il sera fait une réduction de 15 % aux sociétaires qui enverront leur souscription :

Soit à **M. R. GARÈME**, Éditeur, 110, avenue d'Orléans;

Soit à **M. J. LEROY**, Éditeur du *Bulletin de la Société de l'Histoire du Costume*, 55, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS.

J. LEROY, Éditeur — PARIS

EN SOUSCRIPTION

Le Bouton de l'Armée Française

Par le Capitaine Maurice BOTTET

Avec une préface par M. Gabriel COTTREAU

Ce très important ouvrage de format in-octavo grand Jésus (28×19), constitue le recueil le plus complet qui ait jamais été publié sur les Boutons d'uniformes militaires, depuis leur origine, sous l'ancienne monarchie, jusqu'à nos jours.

Le texte, très précis et très documenté, est accompagné de la reproduction à grandeur égale de plus de 1.200 types divers, répartis sur 53 planches (pages entières). — Voir spécimen joint au présent Bulletin.

Édition sur papier satin, planches en noir 15 fr.

planches en couleurs 25 fr.

Édition sur papier de cuve vélin à la forme, avec planches en couleurs 50 fr.

MANZI, JOYANT & C^{ie}, Éditeurs — PARIS

LES MODES

Directeur : M. MANZI

ABONNEMENTS : PARIS, 22 fr. — DÉPARTEMENTS, 24 fr. — ÉTRANGER, 28 fr.

Librairie HACHETTE

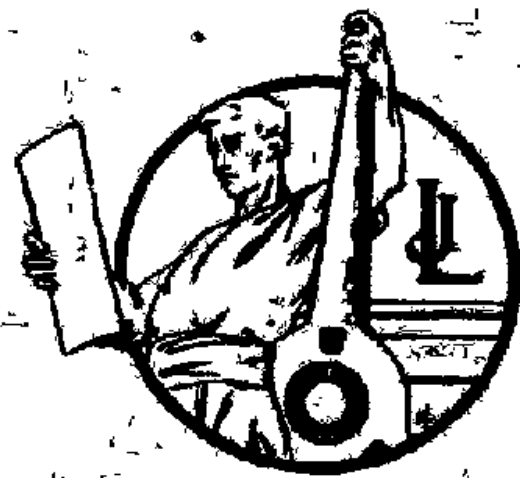
LA MODE PRATIQUE

Directrice : M^{me} DE BROUDELLES

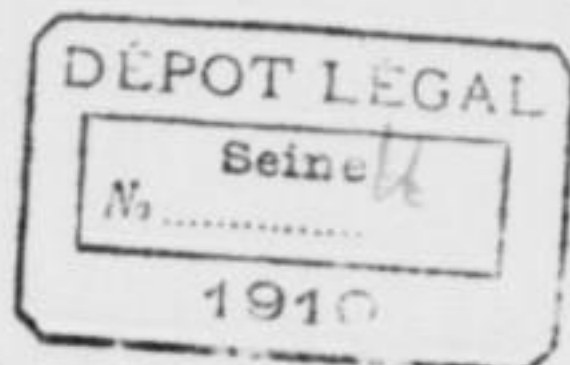
(Six éditions différentes)

5^e édition (complète), PARIS, 33 fr. — DÉPARTEMENTS, 35 fr. — ÉTRANGER (U. P.), 38 fr.

Édition de luxe, — 20 fr. — — 22 fr. — — 25 fr.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
COSTUME



SOMMAIRE

N° 4. — JUILLET 1908

Compte rendu des travaux du Conseil d'Administration.

D. CHAINEUX — Le costume préhellénique. — 23 figures.

MAURICE LOIR. — Matériaux pour l'histoire du costume. — 20 figures.

Collection BERNARD FRANCK. — Éventail Louis XVI. — Une planche hors
texte, une figure.

Collection PAUL HÉBERT et M. LOIR. — Vestes du commencement
du XVIII^e siècle et devants de corps. — Une planche hors texte,
six figures.

J. LEROY

AGENT DE LA SOCIÉTÉ

55 Rue du Faub^g Poissonnière

PARIS

SOCIÉTÉ DE *L'Histoire du Costume*

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de *L'Histoire du Costume* a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de mandats-cartes envoyés par lui aux Sociétaires.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin est trimestriel; il contient les comptes rendus de conférences, cours, expositions de la Société des études, recherches, extraits d'œuvres anciennes, et comporte environ le même nombre d'illustrations dans chaque numéro.

Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.

Les Sociétaires professant une industrie ou un commerce en rapport avec le but de la Société, toutes industries de la couture, du vêtement, lingerie, chaussures, coiffure et parure, sellerie et carrosserie, objets d'art et de curiosité, sont prévenus qu'un certain nombre de pages du Bulletin, à côté du Bulletin proprement dit, et sur papier spécial, sont réservées à la publicité.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

COSTUME

SOMMAIRE

N° 5. — OCTOBRE 1908

Compte rendu des travaux du Conseil d'Administration.

Explication des planches hors texte.

MAURICE LOLOIR. — Les accessoires du costume. *Parasols et parapluies.*
— 21 figures.

LOUIS VALLET. — La Voiture (suite). *La Diligence montée sur des cordes à boyaux.* — 3 figures.

D. CHAÎNEUX. — Le costume préhellénique (suite). — 135 figures.

Collection FRANÇOIS FLAMENG. — Gants et mitaines, xiv^e à xvii^e siècle.
— Une planche hors texte. — 11 figures.

Collection GUSTAVE BOURGUIN. — Habits et armes de la Marine. —
Une planche hors texte. — 7 figures.

J. LEROY

AGENT DE LA SOCIÉTÉ

55 Rue du Faub^g Poissonnière

PARIS

DÉPOT LÉGAL

Seine

N°

1910

SOCIÉTÉ DE *L'Histoire du Costume*

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de *L'Histoire du Costume* a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de mandats-cartes envoyés par lui aux Sociétaires.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin est trimestriel; il contient les comptes rendus de conférences, cours, expositions de la Société des études, recherches, extraits d'œuvres anciennes, et comporte environ le même nombre d'illustrations dans chaque numéro.

Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.

Les Sociétaires professant une industrie ou un commerce en rapport avec le but de la Société, toutes industries de la couture, du vêtement, lingerie, chaussures, coiffure et parure, sellerie et carrosserie, objets d'art et de curiosité, sont prévenus qu'un certain nombre de pages du Bulletin, à côté du Bulletin proprement dit, et sur papier spécial, sont réservées à la publicité.

RENÉ CARÈME & C^e, Éditeurs — PARIS
EN SOUSCRIPTION

Dictionnaire du Costume

DU MOYEN-AGE AU XIX^e SIÈCLE

Par Maurice MAINDRON et Maurice LÉLOIR

5 Volumes in-4^e raisin de 600 pages

5,000 gravures en noir, 200 en couleurs, 100 en camaïeu, 300 patrons

Le **DICTIONNAIRE ALPHABÉTIQUE** accompagné de notes et références sera précédé d'une *Histoire générale du Costume* illustrée.

Cet ouvrage paraîtra par livraisons mensuelles et sera complet en 50 livraisons.

PRIX : 500 francs

payable par 10 francs à la réception de chaque livraison

Un numéro spécimen sera envoyé **gratuitement** à tout membre de la Société du Costume qui en fera la demande.

Il sera fait une réduction de 15 % aux sociétaires qui enverront leur souscription :

Soit à **M. R. CARÈME**, 110, avenue d'Orléans ;

Soit à **M. J. LEROY**, Éditeur du *Bulletin de la Société de l'Histoire du Costume*, 55, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS.

J. LEROY, Éditeur — PARIS

Vient de paraître

Le Bouton de l'Armée Française

Par le Capitaine Maurice BOTTET

Avec une préface par M. Gabriel COTTREAU

Très important ouvrage de format in-8^e colombier (30×20).

Le texte, très précis et documenté, est accompagné de la reproduction à grandeur égale de plus de 1.200 types divers, répartis sur 53 planches (pages entières).

Demandez le spécimen, qui sera envoyé franco.

Édition sur papier satin, planches en noir 15 fr.

planches en couleurs 25 fr.

Édition sur papier de cuvé vélin à la forme, avec planches en couleurs 40 fr.

J. LEROY, Éditeur — PARIS

Pour paraître prochainement

Les Coiffures de l'Armée Française

REPRODUCTION A GRANDE ÉCHELLE ET EN COULEURS

des Coiffures militaires françaises des différents corps de troupe, du XVIII^e siècle à nos jours

Format in-4^e raisin (25×32)

Texte par **M. MARGERAND**, Membre de la « Sabretache »

Planches hors texte en couleurs, d'après les documents appartenant au Musée de l'Armée, à des Membres de la « Sabretache » et autres collections.

Cet ouvrage paraîtra en fascicules contenant chacun 8 pages de texte avec illustrations en couleurs et en noir, et 3 planches hors texte en couleurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT A 12 FASCICULES

Édition de grand luxe sur papier de cuvé à la forme, avec double suite en noir :

Exemplaires numérotés

FRANCE ET ÉTRANGER 75 fr.

Édition sur papier spécial vélin :

FRANCE 25 fr.

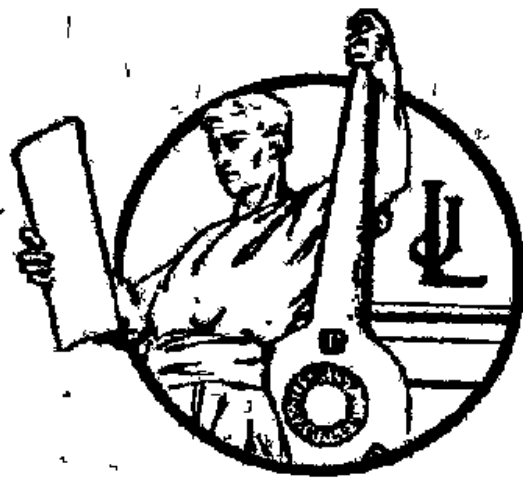
ÉTRANGER 29 fr.

Chaque numéro séparé 3 fr.

Un spécimen sera envoyé **gratuitement** à tout Membre de la Société de l'Histoire du Costume qui en fera la demande.

Au cas où, à la date du 31 décembre 1908, le nombre de souscriptions serait insuffisant, l'Éditeur se réserve le droit de ne pas faire paraître l'ouvrage.

Avis en sera donné à MM. les Souscripteurs conditionnels.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

(Les seuls articles cités sont ceux qui se rapportent à l'histoire du costume ou aux arts et industries qui s'y rapportent.)

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES. XXIII. Mai 1908. — Paul Sébillot. *L'Évolution du Costume*. Cet article donne quelques intéressants renseignements sur le costume breton, mais seulement depuis la Restauration (1820). L'auteur reconnaît que toute l'originalité des costumes régionaux a disparu, à peu près complètement. Il montre la diminution progressive des coiffes si remarquables et d'un caractère assez archaïque pour rappeler celles du xv^e siècle. « Cette coiffe monumentale (dans l'Ille-et-Vilaine) s'est rétrécie peu à peu... et est remplacée par deux cylindres en dentelles, un peu plus gros qu'un doigt, que l'on voit... posés sur les cheveux des élégantes et des grosses fermières. » M. Paul Sébillot nous apprend, à ce propos, qu'il a acquis une série de coiffes du canton de Liffré, qui va de 1808 à nos jours « et grâce à laquelle il est facile de suivre cette évolution ». On ne saurait trop encourager de pareils travaux. La Société de l'Histoire du Costume demandera à M. Paul Sébillot de bien vouloir collaborer à sa prochaine exposition.

LA REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE. XXIII. 10 juin 1908. — De l'article de M. Cornu sur « un portrait authentique de François Clouet au Musée du Louvre », je ne parlerais certainement pas s'il n'était accompagné de deux excellentes reproductions qui sont de bons documents pour l'histoire du costume. L'une est celle du petit Charles IX, enfant, du Musée de Vienne. Le costume est à peu près le même que celui porté sous Henri II. Les broderies longitudinales de la saye méritent d'autant plus de retenir l'attention qu'elles ont été exécutées d'après des poncifs vraisemblablement italiens, où des fusils, des accolades palmées se succèdent, etc., poncifs servant également aux graveurs d'armures. Je crois la date de 1563 exacte, mais fausse l'indication de vingt ans; quant à l'attribution au fabuleux Clouet dit Janet, j'en laisse la responsabilité à M. Bouchot et à M. Moreau auxquels M. Cornu a consacré cet article louangeur, mais absolument dépourvu de renseignements. Et, s'il faut tout dire, du fameux portrait du Louvre, je pense que M. Moreau avait raison de l'attribuer à Moroni malgré « l'inscription ». Tout dans ce portrait est italien. Le costume est caractéristique. Si peu dessinées que soient les prises des manchettes, on les trouvera identiques à celles figurées, par exemple, dans le traité d'escrime de Grassi, etc. Le col et les

manchettes du personnage ne sont pas dans la forme française de 1562, etc. Mais il y aurait trop à dire ! On ne devrait pas parler de dates et d'identification quand on ignore tout des objets, et la science du costume demande, plus que toute autre, la connaissance des objets. Et nul ne la posséda, cette connaissance, moins que M. Bouchot, de son vivant.

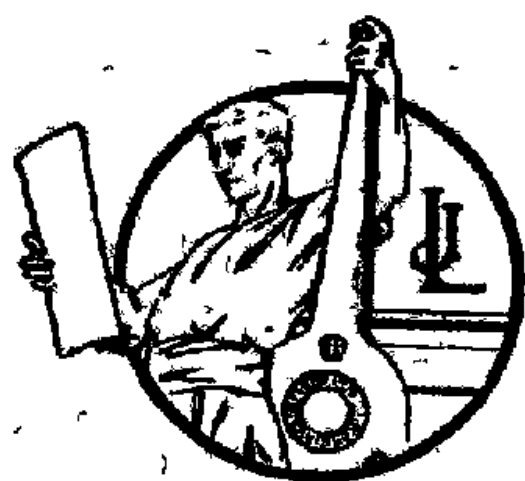
Id. — 10 juillet 1908. — Toujours pour l'histoire du costume, citons un bon article de M. François Benoit sur *un tableau du Musée de Lille*. Il s'agit d'une « Prédication de Saint-Jean, attribuable à Pieter Coecke ». — Sans prendre parti dans la question, nous recommandons deux reproductions de tableaux données par la Revue comme documents de premier ordre sur le costume de guerre au xv^e siècle. (Musée de Lille et Académie de Vienne.)

ZEITSCHRIFT FÜR HISTORISCHE WAFFENKUNDE. IV. N° 10. 15 mars 1908. — Études sur les piques par M. Hans Müller-Hickler. Quelques figures, parmi lesquelles d'intéressantes reproductions de lansquenets (xv^e et xvi^e siècles). — Les fac-simile du *Catalogus Glorie mundi*, Lyon 1529, donnés par M. le Dr F. Forrer dans son article sur les armuriers et les orfèvres, sont fort intéressants. Il nous fait, maintenant que la France s'est complètement désintéressée de son archéologie nationale, apprendre par les Allemands ce que nous possédons d'intéressant. — Signalons enfin une curieuse planche représentant des armes et des costumes de guerre en usage pendant le soulèvement des paysans autrichiens, en 1626. On voit là tous les outils agricoles transformés en armes d'hast, etc.

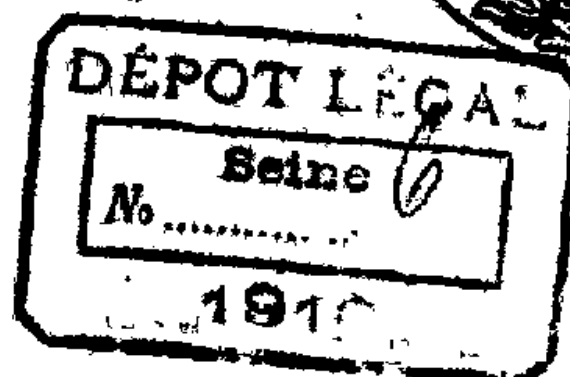
Id. IV. N° 11. Juin 1908. — Ce numéro est consacré à une étude de M. A. Diener-Schönberg sur l'arsenal des princes de Schwarzburg. Des armes de toutes époques sont énumérées et figurées, dont beaucoup de drapeaux; quelques armures du xvii^e siècle sont assez remarquables par l'exagération du parti architectural. On dirait que la mode a pris plaisir à déshonorer l'habit de fer avant que d'en ordonner la suppression. Beaucoup de selles d'armes, du xvi^e siècle, magnifiquement gravées; quelques traieaux du xviii^e siècle, etc. Enfin, deux chapeaux du xvi^e siècle, que l'on dit être des coiffures de lansquenets, ce dont je doute !

MAURICE MAINDRON.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
COSTUME



SOMMAIRE

N° 6. — JANVIER 1909

Compte rendu de l'Assemblée générale du 7 janvier 1909.

Note du Conseil d'administration.

Notice explicative des planches hors texte.

MAURICE LELOIR. — Les accessoires du costume. *Parasols et parapluies*
(suite et fin) — 13 figures.

D. CHAINEUX. — Le costume préhellénique (suite). — 34 figures.

HORS-TEXTE

Collection L.-A. VOLLON. — Une lettre de Florian, *fac simile*.

Collection DEPERDUSSIN. — Costume de gentilhomme de la Chambre,
1824. — Une planche. — 7 figures.

J. LEROY

AGENT DE LA SOCIÉTÉ

55 Rue du Faub^g Poissonnière

PARIS

SOCIÉTÉ DE *L'Histoire du Costume*

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de *L'Histoire du Costume* a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de mandats-cartes envoyés par lui aux Sociétaires.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin est trimestriel; il contient les comptes rendus de conférences, cours, expositions de la Société des études, recherches, extraits d'œuvres anciennes, et comporte environ le même nombre d'illustrations dans chaque numéro.

Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.

Les Sociétaires professant une industrie ou un commerce en rapport avec le but de la Société, toutes industries de la couture, du vêtement, lingerie, chaussures, coiffure et parure, sellerie et carrosserie, objets d'art et de curiosité, sont prévenus qu'un certain nombre de pages du Bulletin, à côté du Bulletin proprement dit, et sur papier spécial, sont réservées à la publicité.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
COSTUME

SOMMAIRE

N° DOUBLE (7 et 8). — AVRIL-JUILLET 1909

Bulletin.

MAURICE LELOIR. — A propos de la première Exposition de Costumes anciens.
— Pièces de vêtements. — 41 figures. — 5 planches hors texte.

Capitaine MAURICE BOTTET. — Le Costume militaire à l'Exposition du Costume.
— 9 figures. — 1 planche hors texte.

ANDRÉ CAHARD. — A propos des accessoires de toilette figurant à l'Exposition
du Costume. — 5 figures.

PLANCHES HORS TEXTE

1. Vue générale de l'Exposition, nef centrale, prise du premier étage du Musée des Arts décoratifs.
2. Grand corset de cour espagnol, xvii^e siècle, vue postérieure, collection Worth.
3. Manteau de citadin de Nuremberg, xvii^e siècle, face et dos, collection Robert de Cuvillon.
4. Dalmatique de héraut d'armes, xvii^e siècle, face et dos, appartenant à M. Marquereau.
5. Costume complet du temps de la Régence, collection François Flameng.
6. Officier du régiment du Roi, vers 1775.

voir Jan. 1913

LERROY

AGENT DE LA SOCIÉTÉ

55 Rue du Faub^g Poissonnière

PARIS

SOCIÉTÉ DE *L'Histoire du Costume*

(Extrait des Statuts)

ARTICLE PREMIER. — La Société de *L'Histoire du Costume* a pour but :

1° La création et l'organisation, à Paris, d'un Musée du Costume, de la Sellerie et de la Carrosserie;

2° La propagation du goût, en matière de costume, des études archéologiques, la conservation et la reconstitution des costumes anciens, la mise en réserve annuelle, pour des temps futurs, d'échantillons des modes modernes, la conservation des costumes locaux;

3° La publication d'un Bulletin illustré ainsi que d'un Annuaire;

4° La formation d'une bibliothèque relative à l'Histoire du Costume;

5° L'organisation d'Expositions permanentes ou temporaires;

6° L'organisation de Cours et Conférences;

7° La constitution de salles de travail à la disposition des artistes et ouvriers d'art.

ARTICLE 2. — L'Association se compose de Membres fondateurs, titulaires, titulaires perpétuels, titulaires à vie et honoraires.

Pour devenir Membre de la Société, il faut en avoir adressé la demande au Président du Conseil d'administration et être admis par ce Conseil.

Les Membres titulaires versent une cotisation annuelle de vingt francs.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier, au moyen de mandats-cartes envoyés par lui aux Sociétaires.

INFORMATIONS

Bulletin. — Le Bulletin est trimestriel; il contient les comptes rendus de conférences, cours, expositions de la Société des études, recherches, extraits d'œuvres anciennes, et comporte environ le même nombre d'illustrations dans chaque numéro.

Il est adressé gratuitement à tous les Membres de la Société. Il n'est pas vendu.

Les Sociétaires, professant une industrie ou un commerce en rapport avec le but de la Société, toutes industries de la couture, du vêtement, lingerie, chaussures, coiffure et parure, sellerie et carrosserie, objets d'art et de curiosité, sont prévenus qu'un certain nombre de pages du Bulletin, à côté du Bulletin proprement dit, et sur papier spécial, sont réservées à la publicité.

LEROY, Éditeur — PARIS

Le Bouton de l'Armée Française

Par le Capitaine Maurice BOTTET

Avec une préface par M. Gabriel COTTREAU

Très important ouvrage de format in-8° colombier (30×20).

Le texte, très précis et documenté, est accompagné de la reproduction à grandeur égale de plus de 1.200 types divers, répartis sur 53 planches (pages entières).

Édition sur papier satin, planches en noir 15 fr.

— planches en couleurs 25 fr.

Édition sur papier de cuve vélin à la forme, avec planches en couleurs 40 fr.

Vient de paraître

Les Coiffures de l'Armée Française

Revue mensuelle illustrée

REPRODUCTION A GRANDE ÉCHELLE ET EN COULEURS

des Coiffures militaires françaises des différents corps de troupe, du XVIII^e siècle à nos jours

Texte par M. MARGERAND — Préface du Commandant SAUZEY

Membres de la Sabretache

In-4° raisin (25×32), 8 pages de texte avec illustrations en couleurs et en noir, et 3 planches hors texte en couleurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT A 12 FASCICULES

Sur papier vélin, Les douze fascicules : France, 30 fr.; Étranger, 34 fr.;

Sur papier de cuve à la forme avec double suite en noir des planches hors texte

Les douze fascicules (France et Étranger). 100 fr.

Les fascicules ne sont pas vendus séparément

VIENT DE PARAÎTRE

Historique du 7^e Régiment de Dragons

Par René de COSSÉ BRISSAC, Lieutenant au 7^e Dragons

In-8° Jésus (19×28) avec illustrations de MM. Louis Vallet et Jean de Cossé Brissac, nombreux plans, portraits, etc. — Planches d'étendards et d'uniformes en couleurs. — Dix planches hors texte en noir. Prix. 10 francs

RENÉ CARÈME & C^{ie}, Éditeurs — PARIS

EN SOUSCRIPTION

Dictionnaire du Costume

DU MOYEN-ÂGE AU XIX^e SIÈCLE

Par Maurice MAINDRON et Maurice LÉLOIR

5 Volumes in-4° raisin de 600 pages

5.000 gravures en noir, 200 en couleurs, 100 en camaïeu, 300 patrons

Le **DICTIONNAIRE ALPHABÉTIQUE** accompagné de notes et références sera précédé d'une *Histoire générale du Costume* illustrée.

Cet ouvrage paraîtra par livraisons mensuelles et sera complet en 50 livraisons.

PRIX : 500 francs

payable par 10 francs à la réception de chaque livraison

Un numéro spécimen sera envoyé gratuitement à tout membre de la Société du Costume qui en fera la demande.

Il sera fait une réduction de 15% aux sociétaires qui enverront leur souscription :

Soit à M. R. CARÈME, 110, avenue d'Orléans;

Soit à M. LEROY, Éditeur du *Bulletin de la Société de l'Histoire du Costume*, 55, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS.

